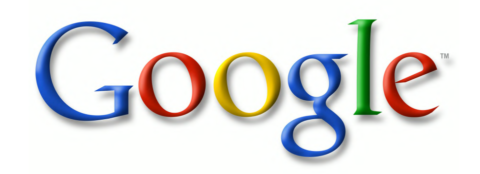
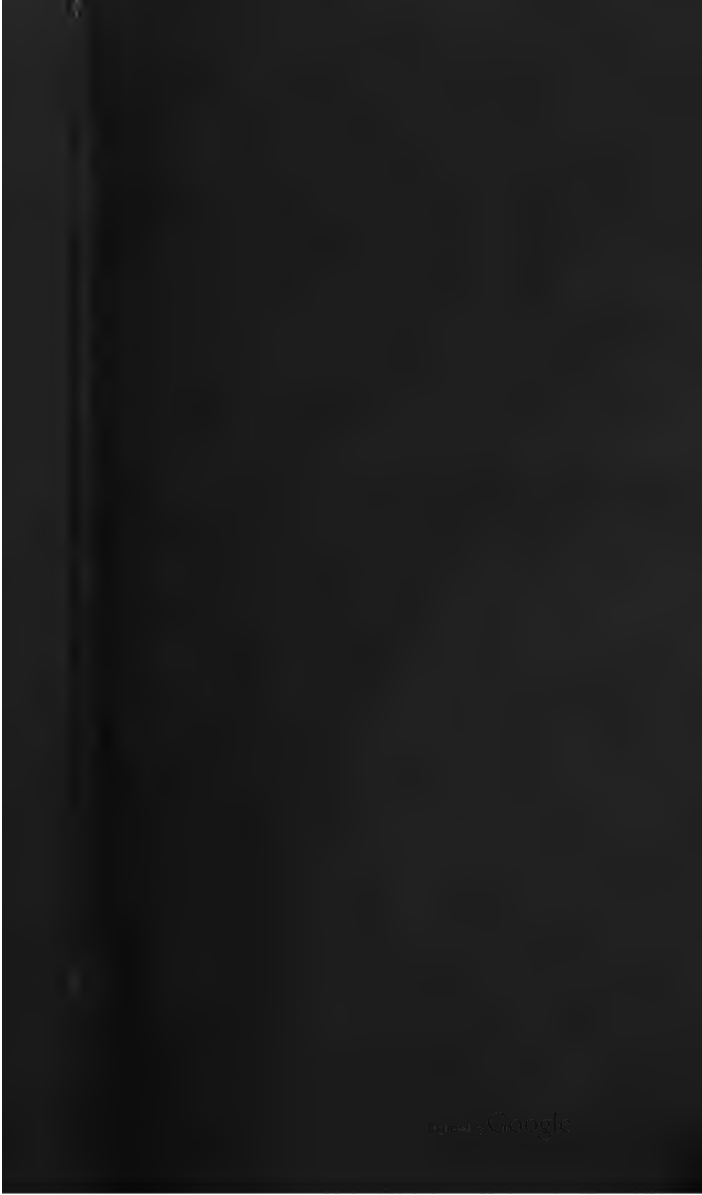





Ex libris.
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais



ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE SAINT-FOIX.



Oui, je vous aime, je vous adore.

l'Oracle Sc. dernière.

ŒUVRES COMPLETTES DE M. DE SAINT-FOIX,

Historiographe des Ordres du Roi.

TOME SECOND.



A PARIS.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple-du-Goût.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1949
OF OXFORD

LES GRACES,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée par les Comédiens François, le 23 Juillet 1744.

A VOUS.

JE vous dédie les Grâces : je ne mets point votre nom : je veux que vous ayez le plaisir de voir qu'à la Cour, à la Ville, chacun vous devinera. (*)

(*) On devina Madame la Comteſſe de Forcalquier.

PRÉFACE.

En lisant les Odes d'Anacréon, la IIIe & la XXXe me firent naître l'idée de cette petite Comédie ; il me parut que le tableau en seroit riant ; j'espérai beaucoup du jeu, des grâces & de la figure des Actrices ; & j'ai vu par le succès, que je ne m'étois pas trompé. Il est vrai qu'un Abbé, dont j'ignore le nom, répéta plusieurs fois, & avec chaleur, après la premiere représentation, qu'il ne concevoit pas comment on pouvoit s'amuser à une Piéce, dont il étoit impossible *d'extraire la moindre moralité :* ce furent ses termes. J'aurois pu lui répondre, qu'il n'y en a point au Théâtre, où il y ait plus de morale que dans celle-ci ; » que » l'Amour, loin d'y être présenté d'une » façon qui puisse flatter le cœur d'une » jeune personne, y est toujours peint » comme un petit fourbe, un petit li- » bertin, qui ne s'occupe qu'à tendre des » piéges à l'innocence ; que sur-tout dans » la quatrieme scene, on voit ses ruses, » ses déguisemens ordinaires, & comme » il cherche souvent à s'introduire à la

» faveur de la pitié qu'il tâche d'inſpi-
» rer; qu'enfin lorſque les Nymphes le
» lient & qu'elles obtiennent l'immor-
» talité, c'eſt enſeigner aſſez clairement,
» qu'il faut enchaîner les paſſions, les
» retenir dans les bornes de la ſageſſe,
» & que toujours la vertu eſt recompen-
» ſée. » Voilà, dis-je, ce que j'aurois pu répondre; mais comme toute cette belle morale ne s'eſt trouvée que par haſard dans cette petite Comédie, & qu'elle n'étoit point entrée d'abord dans mon plan, je ne crus pas devoir m'en faire honneur; je gardai le ſilence, & je n'objectai pas même à M. l'Abbé, que ſa délicateſſe devoit être encore plus bleſſée à l'Opéra, où il aſſiſtoit cependant trois fois la ſemaine très-réguliérement.

Nous avons d'excellentes Comédies de caractere, quelques bonnes Piéces d'intrigue: pourquoi n'admettroit-on pas au Théâtre un troiſiéme genre de Comédie, dont les ſujets moins étendus, plus unis, & toujours dans le gracieux, ne préſenteroient uniquement que la ſimple Nature & le ſentiment? N'a-t-on pas toujours dit que la Poéſie & la Peinture étoient

ſœurs ? & dans la Peinture n'y a-t-il pas le Payſage ? Je ſuis perſuadé que ce nouveau genre de Comédie plairoit beaucoup par la naïveté de ſes tableaux ; s'ils étoient travaillés avec cet art, cette élégance & ce naturel qu'un habile pinceau pourroit leur donner ; mais outre que je ne m'occupe que pour m'amuſer, je ſuis très-éloigné de me croire un vrai talent ; & il en faut un, peut-être plus marqué que l'on ne penſe, pour ces ſortes de petits ouvrages dont les couleurs doivent être ſi bien ménagées, qu'une teinte trop vive ou trop foible, peut en rendre tout le coloris déſagréable ; il faut être doué d'une imagination tendre, qui n'admette, pour ainſi dire, que les objets que le cœur lui préſente ; & il doit régner dans le tout un air ſi aiſé (*), une expreſ-

(*) M. de Voltaire dit qu'*il y a peut-être plus de difficulté à réuſſir dans la proſe, où l'eſprit ſeul ſoutient l'Auteur, que dans la verſification, qui par la rime, la cadence & la meſure, prête des ornemens à des idées ſimples, que le ſtyle ordinaire n'embelliroit pas.* M. Deſtouches, le ſucceſſeur de Moliere, dans une lettre à un de ſes amis qui travailloit à une Comédie, s'exprime en ces termes : *Vous me direz qu'il eſt*

ſion ſi naturelle, qu'il ſemble au Spectateur, qu'on a écrit ſans peine, ce qu'on a penſé ſans application. Mais je m'apperçois que voici une Préface en forme ; ce n'étoit pas mon deſſein ; je finis donc vîte, en ajoutant que la *Fable*, ou l'invention du ſujet, étant, ſans contredit, la partie du Théâtre la plus difficile, elle eſt auſſi celle qui peut faire le plus d'honneur ; on doit donc, je crois, s'attacher ſur-tout à créer les ſujets de ſes Comédies. J'ai tiré de mon imagination tous ceux que j'ai traités ; je ne les ai pris en aucune Hiſtoriette ni Roman ; & j'ai tâché qu'ils ne ſe reſſemblaſſent point. Malgré la déciſion peu réfléchie d'une perſonne, que d'ailleurs j'eſtime & j'honore, *l'Oracle*, & *les Grâces* n'ont pas même un air de famille.

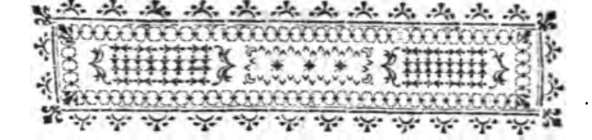
---

moins facile de faire réuſſir une Piéce en proſe qu'en vers ; j'en conviens, parce que la verſification donne du relief aux choſes les plus communes, & bien ſouvent même à de pures fadaiſes, ou à des penſées très-fauſſes.

ACTEURS.

L'AMOUR.
MERCURE.
EUPHROSINE.
CYANE.
AGLAÉ.
VÉNUS.
JEUX & RIS.

La Scene est dans un bois consacré à Diane.



LES GRACES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, L'AMOUR.

MERCURE.

L'AMOUR?

L'AMOUR.

Mercure?

MERCURE.

J'ai à te parler, te dis-je.

L'AMOUR.

Qui t'en empêche?

MERCURE.

Mais, si tu ne veux pas écouter ce que j'ai à te dire, il est inutile que je parle.

L'AMOUR.

Mais, si je ne veux rien faire de tout ce que tu me diras, il est inutile que j'écoute.

MERCURE.

Que tu es extraordinaire!

L'AMOUR.

Que tu es importun!

MERCURE.

Jupiter t'a banni du ciel....

L'AMOUR.

Heureuſement.

MERCURE.

Il t'a privé des honneurs & des avantages de la Divinité....

L'AMOUR.

Je m'en paſſe.

MERCURE.

Te voilà réduit à la condition humaine....

L'AMOUR.

Elle a ſes agrémens.

MERCURE.

Obligé de vivre avec les hommes....

L'AMOUR.

Je ne vis qu'avec les femmes.

MERCURE.

Quoi, veux-tu toujours?..

L'AMOUR.

Tu vois bien cet enclos; j'eſpere y commencer aujourd'hui une retraite d'un ou deux mois, avec vingt filles fort jolies, qui y ſont renfermées; crois-tu que je m'y ennuie?

MERCURE.

Non; mais crois-tu que Diane, à qui ces

jeunes personnes sont consacrées, trouvera bon?..

L'AMOUR.

Que m'importe?

MERCURE.

Songe donc....

L'AMOUR.

Oh! songe toi-même que les remontrances m'ont toujours déplu.

MERCURE.

Si je n'étois pas de tes amis....

L'AMOUR.

Pour être de mes amis, il faut s'intéresser à mes plaisirs, & point à mes affaires. Je veux te conter mon aventure.

MERCURE.

Quel libertin!

L'AMOUR.

Hier, je dormois à l'ombre de cet arbre, lorsqu'éveillé par quelque bruit, j'apperçus trois jeunes filles, qui regardant de tems en tems de mon côté, sous prétexte de cueillir des fleurs, s'approchoient peu à peu : ne remuons pas, ne les effarouchons point, dis-je en moi-même, laissons-les venir; en effet, feignant toujours de dormir, n'ouvrant qu'à moitié les yeux, je les vis bientôt, ne marchant plus qu'à pas timides & suspendus, retenant, pour ainsi dire, leur haleine, tourner autour de moi & me considérer avec beaucoup de curiosité : la curiosité, à mesure qu'on s'y livre, augmente ordinaire-

ment, & fur-tout dans les jeunes filles. De moment en moment, elles devenoient plus hardies; déja l'une commençoit à badiner avec les boucles de mes cheveux; l'autre me couvroit de fleurs; la troisieme, mettant la main fur mon cœur, sembloit prendre plaisir à le sentir palpiter....

MERCURE.

Tout ce petit jeu te divertissoit.

L'AMOUR.

Beaucoup; lorsqu'un mouvement & un soupir, dont je ne fus pas le maître, les firent fuir, ou plutôt s'envoler dans cet enclos; en vain je courus après elles....

MERCURE.

Tu ne pus pas en attraper au moins une?

L'AMOUR.

Non, & j'eus beau parler, presser, prier, elles ne voulurent jamais ouvrir cette maudite porte qu'elles avoient refermée.

MERCURE.

Si tu n'avois pas été privé des avantages de la Divinité, cette maudite porte ne t'auroit point arrêté; & jusques dans leur appartement, tu aurois pu....

L'AMOUR.

Eh fi, fi donc! La facilité à devenir heureux, empêche souvent de bien goûter le plaisir de l'être. D'ailleurs le triomphe d'un Dieu n'est-il pas toujours empoisonné par l'idée que ce n'est peut-être qu'à la vanité, à l'ambition, qu'à son rang,

qu'une maîtresse sacrifie; au lieu qu'un simple mortel (& en amour je veux toujours le paroître) goûte le plaisir délicat & sensible, d'être sûr qu'il est le véritable objet du cœur, & qu'en lui, ce n'est que lui-même que l'on cherche. Voilà le nectar, voilà l'ambroisie que l'amour-propre compose pour les hommes, & que jamais il ne peut servir aux Dieux.

MERCURE.

Je suis charmé de te voir penser ainsi. Comment donc ? Cela va jusqu'à raisonner ? Mais dis-moi, crois-tu qu'il n'y ait pas un plaisir encore plus flatteur que celui d'être aimé pour soi-même ?

L'AMOUR.

Et quel ?

MERCURE.

Le plaisir, lorsqu'on peut tout, de faire tout pour la personne aimée; de la combler de gloire, d'honneurs, & de lui créer, pour ainsi dire, un nouvel être, en la rendant immortelle. Or, il ne dépend que de toi de goûter ce plaisir-là; Jupiter m'envoie te dire que parmi ces jeunes Beautés qui rendent le séjour de la terre si agréable, tu n'as qu'à choisir & lui nommer celle qui te plaira le plus; il est prêt à la recevoir dans le Ciel.

L'AMOUR.

Je lui suis fort obligé; & non-seulement une, je lui nommerai dix mortelles très-jolies, vives, gaies, amusantes, qui tiendront fort bien leur

coin dans l'Olympe; & renouvelleront un peu cette vieille Cour qui (soit dit entre nous) devient chaque jour d'une tristesse.... nos Déesses sont d'un ennui....

MERCURE.

Mais tu dois penser que ce ne sont pas tes Maîtresses que Jupiter veut placer dans le Ciel. Hier, dans l'Olympe assemblé, après une mûre délibération, on opina unanimement que le seul moyen d'assujettir cette humeur vive & libertine qui te fait faire tous les jours tant d'étourderies, c'étoit de te marier.

L'AMOUR.

Me marier?

MERCURE.

Comme tu te recries?

L'AMOUR.

Quoi? c'est pour me faire une aussi sotte, une aussi plate, une aussi ridicule proposition, que Jupiter t'envoie sur la terre?

MERCURE.

Quoi? c'est dans des termes aussi doux, aussi polis, aussi honnêtes, que tu réponds aux ordres de Jupiter? Je te déclare cependant qu'il veut être obéi.

L'AMOUR.

Je t'assure qu'il ne le sera pas.

MERCURE.

Tu l'irriteras à un point, qu'il prendra quelque parti fâcheux contre toi.

L'AMOUR.

Eh! quel parti plus fâcheux que celui de me marier?

MERCURE.

Crois-moi....

L'AMOUR.

Oh! crois-moi toi-même; c'eſt bien aſſez que tu te ſois chargé d'une propoſition auſſi impertinente, ſans vouloir encore m'ennuyer de tes fades conſeils.

MERCURE.

Cela ſuffit; je me tais; que m'importe après tout? Ce ſont tes affaires. Je vais rendre compte à Jupiter de ma commiſſion. Adieu l'Amour.

L'AMOUR.

Adieu.

MERCURE, *à part, en s'en allant.*

Déguiſons-nous, pour épier toutes ſes démarches, & tâcher de le troubler dans ſes plaiſirs.

SCENE II.

L'AMOUR, *ſeul*,

ME marier! Ah! chaſſons cette extravagante idée; & ne nous occupons que des heureux momens que je vais paſſer, ſi je puis m'introduire dans cet enclos. On m'a aſſuré qu'elles étoient vingt, la plûpart jolies. Quel plaiſir n'aurai-je pas au milieu de cet innocent troupeau,

fêté, chéri, l'objet de tous ſes ſoins, de toutes ſes penſées, de tous ſes deſirs? Car il ne s'agit que de la premiere; ſi je puis en avoir une, je les aurai toutes. Mais, quand même je ne me ferois aimer que des trois que j'ai vues hier; elles ſont charmantes.... J'entends du bruit derriere cette porte; ce ſont elles ſans doute: Les réflexions de la nuit me les ramenent; elles ne ſortent que pour me chercher.... Cependant, uſons de précaution; cela eſt encore ſi jeune, ſi timide, ſi farouche, que ce n'eſt qu'en les forçant, pour ainſi dire, à vouloir ce qu'elles deſirent, qu'on peut eſpérer d'en tirer parti: je ne ſais quelle honte les empêcheroit d'avancer, ſi je paroiſſois d'abord; cachons-nous donc, & ne nous montrons qu'en les mettant dans l'impoſſibilité de m'échapper.

SCENE III.

EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

(*Elles ouvrent la porte, y reſtent un moment, & enſuite avancent, en regardant de tous côtés.*)

EUPHROSINE.

J'Ai beau regarder; je ne le vois point.

CYANE.

Ni moi non plus.

EUPHROSINE.

Cela m'étonne.

AGLAE', *avec vivacité.*

Cela ne m'étonne point; ne lui dîmes-nous pas hier que nous ne voulions point l'écouter?

EUPHROSINE.

Il est vrai; mais....

(Cyane retourne au fond du Théâtre, où elle reste à regarder de côté & d'autre.)

AGLAE'.

Mais, voilà comme nous sommes toutes, nous autres jeunes filles; nous ne savons jamais ce que nous voulons; si nous l'avions rencontré ici, nous aurions peut-être encore fui, comme hier.

EUPHROSINE.

Je ne dis pas que non.

AGLAE'.

Pourquoi sommes-nous donc fâchées de ne le pas trouver?

EUPHROSINE.

Tiens, je voudrois le fuir; mais je voudrois qu'il me cherchât.

AGLAE'.

Tiens, je pense à-peu-près de même; mais je sens en même-tems que cela se contredit. Il faut prendre un parti.

EUPHROSINE.

Eh! quel parti? L'on nous dit tous les jours que les hommes sont si méchans....

AGLAE'.

Ecoute ; celui-ci eſt ſi jeune....

EUPHROSINE.

Jeune, tant que tu voudras ; il a dans la phyſionomie je ne ſais quoi de ſi vif, de ſi mutin, de ſi hardi.... je crois que ſi l'on ſe trouvoit ſeule avec lui, on ſeroit expoſée.

AGLAE'.

A quoi ?

EUPHROSINE.

Oh! tu me le demandes, comme ſi je m'étois trouvée dans le cas de le ſavoir ?

AGLAE'.

Non ; mais qu'imagines-tu ?

EUPHROSINE.

J'imagine que les hommes veulent tout ce qu'il faut que nous ne voulions pas, nous autres filles.

AGLAE'.

Eh bien, nous n'avons qu'à ne pas vouloir.

EUPHROSINE.

Cela ne nous eſt peut-être pas bien aiſé. Leurs diſcours ſont ſi tendres, ſi paſſionnés ; on eſt ſans doute émue malgré ſoi ; les yeux attachés ſur les nôtres, ils s'en apperçoivent ; ils deviennent plus preſſans ; ils prennent une main, on la retire ; ils ſe jettent ſur l'autre... Tout cela... tiens... Aglaé... en vérité... oui... je penſe qu'on eſt bien embarraſſée... Tu ſouris ? Eſt-ce que tu ne le crois pas ?

AGLAE', *d'un ton railleur.*

Oh je le crois ! Mais j'admire en même temps comment, ſans t'y être jamais trouvée, tu peux ſi bien peindre les choſes.

EUPHROSINE.

Que tu fais la fine mal-à-propos ! Comme s'il n'y avoit pas comme cela des idées qui viennent d'elles-mêmes ! Tu veux toujours railler ; je ne te dirai jamais rien.

AGLAE'.

Tu y perdrois trop, & moi auſſi ; car tu ſens bien qu'entre trois bonnes amies comme nous le ſommes, à peu près de même âge, & qu'on a renfermées dans cet enclos, preſqu'en naiſſant, ce n'eſt qu'en nous communiquant nos petites réflexions, que nous pouvons nous mettre au fait ſur bien de petites curioſités qui nous paſſent dans la tête. Peut-être que nous ne devinons pas toujours juſte, & que nous nous faiſons bien des chimeres ; mais du moins ces chimeres-là plaiſent, récréent ; on rit, on s'amuſe ; le temps coule....

CYANE, *accourant du fond du Théâtre.*

Euphroſine, je viens de l'appercevoir qui ſe gliſſe doucement entre les arbres.

AGLAE'.

Vient-il de notre côté ?

CYANE.

Oui.

EUPHROSINE.

Eſt-il bien loin ?

CYANE.

Non.

EUPHROSINE.

Rentrons, croyez-moi, rentrons.

CYANE.

Comment rentrer? Il n'eſt qu'à deux pas, te dis-je, & juſtement ſur le paſſage, entre la porte & nous. D'ailleurs, puiſque je ſuis ſortie, je ſuis bien-aiſe de me promener.

AGLAE'.

Oh! & moi auſſi; il fait ſi beau!

EUPHROSINE.

Mais....

CYANE.

Mais.... Tiens, le voilà.

SCENE IV.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

L'AMOUR.

De grace, belles Nymphes, ne me fuyez point; permettez que je vous parle un inſtant.

EUPHROSINE.

Laiſſez-nous, laiſſez-nous; nous ſommes à Diane.

L'AMOUR.

Au nom de cette Déesse, au nom de tous les Dieux, daignez m'écouter.

EUPHROSINE.

Que pouvez-vous avoir à nous dire?

L'AMOUR.

Quand vous saurez ma triste situation, vous vous reprocherez de ne m'avoir pas secouru dès hier.

EUPHROSINE.

Quelle situation? Quel secours? Qui êtes-vous donc?

L'AMOUR.

Un jeune homme malheureux, éloigné de sa patrie; je me suis échappé de chez les Prêtres de Jupiter.

EUPHROSINE, *d'un ton sévere.*

Et pourquoi vous êtes-vous échappé de chez les Prêtres de Jupiter?

L'AMOUR.

Les cruels! Ah! plus je vous regarde, plus mon cœur se révolte contre eux! Quand je leur demandois quelquefois ce que c'étoit qu'une femme, avec quelles couleurs ils me les peignoient toutes! Mais, belles Nymphes, à la maniere dont vous me fuyez, je soupçonnerois qu'on vous a aussi élevées dans une prévention cruelle contre les hommes. Quelle inhumanité de vouloir semer l'antipathie entre deux sexes qui ne sont formés que pour faire la félicité l'un de l'autre!

EUPHROSINE.

Nous ne voulons point connoître cette félicité-là ; nous faisons consister notre bonheur à vivre tranquillement dans notre retraite.

L'AMOUR.

Ah! si vous aviez vu ce que j'ai vu!.... Il y a deux jours qu'ayant trouvé par hasard une petite porte du jardin ouverte, je sortis pour la premiere fois de ma vie de notre enclos. Je me promenois sans dessein, lorsque j'entendis parler derriere un buisson ; je m'approchai ; que devins-je? Quels termes? Quelles expressions frapperent mon oreille, ou plutôt mon cœur? Je crus d'abord, à leur langage que c'étoient deux Divinités. Hélas! ce n'étoit qu'un berger & une bergere, mais plus heureux mille fois dans cet instant que les Dieux mêmes. Leurs soupirs, leurs transports, chaque mot qu'ils prononçoient, tout portoit dans mes sens un trouble que je n'avois jamais ressenti. Jamais je n'avois vu de femmes : mon ame tressailloit ; elle étoit toute entiere dans mes regards, & s'enflammant au feu que respiroient ces tendres amans, jouissant presqu'autant qu'eux-mêmes de leurs propres plaisirs, elle en dévoroit, pour ainsi dire, les instans. Mais bientôt une voix cruelle qui m'appelloit pour rentrer dans ma prison, vint m'enlever à mon ravissement. Belles Nymphes, mon cœur venoit d'être éclairé ; pouvois-je regarder, sans frémir, ces murs où l'on m'avoit si long-temps arraché à la vie? Non ; je jurai de

n'y jamais rentrer ; & m'en éloignant avec précipitation, je marchai le reste du jour & une partie de la nuit, jusqu'à ce qu'enfin, accablé de fatigues, je me couchai au pied de cet arbre où vous me trouvâtes hier endormi. Voilà mon aventure ; n'aurez-vous point pitié de moi ?

EUPHROSINE.

Mais, quelle pitié ? Que nous demandez-vous ?

L'AMOUR.

Depuis trois jours, je ne vis que de fruits sauvages : voilà deux nuits que je passe, couché au pied d'un arbre ; les nuits sont si froides ! J'ai beaucoup souffert !

EUPHROSINE.

Je le crois bien ; mais autour de cette forêt, il y a plusieurs maisons de bergers où l'on ne refusera pas de vous recevoir.

L'AMOUR.

O Ciel ! Il faudroit leur conter mon aventure ; ils se feroient peut-être un devoir de me remener chez les Prêtres de Jupiter. Croyez-vous, & surtout à présent que je vous ai vues, que je n'aimasse pas mieux mourir mille fois que d'y retourner ?

EUPHROSINE.

Comment voulez-vous donc faire ?

L'AMOUR.

Hélas ! si l'une de vous, égarée comme je le suis, se fût trouvée à la porte de l'enclos où j'ai été si long-temps renfermé, avec quel em-

pressement, quel plaisir, en la cachant à tous les yeux, je lui aurois donné un asyle! Quel soin j'en aurois pris! Refuserez-vous de faire pour moi ce que j'aurois fait pour vous?

EUPHROSINE.

Comment? vous voulez nous proposer de vous avoir avec nous, là.... en cachette, dans notre enclos?

L'AMOUR, *d'un ton ingenu.*

Sans doute.

EUPHROSINE.

Allez, allez; vous n'y pensez pas.

L'AMOUR.

Quoi! vous aimeriez mieux me laisser périr?..

EUPHROSINE.

Quoi! avez-vous pu espérer un instant?...

(*A ses Compagnes.*)

Rentrons, rentrons.

L'AMOUR.

O Dieux! quel est mon sort? O Dieux! se peut-il qu'avec tant de charmes, on ait des cœurs aussi barbares! Allez, cruelles, allez parmi vos compagnes vous applaudir de toute votre dureté; tandis que moi, pauvre petit malheureux, manquant de tout, accablé de fatigue, & encore plus de la vive douleur que me cause un traitement si inhumain, je vais attendre dans cette forêt la fin d'une triste vie. On vous apprendra bientôt qu'on m'a trouvé mort de froid, dans quelque antre. A mon âge, quelle affreuse destinée!

CYANE,

CYANE, *d'un ton attendri.*

Euphrosine, il me perce le cœur!

L'AMOUR, *feignant de pleurer & de s'en aller.*

Adieu.

EUPHROSINE, *d'un ton attendri.*

Arrêtez... En vérité, ce que vous nous demandez, est-il raisonnable?

L'AMOUR.

En vérité, est-il possible que vous soyez sans pitié?

EUPHROSINE.

Nous n'en avons peut-être que trop. Pensez donc à quoi nous nous exposerions, si l'on alloit découvrir que nous aurions caché un jeune homme parmi nous?

L'AMOUR, *vivement.*

Eh! qui pourra le savoir? Il ne vous sera pas difficile de ménager quelque petit endroit où j'irai me mettre lorsqu'il vous viendra des visites; le reste du temps, toujours ensemble, belles Nymphes, quel plaisir! quel ravissement! Je serai d'une joie, d'une gaieté!... Nous rirons, nous chanterons, nous jouerons à mille petits jeux! Vous verrez que les jours qui, entre filles, vous ont paru sans doute jusqu'à présent assez ennuyeux, ne vous dureront pas des minutes. Allons, l'heure est favorable; presque toutes vos compagnes sont à la chasse; entrez d'abord; passez les premieres, pour examiner

ſi perſonne ne me peut voir ; je reſterai à la porte ; & au ſigne que vous me ferez...

MERCURE, *derriere le Théâtre, contrefaiſant la voix d'une femme.*

Euphroſine? Cyane, Aglaé?

EUPHROSINE.

O Ciel! on nous appelle ; c'eſt quelqu'une de nos compagnes qui nous cherche. Fuyez, fuyez vîte ; tâchez de vous cacher dans l'épaiſſeur du bois ; ſi on vous avoit entendu, nous ſerions perdues.

L'AMOUR, *à part, en s'en allant.*

Ah! la maudite bégueule qui vient ſi mal-à-propos! Mais ce n'eſt, après tout, qu'un petit retardement ; & je crois qu'en voilà toujours trois que nous pouvons déja regarder comme à nous.

(*Il ſort, en les regardant avec un ſourire malin, & d'un air avantageux ; Euphroſine qui a ſurpris ce regard, le conduit des yeux, & reſte enſuite rêveuſe au bord du Théâtre, tandis que ſes compagnes, qui s'en vont, rencontrent Mercure qui les ramene.*

SCENE V.

MERCURE, *sous la figure d'un Chasseur*, EUPHROSINE, CYANE, AGLAÉ.

MERCURE.

Le voilà parti; avançons. Demeurez, belles Nymphes, demeurez. Pour l'éloigner, j'ai contrefait la voix d'une de vos compagnes. Ah! que je viens à propos au secours de votre innocence! il en étoit temps.

AGLAE'.

Il en étoit tems? Que voulez-vous dire? C'est un jeune homme qui nous racontoit son aventure; mais à qui nous n'aurions certainement pas accordé ce qu'il nous demandoit.

MERCURE.

Pauvres Colombes, sous la serre de l'Epervier, vous ne battiez déja plus que d'une aîle! Avec quels détours, quelle adresse & quels mensonges, le petit scélérat tâchoit de s'introduire!

CYANE.

Des mensonges? Est-ce qu'il ne s'est pas réellement échappé de chez les Prêtres de Jupiter?

MERCURE.

Lui? C'est un petit libertin qui, sans cesse, court le monde, n'ayant d'autre loi que ses desirs, que son caprice pour guide, & le plaisir

pour objet, toujours plus vif que délicat; toujours moins sensible au don, qu'avide du triomphe d'un cœur; d'autant plus dangereux, que d'abord rien ne paroît plus doux, plus soumis, plus modeste, plus ingénu; mais à peine on l'accueille, on le caresse, on commence à lui sourire, qu'il devient hardi, téméraire, entreprenant : tandis que l'espoir l'anime, tandis qu'on lui résiste, tendre, empressé, plein d'ardeur; est-il heureux? c'est un tyran, & bientôt un ingrat, un perfide.

AGLAE'.

Comme vous le peignez!

MERCURE.

Tel qu'il est, & tel que vous l'éprouverez, si vous négligez mes avis.

AGLAE'.

Euphrosine, tu rêves & ne dis mot? Crois-tu...

EUPHROSINE, *sortant avec vivacité de sa rêverie.*

Je crois que sur ce petit fourbe on n'en sauroit trop dire. (*A Mercure.*) Je l'avoue, il m'avoit attendrie, & je sens que malgré vos conseils, j'aurois eu de la peine à le soupçonner, s'il ne s'étoit pas trahi lui-même.

AGLAE'.

Comment?

CYANE.

Qu'as-tu donc remarqué?

EUPHROSINE.

En nous quittant, il a jeté sur nous un regard

qui, dans l'instant, m'a dévoilé son ame toute entiere; c'étoit un certain sourire malin, cruel, moqueur, comme voulant dire, *cela va bien; je suis content; voilà trois petites personnes qui ne peuvent m'échapper.* Oh! il n'en est pas encore où il croit; & quand il reviendra...

MERCURE.

Croyez-moi, ne l'attendez pas.

EUPHROSINE.

Il a voulu nous attraper; je veux lui jouer un tour...

MERCURE.

Prenez-y garde; il est bien fin, bien rusé; le mieux, vous dis-je, est de le fuir.

EUPHROSINE.

Ne craignez rien. J'imagine... Oui... Aglaé, donne-moi tes guirlandes. (*A Cyane.*) Et toi, les tiennes.

AGLAE', *donnant sa guirlande.*

Que veux-tu faire?

CYANE, *donnant la sienne.*

Quel est ton dessein?

EUPHROSINE.

Vous verrez. Cachez-vous derriere la porte. (*A Mercure.*) Et vous, derriere ce buisson.

AGLAE'.

Mais encore, explique-nous...

EUPHROSINE.

Oh! rentrez donc vîte; il ne tardera pas à revenir; il faut qu'il me trouve seule.

MERCURE, *à part.*

Cachons-nous, puifqu'elle l'exige, ou plutôt allons chercher Vénus; c'eft la feule qui peut encore avoir quelque empire fur lui, & lui faire abandonner ces lieux.

AGLAE', *à Euphrofine, du fond du Théâtre, en s'en allant.*

Euphrofine, il vient; je l'apperçois.

SCENE VI.

EUPHROSINE, *feule.*

ALLONS au-devant de lui... Si jeune encore, peut-on être déja fi fourbe! A fon air, à fon langage, à ce fon de voix qui va au cœur, diroit-on que le petit traître n'a le defir de plaire, que pour avoir le plaifir de féduire!

SCENE VII.

L'AMOUR, EUPROSINE.

L'AMOUR.

AH! charmante Euphrofine, j'ai le bonheur de vous rencontrer feule. Mon plus cher fouhait eft accompli.

EUPHROSINE.

Ecoutez, je ne puis m'arrêter qu'un inſtant; il faut que je rentre; je ne ſuis reſtée que pour vous dire que nous ſommes bien touchées de votre ſituation; mais qu'il n'eſt pas poſſible que nous vous accordions ce que vous nous demandez.

L'AMOUR.

O Ciel! Et c'eſt vous, c'eſt Euphroſine, la ſeule à qui mon cœur s'étoit véritablement dévoué, qui prononce l'arrêt de ma mort!

EUPHROSINE.

Votre mort? N'y a-t-il donc que nous qui puiſſions vous donner un aſyle? Si vous ne nous aviez pas vues, n'auriez-vous pas cherché ailleurs, autour de cette forêt?..

L'AMOUR.

Mais, cruelle, je vous ai vue; & il m'eſt à préſent impoſſible de vivre ſans vous. J'expire à vos pieds, ſi vous m'abandonnez.

EUPHROSINE.

Ecoutez donc la raiſon.

L'AMOUR.

Ecoutez donc la pitié.

EUPHROSINE.

Ne devriez-vous pas être content d'être cher aux perſonnes, ſans exiger des choſes?...

L'AMOUR.

Peut-on, quand quelqu'un nous eſt cher, ſe plaire à le voir ſouffrir?

EUPHROSINE.

Songez qu'il y a certaines démarches.

L'AMOUR.

Songez qu'il n'y en a point, dont on ne doive le sacrifice à l'amant le plus tendre....

EUPHROSINE.

Que vous êtes pressant! Vous me jettez dans un trouble... Ah! je n'aurois pas dû nous attendre!

L'AMOUR, *se jettant à ses genoux.*

Belle Nymphe!...

EUPHROSINE.

Comment! comment! à mes genoux? Vous n'y pensez pas; s'il venoit quelqu'un?...

L'AMOUR.

Personne ne vient.

EUPHROSINE.

Eh bien, quand il ne viendroit personne, il ne me plaît pas que vous soyez à mes genoux; levez-vous, levez-vous donc.

L'AMOUR, *lui baisant la main.*

Je vous adore.... Ah! laissez-moi baiser mille, mille fois cette main charmante...

EUPHROSINE.

Finissez... finissez-donc... quelle folie!... J'appellerai... j'appellerai... Savez-vous bien que ces vivacités-là seules m'empêcheroient de vous recevoir parmi nous?

L'AMOUR.

Ah! belle Euphrosine, ne doutez pas un inf-

tant que mon respect n'égale toujours mon amour!

EUPHROSINE.

Je ne m'y fierois pas.... Tenez, nous ne vous recevrions qu'à une condition.

L'AMOUR.

Et quelle?

EUPHROSINE.

Il faudroit... Mais, non, non... croyez-moi, séparons-nous, séparons-nous.

L'AMOUR, *la retenant.*

De grace, daignez vous expliquer.

EUPHROSINE.

Eh bien, je voudrois que vous fussiez absolument notre captif; je ne vous chargerois pas de chaînes bien pesantes; vous voyez bien ces guirlandes; je vous lierois, les bras, les mains...

L'AMOUR.

Quelle idée!

EUPHROSINE, *feignant de s'en aller.*

Cela ne vous convient pas? Adieu.

L'AMOUR.

Arrêtez-donc. Quoi vous voulez, qu'au milieu de vous trois je sois lié?

EUPHROSINE.

Oui.

L'AMOUR.

Pardi, j'y ferois une plaisante figure?

EUPHROSINE, *feignant encore de s'en aller.*

Eh bien, puisque vous l'aimez mieux, passez encore la nuit au pied de votre arbre; je vous souhaite le bon soir.

L'AMOUR, *à part.*

L'extravagante proposition! Mais après tout, je ne la dois regarder que comme une petite simagrée de vertu, ou plutôt comme timidité de jeune fille qui, à la faveur de la précaution qu'elle exige, cherche à se faire illusion sur la démarche qu'elle hasarde; elles me délieront bientôt; je veux m'en reposer sur leur cœur; & le principal est de m'introduire.

(*Ramenant Euphrosine qui s'en alloit lentement.*)

Belle Euphrosine, vous ne devez pas douter que pour être avec vous, je ne me soumette à toutes les conditions qu'il vous plaira de m'imposer; cependant....

EUPHROSINE.

Cependant!... Finissons, décidez-vous; vous commenceriez à me donner des soupçons...

L'AMOUR.

Ils seroient bien injustes. Allons, je me livre entiérement à vous.

EUPHROSINE.

Voyons-donc... Tenez-vous comme cela.

L'AMOUR, *tandis qu'elle le lie avec des guirlandes.*

Les liens, dont vous enchaînez mon cœur,

devroient vous suffire ; un véritable amant est toujours soumis, respectueux.... Comme vous me serrez !

EUPHROSINE.

Asseyez-vous à présent.

(*Après lui avoir lié les bras, elle le fait asseoir au pied de l'arbre, & commence à lui lier les jambes.*

L'AMOUR.

Que voulez-vous faire encore ? Comment ? Vous ne voulez pas même que je puisse marcher ? Oh ! tant de précautions commencent à me paroître bien extraordinaires.

EUPHROSINE, *d'un ton ironique, achevant de le lier.*

Je conçois bien que ce n'est pas ordinairement ainsi que vous allez en bonne fortune ; mais voilà comme nous vous voulons ; je vais chercher mes Compagnes pour m'aider à vous emmener.

SCENE VIII.

L'AMOUR, *seul, assis au pied de l'arbre.*

ELLE conçoit bien que ce n'est pas ordinairement ainsi que je vais en bonne fortune ? Que veut-elle dire par ces mots qu'elle a prononcés

d'un ton ironique? Quoi! n'auroient-elles point donné dans l'hiſtoire que je leur ai faite? Voudroient-elles ſe divertir à mes dépens? Serois-je la dupe de tout ceci? Après m'avoir gardé avec elles tout le ſoir, ſans me délier, après s'être bien amuſées de ma figure, ſi demain matin elles me mettoient à la porte avec toutes les plaiſanteries que je mériterois?... La jolie avanture! Quelle honte! Quel ridicule! Oh! je me ſuis livré comme un ſot, comme un fat, comme un étourdi..... Comment faire? Je ne puis remuer. J'enrage.

SCENE IX.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

Elles s'aſſeient toutes les trois au pied de l'arbre, autour de l'Amour.

AGLAE'.

AH! vous voilà donc pris?

L'AMOUR.

Qu'appellez-vous pris? Eſt-ce que vous avez deſſein de me faire du mal?

AGLAE'.

Non, en vérité; nous venons vous chercher

pour vous emmener avec nous; & nous aurons bien soin de vous. Mais, il me semble qu'une aventure avec trois jeunes filles, assez jolies, qui n'attendent que la nuit pour vous introduire mystérieusement chez elles, devroit vous inspirer un certain air gai, triomphant, que je ne vous vois pas. La facilité avec laquelle nous cédons à ce que vous désirez, vous rendroit-elle déja moins vif, moins empressé?

L'AMOUR.

Oh! il ne dépend que de vous de me voir tout aussi vif, tout aussi empressé qu'on peut l'être. Mais, voilà une plaisante façon de céder aux désirs des gens, que de les tenir liés?

AGLAE'.

Qu'est-ce que cela fait?

L'AMOUR.

Comment, ce que cela fait? Cela fait tout.

EUPHROSINE.

Songez donc que si vous ne l'étiez pas, nous serions timides, contraintes, embarrassées avec vous; au lieu que vous possédant comme vous voilà, nous vous ferons mille petites amitiés....

L'AMOUR.

Toutes ces petites amitiés-là seroient en pure perte pour moi; je ne veux point qu'on m'en fasse que je n'y puisse répondre; & je vous prie de commencer par ne me point tant approcher.

EUPHROSINE, *le careſſant.*

Que vous avez bien le ton & toutes les façons d'un enfant gâté !

CYANE, *le careſſant auſſi.*

Comment ne l'auroit-on pas gâté ? il eſt ſi joli !

AGLAE', *le regardant tendrement.*

Il eſt vrai que ſa figure eſt charmante ? Il faudra le garder au moins un mois avec nous.

L'AMOUR.

Toujours lié ?

EUPHROSINE.

Oh ! toujours ; mais auſſi toujours careſſé. Il m'a paru tantôt que vous preniez bien du plaiſir à me baiſer la main ; tenez, baiſez-la encore...

L'AMOUR, *en colere.*

Finiſſons, finiſſons, vous dis-je.

EUPHROSINE.

Mais, qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce petit garçon-là ? Voyez, je vous prie, comme il eſt mutin ? Allons, qu'on baiſe tout-à-l'heure ma main, puiſque je l'ordonne. Aglaé, donne-lui la tienne.

AGLAE'.

Volontiers.

EUPHROSINE.

Et toi, Cyane ?

CYANE.

De tout mon cœur.

(*Elles lui font baiſer leurs mains.*)

L'AMOUR.

O Ciel !

EUPHROSINE, *à l'Amour.*

Fi, que cela est vilain d'avoir de l'humeur ! On lui montre l'inclination qu'on a pour lui ; & il se fâche.

L'AMOUR.

Mais, tandis qu'auprès de vous je n'aurai que les yeux de libres, tout ce que vous me montrerez, ne peut que me faire enrager. Il y a de la barbarie à me faire ces caresses, ces agaceries-là.... Pardi, si vous ne voulez pas me délier entiérement, du moins rendez-moi un bras.

EUPHROSINE.

Non.

L'AMOUR.

Une main.

EUPHROSINE.

Rien du tout.

L'AMOUR.

C'en est trop ; écoutez, si je me mets de moi-même en liberté, je vous attraperai à mon tour ; & vous aurez beau dire comme tantôt, j'appellerai, j'appellerai ; vous me payerez tout ceci.

EUPHROSINE, *d'un ton railleur.*

Vous vous croyez donc un petit garçon bien redoutable ?

L'AMOUR, *faisant des efforts pour rompre ses liens.*

Ah ! pardi, nous allons voir. (*Cyane &*

Aglaé se levent & veulent s'enfuir.) Euphrosine, il va rompre ses liens !

AGLAE'.

Nous sommes perdues !

EUPHROSINE.

Ne craignez pas; j'ai bien pris mes précautions ; il est trop bien attaché.

L'AMOUR, *à Euphrosine.*

Scélérate !

EUPHROSINE, *à l'Amour.*

Soyez donc tranquille. Il faut avouer que les hommes sont bien capricieux, bien inconstans ! Avec quelle ardeur ne souhaitoit-il pas tantôt d'être avec nous ? L'y voilà; il voudroit déja nous échapper ; mais nous vous garderons bien... Levez donc la tête... Regardez-nous... Allons, faites-nous quelque petite histoire pour nous amuser.

L'AMOUR.

Non, je veux dormir.

EUPHROSINE.

Dormir entre nous trois ? Cela seroit joli !

L'AMOUR.

Cela ne vous fera pas trop d'honneur.

EUPHROSINE.

Nous vous en empêcherons bien ; emmenons-le.

L'AMOUR.

Vous ne m'emmenerez point, si vous ne me déliez.

EUPHROSINE.

Nous ne vous délierons point, & nous vous emmenerons malgré vous.

(*Elles se levent & veulent l'emmener.*)

SCENE X.

MERCURE, VÉNUS, L'AMOUR, EUPHROSINE, CYANE, AGLAÉ.

MERCURE.

COMMENT! Qu'est-ce donc, belles Nymphes? Quelle violence voulez-vous faire à ce jeune homme? Ah!... Eh, c'est l'Amour!

EUPHROSINE.

L'Amour?

MERCURE.

Oui, lui-même. Est-ce que votre cœur ne vous le disoit pas? Vénus, venez voir votre fils.

L'AMOUR.

Ah, ma mere! Ah! mon cher Mercure, délivrez-moi....

VENUS.

Vous délivrer? Par un décret de la volonté de Jupiter, vos liens sont devenus indissolubles; mais comme dans sa colere même il est bon, il a chargé Mercure de vous faire recevoir dans cet enclos où vous resterez, parmi ces jeunes filles, lié comme vous êtes....

L'AMOUR.

O Ciel! peut-on imaginer une barbarie....

VENUS.

De quoi vous plaignez-vous ? Ne vouliez-vous pas y faire une retraite d'un ou de deux mois ?

MERCURE.

Ecoute, il n'y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté; c'est de choisir celle des trois qui te plaît le plus, & de l'épouser.

L'AMOUR.

Mais, qu'est-ce que c'est donc que Mercure qui parle sans cesse de mariage? Cela lui sied bien?

VENUS.

Mercure, j'ai dit fort sérieusement à Jupiter, que je ne voulois point qu'on mariât mon fils. Qu'est-ce que ce seroit que l'Amour au bout d'un mois! Mais pour le punir de s'être fait un jeu cruel du malheur de ces trois jeunes personnes, à qui, malgré la façon badine dont elles ont paru le traiter, il n'a peut-être que trop inspiré des sentimens funestes à leur repos, Diane a obtenu que ses liens ne pourroient être rompus, que lorsqu'il aura trouvé le moyen de leur assurer un sort dont elles soient également contentes; il me paroît difficile d'accorder trois rivales.

L'AMOUR.

Non, elles seront également satisfaites du sort que je leur destine; je vous le promets; déliez-moi vîte.

MERCURE.

Doucement. On ſait que l'Amour n'eſt pas avare de belles promeſſes.

L'AMOUR.

J'en jure par le Stix.

MERCURE.

Oh ! après ce ferment-là, il n'y a rien à dire, & tes liens vont tomber d'eux-mêmes.

(*Il le délie.*)

L'AMOUR, *ſe voyant en liberté.*

Ah, je reſpire !... Approchez, approchez, belles Nymphes ; & ne paroiſſez point embarraſſées du petit tour que vous m'avez joué ; un peu de malice ne peut que rendre la beauté plus piquante encore aux yeux de l'Amour. (*A Mercure.*) Tu voulois que j'en épouſaſſe une ! Et à laquelle aurois-je donné la préférence ? Toutes les trois partagent également mon cœur. Sans ceſſe j'aurois choiſi, ſans pouvoir faire un choix. Près d'offrir ma main à l'une, je me ſerois reproché de faire injuſtice aux deux autres. (*Aux trois Nymphes.*) Non, jamais l'Amour ne pourra prononcer entre vous. Immortelles comme moi-même ; belles Nymphes, vous ſerez l'appui de mon Empire. Venez embellir Paphos & Cythere ; venez-y prendre la place que mon cœur vous déſigne, & que vos charmes vous aſſurent. Auprès de ma mere vous ſerez les Graces : c'eſt l'Amour qui les donne à la beauté.

Jeux & Ris, par vos danſes & vos chants, célébrez ce beau jour.

DIVERTISSEMENT.

MARCHE.

VENUS *aux Graces.*

AIR.

PARTAGEZ, Nymphes immortelles,
L'Empire des Jeux & des Ris:
Soyez mes compagnes fidelles;
Et guidez les pas de mon fils.
Ce beau jour, pour l'Amour, eſt un jour de victoire;
Il met le comble à ſes deſirs:
Vous lui devez une éternelle gloire;
Il vous devra tous ſes plaiſirs.

On danſe.

UNE DES GRACES.

AIR.

L'ASYLE le plus ſévere
Des traits du Dieu de Cythere,
Ne peut jamais nous ſauver;
Et dans l'ignorance
Vainement l'on penſe
Nous élever:
Tout dans la Nature
Parle à notre cœur;
Tout dans la Nature

Nous fait la peinture
D'une tendre ardeur;
Tout dans la Nature
Parle à notre cœur.

On danse.

VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

VOus qui suivez toujours mes traces;
Et qui me cherchez avec soin,
Par tout où vous verrez les Graces,
Croyez que l'Amour n'est pas loin.

UN DES PLAISIRS.

Maris, dont la flamme jalouse
Ne peut souffrir le moindre soin,
Si vous renfermez votre Epouse,
Ce que vous craignez n'est pas loin.

EUPHROSINE.

D'un moineau près de sa sauvette;
Lise admire le tendre soin:
Elle rêve, elle est inquiette;
Croyez que l'Amour n'est pas loin.

AGLAE'.

Lorsqu'après des torrens de larmes,
Veuve commence à prendre soin
De sa parure & de ses charmes,
Croyez que l'Amour n'est pas loin.

CYANE.

Quand vous verrez une fillette
Se retirer en quelque coin,
Pour pouvoir y rêver ſeulette,
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

UN DES PLAISIRS.

De ſes ſuccès, dont il fait gloire,
Un fat rend le public témoin:
Mais croyez qu'il chante victoire,
Que ſouvent l'Amour eſt bien loin.

L'AMOUR.

Ne vous contentez pas de plaire,
Belles, aimez à votre tour;
Les plaiſirs que vous pourrez faire,
Seront bien payés par l'Amour.

UN DES PLAISIRS.

Aimez, Amans, avec conſtance;
Et de vos peines, quelque jour,
Vous recevrez la récompenſe;
Vous ſerez payés par l'Amour.

L'AMOUR *au Parterre.*

François, peuple brillant, aimable,
Et le plus chéri dans ma Cour,
Aux Graces ſoyez favorable;
Et battez des mains à l'Amour.

FIN.

J'Avois d'abord dénoué cette petite Comédie de la façon ſuivante; mais, aux répétitions, ce dénouement me parut traînant; je le changeai donc; & au-lieu de l'Hymen & de la Fidélité, qui ſont toujours des perſonnages triſtes, je fis venir Vénus.

Mercure à la fin de la Scene V, au-lieu de dire, *allons chercher Vénus; c'eſt la ſeule qui peut avoir encore quelque empire ſur lui*, diſoit: *allons chercher l'Hymen & la Fidélité; je ſuis preſque ſûr que dès qu'il les verra, il abandonnera ces lieux.*

SCENE XI & *derniere.*

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE, MERCURE, L'HYMEN, LA FIDÉLITÉ.

L'HYMEN.

QU'EST-CE donc, belles Nymphes? Quelle violence voulez-vous faire à ce jeune-homme? Ah!... Eh, c'eſt l'Amour?

EUPHROSINE.

L'Amour?

L' HYMEN.

Oui, lui-même. Eſt-ce que votre cœur ne vous le diſoit pas ? (*Elles veulent s'enfuir.*) Où allez-vous donc ? Nous avons beſoin de vous.

MERCURE, *à l'Amour.*

Comme te voilà emmailloté ?

L' AMOUR.

Ah, mon cher frere l'Hymen ! Ah, mon cher Mercure ! délivrez-moi....

MERCURE.

Te délivrer ? Tous les Dieux de l'Olympe s'uniroient enſemble, qu'ils ne le pourroient pas ; tes liens, par un décret de Jupiter ſont devenus indiſſolubles ; mais comme dans ſa colere même il eſt bon, il m'a chargé de te faire recevoir dans cet enclos, où tu ſeras parmi ces jeunes filles lié comme te voilà.

L' AMOUR.

O Ciel ! peut-on imaginer une barbarie ?... Mon cher Mercure, retourne vers Jupiter ; dis-lui....

MERCURE.

Ecoute, tout ce que je lui dirois, ſeroit inutile ; il n'y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté ; c'eſt de choiſir celle des trois qui te plaît le plus, & de l'épouſer.

L' AMOUR.

Quoi Jupiter s'obſtine ?..

MERCURE.

Jupiter veut abſolument que tu ſois marié.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

Mais Mercure....

MERCURE.

Mais, mais, telle est sa volonté, te dis-je. Décide-toi.

L'AMOUR.

Eh bien, j'y consens; délie-moi vîte.

MERCURE.

Oh! doucement; on sait que l'Amour n'est pas avare de belles promesses; il faut jurer par le Stix.

L'AMOUR.

Par *le* Stix?

MERCURE.

Oui.

L'AMOUR.

O Dieux!... Eh bien, je jure par le Stix d'en épouser une, pourvu que la Fidélité promette de s'unir à l'Hymen, pour faire mon bonheur.

MERCURE, *faisant tomber ses liens.*

Cela est juste; & tes liens vont tomber.

L'AMOUR, *à part, lorsqu'il se voit libre.*

Ah, je respire! Ils croient me tenir par le serment redoutable qu'ils m'ont arraché; mais par la condition que j'y ai mise, j'en suis dégagé, si je puis parvenir à brouiller l'Hymen & la Fidélité. L'Hymen est brusque, impoli; la Fidélité, chagrine, impérieuse, pigrieche; il ne doit pas m'être difficile d'exciter une querelle entre ces

deux especes-là. Voyons. (*Haut.*) Approchez, belles Nymphes, approchez; ce ne sont point les ordres de Jupiter, ni le serment terrible que j'ai fait, c'est le destin de mon cœur qui va m'unir pour jamais à l'une de vous; mais à laquelle donner la préférence? Mercure, plus je les regarde, plus je suis embarrassé.... Avoue qu'à ma place tu ne le serois pas moins que moi?

MERCURE.

Il est vrai qu'elles sont toutes les trois bien jolies.

L'AMOUR, *après les avoir considérées quelque tems tour à tour.*

Toujours prêt à choisir, je ne fais point de choix; quand je veux offrir ma main à l'une, mon cœur me dit que je fais injustice aux deux autres.

L'HYMEN.

Il faut cependant te déterminer.

L'AMOUR.

Ah! je sens que j'ai trop peu d'un cœur, ou trop de deux Maîtresses.... Non, non, l'Amour ne pourra jamais prononcer entr'elles.

LA FIDELITÉ.

Eh bien, veux-tu t'en rapporter à moi?

L'AMOUR.

Volontiers.... Mais, non; il s'agit de choisir une épouse à l'Amour, & de donner une nouvelle Déesse à l'Olympe; il est juste que l'Hymen, qui va faire mon bonheur, ait aussi toute la gloire de ce grand jour.

L'HYMEN, *embrassant l'Amour.*

Que tu me flattes agréablement !

LA FIDELITE', *avec aigreur.*

Mais, si l'Hymen fait ton bonheur, c'est la Fidélité qui l'assure ; & je ne vois pas pourquoi....

L'HYMEN, *d'un ton de dédain.*

Vous ne voyez pas pourquoi j'aurois la préférence !

LA FIDELITE', *du même ton.*

Est-ce que vous croyez qu'elle vous est dûe ?

L'HYMEN, *d'un ton brusque.*

Eh ! songez donc que vous n'êtes qu'à ma suite.

LA FIDELITE', *vivement.*

A ta suite ? A ta suite ? Je veux bien quelquefois t'accompagner. Qu'est-ce que ce seroit que l'Hymen sans moi ? Je suis à ta suite ?

L'AMOUR, *à part.*

Bon. Cela s'échauffe.

MERCURE.

De grace, Déesse....

LA FIDELITE'.

Mercure vous le voyez ; voilà les tons, les airs, les brusqueries, les mépris, les duretés, les hauteurs, qu'il faut que j'essuie tous les jours.

L'HYMEN.

Eh ! c'est moi qui suis sans cesse exposé à vos contradictions, vos humeurs, vos reproches, vos soupçons, vos criailleries, vos éclats ; j'ai souvent cédé, pour avoir la paix ; mais dans

cette occasion-ci, votre petite vanité est si déplacée....

LA FIDELITE'.

Ma petite vanité est si peu déplacée, que puisque tu le prends sur ce ton-là, je lui déclare que, s'il ne s'en rapporte pas plutôt à mon choix qu'au tien, je me retire à l'instant.

L'AMOUR, *à part.*

A merveille! (*Haut.*) Ma foi, Déesse, je ne veux point donner de dégoût à l'Hymen.

LA FIDELITE'.

Et tu ne t'embarrasses pas de m'en donner, à moi?

L'AMOUR.

Je ne dis pas cela; mais il me semble que chacun devroit se rendre justice & sentir....

LA FIDELITE', *avec aigreur & dépit.*

Oui, je devrois sentir que je ne suis qu'une petite Divinité, qui ne mérite pas d'attention, ni qu'on se soucie de se marier sous ses auspices! Ah! c'en est trop, & nous verrons. Adieu, adieu, faites, faites ce beau mariage.

MERCURE.

Ecoutez donc, Déesse....

LA FIDELITE'.

Que veux-tu que j'écoute? Quelque nouvelle impertinence, quelque nouvelle injure? (*A l'Amour.*) Vas, tu me desireras que tu ne me trouveras pas. (*A l'Hymen.*) Et toi, de qui il est rare que dès le second jour on ne reconnoisse l'ennui, la gêne, la fadeur & l'insipidité, sois sûr

que désormais nous n'habiterons pas souvent ensemble.

Elle sort.

MERCURE.

La belle aventure! Voilà l'Hymen, la Fidélité brouillés!

L'AMOUR, *avec un transport de joie.*

Et me voilà dégagé de mon serment!

L'HYMEN.

Comment?

L'AMOUR.

Je n'ai promis de me marier, qu'à condition qu'elle s'uniroit à toi pour faire mon bonheur; il est plaisant que ce soit la Fidélité même qui rompe mon mariage.

L'HYMEN.

Quoi, tu ne veux plus?...

L'AMOUR.

Mon ami, ta brouillerie avec elle est pour les maris un horoscope, auquel tu trouveras bon que je ne m'expose pas.

L'HYMEN, *en s'en allant.*

Eh bien, sois toujours un libertin; que m'importe?

MERCURE, *à l'Amour.*

Petit fourbe, tu ris de Jupiter & de tous les Dieux; mais pour tromper, pour abandonner, pour t'être fait un jeu cruel du malheur de ces trois jeunes Personnes à qui tu n'as peut-être inspiré que des sentimens trop tendres, il faut que tu sois bien barbare, bien perfide!



L'AMOUR.

Eh! c'eſt vous autres qui vouliez m'en donner une pour m'en ôter deux? Moi les tromper, moi les abandonner! Il faudroit que je ceſſaſſe d'être l'Amour. Dans leurs charmes ne devrois-tu pas lire leurs belles deſtinées? (*Aux Nymphes.*) Immortelles comme moi-même, belles Nymphes, venez embellir Paphos & Cythere; venez-y prendre la place que mon cœur vous déſigne, & que votre beauté vous aſſure. Je vais vous préſenter à ma mere; auprès d'elle vous ſerez les Graces.

Jeux & Ris, par vos danſes & vos chants, célébrez ce grand jour.

DIVERTISSEMENT

A l'occaſion du Mariage de Monſeigneur LE DAUPHIN, avec la Princeſſe MARIE-JOSEPHE DE SAXE.

Repréſenté par les Comédiens Italiens, le 9 Février 1747.

ACTEURS.

L'AMOUR.

L'HYMEN.

JUNON.

MINERVE.

VÉNUS.

LES RIS, LES JEUX, LES GRACES, LES BEAUX ARTS.

A MADAME
LA DAUPHINE.

MADAME,

CE *petit Divertissement ne pouvoit manquer de réussir. Sous l'allégorie la plus juste, chacun étoit flatté d'y retrouver ses propres idées. Je ne doutois pas qu'il n'eût un applaudissement général; mais je n'osois es-*

pérer un ſuccès auſſi glorieux que celui de vous le préſenter, & de vous aſſurer du très-profond reſpect avec lequel je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,

SAINT-FOIX.

DIVERTISSEMENT

A l'occasion du Mariage de Monseigneur LE DAUPHIN, avec la Princesse MARIE-JOSEPHE DE SAXE.

Le Théâtre représente un terrain émaillé de fleurs; des arbres épars des deux côtés; dans l'enfoncement, une longue avenue terminée par la façade du Temple de l'Hymen.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, L'HYMEN.

L'AMOUR.

BON JOUR, mon cher Hymen.

L'HYMEN.

Bon jour.

L'AMOUR.

Quoi, tu ne veux pas m'embrasser?

L'HYMEN, *se laissant embrasser.*

Eh! mais.... je t'embrasse.

L'AMOUR.

Bien froidement.... ah! si tu savois quel projet je viens de former?

L'HYMEN.

Oh! je ne doute pas qu'il ne te passe beaucoup de projets dans la tête, & que tu ne te prépares, pendant toutes ces fêtes & ces réjouissances, à bien faire parler de toi.

L'AMOUR.

Eh! mon cher frere, c'est le tems où mon empire est le plus languissant. Tu peux compter que depuis quinze jours, les plus jolies femmes n'ont médité, pensé, rêvé qu'à quelque mode, qu'à quelque parure nouvelle, qu'aux habits, qu'aux diamans qu'elles auront. Tu les verras au milieu des plaisirs, aux bals, aux tables, aux spectacles, s'occuper uniquement les unes des autres. On interrompra l'amant le plus tendre & le plus passionné, pour lui faire observer que *Cephise met mal son rouge*, ou *que ses rubans ne sont pas assez bien assortis*. Et lorsque les fêtes seront finies, toutes les idées, tous les propos ne rouleront encore, pendant sept ou huit jours, que sur les ridicules qu'on aura remarqués; sur *quatre ou cinq noirceurs qu'aura faites la grosse Doris; qu'Æglé n'est pas soutenable avec ses prètentions; & qu'il faut que Cyane n'ait point d'amies, puisqu'on ne l'avertit pas qu'à son âge on ne se coeffe plus en cheveux.* Voilà comme se passera ce tems que tu crois m'être si favorable. Si par

hasard on pense, si l'on parle un moment à l'*Amant*, c'est si légérement, avec tant de distraction, qu'il sembleroit que c'est le Mari.

L'HYMEN.

Que veux-tu faire à cela?

L'AMOUR.

Rien. Quelque cher que soit l'amour au cœur d'une jolie femme, je sais que l'intérêt de sa beauté & la jalousie de celle des autres l'emportent toujours. C'est un mauvais temps, un temps de tiédeur à passer, & pendant lequel il faut prendre patience.... Tu patientes bien, toi, pendant toute l'année?

L'HYMEN.

Vas-tu recommencer tes mauvaises plaisanteries?

L'AMOUR.

Non, non, ne te fâche pas. Revenons au projet que je médite; tu vas en être charmé, *transporté*, *enchanté*.

L'HYMEN.

Voyons.

L'AMOUR.

Qu'on dise encore que je suis un étourdi, un brouillon!...

L'HYMEN.

Tu peux avoir de bons intervalles.

L'AMOUR.

Je veux rétablir la paix dans l'Olympe, & faire le bonheur de la terre.

L' HYMEN.

Voilà du grand ?

L' AMOUR.

Ecoute : tu ſais que la jalouſie qui régne toujours entre Junon, Minerve & Vénus, n'a pas manqué d'éclater, dès qu'il s'eſt agi de marier un Prince cher à l'Univers, & que chacune a prétendu que c'étoit à elle à lui donner une épouſe.

L' HYMEN.

Oui, je le ſais.

L' AMOUR.

Tu ſais encore que chacune ſe vante que Jupiter, après avoir écouté ſes raiſons, lui a promis ſecretement qu'elle auroit tout l'honneur de cet illuſtre choix.

L' HYMEN.

Il eſt vrai.

L' AMOUR.

C'eſt aujourd'hui qu'il doit être déclaré ; & des trois Déeſſes, il faudroit néceſſairement que deux fuſſent mécontentes.

L' HYMEN.

Certainement.

L'AMOUR, *lui montrant un portrait.*

Regarde.

L' HYMEN.

Que de charmes ! que de nobleſſe, & en même temps que de douceur & de modeſtie dans tous ces trais ! J'en ſuis enchanté.

L'AMOUR.

Je vais propoſer à Jupiter de faire tomber ce portrait entre les mains du jeune Prince, qui ſans doute en ſera auſſi charmé que nous; il demandera cette Princeſſe pour ſon épouſe; les trois Déeſſes ſeront obligées de convenir que le choix eſt trop naturel & trop beau, pour n'y pas conſentir; aucune ne pourra ſe plaindre; Jupiter ſe verra tiré de l'embarras de juger entr'elles.... Eh bien qu'en dis-tu?

L'HYMEN.

A merveille!

L'AMOUR.

Tu es donc content de mon idée?

L'HYMEN.

Très-content.

L'AMOUR.

Oh! dis-le-moi donc avec plus de joie, plus de tranſport!...

L'HYMEN.

Oh! je ne ſuis pas ordinairement ſi vif que toi.

L'AMOUR.

Eh! quand veux-tu donc l'être? Quand veux-tu reſſembler à l'Amour ſi ce n'eſt pas aujourd'hui, lorſque tu vas former les plus beaux, les plus heureux, les plus auguſtes liens?... (*On entend une ſymphonie derriere le Théâtre.*) Mais qu'eſt-ce que ces concerts? Ah!... c'eſt ma mere, que ſa Cour félicite ſans doute d'avance, ſur la préférence qu'elle eſpere obtenir en ce jour ſur Minerve & Junon.

L' HYMEN.

Tu devrois lui faire part de ton projet.

L' AMOUR.

Moi ? Non, en vérité; je veux en avoir tout l'honneur. D'ailleurs je dois être piqué : elle ne m'a point consulté dans tout ceci; & j'ignore jusqu'au nom de la Princesse qu'elle protege. Allons, allons, suis-moi; laissons-la se féliciter de son triomphe imaginaire, tandis qu'auprès de Jupiter je vais en obtenir un réel.

L' HYMEN.

Je m'y intéresse trop pour ne pas t'accompagner.

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

VÉNUS, *les Ris*, *les Jeux*, *les Plaisirs*, *les Grâces & les Beaux Arts.*

CHŒUR.

Le triomphe de la plus belle,
Dans ce grand jour se renouvelle,

UN DES PLAISIRS.

Du fils d'un Roi chéri célébrons le bonheur;
Consacrons une fête à son Auguste Épouse.
Vénus, de ses appas, pouvoit être jalouse;
Elle aime mieux en partager l'honneur.

CHŒUR.

Le triomphe de la plus belle,
Dans ce grand jour ſe renouvelle.

Les Grâces, avec les Beaux-Arts, forment des danſes qui ſont interrompues par l'arrivée de Junon & de Minerve.

SCENE III.

VÉNUS, JUNON, MINERVE; *les Ris, les Jeux, les Grâces, les Beaux-Arts.*

JUNON.

Deesse, nous ſommes étonnées....

VENUS.

Eh de quoi, Déeſſe?

MINERVE.

De cette fête.

JUNON.

Jupiter n'a pas encore déclaré ſon choix.

VENUS.

Il eſt vrai, mais apparemment que je le devine.

JUNON.

Vénus eſt toujours prompte à ſe flatter.

VENUS.

C'eſt que Vénus eſt toujours aſſez ſûre de triompher.

JUNON.

Ce jour-ci pourra rabattre un peu de votre confiance.

VENUS.

Je crois qu'il ne fera qu'ajouter beaucoup à votre dépit.

JUNON, *d'un ton élevé.*

En vérité, avez-vous pu prétendre un inſtant?...

VENUS, *du même ton.*

En vérité, allons-nous recommencer cette querelle? Je vous ai abandonné l'Olympe; je me ſuis réfugiée ici; venez-vous m'y pourſuivre? C'en eſt trop,

JUNON.

Vous le prenez ſur un ton bien vif?

VENUS.

C'eſt que je ne fus jamais ſi ennuyée. Il y a de l'acharnement.... Car enfin, dites-moi, je vous prie, ne prétendez-vous pas que rien n'eſt comparable à l'éclat d'une auguſte origine, & qu'un Prince dont le ſang le cede à peine à celui des Dieux, doit ſouhaiter de s'allier au ſang le plus pur & le plus noble?

JUNON.

Sans doute; & ſi je vous nommois la Princeſſe que je lui deſtine, vous conviendriez qu'il n'eſt point d'hymen plus glorieux.

VENUS.

Minerve, de ſon côté, veut qu'on préfere à tout autre, une Princeſſe qu'elle a, dit-elle, formée, & dont les qualités de l'eſprit & du cœur....

MINERVE.

Aſſureront le bonheur de ſon époux & celui des peuples qu'il doit un jour gouverner.

VENUS.

Pourquoi, s'il vous plaît, lorſque vous n'êtes pas d'accord entre vous deux, lorſque vous avez une ſi belle occaſion de vous piquer, de vous aigrir, de vous diſputer, de vous gronder; lorſque vous êtes ſi bonnes pour vous tenir tête l'une à l'autre, ne me pas laiſſer à l'écart? Pourquoi vous adreſſer à moi, qui n'ai jamais ſu quereller, & qui vous déclare, en un mot, que quelque choſe que vous me diſiez déſormais, je ne vous réponds plus?

JUNON.

Penſeroit-on un inſtant à vous, ſi vous ne vous aviſiez pas de vous mêler de tout!

MINERVE.

Et de prétendre que la beauté doit l'emporter!...

VENUS, *chante.*

Tout doit céder à la beauté,
Elle eſt le charme & la gloire du monde,

MINERVE, *d'un ton dédaigneux.*

Vous chantez bien?

VENUS, *du même ton.*

Trouvez-vous ? Eh bien ! laiſſez-moi donc continuer ma fête.

MINERVE, *appercevant les Beaux-Arts parmi les Ris & les Jeux.*

Que vois-je ! les Beaux-Arts à votre ſuite ! les Beaux Arts, qui ne doivent s'occuper qu'à célébrer la gloire des Héros !

VENUS.

Vous vous trompez encore. L'Amour les fit naître pour célébrer la Beauté ; il y avoit des Belles avant qu'il y eût des Héros ; & peut-être n'y auroit-il jamais eu de Héros, s'il n'y avoit pas eu des Amans.

MINERVE, *d'un ton de mépris.*

Quels diſcours ! Je vais vous prouver....

VENUS, *en s'en allant.*

Vous ne me prouverez rien ; j'aime mieux vous abandonner la place.

SCENE IV & derniere.

JUNON, MINERVE, VÉNUS, L'AMOUR, L'HYMEN, *Suite de Vénus,*

L'HYMEN, *ramenant Vénus.*

OU allez vous donc, Déeſſe ? Je viens de la

part de Jupiter vous déclarer, & à Junon & à Minerve, le choix qu'il a fait.

VENUS.

Soyez le bien arrivé; nous allons donc savoir...

JUNON.

Oui, nous allons savoir si ce n'est pas à la Reine des cieux à donner des Reines à la terre.

L'HYMEN.

Vous aviez de bonnes raisons toutes les trois; & Jupiter ne laissoit pas que d'être embarrassé.

JUNON.

Il ne l'a jamais été un instant.

L'HYMEN.

J'ai cru remarquer....

JUNON.

Vous dites cela pour les flatter l'une & l'autre. Dès que je lui parlai, Junon, me répondit-il, ne craignez point que Minerve ou Vénus l'emportent sur vous.

L'HYMEN.

Aussi, Déesse, ne l'ont-elles pas emporté.

VENUS, *à l'Hymen.*

Quoi?...

MINERVE, *à l'Hymen.*

Que dites-vous?...

JUNON.

Que je triomphe.

L'HYMEN.

Je ne dis point cela du tout. L'Amour est venu; il a représenté à Jupiter que le jugement

base de cette pyramide forme un autel où sont groupés la France & le Génie de la France. Les Grâces, après avoir dansé avec les beaux Arts, les attachent, avec leurs guirlandes, au Génie de la France.

PREMIER AIR.

UNE DES GRACES.

Amour, que tes plus tendres feux
Rendent heureux
Deux cœurs pour qui le Ciel épuisa ses largesses?
Comble-les, à jamais,
De tes douceurs enchanteresses;
Si les Dieux, dans l'Epoux, ont imprimé leurs traits,
L'Epouse réunit tous les dons des Déesses.

Pas de deux dansé par l'Hymen & l'Amour.

SECOND AIR.

UN DES PLAISIRS.

Quels destins plus beaux & plus grands?
La Gloire & les Plaisirs s'empressent sur leurs traces:
Tout leur promet les plus heureux momens:
Ce sont les Vertus & les Graces
Qui garantissent leurs sermens.

Tous les Acteurs s'unissent, & terminent ce Divertissement par une danse générale.

FIN.

ALCESTE,

ALCESTE,

DIVERTISSEMENT

A l'occasion de la convalescence de M. le DAUPHIN.

Représenté pour la premiere fois au Théâtre Italien, le 19 Septembre 1752.

TOUTE l'Europe ſait qu'en 1752, Monſieur le DAUPHIN étant attaqué de la petite vérole, Madame la DAUPHINE voulut abſolument reſter auprès de lui. Quand nos alarmes furent ceſſées, j'eſſayai de tracer le tableau des ſentimens de douleur & d'admiration que nous avions éprouvés; mais, pour mettre ce tableau au Théâtre, il falloit trouver une allégorie; celle d'Admette & d'Alceſte me parut des plus heureuſes. Aucun de mes ouvrages ne peut m'être auſſi cher que celui-ci; le Roi, quand j'eus l'honneur de le lui préſenter, me marqua qu'il avoit été informé du ſuccès, & que le rôle d'Alceſte avoit fait répandre bien des larmes.

A ALCESTE,

REINE DE THESSALIE.

AUX CHAMPS ÉLISÉES.

MADAME,

Il part tous les jours tant de monde pour les lieux que vous habitez, qu'il n'est pas possible que vous n'ayez entendu parler d'une Princesse qui vient de faire, pour son mari, tout ce que vous

fites pour le vôtre ; mais comme les Morts, obligés de vivre ensemble, ne se parlent peut-être pas avec la franchise qu'un Vivant peut risquer avec un Mort, je vais vous écrire naturellement ce que l'on pense ici. On prétend que si les circonstances doivent augmenter ou diminuer le prix d'une action, tout est à l'avantage de notre Princesse ; qu'elle est plus jeune que vous ne l'étiez ; que du côté des grâces & de la figure, il y a à parier pour elle, & qu'à l'égard du pouvoir & de la grandeur, la plus petite Province de France est plus grande & plus peuplée que ne l'étoit votre Thessalie. Vos amis voudront peut-être tirer vanité de ce qu'Hercule, le fameux Hercule, s'intéressa si particuliérement à vous, qu'il descendit aux enfers pour forcer la Mort à lâcher sa proie : nous leur répondrons que c'est le Ciel même qui s'est intéressé à notre Princesse, & que s'il n'eût pas veillé sur ses jours, il y a toute apparence qu'elle seroit allée

vous tenir compagnie. Vous serez sans doute surprise que je me sois avisé de vous écrire ; mais de quoi ne s'avise pas un homme oisif, & qui n'a guere plus d'affaires qu'un Mort ? Je suis avec toute la vénération possible.

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

SAINT-FOIX.

ACTEURS.

LA GLOIRE.
LE GÉNIE *tutélaire de la Thessalie.*
ALCESTE.
UN THESSALIEN.
L'AMOUR.

ACTEURS DANSANS.

L'Envie & quatre Furies.
Thessaliens & Thessaliennes de différentes conditions.
Les Ris, les Jeux, &c.

La Scene est à Iolcos en Thessalie.



ALCESTE,

DIVERTISSEMENT

A l'occasion de la convalescence de M. le DAUPHIN.

SCENE PREMIERE.

LA GLOIRE, LE GÉNIE.

LA GLOIRE.

JE suis d'une satisfaction, d'une joie....

LE GENIE.

Que vous est-il donc arrivé ?

LA GLOIRE.

Je viens de rencontrer une grande vilaine créature qui me déteste. Non, je ne crois pas m'être jamais si bien divertie; je l'ai persiflée, excédée, désespérée....

LE GENIE.

Voilà bien ce qu'on appelle un vrai plaisir de femme ! eh, quelle est-elle ?

LA GLOIRE.

Je vais vous la peindre. Sa taille est élancée;

elle a le cou long & fec, la peau livide, le regard louche, les joues creufes, le nez ferré, & la bouche plate; fes cheveux reffemblent à des ferpens; une petite coëffe blanche, nouée avec un ruban couleur de rofe fous fon menton pointu, beaucoup de rouge & des mouches, achevent de lui compofer une figure très-bien affortie à fon caractere : la reconnoiffez-vous?

LE GENIE.

Parbleu, c'eft l'Envie.

LA GLOIRE.

Elle-même. Sa voiture étoit traînée par fix chauve-fouris; deux finges lui fervoient de pages; & elle avoit pour cocher ce vieux Poëte qu'Admette auroit dû chaffer il y a long-temps de fes Etats.

LE GENIE.

Que vient-elle faire dans des lieux dont elle fembloit s'être bannie, & qui ne peuvent offrir à fes yeux que des objets défefpérans?

LA GLOIRE.

Je l'ignore. Son premier mouvement a été de m'éviter; mais, comme il n'étoit pas poffible que je ne l'euffe apperçue, elle a pris le parti de m'aborder, & m'a balbutié doucereufement & avec des yeux que la lumiere fait toujours clignoter, je ne fais quel compliment, des fadeurs auxquelles j'ai répondu d'un air ouvert, négligemment, d'un ton léger; & tout de fuite, pour commencer fon tourment, avouez, lui ai-je dit, que ces fuperbes dômes, ces magni-

fiques palais, ces vastes jardins aux bords de ce fleuve, forment un aspect, un coup-d'œil bien admirable. Ne diroit-on pas que cette ville est la capitale des Nations ? Les Arts, les Sciences, les Fêtes, les Spectacles y varient sans cesse les amusemens & les plaisirs. N'êtes-vous pas sur-tout frappée de cet air d'enjouement & de gaieté qui regne sur tous les visages? De cette joie vive qui semble distinguer ce peuple, & qui prend sans doute sa source dans la douceur & la bonté de son caractere? Chaque mot que je prononçois, chaque remarque que je lui faisois faire, étoit un coup de poignard qui déchiroit *son* cœur; j'agitois, j'enfonçois le poignard, en la regardant malignement ; & mon ame savouroit à longs traits le dépit & l'amertume qui flétrissoient la sienne.

LE GENIE.

Il faut avouer que quand les femmes se haïssent, *elles se haïssent* bien!

LA GLOIRE.

Que voulez-vous dire ? Est-il donc nécessaire d'avoir un sexe pour bien haïr cette mégere?

LE GENIE.

Je crains quelqu'événement funeste.

LA GLOIRE.

Quel événement? N'a-t-elle pas vu que tous ses efforts contre la Thessalie, dont vous êtes le Génie tutélaire, ont toujours été impuissans? Ira-t-elle encore crier, comme autrefois, chez les Nations voisines, que les Thessaliens as-

ſoupis dans la molleſſe, offrent une conquête aiſée? Ces Nations n'ont-elles pas éprouvé que ce peuple, qui paroît ſi ſuperficiel, ſi frivole, qui ſemble ne s'occuper que de ris, de jeux & du ſoin de plaire, vole, dès que je l'appelle, s'élance au milieu des dangers, & que couvert de ſang & de pouſſiere, il eſt auſſi fier en affrontant la mort, qu'il eſt doux, généreux & bienfaiſant après la victoire?

LE GENIE.

Gloire adorable, que je vous embraſſe! Ce n'eſt pas pour l'éloge; il eſt dû; mais c'eſt qu'il eſt parti du fond du cœur. Je vois que vous nous aimez véritablement; & vous avez bien raiſon; vous n'êtes jamais ſi charmante que parmi nous. Sourcilleuſe, hautaine, & comme empoiſonnée dans votre grandeur, chez les autres nations, vous y affectez la morgue & la gravité: ici, vous êtes ſimple, unie, vive, badine; on prendroit la Gloire pour une de nos citoyennes.

LA GLOIRE.

Eh! ne l'ai-je pas toujours été?

LE GENIE.

Eh bien! ma chere Compatriote, trouvez bon que je vous diſe que l'Envie ne venant pas ſans doute ici ſans quelques mauvais deſſeins, vous n'auriez pas dû, par vos diſcours, exciter encore ſa rage contre Admette & contre Alceſte qu'elle ſait que vous aimez.

LA GLOIRE.

Rien n'eſt plus aiſé à raccommoder ; je lui donnerai ce ſoir un grand ſouper qu'elle trouvera délicieux par la compagnie que j'y raſſemblerai.

LE GENIE.

Oh! ceſſez donc un inſtant de plaiſanter.

LA GLOIRE.

A ſa droite, elle aura cette groſſe *Céphiſe*, toujours ſi bien fournie d'anecdotes contre ſon ſexe, auſſi connue par ſa démarche indécente, qu'elle prend pour un air de Cour, que par ſes noirceurs continuelles & ſes tracaſſeries ; à qui l'*on croit* de l'eſprit, & qui n'a au plus que ce jargon que donne aux plus ſottes un long uſage de galanterie, d'intrigues & de petits ſoupers. A ſa gauche, je placerai ce fade & hideux *Straton*, qui toujours malade à l'armée, faiſoit les campagnes ſans ſervir ; bas à la Cour, frondeur à la Ville, *répétant* ſans ceſſe, que du temps du feu Roi, *on* auroit fait ceci, on auroit fait cela, mais qu'aujourd'hui les gens du métier, les gens de mérite, les gens comme lui ne ſont pas écoutés. A ces deux perſonnages je joindrai *Licas*, ce petit Sénateur ſi laid, ſi maigre, ſi opiniâtre, ſi dénigrant, ſi hautain, qui crache loin, qui voit de près, cent fois corrigé, toujours incorrigible, & à qui, de laſſitude, on ſemble avoir laiſſé la permiſſion d'être inſolent. Enfin le faſtidieux *Soſtrate*, qui a la taille ſi allongée & les

lumieres si courtes, l'action si vive & l'esprit si froid; qui se pique d'avoir toujours les plus belles manchettes, les plus beaux bijoux, de juger au mieux des habillemens des Acteurs, des Actrices, des modes nouvelles, des rubans, des taffetas de l'année; en un mot, encore plus bégueule qu'il n'est fat.

LE GENIE, *d'un ton ironique.*

Cela doit composer quatre convives bien amusans.

LA GLOIRE.

Quatre convives dont elle me saura sans doute un gré infini. Ils lui diront qu'ici l'on vit ensemble sans s'estimer, même sans s'amuser; qu'à ces petits soupers si vantés, la joie n'est qu'extérieure, & la conversation qu'un tissu de plaisanteries amenées avec art, d'épigrammes manquées, de fades ironies, de plats jeux de mots, & de grands éclats de rire tristes & forcés; qu'un luxe mauffade & la fantaisie pour les colifichets, ont succédé à la vraie magnificence; que les Auteurs, par l'envie d'avoir de l'esprit, sont toujours aussi loin de la Nature, que les Acteurs par leur démarche empesée, leurs cris, leurs grimaces, & leurs contorsions; que les jeunes gens vuides d'idées, parlant sans cesse sans rien dire, étourdis sans agrémens, bruyans sans gaieté, ricanneurs sans sujet, méchans par air, railleurs sans esprit, peu sensibles aux qualités du cœur, ne mesurent leur considération que sur

le plus ou le moins de bijoux que leur étale un fat. Ils ajouteront....

LE GENIE.

Oh, Madame! ces quatre plats cenſeurs ajouteront ce qu'ils voudront; je leur dirai, moi, que l'on n'étouffe cet amour ſi naturel pour la Patrie, & qu'on ne cherche à déprimer ſa Nation, que par le dépit de ſentir en ſoi-même qu'on y eſt, & qu'on doit y être mépriſé; que d'ailleurs, ces vices, ces travers & ces ridicules qu'ils ſe plaiſent à relever, ne ſont que paſſagers, & n'alterent point le fond du caractere général. Mais tandis que je m'amuſe ici, l'Envie nous prépare peut-être de cruels chagrins; je vais l'obſerver & tâcher de faire échouer ſes mauvais deſſeins.

LA GLOIRE.

Pour moi, qui ne m'alarme pas ſi aiſément, je vais me divertir à voir danſer cette troupe de jeunes Amans dont j'entends les concerts.

SCENE II.

Une troupe de Thessaliens & de Thessaliennes forment des danses. L'Envie qui arrive avec quatre Furies, les épouvante & les chasse. Elle lance un dard; & dans l'instant il s'éleve une vapeur épaisse qui enveloppe le Palais d'Admette. L'Envie & ses Furies se retirent, après avoir marqué par une danse caractérisée, les divers mouvemens qui les agitent.

LA GLOIRE, *seule.*

CEs Furies, ce nuage épais, ce dard que cette Mégere a lancé, ses regards où brilloit une joie perfide & cruelle, & qui sembloient me braver, tout m'annonce que sa rage, contre ce Peuple, vient de se signaler par quelques nouveaux forfaits... J'entends des cris, des gémissemens...

SCENE III.

LA GLOIRE, UN THESSALIEN.

LE THESSALIEN.

DIEUX justes! Dieux tout-puissans, prenez-nous plutôt pour victimes!

LA GLOIRE.

Où courez-vous? Quel trouble vous agite?

LE THESSALIEN.

Ah! Madame, Admette...

LA GLOIRE.

Eh bien?

LE THESSALIEN.

Il touche à son dernier moment! Cette vapeur empestée, qui s'est tout-à-coup répandue autour du Palais, a porté dans son sein le poison le plus mortel.

LA GLOIRE.

Voilà donc le coup affreux que méditoit cette lâche & cruelle ennemie! Elle vous a vus, généreux Thessaliens, envisager sans effroi vos propres dangers & toutes les horreurs d'une guerre sanglante; sa rage ingénieuse a su choisir l'endroit sensible; c'est dans votre amour pour vos Rois, c'est au fond de vos cœurs, qu'elle puise aujourd'hui des traits pour vous déchirer. Ce jeune Héros m'avoit consacré ses jours;

que ne dois-je pas faire, que ne vais-je pas tenter pour les conserver ! Non, je ne saurois croire que les Dieux veuillent borner si près de leur course de si belles destinées.

Elle sort.

SCENE IV.

LE THESSALIEN *seul.*

Quels instants !... ô mon Prince ! ô mon Maître !... Chaque cri que j'entends me glace d'effroi. Je n'ose tourner les yeux vers ce triste Palais. Famille auguste ! Tendre mere ! & vous épouse si chérie, malheureuse Alceste, quelles doivent être vos alarmes !... Mais, que vois-je !.. ô Ciel ! c'est elle ! Elle vient... Quel spectacle touchant !

SCENE V.

ALCESTE, LE GÉNIE, LE THESSALIEN.

ALCESTE, *au Génie qui veut l'empêcher d'approcher des nuages qui obscurcissent le fond du Théâtre.*

Vous m'arrêtez ! Vous me fermez le passage !

Vous voulez m'empêcher de le voir, de l'embrasser, de le secourir !

LE GENIE.

Votre présence ne pourroit qu'aigrir les douleurs de votre époux, & ne lui seroit d'aucune utilité. J'ai rassemblé près de lui les Mages les plus habiles dans l'Art de dissiper le venin qui menace ses jours; reposez-vous sur leur expérience; & ne cherchez point, en exposant votre vie...

ALCESTE.

Eh! si je le perds, que m'importe la vie! Quoi? mon époux est prêt à périr & je l'abandonnerois! Je ne lui donnerois pas tous mes soins! Je ne l'arroserois pas de mes larmes! Je n'aurois pas du moins la consolation de lui faire voir que la mort ne peut nous séparer! Cessez de me retenir....

LE GENIE.

Songez, Madame, que pour ménager si peu votre vie, elle est trop chere à l'Auguste Famille de votre époux, trop précieuse à ce Peuple qui vous adore; que vous devez la conserver pour veiller sur l'enfance de votre Fils, pour lui inspirer vos vertus; songez que les Dieux veulent une résignation entiere à leurs décrets, quelque rigoureux qu'ils puissent être, & que votre désespoir ne pourroit que les irriter.

ALCESTE.

Les Dieux pourroient-ils s'offenser des transports d'une épouse éperdue? N'est-ce pas les

respecter & leur obéir, que de suivre les loix de son devoir & d'une tendresse illégitime ? Est-il aucune considération, aucune crainte qui doive m'éloigner de ce cher objet, à qui le Ciel & l'Hymen m'ont unie ? Est-il aucun péril qui puisse me dégager des soins que je lui dois ? Hélas, * sa vie est toute pour son Fils, pour son Peuple, pour l'Univers, & la mienne n'est rien ! Que sais-je ? Peut-être n'est-ce pas son sang, mais le mien que demandent les Dieux ? Peut-être le venin passant dans mon cœur, s'éloignera du sien ? Je sauverai ses jours en lui sacrifiant les miens ; je mourrai ; mais il vivra. Venez, secondez ma gloire, mon devoir, mon amour....

* On rapporte ici les propres paroles de Madame la DAUPHINE.

SCENE VI.

LE GÉNIE, ALCESTE, LA GLOIRE, L'AMOUR, *sous la figure d'un Mage.*

LE GENIE, *à Alceste.*

Ce seroit être barbare que de vous obéir. D'ailleurs vous voyez que ces nuages augmen-

tent, s'étendent & deviennent à chaque instant plus épais. Comment ne pas s'égarer ? & quel flambeau pourroit luire à travers ces ténebres ?

ALCESTE.

Ah ! je le vois ; je n'en puis douter ; mon époux n'est plus ; vous ne me parlez ainsi, vous ne me retenez, que pour me cacher quelque temps toute l'horreur de mon sort, & tâcher de m'y préparer. Ai-je pu m'y laisser tromper ?... cher Prince !... ô Ciel !... je succombe....

LA GLOIRE.

Madame, il vit encore ; il faut céder à vos larmes ; venez, ce Mage & moi nous guiderons vos pas.

ALCESTE.

Que ne vous dois-je point ! je verrai, j'embrasserai mon époux, j'adoucirai ses maux, je partagerai ses peines ; & s'il faut que je périsse dans de si chers & de si justes soins, du moins jusqu'au dernier moment, je lui aurai marqué ma tendresse.

LE GENIE.

Où courez-vous, malheureuse Princesse ?

L'AMOUR, *sous la forme d'un Mage.*

Elle fuit la Gloire ; & les Dieux sont trop justes pour ne pas récompenser tant de vertus.

LE GENIE.

Ah ! les Dieux l'envieront à la terre.

La Gloire, l'Amour & Alceste, entrent dans les nuages qui les enveloppent.

SCENE VII & *derniere*.

LE GÉNIE, *seul*.

AVEC quelle fermeté quel courage elle brave la mort, dans l'âge & dans un rang où tout appelle aux plaisirs ! Qu'un cœur si magnanime est respectable ! Qu'il est digne du sang qui l'a formé !

On entend une douce symphonie.

Mais, quels doux accens succedent aux cris de la douleur ?... Une lumiere vive & brillante perce à travers ces nuages... Elle les écarte...

L'Amour, toujours sous la forme d'un Mage, revient sur la Scene ; & à mesure que les nuages s'écartent, on voit Admette & Alceste qui se donnent la main ; la Gloire pose sa couronne sur la tête d'Alceste.

LE GENIE.

Ne vois-je pas Admette ? Quel Dieu, quelle main puissante a ranimé ses jours ?... Alceste tient le flambeau de l'Amour... Ah ! c'est ce divin flambeau, dans les mains de la Vertu, qui vient de dissiper cette vapeur empestée !

L'AMOUR, *ôtant son déguisement.*

Oui, & ce miracle est le prix que devoient les Dieux à une tendresse si pure & si magnanime. Jeux & Ris, revenez ; rassemblez-vous.

Que les gémiſſemens,
Que les craintes finiſſent;
Que ces lieux retentiſſent
De vos plus doux accens.

CHŒUR.

Que les gémiſſemens, &c.

GRAND AIR.

Nous avons à vos yeux retracé dans ce jour,
L'intéreſſant tableau du plus parfait amour.
François, d'un ſi rare modele
Vous avez parmi vous une image fidele.
Sèche tes pleurs, heureuſe France;
A la plus flatteuſe eſpérance.
Tu peux livrer ton cœur.
Que tes craintes finiſſent;
Que tes Peuples s'uniſſent
Pour chanter leur bonheur.

Auguſte Sang qui nous donnez des Loix;
Régnez à jamais ſur la France:
Notre amour conſtant pour nos Rois,
Fait leur grandeur & notre récompenſe.
Auguſte Sang qui nous donnez des Loix;
Régnez à jamais ſur la France.

Des François de différentes Provinces, & de différentes conditions, s'uniſſent enſemble pour marquer leur joie par leurs danſes & leurs chants.

VAUDEVILLE.

DANS une ignorance parfaite,
Nicaiſe & la timide Annette
Paſſoient enſemble tout le jour.
Un ſeul inſtant ſut les inſtruire;
L'un prend la main, l'autre ſoupire:
Leur cœur s'éclaire au flambeau de l'Amour.

Aminte, ſenſible à l'outrage
Que lui fait un Amant volage,
Promet de n'aimer de ſes jours.
Qu'un nouvel Amant preſſe Aminte;
Sa fierté, ſon dépit, ſa crainte,
Tout ſe diſſipe au flambeau des Amours.

Mon voiſin & ſa ménagere,
Sur la cauſe la plus légere,
Sont en querelle tout le jour.
Pour eux le ſoir eſt ſans nuage;
Les chagrins, les ſoins du ménage,
Tout ſe diſſipe au flambeau de l'Amour.

FIN.

LES

VEUVES TURQUES,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

Représentée en Société, le 12 Mai 1742, & par les Comédiens Italiens, le 22 Août 1747.



A SON EXCELLENCE,

ZAÏD EFFENDI,

AMBASSADEUR

DE LA PORTE OTTOMANE.

VOTRE EXCELLENCE parut s'amuser à la représentation de cette Comédie. Elle me la demanda le lendemain ; je la priai d'agréer que je lui en fisse un hommage public. Je n'oublierai jamais les prévenances & l'a-

mitié dont vous m'avez honoré pendant mon séjour à Constantinople; je serai toute ma vie, avec un très-inviolable & respectueux attachement,

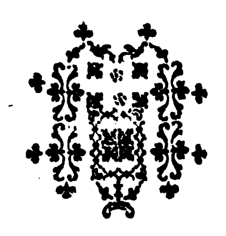
DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur,
SAINT-FOIX.

ZAÏD EFFENDI, Ambaſſadeur de la Porte Ottomane auprès du Roi, arriva à Paris, à la fin de l'année 1741, accompagné de ſon Fils & de ſon Gendre. Il y demeura près de ſix mois, & ſe fit généralement aimer. Madame la Ducheſſe de *** voulut lui donner une petite fête; elle m'en parla, en me marquant qu'elle ſouhaiteroit de faire repréſenter devant lui une Comédie qui fût abſolument dans les mœurs Turques. J'arrangeai celle-ci ſur un canevas que j'avois tracé par haſard quelques années auparavant. Sa Hauteſſe même eût été enchantée de Fatime & de Zaïde; ces deux rôles furent joués avec toute la fineſſe & toutes les grâces poſſibles, par Meſdames de *** & d'***. La Piece

fut trouvée *délicieuſe*, comme toutes celles que l'on repréſente en Société. L'Ambaſſadeur me la demanda; je le priai de me permettre de la lui dédier. Quelques jours avant ſon départ, je ſus que ſon Fils, qui commençoit à entendre aſſez bien notre langue, s'étoit amuſé à la traduire dans la ſienne. Nos meilleures Pieces ont été traduites en Anglois, en Hollandois, en Allemand, en Danois; mais il n'eſt, je crois, encore arrivé qu'à celle-ci, de recevoir un pareil honneur en Turc; & peut-être a-t-elle déja été repréſentée pluſieurs fois dans le Serrail du Capitan Bacha, du Reis Effendi, du Moufti, du Grand-Seigneur même. Quelle gloire! J'en ſuis tout ébloui.

Il n'eſt pas poſſible, me dira-t-on peut-être, qu'Oſmin aime auſſi vivement deux femmes à la fois ; mais on conviendra, je crois, qu'il eſt très-poſſible qu'il les déſire.



ACTEURS.

OSMIN.
FATIME.
ZAIDE.
SALOMÉ.
UN CADI, *& sa suite.*
FEMMES DE FATIME ET DE ZAÏDE.

La Scene est à Constantinople, dans un salon qui sépare l'appartement de Fatime & de Zaïde.



LES VEUVES TURQUES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

OSMIN, SALOMÉ.

OSMIN.

Il y a plus d'une heure que je t'attends.

SALOME'.

Je n'ai pu venir plus tôt; j'ai tant d'affaires!

OSMIN.

Je sais combien tu es à la mode, & que tout ce qu'il y a de personnes considérables dans Constantinople, te recherchent & veulent t'avoir.

SALOME'.

Ma foi, si vous croyez que cela me flatte beaucoup, vous vous trompez. La plûpart de ces personnes si considérables, si puissantes & qui font tant de bruit dans le public, sont si petites, si petites, quand on les voit de près dans le particulier, que quoique je ne sois qu'une

pauvre Juive, une ſimple revendeuſe à la toilette, je rougis quelquefois de l'encens que je ſuis obligée de leur prodiguer. Croiriez-vous que le Gouverneur, cet homme ſi grave, m'a tenue ce matin trois heures au moins dans ſon cabinet, à ne s'entretenir avec moi que d'intrigues galantes, de médiſances, de contes, d'hiſtoriettes, de minuties, de bagatelles ?.... *Je ne comprends rien au nouvel Amant qu'une telle s'eſt donné ?... Le plaiſant tour qu'on dit que l'avant-dernier lui a joué, eſt-il vrai ?... Perſonne encore n'a pris la petite Danſeuſe ?..* & cent autres queſtions qu'il m'a faites, toutes auſſi frivoles, que le rire continuel dont il les accompagnoit. Cependant, à la porte de ce cabinet où nous traitions de ſi belles matieres, deux grands eſclaves répondoient, d'un ton brusque & fier, à beaucoup d'honnêtes gens qui commençoient à remplir la ſalle d'audience, *Monſeigneur travaille*; en effet un moment après m'avoir congédiée, lorſque Monſeigneur s'eſt rendu viſible, ſa morgue, ſon front chargé de ſoucis & le ſombre embarras qu'il affectoit, ont dû faire croire qu'il ſortoit de travailler ſur des affaires bien importantes, bien épineuſes.

OSMIN.

Il me ſemble que tu aurois pu te diſpenſer de venir me faire un portrait ſi ridicule d'une perſonne à qui tu ſais que je dois m'intéreſſer ?

SALOME'.

Oh! ma foi, l'original m'avoit trop frappée. D'ailleurs comme vous parviendrez peut-être un jour au même poste, tandis que l'on peut encore vous parler librement, j'étois bien aise...

OSMIN.

Et moi je serois fort aise que, sans égaier plus long-tems ta langue médisante, tu voulusses bien enfin me rendre compte de la commission que je t'avois donnée, de le pressentir adroitement sur mon mariage avec sa sœur.

SALOME'.

Je lui en ai parlé.

OSMIN.

Eh bien?

SALOME'.

Eh bien, il vous considere, vous estime, & si elle veut se remarier & vous épouser, cette alliance lui sera fort agréable.

OSMIN.

Ainsi mon bonheur ne dépend plus que de la belle Fatime?

SALOME'.

D'elle uniquement.

OSMIN.

Crois-tu qu'elle veuille me rendre heureux?

SALOME'.

Je crois que vous ne lui êtes point indifférent; mais elle a toujours des si, des mais, des selon, auxquels je ne comprends rien, & qui m'impatientent quelquefois à un point...

OSMIN.

On ouvre.... C'est elle.... Ah! de grâce, ma chere Salomé, avant que je paroisse, parle-lui encore; & tâche de la faire s'expliquer sur mon amour.

(*Il s'éloigne.*)

SALOMÉ.

Voyons.

SCENE II.

FATIME, SALOMÉ.

SALOMÉ.

On m'attend ce matin dans vingt maisons; mais j'abandonne toutes autres affaires, dès qu'il s'agit des vôtres. Je me suis ressouvenue en m'éveillant, qu'il y a aujourd'hui quatre mois dix jours qu'Assan est mort. Le tems de votre deuil est expiré; vous pouvez à présent vous remarier. Avez-vous pensé à ce que je vous ai dit d'Osmin? Les entrevues que je vous ai ménagées à l'un & à l'autre, ne vous ont-elles point encore déterminée?

FATIME.

Mais....

SALOMÉ.

Il vous adore.

FATIME.

Je le crois.

SALOME'.

Sa personne est aimable.

FATIME.

Certainement.

SALOME'.

Son humeur est douce.

FATIME.

Il est vrai.

SALOME'.

Votre frere le Gouverneur agréera cette alliance.

FATIME.

J'en suis persuadée.

SALOME', *la contrefaisant.*

Mais... Je le crois... Certainement... Il est vrai... J'en suis persuadée... Vous me répondez avec bien de la froideur ?

FATIME.

Moi ? Non.

SALOME'.

En un mot, Osmin vous plaît-il ?

FATIME.

Oui, te dis-je.

SALOME'.

Vous l'épouserez donc ?

FATIME.

Je ne dis pas cela.

SALOMÉ.

Quoi, vous ne l'épouserez pas?

FATIME.

Ce n'est pas ce que je veux dire.

SALOMÉ, *la contrefaisant encore.*

Je ne dis pas cela.... Ce n'est pas ce que je veux dire.... Que de façons! que diantre voulez-vous donc dire enfin?

FATIME, *d'un ton sec.*

Rien.

SALOMÉ.

Rien? Voilà bien les femmes! elles parlent, qu'ont-elles dit? Rien.... (*Allant chercher Osmin.*) Oh! Seigneur Osmin, paroissez. Je vous annonce que vous plaisez à cette belle Veuve; parlez, pressez, priez; pour moi, j'ai trop d'affaires pour m'amuser avec une diseuse de rien. (*Bas à Osmin, en s'en allant.*) Je reviendrai dans un moment vous seconder.

SCENE III.

FATIME, OSMIN.

OSMIN.

Ce qu'elle me dit est-il bien vrai? Serois-je assez heureux?....

FATIME.

Oui, Ofmin, je vous aime; & je vais enfin m'expliquer avec vous.

OSMIN, *voulant se jetter à ses genoux.*

Charmante Fatime!...

FATIME.

Levez-vous, & m'écoutez. Assan, en mourant, a laissé deux veuves, Zaïde & moi.

OSMIN.

Je le sais.

FATIME.

Zaïde, par toutes les petites rufes d'une coquette, avoit trouvé le fecret de l'emporter dans le cœur de notre mari; & fiere d'une préférence qu'elle regardoit comme un tribut qu'on devoit à fes charmes, l'orgueilleufe me traitoit avec un dédain!.... Ses tons, fes airs, toutes fes manieres, fes politeffes même étoient outrageantes!... Ofmin, je ne puis être contente, fi je ne la vois humiliée; & c'eft de votre amour que j'attends ma vengeance.

OSMIN.

Ah! je voudrois que ce pût être pour elle un tourment cruel, de vous favoir mille fois plus aimée de moi, qu'elle ne le fut jamais d'Assan; je vous jure que chaque inftant de ma vie renouvelleroit fon défefpoir, & que toujours prêt de faire éclater mes tranfports & ma félicité à tous les yeux....

FATIME.

Il me suffira que les siens en soient témoins, & qu'en l'épousant....

OSMIN.

En l'épousant ! moi l'épouser !

FATIME.

Oui, vous.

OSMIN.

Zaïde ?

FATIME.

Elle-même; & vous n'obtiendrez ma main, qu'en obtenant la sienne.

OSMIN.

Vous plaisantez ?

FATIME.

Je ne plaisante point; je veux qu'elle devienne encore ma rivale, pour lui rendre avec un nouveau mari tous les chagrins qu'elle m'a fait essuyer avec Assan.

OSMIN.

Je demeure interdit. Quoi ? Madame, lorsque vous pouvez jouir de la tendresse d'un époux qui vous adorera....

FATIME.

Je jouirai en même-tems de ma haine contre elle, de son dépit & de ses chagrins : double plaisir qu'elle goûtoit à longs traits du tems d'Assan, & que je veux goûter à mon tour. Osmin, les hommes sortent, se promenent, se voient les uns les autres; dissipés par des charges

& des emplois, ils ont mille ressources pour échapper à l'ennui; mais comment les femmes se sauveroient-elles des dégoûts d'une solitude & d'une oisiveté languissante, si elles ne se ménageoient pas des passions vives qui les occupent, & les attachent aux lieux où elles sont toujours renfermées? La haine contre une rivale soutient l'amour pour un mari; cette haine, comme la tendresse, a ses mouvemens, son intrigue, ses douceurs. Au moindre revers d'une ennemie, on se peint, on s'exagere son embarras; on s'entretient de ses inquiétudes; on tâche de les augmenter; on en parle; on en rit; cela amuse; les jours passent insensiblement: l'esprit occupé par les tracasseries du serrail, sent moins la contrainte d'y vivre & s'accoutume enfin, peu à peu, à ne plus courir après de vaines chimeres d'indépendance & de liberté.

OSMIN.

Mais, Madame, je suppose que je voulusse épouser *Zaïde*; comment pouvoir l'engager à me donner la main?

FATIME.

Cherchez seulement les occasions de la voir; parlez-lui; & comptez qu'elle est trop coquette, pour ne pas tâcher de m'enlever un amant, & trop vaine pour douter un instant que son triomphe ne suive de près ses premiers regards.

OSMIN.

Ah! belle Fatime, si j'avois véritablement

touché votre cœur, vous ne seriez plus piquée contre elle!

FATIME.

Vous n'ignorez pas que depuis la mort d'Assan, on m'a proposé des partis assez brillans; je n'ai écouté que vous seul: voilà ma réponse aux reproches que vous me faites de ne vous point aimer. D'ailleurs vous voyez à quelle condition je vous offre mon cœur, ma main, & une dot considérable: si ces dons vous flattent, c'est à vous à ne rien épargner pour vous en assurer la possession; je vous laisse y rêver.

SCENE IV.

OSMIN, *seul.*

QUELLE femme! pour l'épouser, il faut que j'en épouse une autre! Fatime est belle; elle est riche; je l'aime; elle peut faire ma fortune. Quel bizarre caprice s'oppose à mon bonheur!

SCENE V.

OSMIN, SALOMÉ.

SALOME'.

EH bien, votre mariage est-il arrêté?

OSMIN.

Arrêté? Il est plus éloigné que jamais.

SALOME'.

Comment donc?

OSMIN.

Fatime, en se mariant, veut aussi pourvoir Zaïde.

SALOME'.

Zaïde! Eh! de quoi se mêle-t-elle?

OSMIN.

Mais, devine quel est l'heureux époux qu'elle veut lui donner.

SALOME'.

Eh qui? car je ne me pique point de deviner.

OSMIN.

Moi.

SALOME'.

Vous?

OSMIN.

Oui, moi, te dis-je.

SALOMÉ.

Elle est folle! Ne s'est-elle pas déja assez mal trouvée d'avoir eu Zaïde pour rivale?

OSMIN.

Eh! c'est parce qu'elle s'en est mal trouvée; c'est un trait de vengeance & de vanité: elle voudroit voir son ennemie méprisée & humiliée à son tour.

SALOMÉ.

J'entends cela.

OSMIN.

Et tu vois qu'à présent tout est rompu.

SALOMÉ.

Je vois qu'en vérité Fatime est trop ridicule. Comment! après tous les soins que je me suis donnés!... Mais, je pense.... Seigneur Osmin.... ma foi, vous ne perdriez pas au change: écoutez-moi. Je viens de l'appartement de Zaïde; elle m'a parlé la premiere de votre mariage: j'ai fort bien remarqué qu'elle en railloit en personne piquée, & qu'elle retomboit de temps en temps dans une rêverie dont elle ne sortoit qu'avec une gaieté affectée. Je lui ai demandé, par maniere de conversation, si vous étiez connu d'elle; je le connois, m'a-t-elle répondu d'un ton embarrassé; je l'ai vu plusieurs fois sous les fenêtres de sa divine. Je ne me trompe guere en femmes; je parierois que Zaïde est jalouse du bonheur de sa compagne.... Je l'apperçois. Il faut que vous fassiez connoissance. Peut-être vous cherche-t-elle? Que sait-on?

SCENE VI.

OSMIN, SALOMÉ, ZAIDE.

SALOME', *allant d'un air riant à Zaïde qui feint de vouloir rentrer.*

AH, Madame! un moment.

ZAIDE.

Qu'eſt-ce?

SALOME'.

Arrêtez, je vous prie.

ZAIDE.

Que veux-tu?

OSMIN, *à part, regardant Zaïde.*

Qu'elle eſt belle!

SALOME', *à Zaïde.*

Le Seigneur Oſmin épouſe une des veuves d'Aſſan; je veux qu'il connoiſſe auſſi l'autre pour juger....

ZAIDE.

Que tu es folle!

OSMIN.

Quelle taille! Quels yeux! Que de charmes!

SALOME', *à Zaïde.*

Comme il vous regarde! (*A Oſmin.*) Eh bien, qu'en dites-vous?

OSMIN.

Je ſuis hors de moi ! Je ſuis enchanté !

SALOME'.

Le portrait que je vous en avois fait, étoit-il flatté ?

OSMIN.

Qu'Aſſan étoit heureux !

ZAIDE, *à Oſmin.*

Vous ne le ſerez pas moins que lui ; vous allez poſſéder l'incomparable Fatime.

OSMIN.

Ah, Madame !

ZAIDE.

N'épouſez-vous pas ce ſoir ?

OSMIN, *d'un ton froid.*

Ce ſoir ? Je ne ſais.

ZAIDE, *ſouriant.*

Vous ne ſavez ? En vérité, je n'en ſais rien auſſi.

OSMIN.

Mon bonheur ne dépend à préſent que de vous.

ZAIDE.

De moi ? Vous croyez parler à Fatime.

OSMIN.

Je parle à l'adorable Zaïde.

ZAIDE.

Je ſuis bonne, & n'aime pas à brouiller les amans ; je vous avertis que votre Maîtreſſe, naturellement curieuſe & jalouſe, peut de ſon appartement entendre tout ce que vous me dites.

OSMIN.

Je ne cherche point à m'en cacher.

ZAIDE.

Vos discours lui paroîtroient fort extraordinaires.

OSMIN.

Qu'ils sont naturels dès qu'on vous voit !

ZAIDE.

Vous êtes galant.

OSMIN.

Je suis sincére.

ZAIDE, *riant.*

Sincére, Si vous l'étiez, on pourroit dire que la conquête de votre cœur est donc fort aisée.

OSMIN.

Sans doute, Madame, quand on a vos charmes ; mais ne croyez pas que ce ne soit que de ce moment-ci que je vous aime.

ZAIDE.

Je ne sache pas cependant que vous m'eussiez jamais vue.

OSMIN.

Il est vrai que vous étiez inconnue à mes yeux ; mais tout ce que j'entendois dire de votre beauté, enflammoit depuis long-temps mon cœur. Vous avez dû me remarquer cent fois la vue attachée sur vos fenêtres. Destiné à vous adorer, ce cœur vous cherchoit à travers les épaisses jalousies qui vous déroboient à mes regards ; je me formois de vous la plus charmante idée : votre présence vient de la remplir, & de

m'offrir cet objet qui doit me fixer pour toujours.

ZAIDE.

Osmin, vous avez de l'esprit.

OSMIN.

Oui, Madame, si l'amour en donne.

ZAIDE.

Mais pouvez-vous penser que j'aie assez de vanité pour croire ce que vous me dites?

OSMIN.

Je pense que quand on déplaît, on ne persuade pas aisément.

ZAIDE.

Vous ne me déplaisez point; quelle folie! Pourquoi me déplairiez-vous?...

SCENE VII.

ZAIDE, OSMIN, SALOMÉ, UNE ESCLAVE *de Fatime*.

L'ESCLAVE.

SEIGNEUR Osmin, ma maîtresse vous croyoit sorti.

OSMIN.

Tu vois que je ne le suis pas.

L'ESCLAVE.

J'allois vous chercher de sa part.

OSMIN.

Cela suffit.

L'ESCLAVE.

Venez-vous lui parler?

OSMIN.

J'irai.

L'ESCLAVE, *en s'en allant.*

Je vais lui dire que vous êtes ici.

OSMIN.

Comme tu voudras.

ZAIDE, *à Osmin.*

Et comme je ne veux point : si vous ne suivez cette Esclave, je rentre.

OSMIN, *l'arrêtant.*

Belle Zaïde....

ZAIDE.

Je rentre, vous dis-je.

OSMIN.

Daignez m'écouter un moment.

ZAIDE, *voulant rentrer.*

Quand je le voudrois, en aurois-je le tems? Fatime viendroit.

OSMIN, *l'arrêtant.*

Eh bien, pour vous obéir, je vais, je vais la trouver; mais demeurez de grâce... je reviens aussi-tôt.... Madame, j'ai mille choses à vous dire.... Ma chere Salomé, tâche de l'arrêter, & parle-lui pour moi.

SALOMÉ, *bas à Osmin.*

Allez; l'affaire est en bon train.

Il sort.

SCENE VIII.

ZAIDE, SALOMÉ.

SALOME'.

AH! pauvre Fatime, tu vas trouver bien du changement!

ZAIDE.

Oh! crois-tu que ma vue en un moment?...

SALOME'.

L'a frappé comme un trait de flamme; je m'en ſuis apperçue au premier coup d'œil.

ZAIDE.

Il eſt bien fait du moins.

SALOME'.

Je crois que Fatime le trouvera bien froid à préſent.

ZAIDE.

Je n'en ſerois pas fâchée; car je la hais bien!

SALOME'.

Il eſt vrai qu'elle ſe donnoit des airs en parlant de vous....

ZAIDE.

Eh! que diſoit-elle?

SALOME'.

Il ne faut pas toujours prendre garde....

ZAIDE.

Mais, que diſoit elle?

SALOME'.

SALOME'.

Une compagne jalouse lâche bien des propos...

ZAIDE.

Je veux les savoir.

SALOME'.

Elle faisoit, par exemple, sonner fort haut l'avantage d'avoir trouvé avant vous un nouveau mari. Peut-être qu'àprésent, si vous vous le mettiez bien dans la tête, vous passeriez devant elle.

ZAIDE, *d'un air de confiance.*

Peut-être.

SALOME'.

Il n'y aura que Fatime qui ne se le persuadera pas.

ZAIDE.

Il seroit plaisant de l'en convaincre.

SALOME'.

Quand elle aura épousé Osmin, il me semble l'entendre parler, jaser, se vanter, vous rabaisser..

ZAIDE.

La sotte !

SALOME'.

Elle aura beau dire; vous n'en serez pas moins belle.

ZAIDE.

Sais-tu que tu me ferois venir l'envie d'humilier cette orgueilleuse ?

SALOME'.

Pardi, elle enrageroit bien si vous lui enleviez son amant.

ZAIDE.

Je le crois.

SALOME'.

Mais....

ZAIDE.

Mais, quoi ?

SALOME'.

Je pense....

ZAIDE.

Que pense-tu ?

SALOME'.

Que ce feroit lui mettre le poignard dans le cœur, & que vous avez l'ame trop bonne pour vouloir....

ZAIDE.

Moi! J'aurois l'ame bonne pour une rivale insolente!

SALOME'.

Elle l'est, & un peu trop. Que sera-ce encore, quand elle se verra l'épouse d'un homme qui a autant de mérite qu'Osmin ? Savez-vous que dans les commencemens, lorsqu'on le voyoit sans cesse passer & repasser sous les fenêtres de cette maison, tout le monde croyoit que c'étoit à vous que s'adressoient ses vœux ?

ZAIDE.

Je t'avoue que je l'ai cru aussi pendant quelques jours.

SALOME'.

Ah! belle Zaide, on ne croit guere ces choses-là sans les desirer!

ZAIDE.

Je ne te dissimulerai point qu'il m'a toujours paru fort aimable.

SALOMÉ.

Eh! pourquoi donc ne me l'avoir pas dit plus tôt?

ZAIDE.

Ose-t-on s'expliquer, que l'on ne soit un peu pressée?...

SALOMÉ.

Ose-t-on s'expliquer! Ne voilà-t-il pas cette maudite honte dont notre sexe est si souvent la dupe? Ainsi, sans ce badinage qui m'a fait vous arrêter en passant, & que votre bon génie m'a sans doute inspiré, vous n'auriez donc jamais été connue d'Osmin? & le seul homme qui doit peut-être faire votre bonheur, auroit été *perdu pour* vous?

ZAIDE.

Crois-tu qu'il ne le soit pas? son mariage est arrêté avec Fatime?

SALOMÉ.

Je sais que les choses sont bien avancées; mais, je vous le dis encore, il m'a paru vivement frappé à votre vue; & je ne doute point qu'un seul de vos regards, en lui découvrant l'inclination que vous avez pour lui, n'achevât de l'arracher à ses premiers engagemens. Il ne tardera pas à sortir; je vais vous laisser seuls.

ZAIDE.

Au contraire, il feroit plus convenable que tu l'attendiffes ici...

SALOME'.

Pour fonder fes fentimens ? Lui laiffer entrevoir les vôtres ?...

ZAIDE.

Adroitement du moins, & fans me compromettre.

SALOME'.

On auroit le Cadi à point nommé... J'entends Ofmin.... Allez, rentrez dans votre appartement; & laiffez-moi faire.

ZAIDE.

A propos, je réfléchis que je ne t'ai jamais rien donné; prends ce diamant.

(*Elle fort.*)

SALOME', *confidérant le diamant.*

Qu'il eft brillant! Cette femme-là a de bonnes réflexions.

SCENE IX.

SALOMÉ, OSMIN.

OSMIN.

TE voilà seule? Zaïde n'a pas voulu m'attendre un moment? Tu n'as pu l'arrêter?

SALOMÉ.

Vous êtes le plus heureux mortel...

OSMIN.

Comment? Qu'as-tu fait?

SALOMÉ.

Des merveilles; il ne dépend que de vous de l'épouser.

OSMIN, *l'embrassant.*

Zaïde? J'épouserois !... Je posséderois Zaïde!... La charmante Zaïde! Ma cher Salomé, elle m'a enchanté du premier regard. A travers un air modeste & réservé, on démêle dans sa physionomie, je ne sais quoi de fin, de badin & d'enjoué qui charme d'abord. Cette belle blonde a toute la vivacité des brunes.

SALOMÉ.

Et Fatime?

OSMIN.

Fatime est une brune qui a tout l'éclat des blondes. Zaïde, Fatime, Fatime, Zaïde, aima-

bles rivales, que je vais paſſer d'heureux jours avec vous!

SALOME'.

Comment l'entendez-vous, s'il vous plaît? Zaïde compte que vous l'épouſerez ſeule, & que vous lui ſacrifierez Fatime.

OSMIN.

Moi, ſacrifier Fatime! Ma foi, Zaïde eſt belle; mais Fatime ne lui cede en rien.

SALOME'.

Ainſi, fidele à Fatime, vous abandonnerez Zaïde?

OSMIN.

Qu'appelles-tu, abandonner Zaïde? Je ne veux abandonner perſonne; il faut que je les aie toutes les deux.

SALOME'.

Le projet eſt beau, & digne d'un grand cœur; mais l'exécution m'en paroît difficile; car, je vous le repete, Zaïde veut bien vous épouſer, & je puis même aller chercher tout-à-l'heure le Cadi; mais, en vous épouſant, elle exigera, avant toutes choſes, que vous renonciez à Fatime; au-lieu que Fatime ne veut vous donner la main, qu'à condition que vous obtiendiez en même temps celle de ſa rivale.

OSMIN.

Ma chere Salomé, il faut les réunir pour faire mon bonheur.

SALOME'.

Et comment?

OSMIN.

Comment? Comment? Quoi, n'imagineras-tu rien?

SALOMÉ.

Que voulez-vous que j'imagine?

OSMIN.

Je t'ai promis deux cens sequins; je t'en donnerai quatre cens.

SALOMÉ.

Quatre cens? Quel homme! & qu'il est adroit! Ne me voilà-t-il pas justement dans sa situation? J'étois contente des deux cents sequins; à présent, je sens que je ne le serai pas, si je n'ai les quatre cents. Voyons, cherchons donc les moyens.

OSMIN.

Je pense qu'en piquant l'amour-propre & la vanité de Zaïde.

SALOMÉ.

Oui, il sera bon d'agacer sa vanité; mais je crois qu'elle ne se rendra qu'à quelque trait de préférence bien marqué. J'imagine... Mais la voici qui vient sans doute savoir votre réponse; *tandis* que l'amour va vous la dicter, je cours chez le Cadi; & j'espere que certaine idée que je n'ai pas le temps de vous expliquer, pourra réussir.

SCENE X.

OSMIN, ZAIDE.

OSMIN.

AH ! Madame, quels termes pourroient exprimer toute la reconnoiſſance & tout l'amour dont mon cœur eſt pénétré !...

ZAIDE.

Salomé vous a donc déja parlé ?

OSMIN.

Vous le voyez à mes tranſports, & l'eſpoir dont elle m'a flatté, confirmé par votre belle bouche, va mettre le comble à mon raviſſement.

ZAIDE.

Mais, Oſmin, ne ſuis-je point trop prompte à céder au penchant de mon cœur ? Il n'y a encore qu'un moment que vous ne me connoiſſiez pas.

OSMIN.

Pour vous adorer, faut-il d'autre inſtant que celui de vous voir ?

ZAIDE.

Vous paroiſſiez ſi attaché à Fatime ?

OSMIN.

Vous l'avez déja eue pour rivale; & l'on ne m'a pas dit que vous ayez craint ſes charmes. Son frere eſt mon ami; il me fit penſer à elle...

SCENE XI.

OSMIN, ZAIDE, FATIME.

ZAIDE, *en tournant la tête, apperçoit Fatime qui vient d'entrer.*

QUOI, Madame, vous nous écoutiez?

FATIME.

Non, Madame, j'arrive; mais sans vous avoir écoutés, le trouvant à vos genoux, & vous connoissant si bonne, je puis, je crois, juger qu'il vous remercie.

ZAIDE.

Oui, Madame.

FATIME.

Il vous a bientôt persuadé son amour; & vous n'avez pas perdu de temps à y répondre?

ZAIDE.

Il est vrai, Madame, & je me flatte qu'il n'y aura dans tout ceci de temps perdu, que celui que vous aviez employé à tâcher de vous l'acquérir. On est allé chercher le Cadi; il ne dépendra que de vous d'honorer notre mariage de votre présence.

FATIME.

Je compte bien y être, & que le mien se fera en même temps.

ZAIDE.

Le vôtre, Madame? Mais, en vérité, on ne doit point se faire un scrupule de vous enlever un amant, puisque vous en avez toujours quelqu'un de reste pour vous consoler.

FATIME.

J'espere que vous ne m'enleverez rien, Madame.

SCENE XII.

OSMIN, FATIME, ZAIDE, LE CADI, SALOMÉ.

Suite du Cadi. Femmes de Zaïde & de Fatime.

LE CADI, *tenant un bouquet à la main.*

VOILA deux fort jolies veuves! Assan étoit de bon goût! Eh bien! pour laquelle est-on venu me chercher?

ZAIDE.

Pour moi.

FATIME.

Et pour moi.

ZAIDE.

C'est moi qu'Osmin épouse.

FATIME.

Et moi aussi.

ZAIDE, *la regardant avec dédain.*

Vous?

FATIME, *du même air.*

Oui, moi. J'ai déja connu la supériorité de vos charmes; je veux encore m'y exposer.

ZAIDE.

Je n'aime pas à me compromettre si souvent. Osmin m'épousez-vous?

OSMIN.

Puis-je être heureux sans vous?

ZAIDE.

Mais, vous n'épouserez que moi?

OSMIN.

Belle Zaïde, vous savez que j'étois engagé à Fatime....

ZAIDE.

Quoi? Osmin, vous balancez entr'elle & moi?

SALOME', *bas à Zaïde.*

Il ne balance point; mais il craint son frere le Gouverneur, homme puissant & vindicatif. Après les engagemens qu'il avoit pris avec elle, avant que de vous connoître, peut-il lui dire plus nettement qu'il n'aime que vous, & qu'elle devroit donc prendre son parti?

ZAIDE, *voulant sortir.*

Eh, laisse-moi!

SALOME', *l'arrêtant & l'emmenant à un coin du Théâtre.*

Je ne vous laisserai point sortir; ce seroit vous trahir.

ZAIDE.

Voilà donc les fruits de ta belle entremise!

SALOME'.

Ma belle entremise? Ma foi, si vous recevez un affront, ne vous en prenez qu'à vous; ai-je dû m'imaginer que vous la craindriez? Quoi? vous voulez qu'elle puisse se vanter d'avoir eu la préférence?

ZAIDE.

Que je suis piquée!

SALOME'.

Ce Cadi & ces témoins venus pour vous, ne serviroient qu'à votre Rivale?

ZAIDE.

Ah, Ciel!

SALOME'.

Cette aventure seroit dès ce soir l'entretien de tous les plaisans de la Ville: que l'on en riroit!

ZAIDE.

A quoi me suis-je exposée!

SALOME'.

Et c'est elle qui s'expose à être encore humiliée & délaissée, comme elle l'étoit par votre premier mari.

ZAIDE

Non, car Osmin l'aime.

SALOME', *haussant les épaules.*

Il l'aime... Il l'aime... Ecoutez; si vous avez véritablement de l'inclination pour lui...

ZAIDE.

Ah ! je ſens qu'il m'eſt plus cher encore que je ne croyois.

SALOME'.

Epouſez-le donc; & je vous promets que ce ſoir les Ris, les Jeux & les Amours régneront dans votre appartement, tandis que Fatime, toujours veuve, quoique remariée, n'aura dans le ſien que la compagnie de ſes femmes & de quelques vieilles parentes. Serez-vous ſatisfaite ? Sera-t-elle humiliée ?

ZAIDE.

Tu me tromperois ?

SALOME'.

Je vais vous amener mon garant.

(*Elle va à l'autre coin du Théâtre chercher Oſmin qui s'entretient avec Fatime, & en l'amenant à Zaïde, elle dit bas.*)

Zaïde ſe rend, promettez-lui ſeulement que ce ſoir, par la préférence la plus marquée que vous puiſſiez lui donner ſur ſa Rivale, un jour de noces, elle connoîtra qu'elle eſt, & qu'elle ſera toujours la favorite.

OSMIN, *bas à Salomé.*

Mais, Fatime ?

SALOME', *bas à Oſmin.*

Promettez toujours, & ne vous inquiétez pas.

(*Au Cadi, tandis qu'Oſmin parle à Zaïde.*

Eh bien ! Seigneur Cadi, vous n'écrivez pas ?

LE CADI.

Eſt-on d'accord ?

SALOME'.

Sans doute.

LE CADI, *s'avançant vers Oſmin.*

J'en ſuis bien aiſe. Heureux Oſmin, recevez donc le bouquet de noces. Ma foi, plus je les conſidere l'une & l'autre, plus je ſerois embarraſſé ce ſoir à laquelle le donner.

SALOME', *à part, tandis que l'on fait certaines cérémonies, & que l'on préſente à Oſmin la coupe nuptiale.*

Il faut à préſent trouver le moyen de tenir parole à Zaïde, ſans trop révolter Fatime.... Je penſe... Non... Mais... Cette coupe... Sans doute... Oui... cette idée me rit... riſquons-la... il a bu... voyons.

(*Emmenant Fatime d'un air myſtérieux, à un coin du Théâtre.*)

Je viens de jouer un bon tour à Zaïde.

FATIME.

Comment ?

SALOME'.

Vous allez rire.

FATIME.

Qu'as-tu fait ?

SALOME'.

Elle ſera bien attrapée !

FATIME.

Oh ! tu m'impatientes; explique-toi donc.

SALOME', *lui montrant un petit flacon.*

Votre frere le Gouverneur, échauffé par tous les ſoins & le travail qu'exige ſon emploi, m'a chargée ce matin de lui acheter cet élixir : c'eſt un remede ſouverain pour calmer les ſens & procurer le plus profond ſommeil....

FATIME.

Eh bien ?

SALOME'.

Eh bien, il faut qu'en un moment, devant Zaïde, d'un air badin, mais cependant ironique & avantageux, vous diſiez à Oſmin que, pour aujourd'hui, vous cédez à cette divine beauté tous les honneurs de la fête; que vous voulez qu'il lui préſente le bouquet de noces, & qu'il aille ſouper avec elle.

FATIME, *vivement.*

Je veux qu'il ſoupe avec moi.

SALOME'.

Ecoutez juſqu'à la fin. Vous ſavez que Zaïde ſe pique d'être vive, enjouée, brillante & fort agréable dans un petit ſouper : à peine ſeront-ils à table ; à peine aura-t-elle commencé à donner carriere à tous ces airs coquets & à cette imagination folle qui lui fournit quelquefois par haſard des ſaillies aſſez plaiſantes, qu'Oſmin bâillera, s'aſſoupira, dormira, & ne s'éveillera peut-être que demain fort tard : dans la coupe qu'on vient de lui préſenter, j'ai verſé trois ou quatre gouttes...

FATIME.

Eh! de quoi te mêles-tu?

SALOMÉ.

Comment? J'ai cru vous obliger.

FATIME.

M'obliger? M'obliger?

SALOMÉ.

Sans doute; car enfin, figurez-vous, figurez-vous donc Zaïde à table, d'un air de petite conquérante, ses femmes derriere elle, la flattant, la louant, vous raillant, rabaissant vos charmes, vantant les siens, tâchant de les faire admirer & sentir au pauvre Osmin qui ne leur répondra que par de longs bâillemens....

FATIME.

Mais, Juive maudite....

SALOMÉ.

Zaïde est fiere; elle sera piquée à n'en jamais revenir; elle voudra le mépriser à son tour; ce sera une source de zizanie entr'eux... Mais, prenez, prenez garde; je vois qu'elle s'approche pour nous écouter.

FATIME, *à part, & s'éloignant.*

Oh! sa hardiesse à vouloir justifier & me faire goûter un pareil trait, me confond.

ZAIDE, *s'approchant de Salomé.*

Il me semble qu'elle te gronde?

SALOME', *à Zaide.*

A peu près. Je viens de lui annoncer ce qu'Osmin vous a promis; elle est outrée.

ZAIDE, *avec un transport de joie.*

En vérité?

SALOME'.

En vérité. On le seroit à moins un jour de noces; mais devineriez-vous le parti qu'a tout de suite pris son orgueil? Elle veut d'elle-même prévenir le choix d'Osmin, & que la préférence qu'il vous donne ce soir, ne paroisse qu'un arrangement fait à sa priere.

ZAIDE.

Quoi! elle le priera de.... Ah! cela est fort plaisant!

SALOME'.

Fort plaisant!

LE CADI, *apportant le contrat.*

Voilà le contrat; il ne reste plus qu'à le signer.

(*Osmin & Zaïde signent.*)

SALOME'., *faisant avancer Fatime pour signer.*

Soyez donc gaie.

FATIME.

Scélérate!

SALOME'.

Allez-vous babiller?

FATIME.

Avec tes ſecrets, ſi tu remets jamais les pieds chez moi, tu verras.

(*Elle ſigne.*)

LE CADI, *en s'en allant avec ſa ſuite, après que les contrats ſont ſignés.*

Acham haer la.

SCENE XIII & *derniere.*

OSMIN, ZAIDE, FATIME, SALOMÉ.

Femmes de Zaide & de Fatime.

SALOME', *regardant Oſmin.*

VOus êtes au comble de vos vœux; cependant je vous vois inquiet; vous les regardez tour-à-tour; l'heure approche; & vous craignez ſans doute de mécontenter l'une ou l'autre; eh bien! je vous annonce que l'aimable Fatime veut vous tirer d'embarras.

FATIME, *à part.*

Perfide!

SALOME'; *prenant le bouquet de noces que tient Oſmin, & le donnant à Zaïde.*

Elle conſent que, pour aujourd'hui, ce bouquet paſſe entre les mains de Zaïde.

FATIME, *à part.*

La méchante femme! Mais que faire? Contraignons-nous.

SALOME', *à Zaïde.*

Par cette prévenance, elle est bien aise de vous marquer combien elle souhaite que vous soyez amies.

ZAIDE, *d'un ton railleur.*

Eh! qui n'aimeroit pas Madame!

SALOME'.

Allons, embrassez-vous.

ZAIDE.

De tout mon cœur.

(*Elles s'embrassent.*)

SALOME'.

Embrassez-les aussi, Seigneur Osmin.

OSMIN, *en les embrassant.*

Que je suis heureux!

SALOME', *à Osmin & à Zaïde.*

Allez à présent vous mettre à table. (*Au Parterre.*) Quoique j'aie dit, je crois qu'il ne s'y endormira pas; & je vous souhaite à tous une aussi bonne nuit.

FIN.

LES
PARFAITS AMANS,
OU
LES MÉTAMORPHOSES,
COMÉDIE
EN QUATRE ACTES,
AVEC QUATRE INTERMEDES.

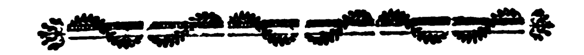
Représentée, pour la premiere fois, le Jeudi 25 Avril 1748, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi.

LE hasard m'avoit conduit dans le Magasin de la Comédie Italienne; j'y vis des décorations qui me parurent singuliéres; on me dit qu'elles avoient été faites pour une Comédie qu'on n'avoit pas pu représenter, j'imaginai d'en faire une sur ces décorations : je traçai ce canevas où mon idée a été uniquement d'amener des Scenes plaisantes & des lazzis entre les Acteurs comiques, avec des danses, du chant, des machines, enfin beaucoup de spectacle. Cette Piéce, quoique toute en François, fut affichée, *Comédie Italienne* : c'étoit assez annoncer son genre. Elle eut le même succès, que tant d'Opéra où l'on ne court pas pour les paroles. Peut-être trouvera-t-on, dans quelques Scenes, une critique des mœurs & un comique agréable; & qu'au dénouement, la situation entre deux Amans qui se rencontrent & se croient morts, est neuve & assez bien rendue.

ACTEURS.

ZULPHIN, *Génie, pere de Florisse.*
GALANTINE, *Fée, mere de Zermès.*
FLORISSE.
ZERMÈS.
MUTALIB, *Génie, frere de Zulphin & de Galantine.*
CORALINE.
UN GNOME.
ARLEQUIN.
SCAPIN.
UN BERGER.

LES



LES PARFAITS AMANS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une tour, au milieu de nuages suspendus, qui s'étendent du bas en haut, & remplissent tout le fond.

SCENE PREMIERE.

FLORISSE, MUTALIB, *sous la figure d'un Sauvage, gardien de Florisse; il la regarde quelque temps; elle a les yeux baissés, soupire & paroît plongée dans la plus profonde rêverie.*

MUTALIB.

QUEL soupir! vous m'avez promis que si je vous laissois sortir, vous m'ouvririez votre cœur?

FLORISSE.

Que veux-tu que je te dise?

MUTALIB.

Ce que vous pensez.

FLORISSE.

Je ne pense à rien.

MUTALIB.

A votre âge, une fille pense toujours à quelque chose.... Allons, parlez donc.

FLORISSE.

Laisse-moi.

MUTALIB.

Puisque vous ne voulez pas parler, je vais parler, moi. Parmi les Génies, il y en avoit un....

FLORISSE.

Oh! tu vas me conter une histoire!

MUTALIB.

Sans doute : vous m'en demandez tous les jours?

FLORISSE.

Je ne suis pas aujourd'hui en humeur d'en entendre.

MUTALIB.

Ecoutez seulement : je vous réponds que celle-ci vous intéressera. Parmi les Génies, il y en avoit donc un, beau, bien fait, vif, brillant, enjoué, fourbe, perfide, en un mot, merveilleux pour les femmes. Après en avoir trompé un grand nombre, il trouva que la Fée Poupette manquoit à ses triomphes; il mit tout en usage

pour l'avoir, & il l'eut ; mais à peine fut-il heureux, qu'il ne s'en soucia plus, & qu'il la sacrifia à une simple mortelle. La Fée, au désespoir de se voir abandonnée, complotta, cabala avec plusieurs autres qu'il avoit trahies comme elle ; notre Génie à bonnes fortunes fut cité au Conseil souverain des Fées ; & voici l'arrêt qui fut rendu : *Le Génie Zulphin....*

FLORISSE.

Que veux-tu dire ? Le Génie Zulphin ? C'est mon pere.

MUTALIB.

Sans doute, c'est votre pere ; & c'est aussi son histoire que je vous raconte : on n'instruit pas ordinairement les enfans des fredaines de leurs parens, à moins qu'on n'en ait de fortes raisons ; vous jugerez des miennes par la suite de mon récit ; revenons à l'arrêt : *Le Génie Zulphin deviendra laid, pesant, lourd, décrépit, à l'instant que la fille qu'il a eue d'une mortelle*, c'est vous, *pressée par son amour, en fera l'aveu à son amant.*

FLORISSE

O Ciel !

MUTALIB.

Ce n'est pas le tout : votre pere a parmi les Fées une sœur du même caractere que lui ; vive, folle, étourdie, coquette, capricieuse, bravant avec intrépidité toutes les bienséances : un Génie qu'elle trompoit, la surprit avec un mortel ; il représenta que puisque les Fées avoient

cru devoir se venger des perfidies du frere, il étoit juste qu'on punît aussi celles de la sœur: il fut dit que l'arrêt leur seroit commun.

FLORISSE.

Quel arrêt, grands Dieux!

MUTALIB.

Il est sûr que pour un petit-maître & pour une coquette, qui ne sont occupés que de leurs grâces, de leurs ajustemens, de leur jargon & de leur maintien, il est bien terrible de penser que tout-à-coup, dans un instant, ils tomberont de cet état qui leur paroît si délicieux, si brillant, dans l'état affreux de la décrépitude: c'est pour parer ce coup fatal, que votre pere vous tient, depuis l'âge de cinq ans, enfermée dans ce château; & la Fée, sa sœur, avoit pris la même précaution à l'égard de son fils; mais ce fils s'est échappé; c'est ce jeune homme qui s'arrêta hier si long-temps à vous considérer, tandis que vous étiez à la fenêtre, qui vous parut si aimable, & à qui vous avez sans doute rêvé toute la nuit:... Mais, quoi? vous voilà toute en pleurs?

FLORISSE.

Que je suis malheureuse!

MUTALIB.

Ne vous affligez pas tant; je ne vous ai fait tout ce détail, que pour vous prévenir sur le danger....

FLORISSE.

Mon pere ne voudra jamais devenir laid; il

me tiendra toujours renfermée dans ce château ; j'y mourrai...

MUTALIB.

Vous n'y mourrez pas. Connoiſſez-moi, Floriſſe : j'ai pris la figure du ſauvage qui vous a gardée juſqu'à préſent ; je ſuis le Génie Mutalib, frere de votre pere ; prévoyant les malheurs qui vous menacent, je viens contre mon frere & ma ſœur, vous défendre vous & votre amant.

FLORISSE, *le careſſant.*

Ah ! mon cher oncle ! mon cher oncle !...

MUTALIB.

J'ai été indigné de voir un pere & une mere, livrés à tous les égaremens du cœur & de l'eſprit, condamner des enfans innocens à une éternelle priſon..... Mais, j'apperçois Arlequin & Scapin ; ils ſont au ſervice de votre pere : il ne faut pas qu'ils voient que je vous laiſſe ſortir. Rentrez vîte, tandis que ſous cette figure qui me déguiſe à leurs yeux, je vais tâcher de ſavoir ce qu'ils viennent faire ici.

FLORISSE, *en s'en allant.*

Mon cher oncle, je n'ai d'eſpoir qu'en vous.

MUTALIB.

Il y aura bien des obſtacles à ſurmonter, ma chere niéce ; mais j'eſpere d'en venir à bout.

SCENE II.

MUTALIB, *toujours sous la figure du Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN, *à Scapin*.

JE te dis que j'en suis sûr.

SCAPIN.

Et moi, je te dis que tu te trompes.

ARLEQUIN.

Tu t'obstines mal-à-propos.

SCAPIN.

C'est toi qui as tort.

ARLEQUIN.

Enfin, nous avons parié?

SCAPIN.

Certainement.

ARLEQUIN.

Tu perdras.

SCAPIN.

Nous verrons.

ARLEQUIN, *appercevant Mutalib & l'embrassant*.

Eh! bon jour, mon cher Sauvage.

MUTALIB, *gravement*.

Bon jour.

SCAPIN, *l'embrassant aussi.*

Ton serviteur, mon ami.

MUTALIB.

Ton serviteur.

ARLEQUIN, *caressant la moustache de Mutalib.*

La voilà, cette moustache! la belle moustache! eh bien! Scapin, paries-tu encore?

SCAPIN.

Toujours.

MUTALIB.

Qu'avez-vous donc parié?

ARLEQUIN.

En venant ici, nous parlions de toi & de tout ton mérite, il m'a soutenu que ta moustache étoit postiche.

SCAPIN.

Et je le soutiens encore.

ARLEQUIN.

Je te soutiens qu'elle est naturelle.

SCAPIN.

Elle ne l'est pas, te dis-je.

ARLEQUIN.

Elle ne l'est pas? Quel entêté? Oh! cela me met dans une colere.... Tiens, regarde donc.

(Il tire de toute sa force, & traîne Mutalib par la moustache.)

MUTALIB.

Ah! ah! ah! coquin! coquin!

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Disputeras-tu encore ?

SCAPIN.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Quoi ! tu n'as pas perdu ?

SCAPIN.

Pour me convaincre, il faut que je tire moi-même.

MUTALIB.

Tirer toi-même ?

SCAPIN.

Apparemment.

MUTALIB, *levant sa massue.*

Approche.

SCAPIN.

Eh bien ! le pari est nul.

ARLEQUIN, *à Mutalib.*

Que diantre ! laisse-le tirer, ne fût-ce que pour l'honneur de ta moustache.

MUTALIB.

Marauts, si je laisse tomber ma massue....

ARLEQUIN.

Mais tu as tort; tu sais que j'aurois gagné ; tu me fais perdre cet argent-là, comme si tu le volois dans ma poche.

MUTALIB, *froidement, feignant de s'en aller.*

Au revoir.

ARLEQUIN, *le faisant revenir.*

Où vas-tu donc ?

MUTALIB.

A mon poſte.

ARLEQUIN.

A ton poſte, vilain Suiſſe ? Demeure; nous avons à te parler. Le Génie notre maître a ſu qu'un jeune homme rôda hier long-tems autour de ce château.

MUTALIB.

Il eſt vrai.

ARLEQUIN.

Il nous envoie te dire de veiller plus exactement que jamais ſur Mademoiſelle Floriſſe.

MUTALIB, *froidément, & feignant encore de s'en aller.*

Je ferai mon devoir; j'aſſommerai ce jeune homme s'il revient.

ARLEQUIN.

Animal! ne ſais-tu pas que par l'arrêt prononcé contre notre maître, il ne lui eſt pas permis d'employer la force, ni les ſecrets de ſon art, contre ceux qui tâcheront de ſe faire aimer de ſa fille?

MUTALIB.

Je l'avois oublié.

ARLEQUIN.

Il a promis de nous récompenſer magnifiquement, Scapin & moi, ſi nous pouvons par quelque ruſe, éloigner ce jeune homme.... Scapin?

SCAPIN.

Eh bien?

ARLEQUIN.

Il me vient une idée.

SCAPIN.

Voyons.

ARLEQUIN.

Je prendrai un des habits de Mademoiselle Floriffe; je me préfenterai comme fi j'étois elle....

SCAPIN.

La pefte de l'animal! Voyez, voyez, le beau minois pour qu'on le prenne pour une jolie fille?

ARLEQUIN.

Je dirai à ce jeune homme....

SCAPIN.

Que pourras-tu lui dire? Il s'imaginera bien qu'on ne garderoit pas avec tant de foin une guenon comme toi.

ARLEQUIN.

Que tu es bête! que tu es bête! (*Montrant Mutalib.*) Il eft bien butor, bien lourd, bien épais; cependant je fuis fûr qu'il devine....

MUTALIB, *gravement.*

Tu te trompes; je ne devine jamais.

ARLEQUIN.

Eh bien! animaux que vous êtes, écoutez-moi: je dirai à ce jeune homme, que mon pere, par la puiffance de fon art, m'a ainfi enfai-

die; quand je dis enlaidie, c'est-à-dire, un peu diminué de la blancheur, de la finesse & de l'éclat de mon teint (*prenant un ton de mignardise.*) Car enfin, après tout, sans trop se flatter, sous quelque déguisement que l'on soit, on ne sera jamais à faire peur; & j'ai connu à Scapin vingt Maîtresses avec qui je n'aurois fait certainement nulle comparaison pour la taille & la figure.

MUTALIB.

Cela marque son bon goût.

SCAPIN.

Quoi? tu dis que tu m'as connu des maîtresses?...

ARLEQUIN, *du même ton ridicule de mignardise.*

Oui, mons Scapin, mons Scapin, nulle comparaison; brisons, brisons là-dessus. Si l'amour que vous aviez pour elles, vous aveugle encore, je veux bien ne m'en pas offenser.... J'apperçois quelqu'un; seroit-ce ce jeune homme?

MUTALIB.

Lui-même.

ARLEQUIN.

Il est bien fait; & le cœur d'une recluse est toujours prompt à s'enflammer. Mademoiselle Florisse l'a-t-elle vu?

MUTALIB.

Oui.

ARLEQUIN.

Se font-ils parlé?

MUTALIB.

Non.

ARLEQUIN.

Allons, allons, Scapin, entrons, entrons vîte pour nous déguiser.

SCENE III.

MUTALIB, *au bord du Théâtre*, ZERMÈS, *au fond, considérant le Château.*

MUTALIB.

Il regarde s'il ne verra point paroître sa maîtresse. Ces pauvres Amans sont menacés de grands malheurs. Je les protégerai de tout mon pouvoir. Mon cher neveu, tu auras besoin de fermeté. Servons-nous de la puissance de mon art; excitons des prestiges; faisons naître des monstres; éprouvons s'il est capable d'affronter les dangers & la mort, & s'il ne se laissera point épouvanter.

ZERME'S, *s'approchant de Mutalib.*

Mon ami, à qui appartient ce château?

MUTALIB, *fièrement.*

A moi, qui t'ordonne de t'en éloigner.

ZERME'S, *avec mépris.*

Tu me fais naître l'envie d'y entrer.

MUTALIB, *se mettant entre lui & le château, & levant sa massue.*

Ose en approcher.

ZERME'S.

Ah! tu me menaces?

(*Il fond, l'épée à la main, sur Mutalib qui disparoît. Un énorme Géant se présente; Zermès combat ce Géant qui s'abîme, & est remplacé par une autre figure moins grande, toute noire, avec des aîles, la barbe, les cheveux & les sourcils blancs. Cette figure s'abîme encore; il sort une grosse gerbe de feu; ensuite, de la fenêtre, s'allonge & se replie un grand serpent qui se change tout-à-coup en un oiseau monstrueux; Zermès frappe cet oiseau; il s'envole, en jetant un cri lugubre; la porte du château s'ouvre; Arlequin & Scapin paroissent, déguisés en femmes.*)

SCENE IV.

ZERMÈS, ARLEQUIN & SCAPIN, *en femmes.*

ARLEQUIN, *s'apuyant sur le bras de Scapin, avance nonchalamment.*

N'ALLONS pas plus avant : arrêtons-nous, ma
Bonne :
Je ne me soutiens plus, ma force m'abandonne.

ZERME'S.

Mesdames, vous sortez de ce château ; je vous prie de contenter ma curiosité, au sujet d'une jeune personne que je vis hier à cette fenêtre.

ARLEQUIN.

Hélas !

SCAPIN.

Hélas !

ZERME'S.

Lui seroit-il arrivé quelque malheur ?

SCAPIN.

Seigneur, cette jeune personne, dont la vue parut vous intéresser, & à qui vous n'avez inspiré que trop d'amour...

ARLEQUIN.

Ah ! ma Bonne, ménage ma pudeur ; quel aveu vas-tu faire ?

SCAPIN.

Mon enfant, nous n'avons pas le temps d'observer les bienséances... Seigneur, la voilà.

ZERME'S.

La voilà ? ce monstre!...

ARLEQUIN.

Ah! je me meurs! je me meurs!

SCAPIN.

Ma petite, ma chere petite....

ARLEQUIN.

Je suis un monstre à ses yeux!

SCAPIN, *à Zermès.*

En vérité, Seigneur, cela n'est pas bien.

ZERME'S.

Quoi ? tu voudrois me persuader....

SCAPIN, *feignant de pleurer.*

Ce qui n'est que trop vrai. C'est elle; & vous voyez en moi sa fidéle nourrice.

ZERME'S.

Seroit-il possible! Mais, après tous les prodiges que je viens de voir, rien ne doit m'étonner. (*A Arlequin.*) Quoi? vous seriez cette personne adorable....

ARLEQUIN.

Ah! laissez-moi, laissez-moi.

ZERME'S.

Arrêtez....

ARLEQUIN.

Je suis, dites-vous, un monstre....

ZERME'S.

De grâce....

SCAPIN.

Ma petite, vous êtes si changée; il est excusable.

ARLEQUIN.

Non, il ne l'est pas.

ZERME'S.

Madame, je vois qu'il y a de l'enchantement dans tout ceci. Daignez m'éclaircir ce mystere; & comptez que je suis prêt à sacrifier mille fois ma vie pour vous servir & vous venger.

ARLEQUIN, *soupirant & le regardant tendrement.*

Qu'on est foible quand on aime! Seigneur, si vos yeux ont pu me méconnoître, votre cœur n'auroit pas dû s'y tromper. Apprenez mes malheurs: à l'âge de cinq ans, j'ai été renfermée dans ce château, sous la garde d'un vilain sauvage; j'y ai passé mes plus tendres années, sans sentir ma captivité; ma Bonne, qui conte fort joliment, me faisoit de petites histoires; d'ailleurs, il ne m'y manquoit rien de tout ce qui peut aider à former le cœur & l'esprit des jeunes personnes de qualité; j'y avois des perroquets, des pantins, des singes, de petits chiens; je faisois des nœuds. Mais enfin, l'âge amene les idées: je commençai à me regarder plus souvent à mon miroir; je sentis, avec cet aimable embonpoint qui perfectionne nos charmes, je sentis croître en moi un certain trouble, des desirs confus. Ma Bonne, qui est la modestie même,

demeuroit quelquefois toute interdite des questions que je lui faisois par pure innocence. L'ennui me gagnoit de plus en plus. Je lui demandai si souvent quand nous sortirions de cette prison, qu'enfin elle m'apprit que mon pere tâcheroit de m'y retenir toujours, parce qu'il étoit menacé d'un grand malheur à l'instant que je prononcerois pour la premiere fois cet aveu toujours si embarrassant pour une bouche timide, ces mots, *je vous aime*, qui coûtent tant à prononcer à une fille bien née, mais.... qu'enfin on prononce tôt ou tard. Hier le hasard conduisit vos pas au pied de ce château; vous vous y arrêtâtes; je ne me lassois point de vous regarder....

Épargnez-moi, Seigneur, d'en dire davantage:
Je sens que la rougeur me couvre le visage.

ZERME'S.

Ah! de grâce, Madame, achevez.

ARLEQUIN.

Mon pere qui nous examinoit sans doute, démêla l'impression que vous faisiez sur mon foible cœur; & soit pour me punir, soit qu'il ait cru trouver un moyen d'éviter le malheurs qu'il craint, il a fait évanouir, d'un coup de baguette, le peu de charmes que j'avois.

ZERME'S.

Le barbare! Un pere peut-il être assez inhumain!.... charmante personne!...

ARLEQUIN.

Ce n'est pas la perte de ma beauté qui m'afflige le plus : je suis moins vaine que tendre;

mais quand je penſe que je vais perdre auſſi votre cœur; car.... vous ne m'aimerez pas faite comme je ſuis ?

SCAPIN.

Eh ! pourquoi non, Madame ? Monſieur paroît un galant homme; il voit que vous ſouffrez à cauſe de lui; cela doit l'attacher encore plus à vous. D'ailleurs, il y a des moyens de finir votre enchantement.

ZERME'S, *à Scapin.*

Ah ! dites-les moi promptement....

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Non, ma chere, non, ne les dis pas.

ZERME'S.

Quoi ? Madame, douteriez-vous de mon courage ? ou voulez-vous me laiſſer croire que vous réſervez à un amant plus chéri, la gloire de vous tirer de l'état où vous êtes ?

ARLEQUIN.

Ah ! ne me faites pas cette injuſtice ! Mais, je vous avoue que, quand je penſe aux moyens qu'il faudroit que vous employaſſiez pour me déſenchanter, le cœur me ſaigne.

SCAPIN.

Et à moi auſſi; mais enfin, il n'en mourra pas. Seigneur, en partant d'ici, il faut que vous marchiez toujours vers l'Orient; vous vous arrêterez dans le premier bois que vous trouverez; & là, pendant huit jours.... vous voyez que le terme n'eſt pas long ?...

ZERME'S.

Eh bien, pendant huit jours ?

SCAPIN.

Tous les matins, avec cette ceinture, vous vous appliquerez vingt-deux coups bien comptés. J'offrirois volontiers de vous accompagner pour vous épargner la peine de vous les donner vous-même ; mais, comme il faudra que vous soyez tout nu, la pudeur ne me permet pas....

FLORISSE, *qui s'est mise à la fenêtre.*

Scélérats ! coquins ! Seigneur, châtiez ces deux fourbes qui se sont ainsi déguisés pour vous tromper.

ZERME'S, *leur appliquant plusieurs coups de la ceinture avant qu'ils puissent se sauver.*

Ah ! marauts !

ARLEQUIN.

Seigneur ! Seigneur ! prenez garde ; je suis la vraie Florisse ; celle qui est à la fenêtre, n'est qu'un fantôme.

ZERME'S, *battant Scapin.*

Et la nourrice, la fidelle nourrice ?

SCAPIN.

Ah ! ah ! ah !

ZERME'S, *les ayant poursuivis jusque dans la coulisse, revient sur le Théâtre.*

Les coquins ! comme ils me jouoient ! Voyons

s'il se présentera encore quelqu'obstacle pour m'empêcher d'entrer dans ce château.

Il s'avance pour entrer ; la porte se hausse, se baisse, se met à droite, à gauche ; il s'accroche au balcon & entre.

SCENE V.

MUTALIB, *toujours sous la figure d'un Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

MUTALIB, *à part.*

JE suis fort content & de l'intrépidité que mon neveu a montrée contre ces monstres que je n'avois produits, que pour éprouver son courage, & de la petite correction qu'il a faite à ces drôles-ci. On voit, à leurs grimaces & à leurs contorsions, que les épaules leur font mal. (*A Arlequin.*) Ce jeune homme me paroît peu poli avec le beau sexe?

ARLEQUIN.

Je crois que tu veux railler, vilain marabout? Morbleu! tu mériterois que nous te rendissions au centuple les coups que nous avons reçus.

SCAPIN.

Sans doute : ne devois-tu pas empêcher Mademoiselle Florisse de se mettre à la fenêtre?

Tout alloit bien jusques-là. Tu peux compter que je dirai à notre Maître la façon dont tu le sers.

MUTALIB.

Sors d'erreur : apprends que je n'ai point de maître; que je ne sers que la justice & l'équité, & què je suis Mutalib.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Seigneur.... pardonnez.... l'ignorance.... qui nous faisoit ignorer.... que vous étiez.... sous cette vilaine figure.

ARLEQUIN.

Certainement, Seigneur, si j'avois su que c'étoit vous, je n'aurois pas été assez impertinent pour vous tirer la moustache.

MUTALIB.

Je ne suis fâché que de vous voir tâcher de seconder l'injustice d'un pere & d'une mere assez barbares, pour avoir voulu tenir toujours leurs enfans dans une étroite prison.

ARLEQUIN.

Quand les Maîtres ne sont pas bons, il faut bien que les valets soient méchans.

MUTALIB.

Et si vous aviez un bon Maître, qui vous mettroit un jour à votre aise, seriez-vous honnêtes gens ?

ARLEQUIN.

Oh! oui : je crois que je serois honnête hom-

me, si j'avois le moyen de n'être point un coquin.

MUTALIB.

Eh bien! je vous promets de vous récompenser au delà de vos espérances; attachez-vous à moi.

SCAPIN.

Volontiers.

ARLEQUIN.

De tout mon cœur; aussi-bien votre frere, malgré toutes ses belles promesses, n'a jamais rien fait pour nous; au lieu que vous avez la réputation d'être un Génie de probité & d'honneur.

MUTALIB.

Vous serez contens, si je le suis de vous..... Mais ces nuages commencent à se dissiper.... Ces murs s'ébranlent....

ARLEQUIN, *avec effroi.*

Qu'est-ce que cela nous annonce?

MUTALIB.

Cette tour s'écroulera; & les différentes personnes que mon frere y tient enchantées, reprendront leur figure naturelle, à l'instant que ma Nièce avouera à son Amant qu'il est aimé. Apparemment que la pudeur & la crainte disputent encore dans son cœur le terrain à l'amour.

ARLEQUIN.

Oh! l'Amour ne tardera pas à l'emporter.... Voyez, voyez..... Ma foi, la pudeur ne bat plus

que d'une aîle.... La tour s'en va au Diable... L'y voilà

Les nuages achevent de se dissiper; la tour s'écroule; on voit Zermès aux genoux de Florisse, lui baisant la main; les différentes personnes qui étoient enchantées dans les jardins de ce château, s'assemblent & forment des danses.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre représente des jardins.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, *sous sa figure naturelle*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

EH bien? avez-vous vu votre frere & votre sœur?

MUTALIB.

Invisible à leurs yeux, j'ai eu le plaisir de les contempler tout à mon aise.

ARLEQUIN.

Sont-ils réellement bien laids, bien changés? Ont-ils l'air bien vieux, bien décrépits?

MUTALIB.

Je t'en réponds.

ARLEQUIN.

Ne vous ont-ils point fait pitié?

MUTALIB.

Tiens, j'ai le cœur bon; & si ma sœur avoit été simplement de ces femmes galantes, dont l'ame

l'ame tendre a besoin d'être toujours occupée, je la plaindrois; mais une coquette, foible sans être sensible ; toujours en intrigue sans avoir peut-être jamais aimé; fourbe, fausse, envieuse, déchirant ses amis, dénigrant ses amans, dans le temps même qu'ils l'avoient; étalant partout un maintien indécent; étourdie pour paroître brillante, ou bien affectant de traîner ses paroles pour se donner des airs de mignardise & de nonchalance : ah fi! fi! je n'en ai pas plus de pitié que de son frere, qui a été le beau modele, sur lequel se sont formés tous ces petits fats dont on est, & dont on sera peut-être à jamais infecté.

ARLEQUIN.

C'est une importune & maudite race!

MUTALIB.

Lorsqu'il entra dans le monde, sentant la nécessité de plaire aux femmes pour se mettre à la mode, il déguisa d'abord son caractere impérieux; il parut doux, poli : cinq ou six Fées qui commençoient à être sur le retour, postulerent son éducation. A peine deux ou trois aventures d'éclat l'eurent-elles mis en réputation, qu'il ne se contraignit plus. Toute l'impertinence de son caractere se développa ; marchant dédaigneusement, se pavanant; composant ses grâces, affectant l'air malin, le ton ricaneur, parlant toujours, n'écoutant jamais, décidant sans cesse: croirois-tu que son audacieuse fatuité en imposa, lui réussit ? Ses travers & ses ridicules furent

regardés comme des grâces & des agrémens; son jargon entortillé passa pour le bon ton. Chaque jour, quelque nouvelle perfidie accréditoit de plus en plus ce héros charmant. Hautain, insolent, sans égards, sans ménagement pour les femmes, il en étoit couru; il étoit né, disoit-il, pour les subjuguer; mais, ma foi, il n'en subjuguera plus. Il ne tardera pas sans doute à venir dans ces lieux pour se venger de sa fille....

ARLEQUIN.

De sa fille? je croyois qu'il ne pouvoit plus rien contre elle?

MUTALIB.

Il est sûr que par l'Arrêt prononcé contre mon frere & ma sœur, il ne leur est pas permis d'user de violence pour séparer leurs enfans; mais la malignité a tant de ressources! Elle inspire tant de ruses, de stratagêmes! J'ai conseillé à mon neveu de se tenir caché pendant le reste du jour; j'ai aussi quelques avis à donner à ma niéce : tandis que je vais lui parler, attends-moi ici; examine bien tout ce qui se passera.

(*Il sort.*)

SCENE II.

ARLEQUIN, *seul.*

CE Génie est bon homme; mais je le crois un peu bête. Je le servirai d'inclination contre son frere & sa sœur, cependant toujours de façon à ne me pas exposer. Si j'aime les bonnes gens, je crains encore plus ceux qui ne le sont pas... Mais que vois-je?.. Seroit-il possible?..

SCENE III.

ARLEQUIN, CORALINE.

ARLEQUIN.

CORALINE!

CORALINE.

Oui; c'est moi.

ARLEQUIN.

C'est toi? Eh! d'où viens-tu, ma chere enfant?

CORALINE.

J'étois au nombre des personnes que le Génie tenoit enchantées dans ces jardins. Il y a

quelque tems qu'il vint voir sa fille; je lui reprochai la prison où il la tenoit renfermée; il se fâcha contre moi....

ARLEQUIN.

Je te croyois morte. Que je t'ai pleurée! La chere Coraline, disois-je! du moins si j'en avois auparavant fait ma femme! Hélas, peut-être est-elle morte fille!

CORALINE.

Qu'appelles-tu, peut-être?

SCENE IV.

ARLEQUIN, CORALINE, SCAPIN *au fond du Théâtre.*

ARLEQUIN, *voulant la caresser.*

MAIS, n'est-ce point ton ombre?

CORALINE.

Finis.

ARLEQUIN, *continuant de la caresser.*

Ma chere enfant, laisse-moi m'assurer que tu n'es point morte. (*Elle lui donne un soufflet.*) Oh! parbleu, tu es bien vivante. Dis-moi si je me trompe; je m'imagine qu'être enchantée, c'est comme si l'on dormoit: faisois-tu de jolis songes?

CORALINE.

Je ne penfois à rien.

ARLEQUIN.

Voilà comme vous dites toujours, vous autres filles. Ne rêvois-tu point quelquefois que je t'époufois ?

CORALINE.

J'aurois plutôt rêvé à Scapin, à qui je fuis promife.

ARLEQUIN.

En vérité, une perfonne qui a eu l'honneur d'être enchantée comme une Princeffe, peut-elle encore penfer à un Scapin ?

SCAPIN, *s'approchant.*

Qu'appelle-tu, un Scapin ?

ARLEQUIN.

Ah ! te voilà, mon ami ?

SCAPIN.

Un Scapin ?

ARLEQUIN.

Sans doute, un Scapin, un Scapin ? N'es-tu pas un Scapin ? Si tu ne l'étois pas, qui diable voudroit l'être ?

SCAPIN.

Ecoute ; j'ai retrouvé Coraline......

ARLEQUIN.

Et moi auffi, comme tu vois.

SCAPIN

N'ayons point de querelle enfemble.

ARLEQUIN, *d'un ton suffisant.*

Qu'appellez-vous donc, de querelle ensemble, Mons Scapin, Mons Scapin ?

SCAPIN.

Elle est presque ma femme.

ARLEQUIN.

Quand elle le seroit tout-à-fait ?

SCAPIN.

Tu sais que je ne suis pas patient ?

ARLEQUIN, *le morguant d'un ton fier.*

Que feras-tu ?

SCAPIN.

Si je te retrouve avec Coraline....

ARLEQUIN.

Eh bien ?

SCAPIN.

Je prendrai un bâton....

ARLEQUIN.

Un bâton ? Voyons, voyons un peu.

SCAPIN.

Je t'en donnerai cent coups....

ARLEQUIN, *toujours fièrement.*

Toi ?

SCAPIN.

Oui, moi, moi, moi.

ARLEQUIN, *se radoucissant.*

Eh bien, tant mieux ; je les recevrai ; ensuite j'irai retrouver Coraline : charmante Coraline, lui dirai-je, Scapin vient de me donner cent coups de baton ; il m'en a promis autant toutes

les fois que je vous parlerois ; mais dût-il m'en donner cent mille, je ne puis cesser de vous aimer ; voilà le bâton, frappez vous-même. Coraline est bonne, pitoyable, compatissante ; le bâton lui tombera des mains ; elle me regardera, elle soupirera....

SCAPIN, *avec rage.*

Ah! le coquin!

ARLEQUIN.

Il n'y a point de coquin à cela, Monsieur Scapin ; c'est ainsi qu'on pense quand on aime.

SCENE V.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, ZERMÈS.

ZERME'S.

Mon cher Arlequin! mon cher Scapin! mon oncle m'a dit tantôt que je pouvois avoir toute confiance en vous ; je voudrois lui parler ; où est-il?

ARLEQUIN.

Je l'attends ici ; il ne tardera pas à revenir ; mais permettez-moi de vous dire que vous avez tort de vous montrer.

ZERME'S.

Hélas!

ARLEQUIN.

Il vous avoit recommandé de vous tenir caché.

ZERMÉ'S.

Je ne puis vivre sans voir ma chere Florisse! Coraline, où est-elle?

ARLEQUIN.

En vérité, Monsieur, par votre amoureuse impatience, vous vous exposez à vous perdre, à la perdre elle-même, & à nous perdre tous.

SCENE VI.

ZERMÈS, CORALINE, ARLEQUIN, SCAPIN, LA FÉE.

LA FE'E, *au fond du Théâtre.*

VOILA mon indigne fils!

ARLEQUIN, *à Zermès.*

Si votre mere venoit, si elle vous trouvoit, irritée comme elle l'est, vous passeriez, je crois, fort mal votre temps.

ZERMÉ'S.

Eh! pourquoi est-elle irritée? Ne faut-il pas être la plus injuste de toutes les femmes, une marâtre?...

LA FE'E, *au fond du Théâtre.*

Comme parle de moi ce fils respectueux!

SCAPIN, *à Arlequin.*

Je crois qu'il n'y a rien à craindre. Devenue laide & hideuse, elle se tiendra cachée & n'osera se montrer.

LA FE'E, *s'approchant de Scapin.*

Laide & hideuse?

Coraline s'enfuit en jettant un cri de frayeur; Arlequin reste un moment tout tremblant, & s'échappe ensuite.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Madame.... Excusez.... C'est qu'on m'avoit dit.... Mais je vois qu'on avoit tort.... & vous voilà toute aussi jeune, toute aussi fraîche, toute aussi belle...

Il veut s'enfuir; elle le poursuit jusqu'à l'entrée de la coulisse & le frappe de sa baguette; il paroît en buste sur un piédestal. Elle poursuit aussi son fils, & revient ensuite sur le Théâtre.

SCENE VII.

LA FÉE, *seule.*

Ce n'est qu'un commencement de vengeance; ce n'est qu'un foible essai des fureurs dont mon ame est agitée. Malheureuse! quel changement affreux! En quel état me vois-je ré-

duite!... J'attends Zulphin ; il m'a fait dire de me rendre dans ces lieux pour consulter ensemble s'il n'y a point de remede à nos maux... Peut-être est-il dans ce bois? Voyons : les endroits les plus solitaires & les plus sombres ne sauroient désormais l'être assez pour nous deux!

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

MUTALIB, SCAPIN, *en buste, au bord de la coulisse.*

MUTALIB.

ELLE s'éloigne, l'indigne mégere! Mais aussi quelle imprudence a son fils de se montrer! Son impatient amour l'a emporté sur mes conseils; il a voulu revoir sa maîtresse...

SCENE IX.

MUTALIB, ARLEQUIN, SCAPIN, *en buste, au bord de la coulisse.*

ARLEQUIN, *arrivant en faisant de grands éclats de rire.*

HA! ah! ah!

MUTALIB.

Je crois que tu ris?

ARLEQUIN.

Ma foi, c'est après avoir eu grande peur.

MUTALIB.

Sais-tu ce qui est arrivé à mon neveu?

ARLEQUIN.

Comment, si je le sais? C'est ce qui me fait rire.

MUTALIB.

Malheureux! tu mériterois....

ARLEQUIN.

Tapi derriere un arbre, je n'étois qu'à dix pas, lorsque sa mere l'a poursuivi, & le touchant de sa baguette, l'a métamorphosé; c'est à présent le plus beau matou!... Mais, en perdant sa figure, il n'a pas perdu son amour; il a couru tout de suite dans le jardin où Mademoiselle Florisse se promenoit; il s'est placé devant elle;

elle a toujours aimé les chats; & il la regardoit si tendrement, qu'elle s'est baissée pour le flatter de la main. Il a haussé le dos avec un miaulis si doux, si tendre, si délicat, qu'elle l'a pris sur ses genoux avec une espece de transport. Il a le corps noir, le tour du cou & le petit bout de la queue blancs, de beaux grands yeux à fleur de tête, les oreilles bien placées, la bouche petite, agréable & façonnée. Vous pouvez vous vanter d'avoir, dans ce neveu-là, une des plus jolies bêtes qu'on puisse voir.

MUTALIB.

As-tu dit à ma niéce que c'étoit son amant?

ARLEQUIN.

Non: j'ai pensé que si elle le savoit, peut-être lui retrancheroit-elle bien de petites privautés, bien de petits agrémens, dont le pauvre minet sera bien aise de profiter, jusqu'à ce que vous lui rendiez sa figure.

MUTALIB.

Cela n'est pas en mon pouvoir; mais je suis sûr que ma sœur ne tardera pas à la lui rendre; elle s'est laissée emporter à un premier mouvement de fureur, & n'a pas d'abord réfléchi que l'arrêt des Fées ne lui permettoit pas d'user de violence contre son fils.

ARLEQUIN, *appercevant la tête de Scapin au bord de la coulisse.*

Que diable!... Me trompai-je?... Non, ma foi.... C'est la tête de Scapin!

MUTALIB.

Oui, & un autre trait de la méchanceté de ma sœur.

ARLEQUIN.

Comment! le voilà en buste comme un Empereur Romain! Cette métamorphose est trop honorable pour un faquin comme lui.

MUTALIB, *tandis qu'Arlequin remue la tête de Scapin & la fait aller comme celle d'une pagode.*

Je ne puis pas rompre entiérement l'enchantement de ce pauvre garçon; mais je puis du moins lui rendre l'usage du sentiment & de la parole.

Il le touche de sa baguette.

SCAPIN, *ouvrant les yeux avec beaucoup de grimaces & de contorsions, & s'avançant sur le Théâtre.*

Ah! Seigneur Mutalib! ayez pitié de l'état où vous me voyez.

MUTALIB.

Mon cher Scapin, il m'est impossible à présent d'en faire davantage pour toi.

SCAPIN.

Quoi! je resterai comme je suis?

MUTALIB.

Il faut t'armer de patience.

ARLEQUIN.

Parbleu! sauf le respect que je vous dois, n'en pouvant pas faire davantage pour lui, il valoit mieux le laisser tout-à-fait statue, & ne lui pas

rendre le sentiment. S'il a faim à présent, comment voulez-vous qu'il s'y prenne pour manger & se nourrir?

MUTALIB.

Pour manger & se nourrir? Voilà bien la premiere réflexion d'un gourmand comme toi; mais dans le fond tu as raison. (*Il tire un petit bâton de sa poche.*) Prends ce petit bâton de sympathie; toutes les fois qu'en buvant & en mangeant, tu le toucheras de ce petit bâton, en disant, *Scapin, je bois pour toi, Scapin, je mange pour toi*, ce sera comme s'il buvoit & mangeoit lui-même.

ARLEQUIN.

Cela appaisera sa faim, sa soif! Il aura le même plaisir?

MUTALIB.

Oui, si tu en doutes, tu peux l'éprouver. (*Mutalib frappe du pied & fait sortir de dessous le Théâtre un panier où il y a du pain, du vin, des verres, de l'eau, des serviettes, &c.*) Je vais dans ce bois observer jusqu'aux moindres démarches de mon frere & de ma sœur. Ils s'y sont donné rendez-vous pour consulter ensemble s'il n'y auroit point quelque remède à leur malheureuse situation.

(*Il sort.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

JE suis bien à plaindre, mon cher Arlequin!

ARLEQUIN.

Mais, non, puisqu'avec ce petit bâton de sympathie, je puis pourvoir à tous tes besoins. Voyons; as-tu appétit?

SCAPIN.

Tu sais que je n'ai pas mangé de la journée.

ARLEQUIN.

Le pauvre garçon! (*Il lui attache une serviette, le touche du petit bâton, coupe un morceau & mange.*) C'est pour Scapin que je mange... Trouves-tu cela bon?

SCAPIN.

Fort bon.

ARLEQUIN, *lui essuyant la bouche avec la serviette.*

Cela est fort singulier! fort singulier! J'aurois cru l'avoir mangé. (*Il verse du vin dans un verre.*) C'est pour Scapin que je bois. (*Après avoir bu.*) Et ce vin? qu'en dis-tu?

SCAPIN.

Excellent! Encore un coup.

ARLEQUIN.

Volontiers. (*Il verse & boit.*) Tu vois que je suis poli; je t'ai servi le premier; mais, Mons Scapin, vous souvenez-vous de certaines menaces de coups de bâton....

SCAPIN.

Oh! ne parlons point de cela, mon ami.

ARLEQUIN.

Je veux en parler.

SCAPIN.

J'ai eu tort.

ARLEQUIN.

Vous dites que vous avez eu tort, parce que vous voyez que votre estomac est à présent à ma discrétion. Insulter de la sorte un homme comme moi! cela mérite punition; & je vous condamne au pain & à l'eau pendant huit jours.

SCAPIN.

Quoi? Arlequin, tu serois capable...

ARLEQUIN, *verse de l'eau dans un grand verre & y trempe un morceau de pain.*

C'est pour Scapin que je bois. (*Après avoir bu.*) Cette eau est-elle fraîche?... Et ce pain trempé? Tu es naturellement ivrogne, gourmand; un peu de diete ne te fera point de mal. A présent, regarde-moi manger pour mon compte.

Il s'assied à terre, boit & mange avec un grand appétit.

SCAPIN.

Est-il possible qu'Arlequin, que j'ai toujours connu pour un garçon généreux, un bon cœur, en agisse avec cette cruauté, à l'égard d'un ancien ami! Si j'étois à ta place, & que tu fusses à la mienne, je ne me mettrois à table que pour toi; je ne boirois que pour t'enivrer: tu devrois mourir de honte!

ARLEQUIN.

Vas, tu me fais pitié; bois un coup à ma santé. C'est pour Scapin que je bois.

Il verse du vin & boit.

SCAPIN.

A ta santé, mon ami.

ARLEQUIN, *après avoir bu.*

Je te remercie.

SCENE XI.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE.

CORALINE.

AH! mon cher Scapin, qu'est-ce que Mutalib vient de m'apprendre! seroit-il possible! hélas, il n'est que trop vrai!

SCAPIN.

Tu vois, ma chere Coraline; je n'ai plus ni bras, ni jambes.

CORALINE.

Mon cher Scapin ! mon cher mari !

SCAPIN.

Epargne-toi ces caresses, ma chere enfant ; c'est comme si tu embrassois un marbre.

ARLEQUIN, *à Coraline.*

Cela est vrai, & c'est à moi à présent qu'il faut faire des amitiés pour qu'il s'en ressente ; je bois & je mange pour lui. Ne t'afflige point ; tu n'y perdras pas ; je veux aussi dès ce soir t'épouser pour lui.

SCAPIN.

Non, non, je suis ton serviteur.

ARLEQUIN.

C'est moi qui suis le tien ; je l'épouserai, te dis-je, pour toi. (*Il prend la main de Coraline.*) Belle petite menotte, c'est pour Scapin, c'est pour Scapin que je vous baise.

SCAPIN.

Ne badinons point, je te prie.

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Tu auras bien du plaisir, je t'en réponds.

SCAPIN.

Tu es trop serviable. Coraline, viens de mon côté ; éloigne-toi de lui ; ne souffre pas qu'il t'approche.

ARLEQUIN.

Oh ! tu le prends sur ce ton-là ? Eh bien ! cela suffit : je ne suis pas obligé de me donner la peine de mâcher & d'avaler pour toi ; je t'assure que tu feras diete.

SCAPIN.

Mais, malheureux, peux-tu vouloir abuser de ma triste situation ?...

ARLEQUIN.

C'est toi qui abuses de mes bontés.

SCAPIN.

Fais donc réflexion....

ARLEQUIN.

Et toi, fais diete; nous verrons comment ton pauvre estomac s'accommodera de tout ceci.

SCAPIN.

Est-il possible que je sois à la merci d'un barbare !..

ARLEQUIN.

Est-il possible que j'appartienne à un vilain jaloux, dira ton estomac !

SCENE XII.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, MUTALIB.

MUTALIB.

EH ! malheureux, éloignez-vous, éloignez-vous vite. Mon frere & ma sœur esperent qu'en évoquant les Puissances infernales, ils trouveront quelque remede à leur situation; ils vont

venir ici; ils ont choisi cet endroit pour y faire leurs sortiléges & leurs exécrables conjurations.

On voit plusieurs éclairs, suivis d'un grand coup de tonnere.

ARLEQUIN, *en s'enfuyant.*

Je suis mort!

SCAPIN, *en s'en allant, appuyé par Coraline.*

Ma chere Coraline, aide-moi; & ne m'abandonne pas.

SCENE XIII.

LA FÉE, ZULPHIN.

LEs vents grondent; on entend des mugissemens & des secousses souterraines; le Théâtre s'obscurcit entiérement & devient une caverne; deux globes de feu se précipitant du ceintre avec la plus grande vitesse, traversent le Théâtre, l'un de droite à gauche, l'autre de gauche à droite, & vont tomber dans les coulisses opposées. Le Génie & la Fée qui étoient dans ces globes, en sortent, s'avancent tristement, & font plusieurs cercles en l'air avec leurs baguettes. L'Orchestre forme un accompagnement sourd, dont les mouvemens deviennent peu-à-peu plus pressés. Tout-à-coup cette Musique s'interrompt & ne forme plus, que de moment à autre, quelques accens,

lugubres & plaintifs. Différens Spectres paroissent & disparoissent à la lueur des éclairs; l'Orcheſtre recommence ſon accompagnement avec des mouvemens plus vifs. Quatre démons ſortent de deſſous le Théâtre, & forment une danſe; on entend encore le tonnerre; une vapeur épaiſſe s'éleve; & lorſqu'elle ſe diſſipe, on voit une horrible Furie qui prononce ces paroles :

Vous m'évoquez en vain du ſéjour ténébreux:
Rien ne ſauroit changer votre arrêt rigoureux.

Elle s'abîme. Le Génie & la Fée s'en vont, en marquant leur déſeſpoir par leurs geſtes.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

Le Théâtre représente une Forêt.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, ARLEQUIN, *descendant d'un nuage.*

ARLEQUIN.

Nous sommes venus bon train ; combien avons-nous fait de chemin, à peu près ?

MUTALIB.

Deux cents lieues.

ARLEQUIN.

Deux cents lieues ! Il n'y a pas un quart-d'heure que nous sommes partis ! Je me plairois beaucoup à voyager de la sorte ; on n'est ni écorché, ni cahoté, ni obligé de rosser les postillons. Allons, dites-moi donc à présent ce que nous venons faire ici ?

MUTALIB.

Je viens y consulter un Oracle fameux, & en même temps m'opposer aux mauvais desseins

de mon frere & de ma sœur. J'ai dit à Scapin d'observer au coin de ce bois : toi, reste ici, tandis...

ARLEQUIN.

Mais, tandis que vous irez d'un côté, si votre sœur vient de l'autre & me rencontre? Elle a bien voulu rendre à Scapin sa figure; mais elle lui a dit que si à l'avenir elle soupçonnoit que nous fussions lui & moi dans les intérêts de son fils, elle nous puniroit de façon, que nous nous en souviendrions toute notre vie.

MUTALIB.

Prends cette bague : en la mettant au petit doigt de la main gauche, tu paroîtras aux yeux de quiconque te regardera, ce que tu voudras être, un arbre, un rocher, un ruisseau, un animal, un homme, une femme, en un mot, ce que bon te semblera. D'ailleurs, je ne serai pas long-temps à revenir.

(*Il sort.*)

SCENE II.

ARLEQUIN, *seul.*

QUE de filles qui, sans avoir cette bague, paroissent ce qu'elles ne sont plus depuis long-tems ! Que de coquins qui, sans l'avoir au doigt, paroissent d'honnêtes gens !

SCENE III.

ARLEQUIN, UN BERGER.

LE BERGER, *chante derriere le Théâtre.*

EN vain une mere ſevere,
Veille ſur ma Bergere...

ARLEQUIN.

J'entends chanter.... Ah! c'eſt un Berger.

LE BERGER, *arrivant ſur le Théâtre.*

Elle m'a promis qu'en ces lieux,
Elle viendroit combler mes vœux.

ARLEQUIN, *à part.*

Il attend ſa maîtreſſe. Eprouvons la vertu de la bague. Voyons, qu'eſt-ce que je veux paroître à ſes yeux? ... Un arbre? ... Oui, un arbre; mais où le planterai-je? ... Ici.

Il ſe met au milieu du Théâtre, & s'y tient droit.

LE BERGER, *continue de chanter.*

Eſpoir délicieux,
De poſſéder l'objet que j'aime;
Tu me fais, dans l'attente même,
Goûter mille momens heureux.

Enfin, ma chere Zerbinette, après tant de ſoins,

soins, de peines & de soupirs, j'obtiendrai la récompense dûe à mon amour!... Asseyons-nous sous cet arbre, d'où je pourrai la voir venir. (*S'asseyant aux pieds d'Arlequin.*) J'irai au-devant d'elle; je tâcherai de la conduire dans le petit bocage; il y fait sombre: quelquefois le trop grand jour effraye les amours... (*Arlequin se baisse & lui souffle aux oreilles.*) Il fait bien du vent dans cet endroit. (*Il veut s'adosser; Arlequin se met à droite, à gauche; ensuite se recule de deux pas, ensorte qu'il tombe à la renverse; il se releve en regardant Arlequin qui lui paroît toujours un arbre.*) Qu'est-ce donc? Il semble que cet arbre recule... En attendant ma chere Zerbinette, amusons-nous à y graver son nom & le mien.

Il va à l'autre bord du Théâtre, cherchant son couteau.

ARLEQUIN.

Oui-dà? il graveroit sur ma physionomie comme sur une écorce? Allons, ma bague, changeons de figure. Sa maîtresse est Bergere; elle doit avoir des moutons. Paroissons le mouton favori de la belle.

Il va au fond du Théâtre, se met à quatre pattes & commence à bêler.

LE BERGER.

Ah! je vois le mouton chéri de Zerbinette; tâchons de l'attraper. (*Arlequin, après bien des lazzis, se laisse prendre & se couche à terre; le Berger se couche à côté de lui & le*

caresse.) Petit mouton, tu appartiens à la plus aimable Bergere du canton; elle badine avec toi; elle te caresse sans cesse; elle te donne mille baisers : si tu pouvois en sentir le prix, que tu serois heureux! (*Arlequin s'échappe, sort du Théâtre en bêlant; & le Berger le suit.*) Quoi! tu veux t'enfuir? Oh! je te ratraperai.

SCENE IV.

ARLEQUIN, *SCAPIN*.

SCAPIN, *seul*.

La Fée m'a pardonné, & m'a rendu ma figure : mais elle m'a fait de si terribles menaces, que je ne veux plus me mêler entre elle & son fils.

ARLEQUIN, *arrive en riant*.

Avec la bague je me suis rendu invisible. Le Berger est bien embarrassé à me chercher dans le fond du bois; il croit peut-être à présent que le loup m'a emporté.... Mais, voilà Scapin; divertissons-nous un peu à ses dépens.

Il s'approche de Scapin en bêlant; Scapin regarde d'un côté; il se met de l'autre & aboie comme un gros chien; Scapin se retourne; il change de place & contrefait le

ebat; il se place derriere lui & contrefait le chant du coq, du coucou, & ensuite le braiement de l'âne.

En voilà assez; ôtons ma bague. (*A Scapin.*) Que diable as-tu donc à tant te remuer & t'agiter?

SCAPIN.

Je suis entouré de bêtes, qui disparoissent dès que je les regarde.

ARLEQUIN.

De toutes ces bêtes-là, il n'y en a point d'aussi grosses que toi; que crains-tu?

SCAPIN.

Morbleu! mon ami, je tremble à chaque pas, il me semble à tout moment voir la Fée changer ma figure. Où est le Seigneur Mutalib?

ARLEQUIN.

Il ne tardera pas à revenir; c'est ici qu'il doit consulter sur le sort de son neveu & de sa niéce, un Oracle fameux, qui lit, dit-on, tout couramment dans le livre du Destin.

SCAPIN.

Qu'est-ce que ce livre du Destin?

ARLEQUIN.

C'est un fort bon livre, fort curieux, où sont inscrits les noms de tous les hommes, & ce qui doit leur arriver.

SCAPIN.

De tous les hommes?

ARLEQUIN.

Oui, de tous, depuis le plus grand Capitaine, jusqu'au plus petit Abbé.

SCAPIN.

Crois-tu que mon nom soit sur ce livre-là?

ARLEQUIN.

Sans doute; les faquins, comme les honnêtes gens, tous y sont... Scapin né tel jour... marié tel jour.... cocu à telle heure... fera mille friponneries... finira par être pendu.

SCAPIN.

Tu mens; cela n'y est pas.

ARLEQUIN.

Je ne mens point; cela doit y être.

SCAPIN.

Coquin!

ARLEQUIN.

Maraut!

SCAPIN.

Tu ne te plais qu'à me dire des injures; à la fin....

SCENE V.

ARLEQUIN, SCAPIN, MUTALIB.

MUTALIB.

QU'EST-CE donc? Quoi je ne puis pas vous laisser un moment ensemble, que vous ne vous querelliez?

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je fasse avec un animal qui m'interroge, à qui je réponds les choses les plus naturelles, qui fait l'incrédule, & me dit que j'ai menti?

MUTALIB.

Scapin, vous avez tort.

SCAPIN.

J'ai tort de ne pas croire que je serai cocu, pendu...

MUTALIB.

Finissons. Je ne m'étois pas trompé; mon frere a fait transporter sa fille dans ces lieux.

ARLEQUIN.

Et a-t-elle emporté le chat avec elle? Le pauvre animal s'ennuieroit bien, s'il ne la voyoit pas.

MUTALIB.

Il n'est plus question de cette métamorphose de mon neveu; ma sœur lui a rendu sa figure. Quelle marâtre! quel pere dénaturé! Je viens de leur parler à l'un & à l'autre. Prieres, raisons, menaces, j'ai tout employé; je n'ai pu les fléchir; je n'ai pu obtenir qu'ils détruisissent ce qu'ils ont imaginé pour se venger de leurs enfans.

ARLEQUIN.

Eh! qu'ont-ils imaginé?

MUTALIB.

Ils ont fait venir uu Gnome des plus hideux & des plus malfaisans; ils lui ont donné la figure

de Zermès. La ressemblance est si parfaite, que je n'ai jamais pu distinguer lequel est le véritable. J'ai cru qu'en les faisant parler, je le reconnoîtrois aisément; mais l'enchantement est fait de façon, que l'un & l'autre n'ont point l'usage de la parole. Ce n'est que par leurs gestes, leurs empressemens, leurs regards & leurs soupirs, qu'ils peuvent exprimer leur amour à Florisse : je viens de les laisser à ses genoux. Juge de la cruelle situation de ma Niéce.

ARLEQUIN.

Point si cruelle! si j'avois une maîtresse que j'aimerois, & qu'on ne me fît point d'autre mal, que de m'en donner encore une autre qui lui ressembleroit, je ne m'affligerois pas.

MUTALIB.

Mais, impertinent!....

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur, tandis que son pere la tenoit enfermée dans un château, elle se désespéroit de n'avoir point d'amant; à présent il l'amene ici pour lui en donner deux; & elle se plaindroit encore? Ma foi, on pourroit dire que l'on ne sait plus comment faire pour contenter les filles.

MUTALIB.

Songe donc qu'il la force à choisir, dans le jour, un des deux pour époux.

ARLEQUIN.

Oh! cela est différent; diantre! si elle alloit se tromper au choix, & qu'elle se trouvât

demain, en s'éveillant, mariée à un Gnome, cela feroit fort désagréable !

On entend le chant d'un, de deux, & ensuite de trois oiseaux.

MUTALIB.

C'est ici que le fameux Oracle des oiseaux rend ses réponses; je veux le consulter. Divin interprete des destinées, je protege deux tendres amans; leurs parens les persécutent; daigne m'éclaircir sur le sort que le Ciel réserve à leur amour.

Une voix chante.

Ces deux Amans, dont le sort t'inquiete,
Doivent se donner dans ce jour,
Une preuve parfaite
De leur fidele amour.
Prépare le tombeau d'une Amante chérie;
C'est-là qu'à son Amant elle doit être unie.

MUTALIB.

Au tombeau! quel Oracle, grands Dieux!

ARLEQUIN.

Il est des plus tristes.

MUTALIB.

Quand je joins cette réponse au stratagême indigne dont mon frere & ma sœur se servent pour tourmenter leurs enfans, je ne prévois que trop que ma Niece, croyant choisir son Amant, choisira son rival; qu'au désespoir de s'être trompée, elle se donnera la mort; que Zermès ne voudra pas lui survivre, & que

voilà la preuve qu'ils doivent se donner du tendre & fidele amour qui les unit.

ARLEQUIN.

Seigneur, j'ai toujours entendu dire que dans les réponses des Oracles, des Bohémiens, des Devins, du Diable, il y avoit souvent un sens caché qui ne frappe pas d'abord. A votre place, je m'attacherois uniquement à connoître lequel de ces deux Amans est le véritable.

MUTALIB.

L'enchantement, te dis-je, est fait de façon que cela ne me paroît pas possible. Cependant pour ne rien négliger, & n'avoir rien à me reprocher, je vais encore consulter une Fée de mes amies, & dont les conseils m'ont été utiles en d'autres occasions... J'apperçois ma niece; reste auprès d'elle; & si elle me demande, dis-lui que je ne tarderai pas à revenir.

SCENE VI.

FLORISSE, CORALINE, ZERMÈS, LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN.

FLORISSE, *à Zermès & au Gnome.*

QUOI! vous vous obstinez à me suivre? Ah! laissez-moi, laissez-moi.

ARLEQUIN, *les examinant tour-à-tour.*

Que diable!.. En effet... plus je les confidere... rien n'eſt plus reſſemblant.

FLORISSE.

Avoir mon Amant devant mes yeux, & douter toujours ſi c'eſt lui! Le trouver à chaque moment, & craindre ſans ceſſe de me tromper! Quel tourment!

ARLEQUIN, *tirant Floriſſe & Coraline à part.*

Mademoiſelle, écoutez, écoutez-moi. N'eſt-il pas certain qu'un véritable amant, lorſqu'il reçoit la moindre faveur de ſa Maîtreſſe, doit reſſentir une émotion cent fois plus vive que celui qui n'eſt que légérement épris?

FLORISSE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Or, cette émotion ſe peint dans les yeux?

FLORISSE.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

Eh bien! au lieu de vous affliger & de leur dire de vous laiſſer, il faut prendre un air gracieux, les accueillir....

FLORISSE.

Mais ſonge donc qu'il y en a un des deux, à qui je dois toute ma haine.

ARLEQUIN.

Mais vous ne le connoiſſez pas; pour le con-

noſtre, il faut, vous dis-je, d'abord les accueillir également ; riſquer même des careſſes, de petites faveurs ; examiner en même temps leurs regards. Il n'eſt pas douteux que celui qui vous paroîtra le plus ému, le plus ſaiſi, le plus pénétré, ne ſoit votre véritable amant.

CORALINE.

Mademoiſelle, je crois qu'il a raiſon.

ARLEQUIN.

Comment, ſi j'ai raiſon? Aſſeyez-vous, aſſeyez-vous-là ; prenez une attitude tendre, nonchalante. (*Il va chercher les deux amans, & leur fait ſigne de ſe mettre aux genoux de Floriſſe.*) Examinez bien s'ils ſe jettent à vos genoux avec le même empreſſement, le même transport.... Regardez-les à préſent tendrement... Le plus tendrement que vous pourrez.... Fort bien... Laiſſez leur prendre à chacun une main... Vous paroiſſent-ils la baiſer avec la même ardeur?

FLORISSE.

Hélas, oui!

ARLEQUIN.

Dans les yeux de l'un, ne démêlez-vous pas un degré d'émotion plus marqué, que dans les yeux de l'autre?

FLORISSE.

Hélas, non!

ARLEQUIN.

Hélas, oui, hélas, non! Que diable! je ne ſais plus que vous dire.

SCENE VII.

FLORISSE, CORALINE, ZERMÈS, LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN, MUTALIB.

MUTALIB, *aux deux amans.*

J'AI à parler en particulier à ma niece; éloignez-vous; (*A Scapin & Arlequin.*) & vous aussi.

ARLEQUIN.

Moi!

MUTALIB.

Oui, toi.

ARLEQUIN, *en s'en allant avec Scapin & les deux amans.*

Son ton est bien rébarbatif! Il y a quelque mauvaise nouvelle.

MUTALIB.

Coraline, tu peux rester. Ma chere Florisse, vous êtes encore bien plus à plaindre que je ne croyois. Votre pere vous obligeoit de choisir dans ce jour un époux entre ces deux rivaux; du moins aviez-vous la consolation de penser que votre amant étoit un des deux, & que je pourrois trouver quelque moyen qui vous aideroit à le distinguer : on nous trompoit....

FLORISSE, *avec émotion.*

Quoi ?...

MUTALIB.

Votre amant, depuis ce matin, n'a point paru devant vous... Hélas !... & il n'y reparoîtra jamais !

FLORISSE, *avec effroi.*

Il n'y reparoîtra jamais ?

MUTALIB.

Je me promenois dans ce bois... Des soupirs... une voix plaintive... votre nom que j'ai entendu prononcer...

FLORISSE.

Tout mon sang se glace !

MUTALIB.

J'ai approché... j'ai vu l'infortuné Zermès baigné dans son sang....

FLORISSE.

Mon amant !...

MUTALIB.

Le désespoir de vous voir perdue pour lui, & bientôt entre les bras d'un autre, l'a porté à attenter sur ses jours.

FLORISSE.

Il est mort !.. Dieux cruels !.. pere barbare !.. il est mort !..

MUTALIB, *lui montrant un poignard.*

Ce fer a terminé sa malheureuse destinée....

FLORISSE, *lui arrachant le poignard & se frappant.*

Et va nous rejoindre.

CORALINE, *effrayée & la soutenant.*

Ah, Madame! ah, Seigneur!

MUTALIB.

Ne crains rien: le fer dont elle vient de se frapper, ne peut être fatal qu'aux coupables & aux scélérats. Je la rappellerai aisément à la vie, lorsqu'il en sera temps. La douleur que je viens de lui marquer étoit feinte....

CORALINE.

Quoi! *Zermès*....

MUTALIB.

Zermès ne s'est point tué; mais mon art n'étant pas assez puissant pour m'aider à le distinguer de son prétendu rival, j'ai eu recours à ce moyen extrême. Tu diras que je suis venu déclarer à ta Maîtresse, que je ne pouvois lui être d'aucun secours; qu'alors la crainte de n'être point à ce qu'elle aime, & le désespoir de se voir peut-être unie à quelque monstre, lui ont fait prendre le parti violent de se soustraire à la tyrannie de son pere, en se donnant la mort. Je vais lui faire rendre les honneurs funebres. Sa perte, selon toute apparence, sera assez indifférente à ce Gnome qu'on force à paroître ici sous la figure de mon neveu; au lieu que ce tendre amant se fera aisément reconnoître à toute la

douleur & le désespoir où se livrera son ame.... Esprits Aëriens qui m'êtes subordonnés, paroissez.

Quatre Silphes paroissent & emportent Florisse au fond du Théâtre, au milieu d'un rond d'arbres; à l'instant un tombeau s'éleve; d'autres Silphes commencent le deuil, jettent des fleurs sur le tombeau, y attachent des guirlandes, & par différentes attitudes, expriment leur douleur, & forment une danse caractérisée.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

Le Théâtre est entiérement obscurci, & repré-sente un tombeau au fond d'un bois, au mi-lieu d'un rond d'arbres.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, CORALINE.

CORALINE.

JE ne conçois pas votre idée; il me semble que le moyen que vous avez employé pour découvrir lequel des deux étoit le véritable amant, vous a réussi?

MUTALIB.

Je sais qu'au récit que tu leur as fait de la mort de Florisse, l'un n'a paru qu'étonné, au lieu que l'autre, saisi de la plus vive douleur, est tombé sans sentiment.

CORALINE.

Eh bien! pouvez-vous douter que celui-là ne soit Zermès.

MUTALIB.

Non.

CORALINE.

Pourquoi donc ne le pas tirer d'erreur ? Pourquoi ne lui pas dire qu'il reverra sa maîtresse vivante ? Il y a de la barbarie à le laisser dans un état si cruel.

MUTALIB.

Ce n'est pas à moi, c'est à l'amour & à l'amour le plus parfait que puissent ressentir deux amans, à faire le dénouement de tout ceci : tel est l'arrêt du destin ; je ne dois qu'ouvrir ce tombeau. Approchons. (*Il approche du tombeau qui s'ouvre dès qu'il l'a touché de sa baguette.*) Florisse ne tardera pas à sortir de son assoupissement. Tu peux, si tu veux, rester ici ; mais garde-toi bien de parler, quelque chose que tu voies ou que tu entendes.

CORALINE, *avec effroi.*

Moi, rester ici seule la nuit, au milieu de tous ces objets funebres ! Je mourrois de peur !

MUTALIB.

Eh bien, suis-moi donc.

Ils sortent.

SCENE II.

ARLEQUIN *seul, arrivant en tâtonnant, comme un homme qui marche dans l'obscurité.*

VOILA Mademoiselle Florisse morte ; son amant fera peut-être aussi la sottise de se tuer ; le Seigneur Mutalib, qui doit être bien affligé de tout ceci, m'oubliera & toutes les promesses de récompense qu'il m'a faites ; tâchons de nous payer par nos mains. Qu'est-ce qu'une morte a besoin d'un beau collier ? Ce vol n'en est pas un ; il ne fait tort à personne ; au lieu qu'il me mettra à mon aise pour le reste de mes jours... Allons, avançons.

SCENE III.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *arrivant d'un autre côté.*

LA nuit favorise mon dessein ; elle est des plus obscures.... Orientons-nous.... Le tombeau doit être-là.

ARLEQUIN, *à l'autre bout du Théâtre.*

Je ne suis pas dans l'habitude de faire des visites aux gens de l'autre monde; je me sens un frissonnement....

SCAPIN.

N'entends-je pas du bruit?

Ils s'approchent l'un de l'autre en tâtonnant; la frayeur les saisit; & ils l'expriment par différentes postures des plus comiques.

ARLEQUIN.

Je crois avoir touché des cornes....

SCAPIN.

Il me semble que j'ai senti sur mon visage une main froide....

Ils continuent leurs lazzis. Peu à peu la Lune se leve; & le Théâtre commence à être plus éclairé, mais toujours d'une clarté sombre.

ARLEQUIN.

La Lune se leve; je vais être vu.

SCAPIN.

Il fera clair dans un moment; je ne sais où me cacher.

ARLEQUIN.

Il faut me tapir dans ce coin.

SCAPIN.

Je vais me couvrir de cet arbre.

Ils se mettent aux deux coins du Théâtre, où ils se font les plus petits qu'ils peuvent. Après s'être regardés, d'abord en tremblant, ils se rassurent peu à peu & s'approchent.

ARLEQUIN.

C'est toi, Scapin?

SCAPIN.

C'est toi, Arlequin?

ARLEQUIN.

Que viens-tu faire ici?

SCAPIN.

Qu'y viens-tu faire toi-même?

ARLEQUIN.

Coquin! brigand! scélérat! je suis sûr que tu venois pour voler le beau collier de Mademoiselle Florisse.

SCAPIN.

Maraut! fripon! vaurien! tu as trop bien deviné mon dessein, pour n'avoir pas eu le même.

ARLEQUIN.

Ma foi, mon ami, tu as raison.

SCAPIN.

Allons, entre honnêtes gens, il ne convient pas de se faire tort; viens, nous partagerons ce que nous trouverons.

Ils avancent vers le tombeau au moment que Florisse en sort; la plus grande frayeur les saisit; ils s'enfuient.

SCENE IV*.

FLORISSE, *seule*.

OU suis-je!... D'où viens-je! Il me semble que je m'éveille après un long assoupissement... Mais ce tombeau, ces vêtemens, cette nuit profonde, ce silence, ces lieux déserts qui me sont inconnus!... Me laisseroit-on ainsi, si je n'étois pas morte?... N'ai-je pas plongé dans mon sein le même poignard, dont mon amant s'étoit frappé?... Non, cher amant, non, je me sens trop tranquille pour être encore vivante; je t'ai suivi dans l'asyle du trépas : nous sommes à présent affranchis l'un & l'autre de la tyrannie de nos barbares parens; nous ne dépendons plus que des Dieux; ils sont trop

* Dans les Pieces à grand Spectacle, comme celle-ci, il faut un mêlange de l'Opéra, de la Comédie & de la Tragédie. La sombre clarté de la nuit, le tombeau, la forêt, ces deux Amans qui sembloient être deux ombres; tout fut si bien représenté, que le Spectateur étoit saisi, & qu'il regnoit dans la Salle le plus grand silence pendant ces trois dernieres Scenes. D'ailleurs l'idée de ces Scenes & la situation de ces deux Amans, parurent très-neuves; & j'ose dire qu'elles l'étoient.

justes, pour ne me pas faire rencontrer ton ombre... C'est Mutalib, sans doute, qui m'a élevé ce tombeau; le tien ne doit pas être éloigné. Hélas! ne devoit-il pas nous donner le même? Après avoir marqué tant d'empressement pour nous unir pendant notre vie, ne devoit-il pas du moins nous rejoindre après notre mort!... Voyons, parcourons ces lieux.

(*Elle s'éloigne.*)

SCENE V.

ZERMÈS, *seul.*

VOILA donc ce tombeau! je puis enfin en approcher! je puis avant que d'y verser tout mon sang, l'arroser quelques momens de mes larmes!... Chere Florisse, est-ce donc là le rendez-vous que s'étoit donné notre amour! Est-ce donc là que devoit aboutir notre espoir! Qui m'eût dit ce matin, lorsqu'à vos genoux je vous pressois de recevoir & mon cœur & ma foi, que je viendrois ce soir m'unir à vous au pied de ce triste monument! Qui m'eût dit que ces traits, où brilloit tout l'éclat de la jeunesse, que ces yeux, dont chaque regard m'enchantoit, alloient être pour jamais couverts des ombres de la mort!... Vous n'êtes plus; & je respire encore!

SCENE VI & derniere.

ZERMÈS, FLORISSE, *paroissant au fond du Théâtre, & avançant lentement.*

FLORISSE.

J'ENTENDS des plaintes & des gémissemens.

ZERME'S.

Vous n'êtes plus!.. Puis-je prononcer ces mots, & ne pas expirer de douleur!

FLORISSE.

C'est lui-même!... C'est toi, cher amant...

ZERME'S *effrayé.*

Que vois-je, ô Ciel!

FLORISSE.

Quoi, tu me fuis! Tu te dérobes à mes embrassemens!

ZERME'S.

Je n'ai pas été le maître d'un premier saisissement; mais je vous aime trop, pour être plus long-tems effrayé... Chere ombre, le Ciel m'est témoin que je viens ici pour vous rejoindre.

FLORISSE.

Je te cherchois aussi. Enfin nous ne serons plus séparés. Les Dieux devoient cette récompense à notre innocence, à nos malheurs & à notre amour. Cher amant, quelle douceur de

t'avoir prouvé par ma mort, combien je t'étois attachée ! Ah ! peut-on ſurvivre à ce qu'on aime !

ZERME'S.

Si je vous ai ſurvécu juſqu'à ce moment ; c'eſt que d'abord on a retenu mon bras, & qu'enſuite, pour venir ici, il m'a fallu tromper la vigilance de ceux qui m'obſervoient.

FLORISSE.

Que veux-tu dire ?

ZERME'S.

Je vis encore, il eſt vrai ; mais ne m'en faites pas un crime, puiſque je n'ai pas été le maître de terminer plutôt mon ſort.

FLORISSE.

Tu vis encore ! Quoi, ce n'eſt pas à l'ombre de mon amant que je parle ! Pourquoi Mutalib eſt-il venu m'annoncer qu'il t'avoit trouvé baigné dans ton ſang ? Pourquoi m'a-t-il montré le poignard dont tu t'étois, diſoit-il, donné la mort, & dont je me ſuis auſſi-tôt frappée ?

ZERME'S.

Mutalib vous a fait un récit ſi peu véritable ! quel étoit ſon deſſein ? Il ſembloit nous aimer : nous trahiſſoit-il ? Etoit-il en ſecret un de nos perſécuteurs ? Hélas ! nous n'avons donc trouvé ſur la terre que des perfides & des tyrans ! Connois du moins, chere ombre, que l'amour t'y avoit fait rencontrer le plus fidele & le plus tendre des amans.

Il veut ſe frapper.

FLORSISE.

Arrête; tout ceci me confond. Si l'état où je me vois, si ce tombeau semblent me dire que j'ai perdu la vie, les mouvemens que je ressens, la joie qui s'est glissée dans mon ame en apprenant que tu n'étois point mort, la crainte que vient de m'inspirer le coup dont tu voulois te frapper, semblent m'assurer aussi que je vis encore : craindrois-je ce qui pourroit nous réunir!...

ZERMÉ'S.

O, ciel!.. Vous vivriez!.. Grands Dieux! Chere Florisse! je pourrois!...

Le Théâtre change & représente des jardins délicieux.

MUTALIB *sortant d'un nuage.*

Oui, tu peux livrer ton ame aux plus heureux transports. Il falloit que tant d'offenses, de trahisons & de perfidies que mon frere & ma sœur avoient faites au véritable amour, fussent réparées par la pure & sincere ardeur dont leurs enfans brûleroient l'un pour l'autre : tel étoit l'arrêt du destin. Vous y avez satisfait; vous avez voulu tous les deux vous donner la mort pour ne vous pas survivre. L'Oracle est accompli; rien ne troublera désormais votre bonheur. Que tout ici l'annonce, & la joie que je ressens de pouvoir enfin unir de si parfaits amans.

Des Silphes & des Génies forment le divertissement.

Fin du quatrieme & dernier Acte.

LES

LES HOMMES,

COMÉDIE-BALLET,

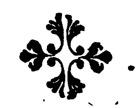
EN UN ACTE.

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 27 Juin 1753.

A MADEMOISELLE DE B***.

NE soyez point si fâchée, ma chere Henriette, contre les Mythologistes; ils n'ont dit que Prométhée avoit formé l'homme avant la femme, que parce qu'il est naturel de penser qu'on se perfectionne en travaillant. Si l'on vous montroit deux statues du même Artiste, ne croiriez-vous pas que celle qui vous paroîtroit la plus parfaite, auroit été faite la derniere? Hier, les yeux attachés sur vous, & dans cet enchantement que vous seule pouvez m'inspirer, je sentis tout-à-coup un trait de lumiere, qui pénétroit mon ame & l'éclairoit sur ces premiers tems du monde : en voici la véritable histoire; je ne la savois pas, quand je fis ma Comédie des Hommes. Les Dieux, après avoir débrouillé le cahos, regarderent la Terre; elle étoit bien belle alors; le déluge l'a bien changée! Ils penserent à lui donner des habitans dignes d'elle; ils créerent des femmes. Chacune, selon son goût, se choisit une habitation; & bientôt on les distingua par les noms de Nymphes, de Naïades & de Driades. Les Nymphes aimoient les fleurs, les prairies & les jardins; les Naïades se plaisoient aux bords des rivieres & des fontaines; les Driades préféroient l'ombre & le silence des forêts. Les Dieux quittoient souvent l'Olympe : il

eſt plus plus doux d'être aimé que d'être adoré; & la terre n'auroit été peuplée que de demi-Dieux. Malheureuſement Prométhée, un des Titans, devint amoureux d'une Nymphe; il ne put s'en faire aimer; il étoit fier; ſon amour ſe changea en haine contre toutes les femmes; & ſa jalouſie naturelle contre les Dieux, ſe réveilla. Pour ſe venger, il forma l'homme dont le caractere impérieux & tyrannique annonce aſſez ſon origine Titanne. Jupiter prévit tous les maux que ce nouvel Etre alloit cauſer ſur la Terre; il punit Prométhée, & l'enchaîna ſur le mont Caucaſe. Voilà, ma chere Henriette, l'hiſtoire de ces premiers tems, & telle que nous l'aurions, ſi les femmes n'avoient pas négligé de l'écrire. Vous rêverez peut-être cette nuit que vous êtes une Nymphe, une Driade ou une Naïade; mais vous ne rêverez jamais, quand vous croirez qu'il n'y en avoit aucune plus digne des Dieux que vous.



PRÉFACE.

JAMAIS les danſes, à nos ſpectacles, n'ont été exécutées avec autant de préciſion, de légéreté, de grâces & d'élégance, qu'elles le ſont aujourd'hui; cependant elles ne nous affectent que très-foiblement, parce que ne formant point l'enſemble d'une action, elles ne ſont ordinairement qu'un compoſé de pas & d'attitudes agréables qui ne peignent rien à l'eſprit. L'idée me vint de faire une Comédie où les danſes, intimement liées au ſujet, en feroient partie, & feroient des Scenes auſſi expreſſives, que ſi elles étoient dialoguées. Cette Piece, malgré mes foibles talens, eut le plus grand ſuccès; il engagera ſans doute tous ceux qui travaillent pour le Théâtre, à l'enrichir de ce nouveau genre de Comédie.

ACTEURS.

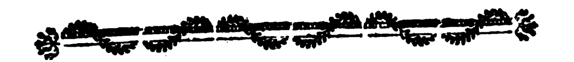
MERCURE.

PROMÉTHÉE.

LA FOLIE.

Acteurs dansans de différens caracteres.

La Scene est sur la terre.



LES HOMMES,

COMÉDIE-BALLET.

Le fond du Théâtre répréſente une forêt, on voit pluſieurs ſtatues au milieu d'un rond d'arbres. Prométhée deſcend du Ciel, un flambeau à la main; Mercure le ſuit.

MERCURE.

JE t'ai vu dérober le feu du ciel, & deſcendre ſur la terre; je t'ai ſuivi; quel eſt ton deſſein?

PROMETHE'E.

Tu le ſauras.

MERCURE.

Je veux le ſavoir à l'inſtant; ſinon je remonte à l'Olympe pour avertir Jupiter...

PROMETHE'E.

Je t'ai cru de mes amis?

MERCURE.

Si tu m'as cru de tes amis, pourquoi donc ne me pas confier ce que tu veux faire?

PROMETHE'E *ironiquement.*

Mercure aime bien les confidences? Allons; il faut ſatisfaire ta curioſité, & te conter mon aventure. Je ſuis devenu amoureux de Minerve; je n'oſois me déclarer; je m'aviſai hier, ſachant

qu'elle devoit venir ſe promener dans cette forêt, de prendre de l'argile, d'en détremper, & de former un grouppe où j'étois repréſenté travaillant à ſa ſtatue. De petits Amours m'entouroient; l'un avec ſon flambeau m'éclairoit ſur mon ouvrage, tandis que les autres me préſentoient les inſtrumens qui m'étoient néceſſaires. Elle arriva comme j'achevois.

MERCURE.

Que dit-elle à la vue de ce galant chef-d'œuvre?

PROMETHE'E.

Elle le conſidéra avec beaucoup d'attention; la joie brilloit dans ſes regards; je me crus au comble de mes vœux; je me jetai à ſes genoux...

MERCURE.

Eh bien?

PROMETHE'E.

Eh bien! Prométhée, me dit-elle, je ne dois pas être moins ſurpriſe qu'offenſée de votre audace; je voudrai bien l'oublier, à condition qu'à la place de ces ſtatues, que je vous ordonne de briſer à l'inſtant, vous en ferez d'autres, vous les animerez du feu du ciel: les temps ſont venus où l'homme doit naître.

MERCURE.

Que veux-tu dire l'homme?

PROMETHE'E.

Oui, l'homme & la femme: c'eſt ainſi qu'elle m'a dit de nommer, lorſque je les aurai animées, ces ſtatues que tu vois, & que j'ai faites pour lui obéir.

MERCURE.

Mais songe donc que ce seroit repeupler la terre.

PROMETHE'E.

Eh! quel mal y aura-t-il qu'elle soit repeuplée ?

MERCURE.

Quoi ? lorsque Jupiter vient de détruire les Titans ?

POMETHE'E.

Il a détruit les Titans qui se confioient sur leur force, bravoient les Dieux, & même oserent leur déclarer la guerre ; mais des êtres aussi foibles que le seront ceux-ci...

MERCURE.

On peut être foible & insolent.

PROMETHE'E.

Oh ! j'assurerois qu'à peine entendront-ils gronder son tonnerre, que nous les verrons tremblans, saisis d'effroi, nous bâtir des temples, nous élever des autels....

MERCURE.

C'est-à-dire, qu'ils nous honoreront par crainte ?

PROMETHE'E.

Et par amour, ayant la raison en partage.

MERCURE.

La raison ?

PROMETHE'E.

Sans doute.

MERCURE.

Crois-moi, borne-les à l'instinct; ils en seront plus raisonnables.

PROMETHE'E.

Tu plaisantes! mais si je te prouvois que leur existence nous sera très-utile.

MERCURE.

Eh! à quoi?

PROMETHE'E.

Ecoute; soit dit entre nous, on s'ennuie souvent dans l'Olympe.

MERCURE.

Oh! souvent.

PROMETHE'E.

Pourquoi nous ennuyons-nous?

MERCURE.

Ma foi, je ne sais; car il me semble qu'étant des Dieux...

PROMETHE'E.

Nous sommes des Dieux, il est vrai, mais soumis au Destin qui se plaît, sans doute, à nous faire sentir que nous ne sommes pas faits uniquement pour nous, & que dans le rang suprême on doit s'occuper du plaisir de faire des heureux: or ces petits êtres répandus sur la terre, nous en procureront à chaque instant les occasions. L'innocence de leurs mœurs, la candeur de leur caractere, leur vertu, leur bonne-foi, leur douceur, la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les autres, les rendront de dignes objets de notre bienveillance.

MERCURE.

J'en doute.

PROMETHE'E.

Pourquoi te prévenir contre eux !

MERCURE.

Pourquoi t'aveugler en leur faveur ?

PROMETHE'E.

Tu n'en peux pas juger, puiſqu'ils n'exiſtent pas encore.

MERCURE.

Je crains que tu n'en juges trop tard, quand ils exiſteront.

PROMETHE'E, *d'un ton d'impatience, en avançant vers une des ſtatues, & l'animant.*

En tout cas, j'aurai obéi à Minerve.

MERCURE.

Et tu te ſeras attiré la colere de Jupiter..... Qu'eſt-ce que cette harmonie ?

PROMETHE'E.

Elle eſt ſans doute occaſionnée par les efforts que fait la flamme céleſte pour pénétrer, s'étendre, & s'inſinuer dans les différentes parties de cette figure.... Vois comme elle commence à ſe mouvoir.... Elle ouvre les yeux.... Le feu divin y brille.... Ne juges-tu pas à propos que nous nous rendions inviſibles, & que nous ne paroiſſions qu'après avoir joui de ſa ſurpriſe à la vue du ciel, de la terre, de ce ruiſſeau, de ces arbres, de cette verdure ?

MERCURE.

Comme tu voudras.

Tandis que cette premiere ſtatue, par ſes attitudes & ſes pas, marque ſa ſurpriſe & ſon admiration, Prométhée, par ſes geſtes, marque combien il eſt ſatisfait de ſon ouvrage, & tâche de faire entrer Mercure dans ſa joie. Il anime une ſeconde ſtatue, qui eſt encore celle d'un homme, & qui exprime, à la vue du ciel & de la terre, les mêmes mouvemens de ſurpriſe que la premiere; enſuite ils s'apperçoivent, courent l'un à l'autre, s'embraſſent & ſe donnent tous les témoignages de l'amitié la plus vive.

PROMETHE'E, *à Mercure qui regarde froidement.*

Quoi? tu parois inſenſible à ce ſpectacle, à cette ſympathie, à cette tendre amitié qui les a d'abord unis!

Il anime une troiſieme ſtatue: c'eſt celle d'une femme; elle ne conſidere qu'un moment le ciel & la verdure; ſes regards tombent & s'arrêtent bientôt uniquement ſur elle; elle examine, avec une ſecrette complaiſance, ſa taille, ſes mains, ſes bras... Elle va ſe mirer dans un baſſin que forme une chûte d'eau au bord de la couliſſe. Celui des deux hommes qui l'apperçoit le premier, court à elle: charmée à ſa vue, elle lui fait d'innocentes careſſes. L'autre, qui eſt reſté au

bord du Théâtre, après les avoir regardés pendant quelque tems, s'approche. Elle lui fait les mêmes careſſes qu'au premier; la jalouſie naît entre eux; la coquetterie de la femme l'augmente; ils deviennent furieux, & ſe menacent. Tandis que l'un, avec une branche d'arbre qu'il a arrachée, pourſuit l'autre hors de la vue du ſpectateur, la femme continue de ſe mirer; ils reparoiſſent avec des maſſues; elle tâche de les adoucir. Après différens mouvemens qui peignent également l'amour, la jalouſie, la coquetterie & la fureur, ils ſortent tous les trois du Théâtre.

MERCURE.

Eſt-ce là leur douceur, & la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les autres? Tu ne parois pas content de tes enfans?

PROMETHE'E.

Mes enfans? Ah! je les renie.

MERCURE.

Peut-être les autres te donneront-ils plus de ſatisfaction?

PROMETHE'E.

Les autres? Quoi? tu me crois aſſez fou pour animer le reſte de ces ſtatues?

MERCURE.

Il ne faut pas te rebuter.

PROMETHE'E.

Eh! ne plaiſante point, lorſque tu me vois

dans l'embarras. Je crains que Jupiter, justement indigné de l'ouvrage, ne veuille m'en punir.

MERCURE.

Je suis ton ami; & je vais te le prouver par un bon conseil. Pour te mettre à l'abri de sa colere, il faut tâcher d'intéresser les Déesses & quelques-uns des Dieux à la sottise que tu viens de faire.

PROMETHÉE.

Et comment veux-tu que je les y intéresse?

MERCURE.

Ecoute: avant que Jupiter, en lançant ses foudres, eût détruit tout ce qui respiroit sur la terre, tu sais qu'il n'y avoit pas une Déesse qui n'eût autour d'elle deux ou trois animaux qu'elle paroissoit aimer à la folie, qu'elle caressoit sans cesse, & qu'elle trouvoit les plus jolis du monde, malgré tous leurs défauts. Ces animaux si chéris ne sont plus; ils ont péri avec les Titans. Il faudra dire à nos Déesses que tu as voulu les en dédommager, en leur consacrant des humains dignes de remplacer les bêtes qu'elles regrettent.

PROMETHÉE.

Ton idée me plaît assez, & pourroit, je crois, réussir.

MERCURE.

Je te réponds du succès: je dois connoître la Cour céleste, & les effets que ne manquent jamais d'y produire la curiosité, la nouveauté,

les goûts de caprice & les fantaisies de mode. Fournis-moi seulement des humains bien ridicules, & ne t'embarrasse pas ; je leur promets des protecteurs. Voyons, examinons, choisissons parmi ces statues ; je devinerai aisément à la physionomie, & sans craindre de me tromper, quel sera le caractere de chacune. Commençons par celle-ci qui est la plus proche, & dont le corps est assez noblement mal fait.... Que dis-tu de cet air, de ces traits ?

PROMETHE'E.

Ma foi, je t'avoue que je ne sais qu'en dire, tant ils me paroissent équivoques, confus, enveloppés ; je n'y vois rien de net ; il me semble que j'y démêle tout-à-la-fois de la présomption & de l'affabilité, de la bassesse & de la hauteur, de l'orgueil & de la souplesse, un sourire perfide à travers un accueil caressant... Faudra-t-il l'animer ?

MERCURE.

Sans doute, & la consacrer à Janus à deux visages.

PROMETHE'E.

J'entends ; ce sera un Homme de Cour.

Il s'approche d'une autre statue.

Voilà une assez jolie tête ?

MERCURE.

Je t'assure que ce n'en sera pas une bonne. Il faudra présenter celui-ci comme une bagatelle, un petit rien assez gentil, qui aura du babil, &

qui sera très-propre à la toilette des femmes, soit pour entrer dans toutes les minuties de leurs ajustemens, ou pour conter la nouvelle du jour.

PROMETHE'E.

A qui le destines-tu?

MERCURE.

Sa taille mince & flûtée, sa tête qu'il tient si droite, ses longs cheveux, & un certain petit air précieux, sémillant & minaudier, me décident.... à Thémis; ce sera un de ses jeunes éleves.

Examinant une troisieme statue.

Oh! regarde cette figure!

PROMETHE'E.

Elle n'est pas prévenante.

MERCURE.

Vois ce front étroit & ce large visage, ces sourcils épais, cet air brusque & trivial, cette taille courte, ces grosses jambes & ces petits bras.... Le beau présent à faire!

PROMETHE'E.

A qui?

MERCURE.

A Plutus.

PROMETHE'E.

Tu es heureux en dédicaces; mais je crains que la flamme céleste n'ait de la peine à pénétrer dans cette masse-là.

MERCURE.

Qu'importe? il suffira de quelques étincelles qui lui donneront le mouvement des mains.

Prométhée anime ces trois statues; l'homme de Cour danse d'un air fastueux, & l'éleve de Thémis, en minaudant. Au son de l'or que le favori de Plutus, qui s'est animé lentement, remue dans son chapeau, l'un & l'autre viennent le flatter & le caresser avec bassesse; il se débarrasse d'eux d'un air brusque; ils le suivent; & tous les trois sortent de dessus la Scene.

MERCURE, *regardant une quatrieme statue, qui paroît celle d'un petit homme vêtu à la Moresque.*

Dis-moi, je te prie, pourquoi cette figure au teint le plus rembruni?

PROMETHE'E.

Ma foi, je ne sais; je ne me rappelle pas même l'avoir faite; je travaillois de caprice; je voulois varier les physionomies; & sur la fin de l'ouvrage j'avois la tête si fatiguée....

MERCURE.

Anime-la: je crois qu'elle nous divertira.

Prométhée la touche de son flambeau; c'est la Folie qui s'élance aussi-tôt en dansant avec un tambour de basque.

MERCURE.

Je n'y connois rien; rendons-nous visibles: la flamme céleste, & sur-tout communiquée par

des Dieux, doit lui donner assez d'idées & de connoissances pour comprendre aisément tout ce que nous lui dirons.

LA FOLIE, *feignant de la surprise en les voyant.*

Ah!... dites-moi, je vous prie, qui suis-je? qu'étois-je? & qui êtes-vous?

MERCURE.

Tu étois, il n'y a qu'un instant, au nombre de ces statues; tu es un homme à présent; nous sommes des Dieux qui t'avons donné la vie.

LA FOLIE.

Je vous suis bien obligé. Apparemment que vous allez la donner à toutes ces autres figures?

MERCURE.

Non. La tienne nous a paru plaisante; nous l'avons animée de préférence.

LA FOLIE.

Comment donc je serai seul?

MERCURE.

Oui.

LA FOLIE.

Eh! que ferai-je seul?

MERCURE.

Tu admireras les merveilles de la Nature.

LA FOLIE.

Admirer..... toujours admirer..... j'aimerois mieux rire.

PROMETHE'E.

Eh bien ! tu riras avec nous.

LA FOLIE.

Avec vous ? Il me ſemble que vous êtes d'un rang trop élevé pour n'être pas triſtes.... De grace donnez-moi des camarades.

MERCURE.

Tu te repentirois bientôt de nous les avoir demandés.

LA FOLIE.

Eh pourquoi ?

MERCURE.

Parce que les animaux de ton eſpece ont le cœur ſi méchant, qu'au lieu de vivre en paix les uns avec les autres, ils ne chercheroient qu'à ſe nuire, à ſe tromper, à s'opprimer, à ſe détruire.

LA FOLIE, *réfléchiſſant.*

Si je ſuis ſeul, je m'ennuierai... ſi j'ai des camarades, j'aurai beaucoup à ſouffrir... Eh mais, la vie n'eſt pas un ſi beau préſent que je croyois !

MERCURE, *s'approchant d'elle.*

Eh bien ! il n'y a qu'à te l'ôter.

LA FOLIE.

Doucement, doucement : raiſonnons.

MERCURE.

Tu es bien inſolent de vouloir raiſonner.

LA FOLIE.

Je ſuis comme vous m'avez fait.

PROMETHE'E.

Jouis des faveurs des Dieux, & ne raiſonne jamais.

LA FOLIE.

Eh bien! ſans raiſonner, permettez-moi de vous demander ſi vous ne pourriez pas empêcher que le cœur des camarades que vous me donneriez, ne fût auſſi méchant que vous le dites?

MERCURE.

Il faudroit y détruire l'amour-propre, l'amour de ſoi-même; & cela n'eſt pas poſſible.

LA FOLIE.

Eh mais, l'amour de ſoi-même doit rendre honnêtes gens?

MERCURE.

Il les rendroit au contraire injuſtes, envieux, médiſans, hautains, orgueilleux....

LA FOLIE.

Orgueilleux! eh de quoi entre animaux de même eſpece?

MERCURE.

Oh! de quoi? *ma ſtatue*, diroit l'un, *a été animée des premieres*; *la mienne*, diroit un autre, *eſt d'une terre rare & choiſie....*

LA FOLIE.

Parlez-vous ſérieuſement?

MERCURE.

Très-ſérieuſement, & ſi nous voulions te détailler toutes les extravagances qui entreroient dans leurs têtes, nous n'aurions jamais fini.

LA FOLIE.

Que toutes ces extravagances de mes chers

camarades me feront rire! Tenez, je ne ſais ſi c'eſt une opération de votre divine préſence; mais je ſens que tout-à-coup mes idées ſe développent au point de me faire imaginer un moyen de me divertir, de bien vivre avec eux, & de m'en faire aimer.

MERCURE.

Eh! quel eſt ce moyen?

LA FOLIE.

Je les aſſemblerai de tems en tems dans quelqu'endroit; & là je copierai, je contreferai leurs airs, leurs façons, leurs défauts, leurs ridicules...

MERCURE.

Tu eſperes t'en faire aimer, en te moquant d'eux!

LA FOLIE.

Sans doute: leur malignité ſera flattée, amuſée de mes portraits; chacun les appliquera à ſes voiſins; & l'amour-propre empêchera qu'aucun ne s'y reconnoiſſe.

PROMETHE'E.

Mercure, voilà un raiſonneur!.. je commence à ſoupçonner... (*Ils examinent de plus près; elle ôte ſon maſque & leur rit au nez.*) Ah!.. Eh c'eſt la Folie!

LA FOLIE.

Elle-même.

PROMETHE'E.

Pourquoi ce déguiſement?

LA FOLIE.

Eh mais, pour me moquer de toi & me divertir un moment, avant que de t'apprendre ce qui vient de se passer dans l'Olympe.

PROMETHE'E.

Jupiter est-il bien irrité ?

LA FOLIE.

Il l'étoit, te menaçoit : j'ai eu la générosité de prendre ton parti ; cela a paru d'abord le trait d'une folle, n'étant pas d'usage, à la Cour céleste, de parler pour quelqu'un qui tombe en disgrâce, fût-il notre bienfaiteur, notre plus intime ami. Prométhée, ai-je dit, a-t-il animé ces statues dans le dessein de nous offenser ? Non; il n'a voulu que plaire à Minerve, à la Déesse de la Sagesse, qui avoit imaginé ces nouveaux êtres, pour avoir le plaisir de les gouverner. Si leur existence est un mal, c'est donc à elle seule qu'il faut s'en prendre; & pour la mortifier & la punir, il n'y a qu'à ordonner que ce sera moi qui les gouvernerai. Voilà mon discours : Jupiter m'a souri; & tout de suite a déclaré qu'il me donnoit dès-à-présent, & à jamais, la direction générale de toutes les têtes de ce monde sublunaire. (*A Mercure.*) Tu me regardes ? Serois-tu un Dieu assez bête, pour ne pas sentir toute la sagesse de ce décret ? Songe donc que si Minerve avoit gouverné les hommes, elle leur auroit inspiré de la douceur, de la modération, les auroit fait vivre tous dans une égale abondance ; qu'alors, n'ayant

pas besoin les uns des autres, chacun seroit demeuré enseveli dans un stérile repos, & que par conséquent l'Univers ne se seroit point embelli; au lieu que leur amour-propre, guidé, échauffé par mon génie, rendra toutes leurs passions vives & agissantes; l'ambitieux dépouillera son voisin, & sera dépouillé par un autre; il faudra des loix, des honneurs, des emplois; il y aura des riches, des pauvres; l'industrie naîtra de l'indigence, & sera la mere des arts, des sciences, du commerce; on bâtira des villes, de superbes palais; la mer se couvrira de vaisseaux.....

MERCURE.

Je crois, ma foi, que la folle a raison.

PROMETHE'E.

Je le crois aussi; & je ne serois plus si fâché contre mon ouvrage, si j'étois sûr que Jupiter me pardonnât.

LA FOLIE.

Eh! ne crains rien. Tous les Dieux ne sont-ils pas intéressés à parler en ta faveur? Vénus Mars, l'Amour, Apollon, Momus, & notre ami Mercure. L'heureux événement pour lui! Parmi les mortelles, il y en aura sans doute de jolies; il a l'esprit souple, adroit, insinuant; Jupiter le députera.....

MERCURE, *d'un ton dédaigneux.*

Je te remercie de l'emploi.

LA FOLIE.

Ah! mon ami, je te vois dans peu de temps

plus en crédit, plus brillant à la Cour céleste, que ceux même qui se sont le plus signalés dans la guerre des Titans.

MERCURE.

On est dispensé de répondre aux discours de la Folie. (*A Prométhée.*) Allons, donne-lui ce flambeau, & remontons à l'Olympe.

Ils partent.

LA FOLIE.

Jusqu'au revoir, Mercure. (*Seule.*) Avant que d'animer ces statues, réfléchissons un peu. Il est de mon honneur, & de celui de mon sexe, que les hommes soient subordonnés aux femmes; mais comme cela pourroit d'abord exciter de la *zizanie*, voyons, cherchons quelques moyens... Je pense... oui... fort bien... à merveilles! & je m'admire! Jupiter tient quelquefois conseil, pendant trois heures, avec toutes les grosses têtes de l'Olympe, sans pouvoir prendre un parti: moi, tout d'un coup, dans la minute, je viens de trouver un arrangement dont les deux sexes seront également satisfaits. Hommes, naissez! & que votre premier hommage à la Folie soit de vous regarder comme des êtres merveilleux & bien supérieurs aux femmes! Emparez-vous des honneurs, des dignités, des emplois & de toutes les apparences de la puissance! Mes cheres compagnes, naissez pour paroître soumises, mais en effet pour commander à ces prétendus Chefs de la société! Je vois le guerrier vous consacrer ses trophées, le Financier

Financier apporter à vos pieds ses trésors, & le Magistrat y déposer sa gravité, sa morgue & la balance de Thémis. Comme les Dieux, vous disposerez des cœurs & serez avec moi les divinités de la terre.

Elle secoue le flambeau; les hommes s'animent, & forment une marche grave & lente.

LA FOLIE.

Voilà donc les hommes sortant des mains de la Nature! Qu'ils ont l'air pesant & grossier! Il faut espérer que mon sexe les polira & leur communiquera un peu de sa vivacité.

Elle anime les femmes sur une musique plus douce & plus légere. Les hommes dont les sens sont aussi-tôt frappés à la vue des femmes, courent à elles avec tout le feu des desirs. Elles se défendent de leurs caresses & les repoussent avec modestie & fierté. On voit arriver quatre petits amours qu'on reconnoît à leurs ailes; le premier a le casque & la cuirasse; le second la perruque quarrée & la robe de Magistrat; le troisieme est doré comme Plutus, & le quatrieme n'a qu'une petite perruque ronde, avec un petit manteau d'Abbé sur l'habit couleur de chair des amours. Ils s'approchent des femmes & leur présentent des guirlandes de fleurs d'un air soumis & respectueux. Ils reprochent ensuite aux hommes, par leurs

gestes & leur danse pitoresque, leurs manieres vives & brusques, & finissent par leur enseigner la façon dont ils doivent s'y prendre pour plaire & se faire aimer. Les hommes, instruits par les amours, se mettent aux genoux des femmes qui les enchaînent avec des guirlandes.

DIVERTISSEMENT.

ARIETTE.

HEUREUX Mortels, nés pour nous obéir,
L'Empire de vos Souveraines
Eſt fondé ſur les loix que diĉte le plaiſir :
Venez, empreſſez-vous de recevoir de chaînes,
Heureux Mortels, nés pour nous obéir.

Air léger.

Le joug que l'on vous impoſe
Eſt ſi léger & ſi doux,
Que votre Vainqueur s'expoſe
A le partager avec vous.
Venez, empreſſez-vous de recevoir des chaines,
Heureux Mortels, nés pour nous obéir.

ARIETTE *légere.*

Chantons, célébrons la Folie;
Le gaieté vole ſur ſes pas;
La volupté naît dans ſes bras;
Et le plaiſir lui doit la vie.
Chantons, &c.

Chaque femme danſe avec l'homme ſur lequel elle a jeté les yeux, avec un air de dignité, qui annonce qu'elle voudra bien en faire un mari.

La

VAUDEVILLE.

SUIVEZ l'Amour & la Foile,
Vous goûterez un ſort charmant :
L'Amour eſt l'ame de la vie ;
La Folie en fait l'agrément.
La Raiſon jalouſe en vain gronde :
Fermez l'oreille à ſes diſcours :
Sans la Folie & les Amours,
Que deviendroit le monde ?

A jeune fillette, une mere
Défend toujours d'aller aux bois :
Mais on ſe rit de ſa colere ;
Et l'on s'échappe en tapinois.
L'Amour fait le guet à la ronde :
Les Sylvains ſont vifs & charmans :
Si l'on écoutoit les mamans,
Que deviendroit le monde ?

Une jeune Actrice.

A mon âge, il eſt difficile
De ſatisfaire votre goût :
Mais pour devenir plus habile,
J'eſſaie à faire un peu de tout.

Regardez-moi d'un œil propice,
Pour encourager mes talens :
Si vous n'étiez pas indulgens,
Que deviendroit l'Actrice ?

Pauvres maris que l'on offense;
Et dont on rit encore après,
Sur les autres prenez vengeance;
Mais n'en vivez pas moins en paix:
Qu'on vous chansonne, qu'on vous fronde;
Ne vous mettez point en courroux:
Messieurs, si vous vous fâchiez tous,
Que deviendroit le monde ?

Content du cœur de ma Bergere
Le mien ne desire plus rien:
Je l'adore, j'ai su lui plaire:
Je goûte le souverain bien.
Notre félicité se fonde
Jusqu'au trépas, sur ce beau feu:
Après nous, il importe peu
Ce que devient le monde.

On ne me veut voir occupée
Que de joujous & de pompons:
On me renvoie à ma poupée
Dès que je fais des questions:
Mais c'est à tort que l'on me gronde:

Si certain desir curieux
Aux fillettes n'ouvroit les yeux,
Que deviendroit le monde?

AU PARTERRE.

Messieurs, quand la Muse comique
A fait pour vous d'heureux efforts,
Votre goût satisfait s'explique
Par le plus charmant des accords.
Vous plaire est notre unique envie;
Vous décidez de nos destins:
Sans ce doux concert de vos mains,
Que deviendroit Thalie?

FIN.

LE DERVICHE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

Repréſentée, pour la premiere fois, ſur le Théâtre Italien, le 15 Septembre 1755.

Cette petite Piece fut très-agréablement reçue & continua de l'être, malgré la mauvaise humeur de quelques prétendus Philosophes, qui crioient que le tableau en étoit trop vif, trop naturel, & qu'on n'auroit pas dû l'exposer au Théâtre. Quoi? on y peut mettre des hommes assez barbares, pour arroser les autels de leurs Dieux du sang de tout Etranger qui aborde dans leur pays *; une Prêtresse qui alloit égorger son frere, & qui l'ayant reconnu, imagine, pour le sauver & s'enfuir avec lui, de faire assassiner un Roi! On peut, dis-je, exposer sur la Scene françoise ces objets de sang, de carnage, & qu'on ne devroit présenter qu'à une Nation féroce, ou qu'on veut rendre telle; & on ne pourra pas y mettre un pauvre Turc, échappé d'un naufrage, & qui se trouvant le seul homme dans une Isle, avec six jeunes filles, se recueille dans la *joie* de son cœur, & se prépare à les épouser toutes les six! Quelle bizarrerie!

---

* Iphigénie en Tauride, qu'on jouoit alors, & autres Tragédies, & même de prétendus Drames Bourgeois, où l'action est aussi atroce.

ACTEURS.

OSMIN.

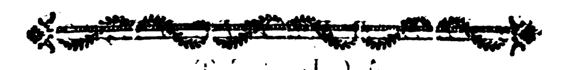
ACHMET.

SÉLIM.

FATIME.

SIX JEUNES FILLES.

La Scene est dans une Isle déserte.



LE DERVICHE, COMÉDIE.

Le fond du Théâtre représente la mer, qui est encore fort agitée; l'Orchestre en imite le bruit. On voit trois hommes qui paroissent & disparoissent au milieu des flots, & qui sont enfin jetés par une vague sur le rivage.

SCENE PREMIERE.

OSMIN, ACHMET, SÉLIM.

ACHMET.

Je n'en puis plus!

SELIM.

J'ai le corps tout brisé!

ACHMET.

Quelle horrible tempête!.... (*A Osmin.*) Je crois que tu ris?

OSMIN.

Sans doute, je ris; nous étions près de cinq cents dans le vaisseau; n'est-il pas plaisant que trois coquins comme nous soient les seuls qui n'aient pas péri?

ACHMET.

Notre sort n'en sera peut-être que plus affreux.

OSMIN.

Eh mais, si tu le crois, voilà la mer; qui t'empêche de te noyer?

ACHMET.

Que tu plaisantes mal-à-propos! Savons-nous par qui cette isle est habitée?

OSMIN.

Que nous importe?

ACHMET.

Que nous importe?

OSMIN.

Oui, que nous importe? Etions-nous dans notre patrie des personnages riches, considérables, accoutumés à la mollesse & aux plaisirs? Non; notre destinée nous assujettissoit à des maîtres plus ou moins durs; il me semble qu'il est assez égal de recevoir la bastonnade ici, ou de l'avoir ailleurs.

ACHMET.

Mais.....

OSMIN.

Mais, mon ami, quand on est obligé de servir, de travailler, & qu'on n'a pour vivre que ses bras & ses jambes, tous les pays doivent être indifférens.

ACHMET.

Songe donc que cette Isle est peut-être habitée par des Anthropophages.

OSMIN.

Qu'eſt-ce que des Anthropophages?

ACHMET.

Ce ſont des hommes aſſez ſauvages, aſſez barbares pour manger leurs ſemblables.

OSMIN.

Façon de parler : j'ai couru le monde; j'ai entendu dire par-tout que les gens de juſtice & de finance, les grands ſeigneurs & leurs valets, mangeoient le peuple; ce n'eſt qu'à ces Anthropophages-là qu'il faut croire. D'ailleurs ſi l'on veut nous manger, nous nous défendrons.

ACHMET.

Eh! comment nous défendre? On commencera par nous tuer.

OSMIN.

Eh! que t'importe, animal, qu'on te mange quand tu ſeras mort?

SELIM, *qui s'étoit un peu éloigné pour parcourir la côte, revient les joindre.*

Mes amis, je viens de voir derriere ce rocher....

ACHMET, *tout tremblant.*

Un homme?

SELIM.

Non, mais la chaloupe du vaiſſeau que les vagues ont jettée aſſez avant ſur le rivage. Voici mon avis; il faut que l'un de nous aille reconnoître le pays; & ſur ce qu'il aura vu, nous prendrons notre parti. Je me chargerois volon-

tiers de la commission, si je n'avois pas éprouvé en plusieurs occasions, que, lorsque la peur me saisit, il se répand sur mes yeux un nuage qui m'empêche de distinguer les objets.

OSMIN *à Achmet.*

Et toi?

ACHMET.

Suppose que je suis aussi poltron que lui.

OSMIN.

J'entends; c'est moi qui dois aller à la découverte.

SELIM.

Nous te déférons cet honneur; va, mon ami; va, tandis que nous tâcherons de repousser la chaloupe à la mer.

OSMIN.

Si je rencontre quelque Anthropophage & qu'il m'attaque, il sera, je crois, inutile que je vous appelle à mon secours?

ACHMET *fièrement.*

Le danger d'un camarade qui s'expose pour nous, nous donnera du courage: appelle, mon ami, appelle. (*Bas à Sélim.*) Ce sera un signal pour nous jeter vîte dans la chaloupe & prendre le large.

Ils s'en vont.

SCENE II.

OSMIN, *seul.*

J'AI presqu'autant de peur que ces deux marauts-là ; & je ne parois plus hardi, que parce que je suis persuadé que cette isle n'est point habitée. En effet, si elle l'étoit, je remarquerois sur le sable des pas d'hommes... je n'en vois point... tâchons d'arriver à cet arbre ; il est très-élevé, bien touffu ; je monterai jusqu'au haut, d'où j'observerai... je crois que j'entends marcher... je frissonne... il faut que l'homme se connoisse bien méchant, pour craindre de rencontrer son semblable !... on vient... j'apperçois... fuirai-je ?.. je me rassure un peu ; c'est une femme.

SCENE III.

OSMIN, FATIME.

FATIME.

QUE vois-je !.. ô Ciel ! seroit-il possible !... un homme !..

OSMIN, *d'une voix tremblante.*

Oui, Madame, un homme...

FATIME.

Et un Musulman ! car à votre habillement je juge que vous l'êtes ?

OSMIN.

Oh ! très-Musulman, Madame.

FATIME.

Un homme dans ces lieux ! n'est-ce point une illusion ?

OSMIN.

Non, Madame, non; mais il sembleroit à votre surprise que vous n'êtes pas accoutumée à voir des hommes ?

FATIME.

Hélas ! il n'y en a pas un seul dans cette isle !

OSMIN.

Comment ! qu'entends-je ! oh ! je n'ai plus de peur. Parbleu, elle est fraîche & encore assez jeune; voilà mon courage tout revenu C'est apparemment, comme moi, par un naufrage, que vous vous trouvez ici ?

FATIME.

Non, mon mari étoit marchand d'esclaves : nous avions voyagé dans toute la Géorgie où il en avoit acheté plusieurs. Ordinairement plus elles sont belles, plus l'espérance d'être présentées à des Bachas, au Grand-Visir, au Sultan même, les rend fieres & dédaigneuses, & par conséquent sages & réservées : malheureusement les nôtres étoient moins ambitieuses que coquettes ; leurs agaceries attiroient sans cesse

dans notre chambre tous les Officiers du vaisseau, où nous nous étions embarqués pour retourner à Constantinople. Un jour que nous avions eu, mon mari & moi, une querelle très-vive avec le Capitaine, ce méchant homme nous fit prendre, nous fit mettre dans la chaloupe avec un bon Derviche qui avoit toujours pris notre parti; & l'on nous abandonna tous les trois dans cette isle déserte.

OSMIN.

Tandis que ce traître de Capitaine continua de voguer avec les belles esclaves?

FATIME.

Oui. Mon mari, qui d'ailleurs étoit malade depuis quelque-temps, succomba bientôt à l'horreur de notre situation: ma mort eût suivi de près la sienne sans les soins & les exhortations du bon Derviche.

OSMIN.

Il étoit jeune, ce bon Derviche?

FATIME.

Il avoit plus de quatre-vingts ans.

OSMIN.

Quatre-vingts ans! cela ne fait pas honneur à votre douleur; il paroît que vous étiez aisée à consoler.

FATIME.

Nous perdimes, il y a un mois, ce bon vieillard, à qui nous avions tant d'obligations, mes petites compagnes & moi.

OSMIN.

Qu'appelez-vous vos petites compagnes ?

FATIME.

Ordinairement un marchand d'esclaves qui fait son négoce, en achete quelques-unes qui n'ont encore que cinq ou six ans; elles ne sont pas cheres à cet âge là, attendu les risques qu'il y a à courir sur leur beauté....

OSMIN.

Et que d'ailleurs il faut les attendre. Eh bien ?

FATIME.

Eh bien, mon mari en avoit acheté six. Le perfide Capitaine pensa sans doute qu'elles ne pourroient servir qu'à l'embarrasser; il eut la barbarie de les faire mettre avec nous dans la chaloupe.

OSMIN.

Et elles sont ici ?

FATIME.

Oui : la plus âgée peut avoir à présent seize ans.

OSMIN, *avec les transports de la joie la plus vive.*

O ! grand Mahomet, je me prosterne devant toi ! tu as daigné jetter un regard de bienveillance sur ton serviteur.... Six jeunes filles !

FATIME.

L'air de cette isle est très-bon; les fruits y sont délicieux; on rencontre de tous côtés d'agréables boçages, de petits ruisseaux, & des grottes charmantes. Nous habitons une de ces grot-

tes à cent pas d'ici dans le vallon au-dessous de cette colline. Mes petites compagnes ont appris du bon Derviche à faire des arcs & des fleches dont elles se servent avec beaucoup d'adresse; elles sont à présent à la chasse; mais je les aurai bientôt rassemblées; allons, je vais vous conduire.

OSMIN.

Indigne Musulman que je suis, tandis que le Prophete me comble de ses grâces, j'ai oublié de faire la priere & l'ablution du matin! permettez-moi de m'acquitter de ce devoir; allez toujours devant; annoncez-moi à nos petites amies; je ne tarderai pas à vous joindre.

FATIME.

Je vous laisse & vais donc vous attendre. Quelle sera la joie de ces pauvres enfans!

SCENE IV.

OSMIN, *seul.*

J'Ai imaginé fort à-propos un prétexte pour l'éloigner; j'apperçois mes deux camarades qui viennent sans doute pour examiner de loin si quelque Anthropophage ne m'a point mangé; ils ne marchent qu'à pas tremblans & suspendus... ils avancent... ils s'arrêtent... la crainte glace leurs cœurs, tandis que le mien nage dans la joie... Allons, allons, débarrassons-nous vîte de ces deux marauts.

SCENE V.

OSMIN, ACHMET, SÉLIM.

OSMIN, *courant à eux, en affectant tous les mouvemens d'une frayeur extrême.*

AH! mes amis, je ſuis ſaiſi d'épouvante & d'horreur!

ACHMET.

Qu'as-tu donc vu?

OSMIN.

J'ai monté au haut de cet arbre.... les habitans de cette iſle ſont raſſemblés dans la plaine au-deſſous de cette colline.... leur taille eſt énorme.... ils ſont nus.... ils ont la peau rougeâtre, des écailles ſur le dos, de groſſes mains crochues, de longues oreilles, de grandes dents, & la bouche ſi large qu'elle ſeule fait trembler. J'ai d'abord deviné qu'ils célébroient quelque fête barbare; ils faiſoient des bonds, des ſauts, & hurloient de temps-en-temps tout à la fois. J'ai diſtingué au milieu d'eux trois Blancs; & j'ai cru reconnoître notre Capitaine, notre Lieutement & le Pilote. Vous ſavez qu'ils avoient ſauté dans la chaloupe, voyant le vaiſſeau prêt à périr; apparemment que la tempête les a jetés ſur cette funeſte côte.... hélas, quel ſpectacle affreux!...

ACHMET.

Ces exécrables Insulaires les ont mangé!

OSMIN.

Ils n'en mangeront que deux; le troisieme étoit destiné pour servir de victime & de pâture à l'horrible Divinité qu'ils adorent; il avoit sur la tête une couronne de fleurs; il étoit lié & couché à l'entrée d'une caverne, d'où j'ai vu sortir un serpent monstrueux qui l'a dévoré.

SELIM.

Tu me fais frémir!...

ACHMET.

Tout mon sang se glace dans mes veines!...

SELIM.

Fuyons vîte....

ACHMET.

Jettons-nous promptement dans la chaloupe...

OSMIN.

Arrêtez un instant; écoutez-moi, mes amis. Un de ces sauvages qui portoit un grand panier rempli de fruits & de gâteaux, est venu s'asseoir à vingt pas de l'arbre où j'étois caché; il s'est endormi; approchons-nous doucement; & tâchons de lui attraper son panier.

ACHMET.

O Ciel, s'il s'éveilloit!

OSMIN.

Il faut espérer qu'il ne s'éveillera pas; songez que nous n'avons ni vivres ni provisions.

ACHMET.

Il est vrai; mais j'aime mieux mille fois cou-

rir le risque de mourir de faim, que de m'exposer à être mangé par un serpent.

OSMIN.

Je vois que la poltronerie ne raisonne point. Allons, je veux bien encore m'exposer seul; je n'exige pas même que vous restiez ici; je vous demande seulement que la rame à la main & prêts à voguer, vous teniez la chaloupe assez proche du rivage, pour que je puisse vîte m'y jetter en cas que je sois poursuivi.

ACHMET.

Faudra-t-il t'attendre long-temps?

OSMIN.

Au bout d'un demi-quart-d'heure, si vous ne me voyez pas revenir, ce sera une marque que j'aurai été pris ou tué, & vous ferez bien de vous éloigner au plus vîte.

SELIM.

Ton air riant & ton intrépidité m'étonnent?

OSMIN.

Ma foi, mes amis, on ne meurt qu'une fois dans la vie. Allez; nous n'avons point de temps à perdre; embrassez-moi; je me recommande à vos bonnes prieres.

Ils s'embrassent & s'en vont.

SCENE VI.

OSMIN, *seul.*

M'EN voilà délivré; je suis sûr qu'ils ne m'accorderont pas même le demi-quart d'heure. Considérons à présent tout à notre aise notre heureuse & brillante destinée. Cette isle est à moi; je puis me flatter d'y régner un jour sur une postérité qui, je crois, sera nombreuse; je serai le fondateur d'une monarchie. Barbares conquerans, qui détruisez des villes, qui ravagez les campagnes, qui prodiguez le sang de vos sujets, c'est en donnant la vie aux miens, c'est en me promenant sur des gazons fleuris avec six jeunes filles, c'est en me reposant avec elles au milieu des bocages, dans une grotte, au bord d'une fontaine, que je jetterai les fondemens de mon empire! On pourra m'appeller à juste titre le pere de mon peuple. Je n'ai que vingt-cinq ans; à l'âge de quatre-vingts, par un calcul exact & digne d'un bon Musulman, je pourrai voir monter le nombre de mes descendans jusqu'à douze cents cinquante-cinq, tant mâles que femelles.

SCENE VII.

OSMIN, FATIME.

FATIME.

J'AI rencontré mes petites amies qui revenoient de la chasse : je leur ai annoncé la compagnie que le Ciel leur envoie. Elles ont absolument voulu venir au-devant de vous ; il leur sembloit qu'elles ne vous verroient jamais assez tôt ; mais quand elles n'ont plus été qu'à quelques pas d'ici, elles se sont arrêtées : les voyez-vous se montrer & se cacher derriere ces arbres avec un innocent & timide embarras ?

OSMIN.

Je cours à elles.

Il les amene & leur parle à chacune tour-à tour. A la premiere.

Pourquoi vous cachiez-vous ?

LA PREMIERE.

Je ne sais.

A la seconde.

Est-ce que vous ne vouliez pas que je vous visse ?

LA SECONDE.

Je ne dis pas cela.

A la troisieme.

Vous êtes toute émue ?

LA TROISIEME.

Il eſt vrai.

A la quatrieme.

Il ſemble que vous ne voulez pas me regarder ?

LA QUATRIEME.

C'eſt que vos regards m'embarraſſent.

A la cinquieme.

La jolie taille ?

LA CINQUIEME.

Oh ! point du tout.

LA SIXIEME, *à qui il veut baiſer la main.*

Laiſſez, laiſſez donc.

FATIME.

Dans la premiere ſurpriſe & le trouble où elles ſont, vous ne pouvez guere vous attendre à d'autres réponſes.

OSMIN.

Je ſuis moi-même ſi troublé, ſi enchanté que je ne ſais que leur dire; je voudrois leur parler à toutes à la fois... Non, le ſerrail de notre auguſte Sultan, ne renferme pas tant de charmes!

FATIME.

Je leur ai appris à faire des eſpeces de flûtes avec des roſeaux, & de petits tambourins avec l'écorce des arbres; allons, mes petites compagnes, par vos danſes & vos chants, célébrez l'arrivée de cet heureux Muſulman.

Quatre danſent, tandis que les deux autres,

adossées aux arbres qui sont au bord de la coulisse, paroissent jouer de la flûte & du tambourin.

Eh bien! qu'en dites-vous?

OSMIN.

Je me crois transporté dans le paradis du Prophete....

SCENE VIII.

OSMIN, FATIME, LES SIX JEUNES FILLES, ACHMET, *SÉLIM.*

ACHMET.

C'Est dans son enfer qu'il te transportera, scélérat!

SELIM.

Indigne fourbe!

OSMIN.

Ah! vous voilà, mes amis? Je vous croyois en pleine mer.

ACHMET.

Voilà donc ces monstres qui ont la peau rougeâtre, des écailles sur le dos, de grosses mains crochues, de longues oreilles, la bouche si large, & de si grandes dents qu'elles seules font trembler.... Ah! coquin!

SELIM.

Quand je t'ai dit que ton air riant & ton intrépidité m'étonnoient, c'est que je commençois à m'appercevoir que tu voulois nous jouer; je lui ai communiqué mes soupçons; nous nous sommes cachés derriere ce rocher; nous avons tout vu, tout entendu.

ACHMET.

Sélim, il faut lier, attacher ce maraut-là à cet arbre, nous asseoir ici, manger, nous réjouir, célébrer & consommer à sa vue nos mariages avec ces jeunes filles.

SELIM.

La vengeance seroit douce & plaisante.

OSMIN.

Parlons tranquillement, sans nous échauffer; de quoi vous plaignez-vous?

ACHMET.

Tu le demandes, impudent, après tous tes mensonges, après avoir voulu nous envoyer périr de misere en mer?

OSMIN.

Ne me suis-je pas chargé d'aller à la découverte dans cette isle où vous n'osiez avancer? Elle pouvoit être habitée par des sauvages qui m'auroient massacré; elle est donc le prix de mon courage & des dangers que je bravois; c'est mon Royaume, c'est ma conquête dont j'ai cru devoir vous éloigner....

ACHMET, *prenant un bâton.*

Ah! vous êtes un Souverain! Votre Majesté

voit-elle ce bâton ? Le voit-elle ? Il va vous chasser tout-à-l'heure de vos Etats.

SELIM, *l'arrêtant.*

Ma foi, mon ami, écoute; sa fourberie ne lui a pas réussi; il vaut mieux en rire & lui pardonner.

ACHMET.

Lui pardonner ?

SELIM.

Tiens, si nous avions été à sa place, peut-être aurions-nous fait comme lui; la possession de six jeunes filles est bien tentante ! pardonnons-lui, te dis-je.

ACHMET.

Il me paroît que tu es clément.

SELIM.

Viens avec moi chercher ces aimables enfans que la colere où elles nous ont vus, a fait fuir; amenons-les ici, & soyons assez généreux, pour vouloir bien que le sort les partage entre nous trois.

ACHMET, *à Osmin.*

Allons, puisqu'il le veut, je consens à te pardonner; mais, par la mort, si tu cherches encore à nous jouer quelque tour, prends-garde à toi.

SCENE IX.

OSMIN, FATIME.

OSMIN.

Il faut avouer que j'ai bien du malheur !

FATIME.

Il me femble au contraire que vous êtes fort heureux; je ne croyois pas que les chofes fe pafferoient fi tranquillement.

OSMIN.

Au lieu de cette vie délicieufe que je me flattois de mener ici, je ferai fans ceffe dévoré de regrets.

FATIME.

Eft-ce que parmi ces jeunes filles il y en a une qui vous plaît plus que les autres, & que vous craignez que le fort ne vous la faffe pas tomber en partage ?

OSMIN.

Eh non ! Madame, non ; toutes les fix m'ont paru charmantes; toutes les fix m'ont également plu ; j'ai compté fur toutes les fix; & voilà la caufe de mon défefpoir. Vous m'avouerez qu'il feroit bien cruel d'en perdre quatre tout-à-la-fois.

FATIME.

Cependant il faut bien vous y réfoudre.

OSMIN.

Du moins, si ces deux marauts-là n'étoient venus que quelques heures plus tard, ce seroit une espece de consolation, & encore.... Non, Madame, non, je connois mon cœur; il ne s'y résoudra jamais.

FATIME.

Le bon cœur!

OSMIN.

Il faut absolument que je les aie toutes les six; & je les aurai; je l'ai dans l'idée.

FATIME.

Et! comment les aurez-vous? Par quel moyen pouvez-vous espérer que vos camarades vous les céderont?

OSMIN.

Oh! j'ai eu bien des femmes qu'on ne me cédoit pas.... (*Appercevant une robe au pied d'un arbre.*) Qu'est-ce que ce vêtement?

FATIME.

Mes petites compagnes l'ont apporté, croyant que vos habits étoient encore mouillés; c'étoit la robe de ce bon Derviche dont je vous ai parlé.... de quoi riez-vous?

OSMIN.

De l'expédient, de l'idée qui me vient.... mais, voici mes deux rivaux; chut, Madame, soyons amis; & si vous me devinez, ne me trahissez pas.

SCENE X & derniere.

FATIME, OSMIN, ACHMET, SÉLIM, LES SIX JEUNES FILLES.

ACHMET.

VENEZ, approchez, charmant petit troupeau.

SELIM.

Plus je les regarde, plus je sens que mon cœur seroit dans l'embarras, s'il falloit choisir entr'elles.

ACHMET, *à Osmin.*

Allons, tirons au sort.

OSMIN, *d'un ton hypocrite & mortifié.*

Partagez entre vous ces aimables épouses; j'y ai renoncé.

ACHMET.

Tu y as renoncé?

OSMIN.

Oui.

ACHMET.

Eh mais, tant mieux.

OSMIN.

Mes yeux se sont tout-à-coup desillés à la vue

de cette robe que notre grand Prophete a fait sans doute rencontrer sous mes pas; elle appartenoit à un solitaire qui dans cette isle passoit sa vie à mortifier ses sens. Il m'a semblé qu'il m'apparoissoit; qu'il me présentoit le tableau des égaremens de ma vie passée; qu'il me disoit : malheureux, notre grand Prophete t'a tiré du sein des flots prêts à t'engloutir; & dans l'instant même ton cœur ne s'est occupé que d'objets terrestres & périssables; tu as médité une indigne trahison contre tes deux camarades; repens-toi; tâche de fléchir le courroux du Prophete; sois ici mon successeur; je te laisse mon manteau !

Il se vêtit de la robe.

Mes amis, je me fais Derviche.

Aux jeunes filles.

Tendres colombes, lorsque quelque inquiétude, quelque jalousie, quelque chagrin inévitable dans le mariage, troublera votre repos, je vous permets de venir me demander mes charitables conseils; je ferai mes efforts pour remettre le calme dans votre ame; & vous trouverez toujours en moi un consolateur.

Il s'en va.

ACHMET.

J'ai toujours pensé que ce garçon-là feroit une bonne fin.

SELIM.

Son discours m'a touché, m'a attendri.

ACHMET.

Je te conseille d'imiter son exemple.

SELIM.

Je n'en ai pas la force.

ACHMET.

Ni moi non plus. Allons, nos cheres épouses, chantons, dansons, réjouissons-nous.

FATIME, *à part.*

Les pauvres dupes qui ne pensent pas qu'un homme ne se fait ordinairement Derviche, & ne renonce à avoir des femmes à lui, que parce qu'il compte sur celles des autres !

FIN.

LE FINANCIER,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 20 Juillet 1761.

M 6

UNE aventure à laquelle j'eus quelque part, me fit naître l'idée de cette Comédie. J'y attaque un vice qui n'est que trop ordinaire aux gens dans l'opulence. Il m'a paru qu'on y a trouvé de l'intérêt, une morale sans étalage & sans être apprêtée, le style le plus simple, avec de la vivacité dans le dialogue, & sur-tout tant de naturel dans les caracteres, & un si grand air de vérité dans toute l'action, qu'il sembloit que ce n'étoit point un tableau qu'on voyoit, mais les personnes & l'action même. Le Lecteur trouvera peut-être que cette Piece est un peu courte ; mais les Scenes sont-elles tronquées, mal filées? L'action n'est-elle pas aussi remplie qu'elle doit l'être? Les Acteurs ne disent-ils pas tout ce qu'ils doivent dire? & ce qu'ils diroient de plus, ne seroit-il pas superflu & de pur remplissage?

Les Comédiens voulant remettre au Théâtre *la Colonie* & *le Rival supposé*, les redonnerent avec cette Comédie qui n'y avoit point encore paru; ces trois Pieces, dans trois genres différens, précédées d'un Prologue, remplirent tout le Spectacle. Le tout fut très-applaudi. Ensuite on les donna séparément, c'est-à-dire, chacune après une Tragédie; il m'a semblé qu'elles avoient eu le même succès.

ACTEURS.

ALCIMON.

LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

GÉRONTE.

HENRIETTE.

FRONTIN.

La Scene est dans une maison de campagne d'Alcimon.



LE FINANCIER,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

MON très-cher Chevalier, je ne te comprends pas. Alcimon eſt un riche Financier; il a acheté, depuis cinq ou ſix mois, ce magnifique château; il compte y venir ſouvent; il paroît aimer la dépenſe, les plaiſirs. Tu as, pour tout bien, une petite terre à une lieue d'ici; elle ne te rapporte au plus que trois ou quatre mille livres de rente. Pourquoi te brouiller avec cet homme opulent? Pourquoi ne vouloir pas profiter des agrémens que peut te procurer ſon voiſinage?

LE CHEVALIER.

Ah! ne me parle pas de lui; il m'a indigné!

LE MARQUIS.

Comment?

LE CHEVALIER.

Comment? On raccommode le grand châ-

min au bout de son avenue : hier matin, l'essieu de votre chaise y rompit. Aussi-tôt il court, il s'empresse ; il vous demande vingt fois si vous n'êtes point blessé ; vous lui répondez vingt fois que vous ne l'êtes pas ; il vous le redemande encore ; il se félicite ensuite de ce léger accident qui lui procure le plaisir de vous recevoir chez lui....

LE MARQUIS.

Eh bien ? Apparemment que tu ne trouves pas mauvais qu'il m'ait fait toutes ces politesses ?

LE CHEVALIER.

Non ; mais hier au soir, à la nuit, un carrosse de voiture verse au même endroit où l'essieu de votre chaise avoit rompu le matin. On vient le lui dire, & qu'on en a tiré un vieillard si foulé, si incommodé de sa chûte, qu'à chaque instant il perd connoissance : quelle espece d'homme est-ce, demanda-t-il ? Vous savez que je lui répondis qu'il ne s'agissoit pas de savoir quelle espece d'homme c'étoit, mais que c'étoit un homme.

LE MARQUIS.

Avoue que tu lui dis cela d'un ton bien dur ?

LE CHEVALIER.

Eh ! mon ton pouvoit-il être trop dur, lorsque je voyois que présumant qu'un homme dans un carrosse de voiture, n'étoit apparemment que quelque petit bourgeois, il alloit dire que le village n'étoit pas éloigné, & qu'il pouvoit

s'y faire porter? J'eus le plaisir de faire rougir son ame. Il ordonna qu'on allât prendre ce vieillard, & qu'on lui donnât une chambre. Mais ne croyez pas qu'il soit allé le voir, ni qu'il ait même demandé s'il se trouvoit mieux ou plus mal. S'intéresse-t-on à la santé d'un homme qui n'a pas une certaine apparence!

LE MARQUIS.

Voilà donc ce qui te révolte contre Alcimon?

LE CHEVALIER.

Oui; car enfin vous connoissoit-il?

LE MARQUIS.

Non; nous ne nous étions jamais vu; mais quand ma chaise rompit, on alla lui dire mon nom.

LE CHEVALIER.

Ainsi il accourt à vous; il s'empresse, parce que vous faites une figure brillante dans le monde; tandis que faute d'un léger secours, il alloit laisser périr un malheureux vieillard au bout de son avenue, parce que ce vieillard n'est peut-être qu'un petit marchand? Cela marque une ame naturellement dure, & que l'orgueil de l'opulence endurcit encore.

LE MARQUIS.

Eh, que t'importe son ame? Vit-on avec l'ame des gens? Un homme est en place; un autre tient une bonne maison; c'est avec la place, c'est avec la bonne maison que l'on vit.

LE CHEVALIER.

Oh! pour moi, je ne me suis jamais soucié

de me lier qu'avec les personnes que j'estimois.

LE MARQUIS.

Parbleu, si l'on pensoit ainsi dans le monde, le cercle de chaque société deviendroit diablement étroit... Mais, qu'est-ce que cette jolie personne? Elle ne s'étoit point encore montrée. Alcimon en a-t-il ici beaucoup comme celle-là?

LE CHEVALIER.

Vous faites d'elle un jugement très-faux. Il ne l'a pas même vue. C'est la fille de ce vieillard qui versa hier au soir si malheureusement.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE, *au Chevalier.*

Monsieur, je viens vous remercier de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à l'accident de mon pere.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, j'ai envoyé ce matin savoir de ses nouvelles; on m'a dit qu'il avoit assez bien passé la nuit.

HENRIETTE.

Beaucoup mieux que je n'osois l'espérer.

Mais, Monsieur, on vient de m'apprendre que ce château appartient à M. Alcimon ?

LE CHEVALIER.

Oui.

HENRIETTE.

Hélas ! Monsieur, c'est à lui que nous avons affaire. Nous venons d'une province éloignée ; nous allions le chercher à Paris ; nous n'en sommes point connus. Si vous vouliez nous présenter ?

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, je serois charmé de vous obliger ; mais j'ai trop de répugnance à paroître lui demander la moindre chose.

HENRIETTE.

Eh ! Monsieur, ne nous refusez pas. Voilà notre mémoire. Lisez-le, de grâce, lisez-le, Monsieur : vous verrez par les attestations qui y sont jointes, que mon pere est incapable d'en imposer sur ces malheurs ; & qu'il mérite qu'on y soit sensible.

LE CHEVALIER, *après avoir lu.*

Je vois, Mademoiselle, qu'en effet il a essuyé des revers bien cruels, & qu'en dernier lieu il se trouvoit réduit à l'emploi de la recette d'un petit bureau dans votre province ; que des voleurs sont entrés de nuit chez lui, & ont emporté deux mille écus qui étoient dans sa caisse.

HENRIETTE.

Nous ne demandons point à ne pas supporter cette perte, quelque considérable qu'elle soit

pour nous. Mon pere prie seulement M. Alcimon de ne le pas poursuivre, de ne lui point ôter son emploi, & de lui donner du tems. Ah! Monsieur, s'il étoit inexorable, que deviendroit mon malheureux pere ?

LE CHEVALIER.

Marquis, si vous avez de l'amitié pour moi, chargez-vous de ce mémoire.

LE MARQUIS.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

Mais, recommandez-le vivement, fortement.

LE MARQUIS.

Oh ! très-fortement !

LE CHEVALIER.

Vous me le promettez ?

LE MARQUIS.

Je te le promets.

HENRIETTE, *au Marquis.*

Monsieur, je vais annoncer à mon pere la protection dont vous voulez bien nous honorer. Hélas ! il y a long-tems qu'il n'a eu un instant de joie & de contentement !

LE MARQUIS.

Comptez sur moi, Mademoiselle.

(*Le Chevalier & Henriette sortent*)

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul.*

CETTE fille eſt jolie; mais très-jolie! Son air de douceur & d'innocence m'a d'abord frappé. Une pareille Suppliante aux pieds d'un Financier, ſeroit une proie que certainement il ne laiſſeroit pas échapper. Gardons-la pour nous: je veux qu'avant huit jours, quand elle paroîtra aux promenades & aux ſpectacles, tous mes amis me l'envient & me demandent où j'ai fait cette découverte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

MONSIEUR, votre chaiſe eſt raccommodée.

LE MARQUIS.

Ecoute; il y a une poſte dans le prochain village?

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Vas-y promptement, & tâche d'y trouver une chaise à deux.

FRONTIN.

Eh, pour qui?

LE MARQUIS.

De quoi te mêles-tu? fais ce que je t'ordonne.

FRONTIN.

Je rêve.... oh! ma foi, je soupçonne.... elle étoit avec vous, il n'y a qu'un moment.... oui.... je parierois que c'est pour elle.... vous souriez? J'ai deviné. Parbleu, Monsieur, cette affaire a été bientôt conclue! Ah! que la physionomie des filles est trompeuse! Elle a l'air si réservé, si timide, si modeste! Mais, Monsieur, vous n'entrerez pas sans doute avec elle dans Paris? Apparemment que c'est moi qui l'emmenerai dans la chaise à deux?

LE MARQUIS.

Maraut!... Elle y sera avec son pere.

FRONTIN.

Elle disoit qu'ils avoient affaire à M. Alcimon?

LE MARQUIS.

Il ne l'a pas vue; & j'espere qu'il ne la verra pas.

FRONTIN.

J'entends. A propos de ce M. Alcimon, je l'ai connu il y a trois ou quatre ans; je ne me souviens pas du nom qu'il portoit; mais il ne s'appelloit pas ainsi.

LE MARQUIS.

En achetant, il y a cinq ou fix mois, cette terre & ce château, apparemment qu'il en a pris le nom, qui valoit mieux que le fien.

FRONTIN.

Morbleu, Monfieur, cela crie vengeance! Le luxe & les richeffes ont confondu tous les états. On ne connoît plus les gens ni à leurs noms, ni à leurs habits. Je vois tous les jours des fils de marchands.

LE MARQUIS.

Eh! faquin, au-lieu de m'impatienter par tes mauvais propos, vas où je te dis; & tâche de revenir promptement.

FRONTIN.

J'y vais, Monfieur, j'y vais; ne vous fâchez pas.

(*Il fort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, *feul.*

DEPUIS quelques années, tout le monde eft philofophe, & jufqu'aux valets moralifent.... Mais, voici mons Alcimon. Il m'a fait bien des politeffes & fort bonne chere; je veux m'amufer un peu à le mortifier, & en même temps ache-

ver de le piquer contre le Chevalier, afin qu'ils ne se voient pas avant que je me sois arrangé avec la petite personne.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ALCIMON.

LE MARQUIS.

J'ALLOIS vous chercher pour vous remercier de toutes vos bonnes façons; j'en suis comblé; ma chaise est raccommodée; je pars pour Paris; je compte que cet hiver nous nous y verrons souvent.

ALCIMON.

Rien ne me flatteroit davantage; mais on ne peut guere espérer de vous posséder qu'en passant, vous autres Messieurs à bonnes fortunes, à grandes aventures....

LE MARQUIS.

Mon très-cher Alcimon, j'entrai dans le monde à seize ans; j'en ai vingt-six. J'ai assez vécu pour nos héroïnes de la Cour & de la Ville; il est temps que je vive pour moi. J'affichois le plaisir, sans le goûter; je veux désormais le goûter, sans l'afficher; je me consacre aux petits soupers avec trois ou quatre amis, & une amie. J'ai fait une découverte charmante; cela

cela eſt tout neuf ; cela vient de province ; Vénus n'eſt pas plus belle ; ſes colombes ne ſont pas plus douces, plus ſimples ; je l'ai détournée lorſqu'elle alloit tomber dans les griffes d'un gros & riche épervier de votre connoiſſance....

ALCIMON, *ſouriant.*

J'entends ; vous l'avez enlevée à quelqu'un de mes Confreres ?

LE MARQUIS.

Je vous donnerai à ſouper avec elle, & vous conterai cette aventure. Ne reviendrez-vous pas bientôt à Paris ?

ALCIMON.

Je reſterai ici encore un mois.

LE MARQUIS.

Je crois que vous ne preſſerez pas le Chevalier de vous y tenir compagnie ?

ALCIMON.

Non, certainement. Il peut aller porter ailleurs ſon humeur, & la façon bruſque avec laquelle hier, pendant le ſouper, il répondit à tout ce que je diſois.

LE MARQUIS.

En vérité, il eſt trop cauſtique.

(*Le Chevalier paroît au fond du Théâtre, & les écoute, ſans en être vu.*)

Je lui diſois ce matin que je vous trouvois de l'eſprit, de la politeſſe, un très-bon ton : oui, m'a-t-il répondu ; pour un Financier, il eſt fat

avec assez d'aisance. A propos de finance, cet homme qui versa hier au soir au bout de votre avenue, & que vous fites transporter ici, est un de vos Commis en province.

ALCIMON.

Je ne l'ai pas vu ; cela peut être ; qui vous l'a dit ?

LE MARQUIS.

Le Chevalier. Cet homme alloit vous chercher à Paris ; il prétend que des voleurs sont entrés de nuit dans sa maison, & qu'ils ont emporté deux mille écus qui étoient dans sa caisse ; il espere que vous voudrez bien ne lui pas faire supporter cette perte.

ALCIMON, *vivement.*

Eh ! qui la supportera donc ? Moi ?

LE MARQUIS.

J'ai promis de vous remettre son placet.

ALCIMON.

Quoi ? Monsieur, vous voudriez que je payasse....

LE MARQUIS.

Je ne veux rien ; je ne connois point cet homme : peut-être a-t-il été véritablement volé ; peut-être s'est-il volé lui-même ; que sais-je ? Je vous dis seulement que je me suis chargé de son mémoire.

ALCIMON.

Et c'est le Chevalier qui vous l'a recommandé ?

LE MARQUIS.

Oui. Il a lié tout de ſuite connoiſſance avec la fille de cet homme, & ſeroit bien aiſe qu'elle lui eût obligation.

ALCIMON.

Parbleu, ce ne ſera pas à mes dépens. Vous pouvez l'aſſurer que ſi je ſuis un fat, du moins je ne ſuis pas un ſot. Je vais me renfermer dans mon cabinet. S'il demande à me parler, mes gens lui diront ſéchement que je n'y ſuis pas. J'eſpere qu'il ſentira que ſon humeur contrariante, ſon air & ſes façons bruſques m'ont extrêmement déplu, & qu'il partira.

LE MARQUIS.

Oui; vous avez raiſon; ne paroiſſez point; ne vous expoſez pas à quelque ſcene déſagréable avec cet homme vif & bourru. Adieu; dès que vous ſerez de retour à Paris, je me flatte que vous ne manquerez pas de m'en faire avertir.

ALCIMON.

J'irai m'annoncer chez vous, avec bien de l'empreſſement.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, *qui s'est caché, tandis qu'ils sortoient, reparoît.*

JE ne reviens pas de mon étonnement. Quelle perfidie ! quel exécrable homme ! se faire un jeu des peines & de l'espoir d'un malheureux ! se charger de le recommander, & le trahir ! oh ! cette action ne restera pas impunie. Je vais.... Mais, je l'apperçois avec cette jeune personne : cachons-nous encore ; *écoutons ce que le traître pourra lui dire.*

SCENE VIII.

LE MARQUIS, HENRIETTE. *Le Chevalier, au fond du Théâtre.*

HENRIETTE.

QUoi ? Monsieur, vous n'avez pu rien obtenir de M. Alcimon ?

LE MARQUIS.

Rien du tout ; & vous m'en voyez indigné.

HENRIETTE.

Seroit-il capable de faire mettre mon pere en prison ?

LE MARQUIS.

Mais..... Ces gens de finance sont si durs!... Je les crains.

HENRIETTE, *fondant en larmes.*

O ciel! ô mon pere! mon pere! Malheureuse, que ne suis-je morte!

LE MARQUIS.

Ce seroit bien dommage, Mademoiselle. Faites trève à vos larmes; & croyez qu'un homme de ma naissance & qui jouit d'une fortune des plus brillantes, n'est pas assez impitoyable, assez peu sensible, pour ne pas entrer dans vos peines. L'opulence n'endurcit le cœur que de ceux qui n'étoient pas nés pour y vivre. Je vais dire à Mons Alcimon, que je me charge de ce qui lui est dû; ensuite nous partirons pour Paris avec M. votre pere. J'ai une terre assez considérable qui n'en est éloignée que de quinze lieues: il voudra bien s'y charger de mes affaires; il y vivra en paix, tranquille, respecté comme moi-même...

HENRIETTE, *se jettant à ses genoux.*

O Monsieur! ô le plus généreux des hommes!....

LE MARQUIS *la relevant,*

Que faites-vous donc?...

HENRIETTE.

Comment pouvoir vous exprimer tous les sentimens?...

LE MARQUIS.

Eh! Mademoiselle, est-il rien de si naturel que de chercher à obliger? Quoi de plus doux que de penser que notre superflu aide des infortunés! & quels infortunés! Une jeune personne charmante! quel plaisir d'essuyer tout-à-coup ses larmes & de soulager son cœur dévoré d'amertume! Or, dites-moi, ce cœur est-il libre? Ne s'est-il point encore donné?

HENRIETTE.

Monsieur, je ne suis point mariée.

LE MARQUIS.

Je sais que vous n'êtes pas mariée. Je vous demande si, parmi tant d'amans qui s'empressoient sans doute auprès de vous, aucun n'a touché votre inclination.

HENRIETTE.

Hélas! Monsieur, occupée auprès d'un pere malheureux, dans la retraite & l'obscurité, personne ne pensoit à moi.

LE MARQUIS.

Quoi? je pourrois me flatter d'être le premier qui vous auroit fait sentir les douceurs d'un tendre engagement?

HENRIETTE.

Quelles pourroient être, Monsieur, les suites de cet engagement? Ma naissance est trop inégale à la vôtre...

LE MARQUIS.

Eh! que fait, s'il vous plaît, cette inéga-

lité de naissance! Empêche-t-elle que vous ne soyez très-jolie, qu'étant très-jolie, je ne vous aime, & que vous aimant, nous ne puissions faire la félicité l'un de l'autre? Je veux que dès demain vous soyez logée, meublée, habillée comme une Reine. J'ai hérité une petite maison d'un vieux Commandeur, mon oncle; elle est dans un quartier peu fréquenté; on diroit d'un petit temple par ses dorures, les glaces, les peintures; il n'y manquoit qu'une divinité, c'est-là qu'à vos genoux...

HENRIETTE.

O Ciel!

LE MARQUIS.

Quoi, vous pleurez encore?

HENRIETTE.

Votre profusion vous trahit. Je vous ai cru généreux; vous n'êtes pas digne de l'être. L'infortune est bien affreuse, quand elle nous expose à des affronts!

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

LE MARQUIS, *seul.*

ELLE s'en va? Ma foi tant pis pour elle. Je n'ai pas le temps de poursuivre l'attaque; il faut que je sois ce soir à Paris.

SCENE X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ARRETEZ.

LE MARQUIS.

Tu as l'air courroucé ? Que t'eſt-il arrivé ? A qui en veux-tu ?

LE CHEVALIER.

A vous.

LE MARQUIS.

A moi ?

LE CHEVALIER, *mettant l'épée à la main.*

Défendez-vous.

LE MARQUIS.

Mais Monſeu, comment donc ? Qu'eſt-ce ? quelle raiſon...

LE MARQUIS.

Défendez-vous, vous dis-je, ou je...

LE MARQUIS, *mettant auſſi l'épée à la main.*

Oh ! parbleu, puiſque vous le voulez abſolument...

(Ils ſe battent ; l'épée du Marquis tombe.)

LE CHEVALIER.

Vous êtes le plus indigne de tous les hommes...

LE MARQUIS.

Songez, Monſeu, que je ſuis déſarmé.

LE CHEVALIER.

Vous ne le ſerez pas long-temps. Vous m'aviez promis de vous intéreſſer pour un pere & une fille dans le malheur. Loin de tenir votre promeſſe, vous n'avez parlé à Alcimon, que pour le prévenir contr'eux. Eh! pourquoi avez-vous commis cette noirceur? Parce que cette fille vous a paru jolie; parce que vous l'avez regardée comme une proie qui s'offroit à vos deſirs. Son air annonçoit l'honnêteté de ſon ame; mais quelle ame, avez-vous dit en vous-même, ne ſe laiſſe pas flétrir par l'amertume? Achevons de l'accabler, de la déchirer; ôtons à cette Infortunée tout eſpoir, toute reſſource; montrons-lui ſon pere prêt à être traîné dans une priſon; profitons, ſervons-nous de ſa miſere pour triompher de ſa vertu. Votre action eſt auſſi lâche que celle d'un infâme raviſſeur qui lui tenant le poignard ſur la gorge, auroit tenté de la déshonorer. J'ai dit; reprenez votre épée.

SCENE XI.

LE MARQUIS, *ramassant son épée*, LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON, *arrivant & se mettant entr'eux.*

EH! Messieurs.... Quoi donc?... arrêtez.... Quel sujet vous anime?

LE MARQUIS.

Oh! je ne suis point animé; vous le voyez; c'est Monsieur qui trouve mauvais qu'on fasse des propositions aux jolies filles qu'on rencontre. Adieu, mon cher Alcimon; je partois pour Paris, je pars. (*Au Chevalier.*) Monsieur m'y trouvera toujours, s'il juge à propos de venir m'y chercher.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON.

LE bel esclandre! Eh pour qui? Pour une petite....

LE CHEVALIER.

Monsieur, elle mérite par sa vertu qu'on la respecte.

ALCIMON.

Par sa vertu? Eh! que diable, si elle a de la vertu, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre! Pourquoi donc vous battre?

LE CHEVALIER.

Sachez, Monsieur, que la jalousie n'a aucune part à ce que j'ai fait. J'étois compromis & en même-temps indigné. Je l'avois prié de vous parler pour un homme malheureux....

ALCIMON.

Oh! ma foi, avec vos gens malheureux..... Il semble que vous preniez plaisir à aller les déterrer.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas assez riche pour pouvoir me procurer ce plaisir; mais il faudroit être barbare, pour ne pas tâcher de soulager ceux que le hasard nous fait rencontrer.

ALCIMON.

Eh! Monsieur, croyez-moi, la plûpart ne sont tombés dans l'infortune, que par leur mauvaise conduite.

LE CHEVALIER.

Voilà le langage & l'excuse ordinaire des ames dures.

ALCIMON.

Je n'ai pas l'ame plus dure qu'un autre, &..

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE.

LE CHEVALIER, *voyant venir Henriette.*

EH bien, voici la fille de ce Vieillard, écoutez-la donc.

ALCIMON, *voulant s'en aller.*

Monsieur, on m'attend pour répéter une petite fête que je veux donner à des Dames qui vont arriver de Paris.

LE CHEVALIER, *le retenant.*

Tirer promptement de peine une triste famille, seroit une vraie fête pour un cœur sensible & généreux.

ALCIMON, *à part.*

Quel homme! (*Haut.*) Allons, voyons, Mademoiselle, voyons donc.

HENRIETTE.

Monsieur, nous sommes d'une province éloignée. Mon pere jouissoit de cinq ou six mille livres de rente, en faisant valoir lui-même son bien. Ma mere, en mourant, ne lui avoit laissé qu'un fils âgé de vingt ans, & moi qui

n'en avoit que six. Mon frere vint à Paris, s'introduisit chez de riches Financiers qui le prirent en amitié & l'employerent.

ALCIMON, *au Chevalier.*

Elle a un son de voix intéressant.

HENRIETTE.

Au bout de quelques années, il écrivit à mon pere que ses protecteurs offroient de l'associer à une affaire très-lucrative, mais qu'il lui falloit des fonds. Mon pere qui l'aimoit tendrement, se laissa persuader de vendre tout son bien & de venir à Paris. Il apporta environ cent mille francs à mon frere, qui en effet s'intéressa si heureusement dans plusieurs affaires, qu'en moins de quatre ans il se vit riche de plus d'un million; mais cette fortune si rapide fut détruite presque en un instant. Un homme puissant à la Cour, & qu'il avoit offensé par un refus..... Vous me regardez, Monsieur ? Hélas ! peut-être doutez-vous de ce que je vous dis; c'est encore un malheur attaché à l'infortune.

ALCIMON.

Je vous écoute, Mademoiselle. Eh bien, cet homme puissant ?

HENRIETTE.

L'accusa de malversations, & le poursuivit avec tant d'acharnement, qu'on alloit l'arrêter, s'il n'avoit pas prévenu l'ordre par une prompte fuite hors du Royaume. Tous ses effets furent confisqués; & mon malheureux pere, qui s'étoit dépouillé de tout, se vit bientôt dans la

plus extrême, oui, Monsieur, dans la plus extrême misere. Il revint en Province. Je sortis du Couvent où j'avois été élevée; je me défis d'une partie de mes habits; & avec ce que je retirois des petits ouvrages que je faisois & que j'envoyois vendre, nous subsistions. La recette d'un petit Bureau vint à vaquer : une personne de considération vous écrivit en notre faveur....

ALCIMON.

Et d'où, Mademoiselle ? de quelle ville ? de quelle province ?

HENRIETTE.

De Niort en Poitou : c'est notre patrie.

ALCIMON, *à part.*

O ciel! (*Haut.*) Ce ne fut pas à moi qu'on écrivit; il n'y a que quelques mois que je suis à la tête des fermes de cette province.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Si ce ne fut pas à vous, ce fut à celui à qui vous avez succédé; il accorda l'emploi; Mademoiselle & son pere commençoient d'être un peu plus à leur aise, & oublioient presque leurs malheurs, lorsque des voleurs entrerent de nuit dans leur maison, & emporterent tout ce qui étoit dans la caisse. Vous voilà instruit, Monsieur, sur ce vieillard, sur ce pere infortuné que vous voulez poursuivre & faire traîner en prison.

ALCIMON, *avec la plus vive émotion.*

Le poursuivre! le faire traîner en prison! ah! je le défendrois aux dépens de ma propre vie.

LE CHEVALIER.

Que vois-je? vos larmes coulent? Ne tâchez point de me les cacher; cette sensibilité vous fait honneur.

SCENE XIV & *derniere.*

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE, GÉRONTE.

LE CHEVALIER, *à Géronte qui paroît au fond du Théâtre & qui n'ose avancer.*

APPROCHEZ, approchez, vous dis-je, & ne craignez rien. Monsieur est instruit & très-touché de vos disgraces.

GERONTE, *se jettant aux genoux d'Alcimon.*

Monsieur, je me jete à vos genoux...

ALCIMON, *le relevant avec transport.*

A mes genoux! mon pere!

GERONTE.

C'est vous, mon fils! vous êtes dans l'opulence, & moi dans la misere!

ALCIMON.

Je suis indigne de voir le jour ! cependant je pourrois vous dire que l'homme puissant qui m'avoit persécuté, se trouvant cinq ou six mois après au lit de la mort, me rendit justice & employa en ma faveur ce même crédit dont il m'avoit accablé. Je revins à Paris; on me rendit ma place & mes biens; je vous demandai à mes indignes amis : honteux sans doute de ne vous avoir pas retiré chez eux, ils me dirent qu'ils vous avoient inutilement cherché au moment de mon départ; qu'ils n'avoient pu savoir ce que vous étiez devenu, & qu'on leur avoit dit depuis que vous aviez succombé à vos chagrins.

GERONTE.

Embrasse-moi, ingrat. Ton infortune étoit le plus grand de mes malheurs; je te retrouve; tu es heureux; embrasse-moi, embrasse ta sœur.

ALCIMON, *au Chevalier après avoir embrassé son père & sa sœur.*

Que ne vous dois-je point, Monsieur ! Permettez-moi de vous offrir sa main avec la moitié de mon bien.

LE CHEVALIER.

Je n'abuserai point de la reconnoissance que vous croyez me devoir, pour engager Mademoiselle à un mariage qui seroit peut-être contre son inclination.

GERONTE.

Ah ! Monſieur, je vous ai dit quelles étoient ſes attentions, ſes ſoins, ſa tendreſſe, & tout ce qu'elle faiſoit pour un pere accablé par l'âge & l'infortune ; je ne doute point que la ſympathie n'ait déja lié deux cœurs auſſi vertueux que le vôtre & le ſien.

(Il prend la main du Chevalier & celle de ſa fille, & les met l'une dans l'autre.)

FIN.

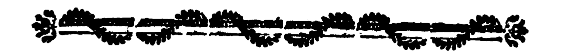
RÉPONSE A UNE CRITIQUE,

Sur la Comédie du Financier.

DAns quelques Réflexions sur cette petite Comédie, Mercure de France, Septembre 1761, page 200, *j'ai vu qu'on avoit eu la bonté d'observer que mon Financier, comme la plupart des hommes, a le cœur moins gâté que l'esprit; que son peu de compassion pour les malheureux, n'est point une disposition naturelle de son ame à la dureté, mais un vice, en quelque sorte, de son état, & qu'on acquiert assez ordinairement avec l'opulence; que d'ailleurs, dans toute la Piece, il ne dit & ne fait rien qui désigne un méchant ou malhonnête homme; & qu'ainsi la Nature doit agir aussi puissamment sur lui que sur tout autre, lorsqu'il reconnoît son pere. Cette observation répond à la critique d'un Journaliste qui, dans un Extrait, très-infidele à tous égards, dit que tout-à-coup, au dénouement, je fais de mon Financier un très-honnête homme, après lui avoir donné, pendant toute la Piece, un caractere très-opposé. S'il y a quelque mérite dans cette petite Comédie, j'ose dire qu'il consiste principalement dans la vraisemblance des choses, & dans la vérité & la vraisemblance des caracteres.*

EXTRAITS

DE QUELQUES COMÉDIES.



EXTRAIT
DE PANDORE,

J'Etois très-jeune, quand je fis cette petite Comédie. Elle eut plusieurs représentations, & fut toujours assez applaudie, parce que mon âge & un militaire méritoient beaucoup d'indulgence.

La Scene est dans un salon de l'appartement de Vénus, dans l'isle de Lemnos. Elle ouvre par ces deux fameux fils de Japet, Prométhée & Epiméthée.

PROMETHE'E.

Que fais-tu depuis quatre jours dans cette isle de Lemnos ? Tu as de grandes conférences avec Vulcain ; tâches-tu de captiver la bienveillance du mari, pour te ménager une aventure avec la femme ? Serois-tu amoureux de Vénus ? Je te surprends encore dans son appartement....

EPIMETHE'E.

Moi, amoureux de Vénus ? Je suis en vérité trop las des Dieux & de leur commerce, pour m'y attacher encore par une intrigue avec une Déesse.

PROMETHE'E.

Eh! que t'ont-ils fait?

EPIMETHE'E.

Ils m'ennuient.

PROMETHE'E.

Ma foi, ils m'ennuient bien auſſi!

EPIMETHE'E.

Pourquoi donc es-tu toujours avec eux?

PROMETHE'E.

Leur grandeur me flatte; & je ne m'apperçois qu'ils m'ont ennuyé, que lorſque ma vanité n'eſt plus occupée de leur préſence. A l'égard des Déeſſes, elles ſe rapprochent tant de l'humanité, qu'il ſeroit malhonnête de n'en pas profiter.

Après quelques autres traits ſur la Cour céleſte, Epimétbée dit à ſon frere qu'il va ſe marier.

PROMETHE'E.

Et en conſéquence, tu viens voir Vulcain? Cela eſt dans l'ordre; tu lui dois la premiere civilité.

EPIMETHE'E.

Je t'aſſure que ma femme n'aura pas eu la moindre idée de l'amour.

PROMETHE'E.

J'entends; on l'a miſe preſque en naiſſant dans le temple de Veſta? Eh! mon cher frere, l'ombre des autels & la retraite où l'on a élevé une jeune perſonne, la dérobent-elles aux mouvemens de ſon cœur! Non; rempli de deſirs,

ſon jeune cœur cherche par-tout des objets qui les lui expliquent ; & jusqu'aux peintures dont on orne les Temples, l'inſtruiſent. Elle voit dans un tableau la naiſſance du monde : l'Amour voltige au milieu du cahos qui commence à ſe débrouiller ; ſon flambeau anime tout, allie tout ; dans un coin du tableau, un mortel & une mortelle ſe donnent la main ; la flamme du divin flambeau brille dans les regards qu'ils ſe jetent : ma foi, la jeune Prêtreſſe médite & commente amoureuſement ſur cette union, & ne penſe guere aux hymnes qu'elle chante à la gloire de Veſta.... Mais, voyons, quelle eſt la jeune fille que tu épouſes ?

EPIMETHE'E.

Elle n'eſt point fille.

PROMETHE'E.

Quoi ? c'eſt une veuve !

EPIMETHE'E.

Non ; elle n'a jamais été mariée.

PROMETHE'E.

Comment ? Elle n'a jamais été mariée, & elle n'eſt point fille ? Eh, mais, tu ne dois pas avoir eu grande peine à la trouver ; il y en a beaucoup comme cela.

EPIMETHE'E.

Songe donc que je t'ai dit qu'elle n'a jamais eu la moindre idée de l'amour.

PROMETHE'E.

Cela ſe peut ; ſouvent, on ne l'attend pas, pour faire connoiſſance avec le plaiſir.

EPIMETHE'E.

En un mot, Vulcain a bien voulu faire pour moi une statue que Jupiter animera & que j'épouserai. Comme son cœur sera tout neuf, il me sera aisé de le former & de l'éloigner de ce maudit train de coquetterie que l'éducation & l'exemple des meres....

PROMETHE'E.

Eh! mon ami, le desir de plaire, & par conséquent la coquetterie, sont dans le cœur d'une femme un sentiment inné, & que rien ne peut y détruire.... Mais, j'apperçois Jupiter avec Vénus & Vulcain; éloignons-nous.

EPIMETHE'E.

Tu as raison; car Jupiter ne t'aime pas.

PROMETHE'E.

Je le sais.

EPIMETHE'E.

Tu as, dit-il, de l'esprit, mais....

PROMETHE'E.

Mais il n'aime pas l'esprit; & en effet il doit souhaiter qu'on soit un peu bête.

Ils s'éloignent.

Vénus se met à sa toilette. Vulcain se plaint à Jupiter & fait un détail assez étendu de la maniere dont cette Déesse partage ses momens; elle ne lui répond que d'un ton doux, par quelques plaisanteries, & s'en va, en se regardant encore au miroir, & en disant, adieu, petit mari; tu ne parviendras pas, aujourd'hui, à me fâcher; je me trouve trop jolie.

JUPITER,

JUPITER, *seul avec Vulcain.*

Serez-vous donc toujours en querelle avec votre femme?

VULCAIN.

Non; je prends mon parti.

Deux Cyclopes apportent une statue.

Faites-moi le plaisir de regarder cette statue.

JUPITER.

Elle est très-belle.

VULCAIN.

Ne seroit-ce pas dommage de ne lui pas donner la vie? Vous la donnez tous les jours à tant de créatures si vilaines.

JUPITER.

Je l'animerai volontiers.

VULCAIN.

Je l'avois faite pour Epiméthée; mais je la garde pour moi; & je vous prie de trouver bon que je l'épouse.

JUPITER.

Je ne souffrirai point que vous vous sépariez de Vénus.

VULCAIN.

Mais....

JUPITER.

Mais, mon fils, dans le rang où nous sommes, convient-il que nous soyons sensibles aux infidélités de nos femmes?

VULCAIN.

Quoi? parce que nous sommes des Dieux, il doit nous être indifférent qu'elles nous fassent....

JUPITER.

Très-indifférent; & je rends, dans cet inſtant même, un décret par lequel cette indifférence ſera déſormais regardée comme une des prérogatives de la grandeur & d'un rang diſtingué. A l'égard de cette ſtatue, écoutez-moi. Prométhée eſt une eſpece d'eſprit fort qui s'eſt aviſé d'étudier la Nature, & de faire part de ſes réflexions aux hommes; la plûpart négligent aujourd'hui nos autels; & s'ils penſent encore à nous, ce n'eſt ſouvent que pour cenſurer notre conduite. J'ai réſolu de les punir; & pour rendre leur châtiment plus ſenſible à l'audacieux Prométhée, c'eſt dans ſa famille même, que je veux choiſir le miniſtre de ma vengeance. Son frere Epiméthée épouſera donc cette ſtatue que je vais animer, & à qui tous les Dieux feront des préſens. Le mien ſera une boëte fatale où ſeront renfermés tous les maux.

(*En s'en allant, il touche de ſon ſceptre la ſtatue qui s'anime & avec qui Vulcain reſte ſeul. Il faut ſe la figurer dans un âge nubile & avec des idées que les objets font moins naître, qu'ils ne les réveillent. Elle marque un grand étonnement à la vue du ciel, des jardins & des autres objets qui s'offrent à ſes yeux. Enſuite elle conſidere toute ſa perſonne avec beaucoup d'attention.*)

PANDORE.

Où ſuis-je?... D'où viens-je?... Et qui m'a miſe ici?

(Elle se trouve auprès de la toilette de Vénus, & se contemple dans la glace.)

VULCAIN, *à part.*

Déja au miroir !

PANDORE, *continuant de se regarder.*

Cela s'approche, & cela s'éloigne comme moi !

VULCAIN, *à part.*

Elle ne le quittera plus.... Paroissons.

(Au bruit qu'il fait, elle se détourne & marque quelque frayeur, en le voyant.)

Ne craignez pas ; c'est moi qui vous ai donné la naissance.

PANDORE.

Ah !... & l'avez-vous aussi donnée à ce que je vois-là ?

VULCAIN.

Ce que vous voyez-là, est votre ressemblance, votre image.

PANDORE, *d'un air satisfait.*

Ma ressemblance !

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Je le soupçonnois.

(Se regardant avec la plus grande complaisance.)

Comment... en vérité... je suis belle... mais très-belle. Vous devez avoir bien du plaisir à me regarder ? Ah ! que je m'aime !

VULCAIN.

Fort bien; mais il me semble que je mérite aussi que vous me regardiez un peu, & que ma figure est assez gracieuse....

PANDORE, *ingénuement.*

Oh ! non.

VULCAIN.

Oh non ? (*A part.*) La petite impertinente! mortifions-la. (*Haut.*) Nous ne sommes pas les seuls sur la terre; & il y en a d'autres....

PANDORE, *vivement.*

Ah ! allons vîte chercher ces autres; je veux qu'ils me voient.

VULCAIN.

N'ayez point tant d'empressement; vous ne leur plairez pas.

PANDORE.

Et pourquoi ?

VULCAIN.

Parce que, pour plaire, il faut être comme je suis.

PANDORE.

Comme vous êtes ? Vous plaisantez.

VULCAIN.

Vous verrez que je ne plaisante point.

PANDORE.

Quoi ! mes yeux ne sont pas plus beaux que les vôtres ?

VULCAIN.

Non.

PANDORE

Votre bouche est plus agréable que la mienne ?

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Et votre gros nez?

VULCAIN.

Et mon gros nez.

PANDORE.

Pourquoi ne m'avoir donc pas faite comme vous êtes?

VULCAIN.

Vous devez être contente; vous vous plairez à vous-même.

PANDORE.

Mais, puiſqu'il y en a d'autres, apparemment qu'on ſe cherche, qu'on vit enſemble, que par conſéquent on deſire réciproquement de ſe plaire, & que de ce deſir, il naît certaines unions, certains plaiſirs....

VULCAIN.

Vous pourrez peut-être vous en procurer, en tâchant de vous faire aimer par votre bon caractere.

PANDORE.

Oh! je prétends que ce ſoit aux autres à tâcher de ſe faire aimer de moi.

VULCAIN, *à part.*

Ma foi, l'orgueil & la coquetterie naiſſent avec toutes; cela me raccommode preſque avec ma femme.

(Elle examine tout ce qui est sur la toilette de Vénus, des rubans, des éventails, des fleurs, des bagues, des brasselets, des peignes, &c.)

PANDORE.

Plus je considere toutes ces choses-là, plus il me semble qu'elles ne sont point à votre usage, & qu'il seroit même ridicule de les voir dans de grosses mains comme les vôtres; cela doit m'appartenir.

(Elle met quelques fleurs dans ses cheveux, en se regardant au miroir.)

Cela fait fort bien!

(Elle apperçoit un petit vase de rouge.)

Vous êtes-vous servi de cette couleur pour former celle que j'ai sur les joues?... S'il y en avoit davantage, je crois que je serois encore mieux.

(Elle se met du rouge.)

VULCAIN, *à part.*

Ah! Nature, Nature! va, je t'abandonne volontiers à qui voudra te prendre.

Prométhée & Epiméthée viennent voir si la statue est animée. Pandore marque une agréable surprise à la vue de Prométhée, & fait connoître, par ses réponses ingénues, qu'il lui plaît beaucoup; de son côté, il la trouve charmante, sans cependant vouloir accepter la proposition que Vulcain lui fait de l'épouser. Epiméthée consent de tout son

cœur à la prendre pour sa femme; mais elle se défend de l'être; elle le trouve trop laid. Vénus qui est instruite des desseins de Jupiter, vient pour les appuyer; elle dit à Vulcain, à Prométhée, de s'éloigner un moment; & lorsqu'elle est seule avec Pandore, elle lui fait une description plaisante du mariage, & de la façon dont un mari & une femme, d'un haut rang, vivent ordinairement ensemble. Pandore qui, comme toutes les jeunes filles, s'en est formé une idée charmante, est très-étonnée, & lui fait quelques objections naïves; enfin elle se laisse persuader, & consent à épouser Epiméthée. Il revient avec Vulcain & Prométhée; Vénus lui présente la main de Pandore & les unit. Momus arrive, & déclare qu'il a des présens à faire, de la part des Dieux, à la nouvelle mariée, & des ordres de Jupiter à lui communiquer en secret; il reste seul avec elle.

MOMUS.

Junon vous donne la fierté, & Minerve, la prudence.

PANDORE.

Quels tristes présens de nôces!

MOMUS.

Vénus vous donne cet air piquant qui charme tous les cœurs.

PANDORE.

Ah! Vénus! où elle-est? que je l'embrasse.

MOMUS.

Apollon vous accorde le privilége d'assembler chez vous des Poëtes, des Philosophes, & d'y tenir bureau d'esprit.

PANDORE, *avec dédain.*

Qu'il garde son privilége.

MOMUS.

Prenez, prenez; on n'est pas toujours jeune. Pour moi, je vous donne l'art de fournir à la conversation, la médisance. (*Lui montrant une boëte.*) Mais voici le grand présent; il vient de Jupiter.

PANDORE.

Voyons.

MOMUS.

De ce Dieu qui, d'un seul regard, fait trembler le ciel & la terre.

PANDORE

Donnez-donc; vous m'impatientez.

MOMUS, *en s'en allant.*

Prenez cette boëte, mais ne l'ouvrez pas; Jupiter le défend.

PANDORE, *seule.*

Tous les mouvemens que peut inspirer la plus vive curiosité remplissent ce monologue. Enfin Pandore, après avoir bien combattu, ouvre la boëte fatale. Le tonnerre gronde; & plusieurs Acteurs, bisarrement habillés,

figurent les maux dans le fond du Théâtre. L'Espérance vient ensuite, & chante:

Mortels, accourez tous,
Célébrez ma puissance:
C'est de moi, c'est de l'espérance
Que naissent vos biens les plus doux.
Mon pouvoir semble ne s'étendre
Qu'à donner des desirs:
Ce sont de vrais plaisirs,
Puisqu'ils en font attendre.
Mortels, &c.

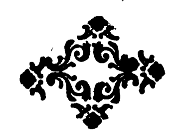
Les Illusions & les Chimeres, diversement représentées, forment le Ballet.



EXTRAIT
DE
LA VEUVE A LA MODE.

Comédie en trois Actes, représentée, pour la premiere fois, le 26 Mars 1726.

CETTE Piece étoit assez bien intriguée & assez bien conduite. Cependant, si on la redonnoit aujourd'hui, je crois qu'elle n'auroit pas de succès. Elle en eut beaucoup dans ce temslà, parce qu'on crut y reconnoître deux personnes qui étoient alors fort à la mode, & auxquelles certainement je n'avois pas pensé.



ACTE PREMIER.

Eliante est une jeune veuve; Damon est son cousin; Dorante, leur oncle, veut les marier ensemble; mais quoiqu'ils ressentent assez d'amour l'un pour l'autre, ils chérissent encore plus leur liberté, & sont absolument éloignés de toute idée de mariage.

ELIANTE, *à Dorante.*

Nous marier ensemble! vous ennuyez-vous, mon oncle, de nous voir unis?

DORANTE.

Quoi, vous marier ensemble, c'est vouloir vous brouiller? Ne vous aimez-vous pas?

DAMON.

Ma cousine me plaît beaucoup; son idée m'est toujours plus chere que celle de toute autre; mais comme toutes les jolies femmes se ressemblent en quelque chose, j'amuse indifféremment avec tout ce que je trouve d'aimable, le fond de tendresse que j'ai pour elle.

DORANTE.

Eh bien, voilà un amour commencé dont les liens se resserreront encore par ceux du mariage.

ELIANTE.

Au contraire, il gâteroit tout. Nous nous ai-

mons, ſans trop croire nous aimer; nous nous cherchons, ſans preſque y penſer, ſans y avoir peut-être jamais réfléchi; nos petits intérêts, nos amis, nos plaiſirs ſont les mêmes. Si nous étions mariés enſemble, nous nous appercevrions bien-tôt de cette reſſemblance qui ſe rencontre dans ce que nous faiſons; elle nous deviendroit peu-à-peu à charge; chacun de ſon côté la traiteroit de jalouſie, de défiance; nous ſentirions une gêne, un embarras réciproque. Les inégalités, les inconſtances, qui ne ſont rien entre les amans, parce qu'ils n'y ſont expoſés qu'autant qu'ils le veulent bien, deviennent mauvaiſes humeurs, dégoûts entre deux perſonnes qu'un lien fatal aſſujettit à vivre enſemble.

DAMON, *lui baiſant la main avec tranſport.*

Que cela eſt bien penſé, ma chere couſine! Je vous aime, je vous adore; ne craignez point; non, je ne vous épouſerai jamais.

DORANTE.

En vérité, ma niece, ne rougiſſez-vous pas d'afficher ce caractere de coquette?...

ELIANTE.

Il y a une grande différence entre une coquette & moi, Monſieur. Une coquette étudie toutes ſes manieres; les miennes ſont naturelles. Elle tâche d'attirer beaucoup de monde chez elle, parce qu'elle croit que ce nombreux cortege la fait briller; je ne veux, moi, que quel-

ques amis choisis. Une coquette cherche à plaire; je ne cherche que ce qui me plaît. En sortant d'une maison, elle se demande, ai-je plu? pour moi, si l'on m'a plu, je suis contente: le plaisir des autres n'étoit pas mon affaire.

Dorante qui veut absolument ce mariage, leur déclare que s'ils ne consentent pas à se donner la main dès ce jour même, il les déshéritera, épousera la jeune Dorimene, & lui assurera tout son bien. Ils sont très-alarmés de cette menace; & dès qu'il est sorti, ils cherchent quelque expédient par lequel, sans être obligés de s'épouser, ils ne soient pas exposés à perdre sa succession. Damon dit à Eliante qu'il se flatte que Dorimene a du goût pour lui, qu'il va être plus assidu que jamais auprès d'elle, & qu'il espere qu'il l'engagera à refuser la main de leur oncle. Eliante n'approuve pas ce moyen, & se charge d'en trouver quelque autre pour détourner le coup dont ils sont menacés. Comme la scene suivante, entr'elle & Marton sa femme-de-chambre, acheve de préparer l'intrigue, je vais la rapporter en entier.

ELIANTE.

Damon aime Dorimene, & l'aime plus qu'il ne croit.

MARTON.

Ma foi, Madame, il n'a jamais eu, & n'aura

jamais que ces petites fantaisies de cœur & de vanité, qu'il me semble que vous vous passez assez réciproquement l'un à l'autre.

ELIANTE.

Il est vrai que jusqu'à présent je ne lui avois point vu d'attachement sérieux. Il étoit le premier à me parler de la nouvelle conquête qu'il entreprenoit; il me contoit les progrès qu'il faisoit; & souvent même j'étois obligée de lui imposer silence sur les détails, plus ou moins avantageux qu'il vouloit me faire des charmes qu'on lui prodiguoit; mais les appas naissans de Dorimene l'ont véritablement frappé. Ce n'est pas par lui que j'ai appris ses empressemens auprès d'elle; l'autre jour, quand il vint à Versailles, & que je lui en parlai, il rougit & n'entra que foiblement dans les plaisanteries que je faisois....

MARTON.

Quoi, Madame, seriez-vous jalouse?

ELIANTE.

Non; mais je ne veux pas qu'une autre ait dans son cœur la préférence que j'y ai toujours eue. Ecoute; tu sais que je suis allée la nuit derniere au bal, déguisée en homme. Dorimene y étoit; elle ne m'avoit jamais vue; j'ai joué auprès d'elle le rôle d'un jeune amant; & je suis sûre que ma figure, mon air tendre, vif, empressé, ont fait beaucoup d'impression sur son jeune cœur. Il faut que tu ailles la voir

ſous mon nom; que tu lui diſes que tu aimes le jeune homme qui lui a parlé cette nuit ſi long-temps au bal; que tu crois qu'il te trahit pour elle; que tu veux t'en éclaircir; que tu l'as envoyé chercher de ſa part....

MARTON.

De la part de Dorimene?

ELIANTE.

Oui. J'arriverai.

MARTON.

Quoi, vous viendrez déguiſée en cavalier?

ELIANTE.

Sans doute; & lorſque je ſerai entre vous deux, je te dirai naturellement qu'elle t'a enlevé mon cœur. Le ſacrifice d'une perſonne jolie, tu l'es, avance bien les affaires d'un amant qui ne déplaît pas. Tu m'accableras de reproches; tu paroîtras déſeſpérée; il ſera même bon que tu verſes quelques larmes....

MARTON.

Vous plaiſantez? Quoi, vous voulez que je pleure?

ELIANTE.

Je ne plaiſante point; il le faut.

MARTON.

Mais, à quoi aboutira tout cela?

ELIANTE.

D'abord, à me divertir en tournant la tête de cette petite provinciale par tout l'amour que

je lui inſpirerai pour moi; enſuite, à l'engager de bruſquer mon oncle lorſqu'il lui propoſera de l'épouſer; enfin à mortifier la petite vanité de Damon par la façon dont elle le traitera. Mais, nous n'avons pas de temps à perdre; allons, allons vîte chez moi nous déguiſer.

Il faut obſerver que Dorante a logé Dorimene chez lui; qu'Eliante n'y demeure point, & qu'elle eſt même preſque toujours à Verſailles.

ACTE II.

Dorimene ouvre la ſcene avec Liſette, ſa ſuivante; elle lui dit que Dorante veut l'épouſer, ſi Damon & Eliante ne conſentent pas à ſe marier enſemble. Liſette lui demande ſi elle pourra ſe réſoudre à en épouſer un autre que Valere, après toutes les promeſſes qu'elle lui a faites de n'être jamais qu'à lui. Dorimene lui répond d'une maniere à la faire douter de ſa conſtance; & enfin elle lui avoue qu'un jeune homme charmant, qu'elle a vu la nuit derniere au bal, eſt un rival bien redoutable pour Valere. Marton arrive, & eſt annoncée ſous le nom d'Eliante. Après quelques complimens, tels qu'on en fait dans une premiere viſite, elle entre en explication, en pouſſant un profond ſou-

pir, & en continuant de grimacer les tons, les airs & le jargon d'une femme de qualité.

MARTON, *sous le nom d'Eliante.*

Je venois de perdre mon mari ; & j'étois dans toutes les ombres de mon grand deuil, lorsqu'une de mes amies amena chez moi un jeune homme de ses parens. Qu'il étoit aimable ! Quelle vue pour un cœur d'autant plus facile à attaquer, que toujours délicat sur les bienséances, il ne s'entretenoit depuis huit jours, que d'idées lugubres ! Ce jeune homme revient le lendemain, & me dit qu'il m'aimoit ; je lui répondis que je l'aimois bien aussi.... Vous riez, Mademoiselle ?

DORIMENE.

Madame....

ELIANTE.

Vous venez de province ; mais lorsque vous aurez passé quelque temps à Paris, & dans le grand monde, vous verrez qu'une femme de qualité, quand elle aime, a trop de délicatesse pour disputer le terrein pied-à-pied, comme une petite bourgeoise.

DORIMENE.

Je ne comprends pas cette délicatesse-là.

MARTON.

Elle est cependant fort naturelle. Une femme qui craindroit que son amant ne la vît à sa toi-

lette, & qui ne lui inspireroit de l'amour que par des appas empruntés, devroit-elle tirer vanité de sa conquête ?

DORIMENE.

Non.

MARTON.

Par la même raison, il me semble que les petits refus, les obstacles & les difficultés dont s'irrite la passion d'un amant, étant des choses aussi étrangeres à notre personne, que le blanc & le rouge, on ne peut guere s'énorgueillir d'un cœur qu'elles nous conservent. Mais lorsque nous savons que notre facilité peut faire tomber ce cœur dans l'indolence & l'assoupissement, vouloir lui prêter cette arme contre nous pour se l'assujettir avec encore plus de gloire, voilà la délicatesse d'une femme fiere, sûre de son mérite, & qui ne veut rien devoir à l'art & à ces petits manéges qu'on reproche à notre sexe.

Comme je n'ai rapporté quelques endroits de cette Piece, que pour en faire connoître l'intrigue, je passerai succintement sur le reste. La fausse Eliante reproche à Dorimene qu'elle lui a enlevé ce jeune amant avec qui elle vivoit depuis six mois dans l'union la plus tendre. Dorimene se défend d'avoir fait cette conquête dont, au fond du cœur, elle est bien flattée. La véritable Eliante arrive, déguisée en cavalier, & se jette

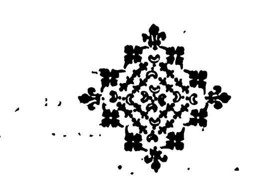
aux genoux de Dorimene, avec toute la vivacité, les transports & les airs d'un Petit-Maître amoureux. La fausse Eliante sort d'un cabinet où elle s'étoit cachée, & s'en va, après avoir joué, d'une façon plaisante, le rôle d'une amante désespérée. Dorimene, seule avec le faux Chevalier, ne lui oppose qu'une foible résistance, capitule & se rend; il exige qu'elle traitera Damon avec la plus froide indifférence, & sur-tout qu'elle n'acceptera point la main de Dorante. Damon arrive; il est fort déconcerté en voyant un jeune homme aux genoux de Dorimene, & qui lui baise la main; il fait quelques plaisanteries; elle y répond avec dédain, & sort, en disant tout bas au faux Chevalier, je vous attends ce soir. La Scene suivante parut très-agréablement traitée; Eliante enfonce son chapeau, contrefait sa voix; & comme le jour commence à baisser, Damon ne la reconnoît pas. Dans la conversation qu'ils ont ensemble, ils se donnent réciproquement sujet d'être très-piqués l'un contre l'autre, & d'avoir par conséquent plus d'éloignement que jamais pour le mariage auquel leur Oncle veut les contraindre. Cet Acte finit par l'inquiétude, la jalousie & la curiosité de Damon, qui n'ayant pas reconnu Eliante, & la prenant toujours pour un rival, la fait suivre par son valet, Pasquin.

ACTE III.

Pasquin vient rapporter à Damon que ce jeune homme est allé tout de suite chez Eliante; qu'il a demandé à la Fleur, un des domestiques d'Eliante, qui étoit ce jeune homme; que la Fleur a souri malignement, sans lui répondre; qu'ayant regardé un moment par le trou de la serrure, il a vu ce jeune homme, assis devant le feu, qui ôtoit la bourse de ses cheveux, son habit, & qui se mettoit en robe de chambre; & qu'ainsi il faut croire, pour l'honneur de Madame Eliante, qu'elle est mariée secretement. Lisette qui avoit aussi suivi le faux Chevalier, par ordre de Dorimene, a mieux découvert la vérité; elle apprend à sa Maîtresse, qu'il n'est autre qu'Eliante elle-même, & que la prétendue Eliante est Marton, sa suivante. Dorimene, piquée du tour qu'Eliante vient de lui jouer, cherche à s'en venger; & comme elle sait l'éloignement qu'ont Eliante & Damon pour le mariage, elle croit qu'elle ne peut mieux les punir, qu'en les mariant ensemble; elle persuade donc à Damon qu'Eliante est mariée secretement depuis six mois; & elle fait accroire la même chose à Eliante sur le compte de Damon : tous les deux donnent

ſi bien dans le piége, que lorſque Dorante vient avec leur contrat de mariage, & en les menaçant encore de les déshériter, s'ils ne veulent pas le ſigner, ils témoignent qu'ils ſont prêts à lui obéir, & le ſignent, perſuadés l'un & l'autre qu'il ſera nul par un premier engagement; mais comme ce premier engagement n'eſt pas réel, ils ſont obligés de s'en tenir à leur ſignature. Dorante eſt ſi content du ſuccès qu'a eu la petite ſupercherie de Dorimene, qu'il conſent à ſon mariage avec Valere.

J'étois à mon Régiment, quand les Comédiens jouerent cette Piece; ils y joignirent un Divertiſſement & un Vaudeville qui n'étoient point de moi, & qui furent fort applaudis.



LE CONTRASTE DE L'AMOUR ET DE L'HYMEN.

Comedie en trois Actes, repréſentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, le 7 Mars 1727.

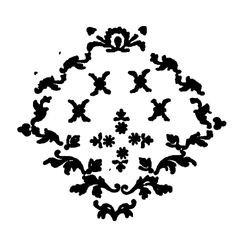
J'Etois à la campagne; j'y fis cette Comédie en quatre ou cinq jours; nous la jouâmes en ſociété; le manuſcrit reſta entre les mains d'une des Dames qui y avoit joué; je fus fort étonné, cinq ou ſix mois après, étant à Strasbourg, d'apprendre par le Mercure du mois d'Avril 1727, que cette Piece venoit d'être repréſentée à Paris par les Comédiens Italiens, & qu'elle avoit eu une apparence de ſuccès. Comme je ne me ſuis du tout point ſoucié d'en retrouver le manuſcrit, je ne puis pas en donner l'extrait. Il en eſt parlé très-au long, & certainement avec plus d'éloges qu'elle n'en méritoit, dans le Mercure du mois d'Avril 1727.



LE PHILOSOPHE

DUPE DE L'AMOUR.

JE ne ſais pas pourquoi on a mis cette Comédie ſous mon nom; elle eſt de M. Deſſaudrais Sebire; il eſt vrai qu'il m'en parla avant que de l'avoir entiérement achevée, & que je jettai ſur le papier quelques idées dont il s'eſt ſervi dans la cinquieme Scene, entre Lucinde & le Docteur; voilà toute la part que j'ai à cette Piece.



LES

LES
TROIS ESCLAVES,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES.

ACTEURS.

OSMIN.

VALERE.

LÉONOR.

FLORISSE.

ROSETTE.

FRONTIN.

La Scene est à Smyrne.

SCENE PREMIERE.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

Enfin, mon cher Frontin, j'ai le plaisir de te revoir. Mais, comme te voilà pâle, défiguré, changé !

FRONTIN.

Parbleu, Monsieur, on le seroit à moins.

VALERE.

Tu as donc bien souffert, mon ami ?

FRONTIN.

Si j'ai souffert ! Vous savez que le Corsaire qui nous avoit pris, ne fut pas plutôt arrivé dans ce port, qu'il nous exposa en vente. Pour mon malheur, j'attirai les regards d'un maudit *Marabou*, qui passoit. Il s'approcha de moi, m'examina les pieds, les mains, l'encolure; me fit marcher, trotter, courir; & m'ayant ensuite long-tems marchandé, m'acheta cent piastres.

VALERE.

Oh, tu valois mieux !

FRONTIN.

Treve de complimens. Mon nouveau patron, dès que je fus chez lui, me demanda ce que je savois faire. Je lui répondis que j'étois valet-de-

chambre dans mon pays ; & je lui en détaillai les fonctions : il me regarda brutalement. Je me flattois qu'il me trouvoit très-inutile, & qu'il alloit me revendre : malheureusement je ne lui parus que fainéant. Il me fit conduire à une de ses maisons de campagne, où je fus employé aux travaux les plus pénibles, me couchant tard, me levant matin, mal-nourri, mal-vêtu, & fréquemment rossé.

VALERE.

Mon esclavage a été bien différent du tien. Un jeune homme très-riche, dont le pere venoit de mourir, m'acheta ; & dès que je fus seul avec lui, me parla avec tant de douceur & de bonté, que je ne cherchai point à lui cacher ma naissance & ma fortune. Je lui avouai que j'étois François, homme de condition ; qu'après avoir vu l'Italie, je m'étois embarqué à Gênes, pour passer en Espagne ; mais que le vaisseau où j'étois, ayant été jeté par un coup de vent sur les côtes d'Afrique, nous y avions été attaqués & pris. J'aime ceux de ta nation, me répondit-il ; & ton esclavage auprès de moi ne sera point rude. En effet, il y avoit quatre ou cinq jours que j'étois chez lui, qu'il n'avoit pas encore exigé de moi le moindre service, lorsqu'un soir il me dit de le suivre. Après avoir traversé plusieurs rues, il s'arrêta devant une maison d'une assez belle apparence. A un signal qu'il fit, on ouvrit la fenêtre d'un balcon, où il monta à l'aide d'une échelle de corde ; mais à peine étoit-

il entré, que j'entendis des cris; je le vis descendre avec précipitation. La porte de la rue s'ouvrit. Trois hommes, le sabre à la main, fondirent sur lui; il les reçut avec beaucoup de valeur; & je le secondai si heureusement, que deux tomberent à nos pieds; le troisieme prit bientôt la fuite. Je ne saurois t'exprimer tous les sentimens de reconnoissance, d'estime & d'amitié que lui a inspiré cette action, où, après tout, je n'avois fait que mon devoir. Dès ce moment, je ne fus plus son esclave, mais son frere, son plus intime ami, avec qui il veut partager ses richesses qui sont immenses. Ce sont des attentions continuelles à me prévenir sur tout ce que je puis desirer. Je lui marquai, il y a quelques jours, que j'étois inquiet du sort d'un domestique qui avoit été pris avec moi; il ordonna, sur le champ, qu'on tâchât de découvrir à qui tu avois été vendu, & qu'on te rachetât, à quelque prix que ce fût.

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, je ne me croirai racheté, que lorsque je serai hors de ce maudit pays-ci; je n'y marche qu'en tremblant; & mes épaules.... puisque ce Turc est si généreux, pressez-le de nous renvoyer en France.

VALERE.

Tu ne dois pas douter que je ne lui en aie déja parlé; mais il m'a prié avec tant d'instances de rester encore quelque tems avec lui, que je n'ai pas voulu trop insister, dans la crainte de

paroître ingrat & peu sensible à ses bontés. Elles vont, te dis-je, au-delà de tout ce que tu peux t'imaginer. Tu vois ces beaux jardins, cette maison à la porte de la Ville : il l'a louée pour moi ; j'y suis servi comme lui-même, avec une magnificence, une profusion, (*En souriant.*) & j'ai compagnie.

FRONTIN.

Compagnie ?...

VALERE.

Oui : trois jeunes esclaves fort jolies, qu'il fit acheter il y a quatre jours ; & que l'on me présenta de sa part.

FRONTIN.

Oh ! cela s'appelle faire bien les choses ! On n'a point de ces procédés-là en France ; & voilà un honnête Turc ! Monsieur, des trois, n'y en auroit-il pas une, dont vous seriez déja un peu dégoûté ?

VALERE.

J'entends..... & les épaules ne te font plus tant de mal !

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, c'est.... qu'en vérité.... j'ai toujours beaucoup aimé le beau sexe.

VALERE.

Et moi aussi. Mais tu devrois assez me connoître, pour être persuadé qu'avec les habits du pays, je n'en ai pas pris les mœurs ; & que j'ai toujours la délicatesse d'un François....

FRONTIN.

De la délicatesse ! quoi ? vous vous amusez à tâcher de gagner le cœur avant.... Ah ! si j'étois à votre place....

VALERE.

Heureusement, pour ces trois jeunes personnes, tu n'y es pas.... Mais j'apperçois Osmin, ton libérateur & le mien. Jette-toi à ses pieds pour le remercier....

SCENE II.

VALERE, OSMIN, FRONTIN.

OSMIN.

Bon jour, mon cher Valere. (*En regardant Frontin qui s'est jetté à ses pieds.*) Ah ! voilà apparemment ce Domestique que vous souhaitiez tant de retrouver ? On m'a dit, ce matin, qu'on l'avoit racheté. J'ai ordonné, tout de suite, qu'on vous l'amenât.

VALERE.

J'éprouve chaque jour, à chaque instant, de nouveaux traits de votre bonté, de votre générosité....

OSMIN, *à Frontin.*

Leve-toi, mon ami. Croyez, mon cher Valere, que rien au monde ne m'est plus cher que

le plaisir de vous obliger. J'ai eu mille embarras, tous ces jours-ci; je n'ai pu venir vous voir. Eh bien, nos trois jeunes esclaves? Comment va le petit ménage? Se porte-t-on bien? Où en êtes-vous?

VALERE.

A ne savoir pas encore pour laquelle mon cœur se déterminera.

OSMIN.

Vous les trouvez également aimables.

VALERE.

Adorables, toutes les trois!

OSMIN, *en l'embrassant.*

Que je vous embrasse, mon cher rival!

VALERE.

Votre rival?

OSMIN.

Oui.

VALERE.

Comment! on m'avoit dit que vous me les donniez?

OSMIN.

Sans doute: vous en êtes le maître; elles sont à vous.... comme si vous les aviez épousées. Mais, en vous les donnant, je n'ai pas prétendu y renoncer: au contraire, quand on les amena chez moi, j'eus le tems de les considérer, à travers une jalousie, sans qu'elles me vissent; je les trouvai charmantes!...

VALERE.

Eh ! pourquoi donc ne les gardiez-vous pas?

OSMIN.

Ecoutez-moi, mon cher ami. A la mort de mon pere, qui m'a laissé la fortune la plus brillante, je pensai comme tous les jeunes gens; je n'imaginai rien d'égal au plaisir d'avoir un serrail. On m'amena de tous côtés des objets ravissans. Mais croiriez-vous que plus mon trésor augmentoit, & moins je m'en souciois ? Ces idées si délicieuses, que je m'étois faites d'avance, sembloient s'évanouir au moment de la possession. A la vue de toutes ces beautés, que j'avois tant desirées avant que de les avoir, j'avois beau me reprocher l'indolente tranquillité de mon cœur, je ne pouvois la vaincre. Je sentis que la liberté d'être heureux, ôte le goût & l'empressement de le devenir; & je résolus de n'avoir plus de femmes à moi.

VALERE.

Parbleu, mon cher Patron, je vous entends : il vous faut le piquant de l'intrigue, un rival, des difficultés à surmonter, des plaisirs dérobés, en un mot, des femmes aux autres ?

OSMIN.

Hélas oui ! & pour vous développer toute la bizarrerie de mon cœur, j'adore ces trois jeunes personnes, depuis que je vous les ai données ; je suis sans cesse occupé d'elles & de leurs charmes...

VALERE.

Eh bien ! reprenez-les.

OSMIN.

Mais songez donc que je ne m'en soucierois plus, si elles étoient à moi !

VALERE.

Que voulez-vous donc ?

OSMIN.

Que vous les gardiez ; que vous en soyez possesseur ; qu'à chaque instant du jour, vous puissiez les voir, leur parler, être à portée d'employer tous les moyens que vous croirez propres à vous en faire aimer ; tandis que par ruse & secrétement, je tâcherai de m'introduire auprès d'elles, & de vous supplanter dans leur cœur.

VALERE.

Oh ! volontiers ; je suis François ; vous piquez un peu trop mon amour propre ; je veux, mon cher rival, vous faciliter moi-même les moyens de leur parler ; je vais leur dire que quelques affaires m'obligent d'aller à la ville, & que j'y resterai jusqu'à demain au soir.

OSMIN.

Et en effet vous vous absenterez, & ne reviendrez que demain ?

VALERE.

Soyez-en sûr.

OSMIN, *l'embrassant.*

Vous êtes bien honnête !

VALERE.

Oh ! dans mon pays, les maris même le font...

J'Avois jeté sur le papier quelques scenes du premier, du second & du troisieme acte de cette Comédie. Une Dame que je consultois ordinairement sur ce que je faisois, trouva que deux de ces scenes étoient absolument trop vives, & que toutes les autres étoient plus que froides : je pris de l'humeur ; nous nous brouillâmes ; & lors du raccommodement, je jurai de ne plus penser à cette Comédie ; & j'ai tenu parole. D'ailleurs, je commençois à m'occuper de mes Essais Historiques sur Paris.



DANS un petit ouvrage qui a pour titre : *Lettres sur l'état présent de nos Spectacles*, M. de la Dixmerie avoit dit que la Tragédie d'Iphigénie en Aulide étoit terminée par un récit qui ne produisoit qu'un effet médiocre, quoique l'expression & les détails en soient très-beaux. Quel effet, au contraire, avoit-il ajouté, ne produiroit pas l'action que renferme ce récit, si elle étoit placée sous les yeux du Spectateur? Si l'on voyoit d'un côté Achille, menaçant & furieux, s'emparer d'Iphigénie, placer autour d'elle une troupe de guerriers; Clytemnestre, les exciter à défendre les jours de sa fille; Agamemnon, près de l'autel,

Pour détourner les yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, se couvrir le visage.

Eriphile, par son inquiétude & son maintien,

Du fatal sacrifice accusant la lenteur.

Si l'on voyoit, d'un autre côté, briller les armes menaçantes des Grecs; si tout annonçoit un combat inévitable & sanglant, & qu'alors Calchas, s'avançant entre les deux partis, & suspendant le carnage, prononçât, d'une voix prophétique, ces vers de Racine :

Vous, Achille, & vous, Grecs; qu'on m'écoute.

Si, lorsque ce grand Prêtre s'avance pour saisir Eriphile, elle lui crioit :

Arrête & ne m'approche pas :
Le sang de ces héros dont tu me fais descendre,
Sans tes profânes mains saura bien se répandre...

Si, en parlant ainsi, elle couroit prendre sur l'autel le couteau sacré, s'en frappoit, expiroit, & qu'un coup de tonnerre accompagnât ce sacrifice ; un pareil dénouement n'acheveroit-il pas de faire un chef-d'œuvre de cette Tragédie ?

On n'osoit presque rien, en fait d'action tragique, du temps de Racine ; il est à croire que s'il avoit composé cette Tragédie de nos jours, il eût osé davantage.

On parloit chez Madame la Duchesse de ***, de cette idée de M. de la Dixmerie. Je dis que je croyois qu'on pouvoit la remplir, en conservant les mêmes vers de Racine, & en n'y en ajoutant que sept ou huit pour lier le spectacle. Je l'exécutai le même soir. On m'engagea à communiquer aux Comédiens ce que j'avois fait ; ils en parurent contens, & donnerent ce nouveau dénouement le 31 Juillet 1769 : le voici :

IPHIGÉNIE.

MADAME, & rappellant votre vertu sublime...
Euribate, à l'autel conduisez la victime.

En prononçant ces deux derniers vers de la troisieme scene du cinquieme acte, Iphigénie s'avance aux soldats qu'Euribate a amenés, & dont les uns l'entourent, tandis que les autres ferment le passage à Clytemnestre.

CLYTEMNESTRE.

Ah! vous n'irez pas seule; & je ne prétends pas...
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas...
Barbares, contentez votre soif sanguinaire.

ŒGINE.

Qu'espérez-vous, Madame? & que pouvez-vous faire?

Calchas vient se placer à l'autel; il est suivi d'Agamemnon qui se couvre le visage de ses mains. Erypbile & sa confidente sont assez près de lui.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! je me consume en d'impuissans efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.
Quel tourment! quelle horreur! ô mere infortunée!
De funebres festons, ma fille couronnée,

Tend la gorge aux couteaux par son pere apprêtés...
C'est le pur sang des Dieux... inhumains, arrêtez...
Que vois-je! Achille accourt; ah! le sort se déclare.

ACHILLE.

Fuyez, lâches bourreaux : tremble, Prêtre barbare.

Le fer à la main, suivi de cinq ou six des siens, il se précipite sur les soldats qui emmenent Iphigénie, les enfonce & leur arrache cette Princesse; il la tient par la main; elle semble faire quelque résistance pour le suivre.

IPHIGÉNIE.

Seigneur...

CLYTEMNESTRE, *allant à elle.*

C'est ton époux, c'est notre unique appui;
Achille est le seul Dieu qui nous reste aujourd'hui.

Il les place au milieu de ses Thessaliens qui se pressent d'arriver & qui se rangent sur un côté du Théâtre, tandis que les Grecs arrivent aussi du côté opposé.

ACHILLE, *aux Grecs.*

Venez me l'arracher.

ULISSE.

Oui, contre un sacrilége,
Nous saurons des autels venger le privilége.

ACHILLE.

De ton zele affecté, ce fer va dans l'instant

T'envoyer aux enfers subir le châtiment.
Est-ce donc la valeur en toi que l'on redoute.
Perfides!...

Les Thessaliens & les Grecs baissent les piques & vont s'attaquer.

CALCHAS *s'avançant entr'eux.*

Vous, Achille, & vous Grecs, qu'on m'écoute :
Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
M'explique son oracle, & m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélene, une autre Iphigénie,
Sur ce bord immolée y doit laisser la vie.
Thésée avec Hélene uni secrettement,
Fit succéder l'hymen à son enlevement :
Une fille en sortit que sa mere a célée ;
Du nom d'Iphigénie elle fut appellée :
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours ;
D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
Sous un nom emprunté, sa noire destinée,
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée ;
C'est d'elle dont les dieux ordonnent le trépas....
C'est la victime...

Il s'avance pour la saisir.

ERYPHILE.

Arrête, & ne m'approche pas.
Le sang de ces héros dont tu me fais descendre,
Sans tes profanes mains saura bien se répandre.

Elle prend le couteau sur l'autel, se frappe & tombe dans les bras de sa confidente. Le tonnerre gronde ; le bûcher s'allume...

CALCHAS, *à Achille.*

Elle expire ; & des Dieux respectant les décrets,
Allons de votre hymen achever les apprêts.

TOUT dénouement en action dépend entiérement de l'exécution; elle fut confuse; & il n'étoit guere possible qu'elle ne le fût, les soldats qui devoient se mouvoir sur un terrein peu étendu, n'ayant presque pas été exercés aux mouvemens qu'il leur falloit faire. Au lieu de mettre l'autel au milieu du Théâtre, il falloit le placer au fond sous une tente ouverte. D'ailleurs je ne rappelle ici ce dénouement, qu'afin que les personnes qui en ont entendu parler, voient que le dessein de l'arranger, ne pouvoit pas être susceptible de la plus légere apparence de gloriole & de prétention : l'idée n'étoit pas de moi; & je n'y inférois que dix ou douze vers pour lier le spectacle.



LETTRE

A M. DE SAINT-AUBIN.

Sur la Retraite de Mademoiselle Dangeville.

VOus me demandez mon ſentiment, Monſieur, ſur un tableau auquel vous travaillez. Il repréſentera, dites-vous, *Thalie* éplorée qui fait tous ſes efforts pour retenir une Actrice qui veut la quitter. Je ne doute point de l'habileté de votre pinceau; je vous dirai ſeulement qu'il y a des objets qui ſont moins du reſſort de l'imagination que du ſentiment. Je ſuis perſuadé que *Thalie* aura l'attitude & toute l'expreſſion convenable; mais l'Actrice, cette Actrice divine, ſon front, ſes yeux, ſa bouche, tous ſes traits ſi délicatement aſſortis pour lui compoſer la phyſionomie la plus aimable & la plus piquante; ſa taille de Nymphe, ſon maintien libre, aiſé, & toujours décent; Mademoiſelle *Dangeville* enfin, (car ſa retraite du Théâtre eſt le ſujet de votre tableau) Mademoiſelle *Dangeville*, Monſieur, peut-on eſpérer de la bien peindre! Avec de l'intelligence, de l'étude & de la réflexion, on peut ſe perfectionner le goût & devenir une Actrice très-

brillante ; mais l'Actrice de génie est bien rare ; & il y a la même différence qu'entre *Moliere* & un Auteur qui n'a que de l'esprit. Nous avons vu Mademoiselle *Dangeville* jouer dans les caracteres les plus opposés, & les saisir toujours de façon que nous en sommes encore à ne pouvoir nous dire dans lequel nous l'aimions le plus. On aura de la peine à s'imaginer que la même personne ait pu jouer, avec une égale supériorité, *l'indiscrete* dans *l'Ambitieux* ; *Martine* dans *les Femmes Savantes* ; *la Comtesse* dans *les Mœurs du Tems* ; *Colette* dans *les Trois Cousines* ; *Me Orgon* dans *le Complaisant* ; *la Fausse Agnès* dans *le Poëte Campagnard* ; *la Baronne d'Olban* dans *Nanine* ; *l'Amour* dans *les Grâces* ; *Camille* dans *Egérie* ; *Florine* dans *le Rival supposé*, & tant d'autres rôles si différens. Combien de fois, à la premiere représentation d'une Comédie, a t-elle procuré des applaudissemens à des endroits où l'Auteur n'en attendoit pas ? Je me souviens que le célebre *Néricaut Destouches*, dont on alloit jouer une Piece nouvelle, craignoit pour un monologue & quelques traits dans le cinquieme Acte ; il vouloit les supprimer : *donnez-vous en bien de garde*, lui dit-elle ; *je vous réponds que ce monologue & ces traits seront fort applaudis*. En effet, elle joua le tout avec un naturel, des grâces, une naïveté, qui déciderent la réussite, & triompherent de tous les efforts qu'une indigne cabale avoit faits, pen-

dant les quatre premiers Actes, pour faire tomber cette Comédie.

Ce qui acheve de caractériser la personne de génie dans Mademoiselle *Dangeville*, c'est qu'elle est simple, vraie, modeste, timide même, n'ayant jamais le ton orgueilleux du talent, mais toujours celui d'une fille bien élevée; ignorant d'ailleurs toute cabale; &, dans le centre de la tracasserie, n'en ayant jamais fait aucune.

J'ai cru, Monsieur, puisque vous me consultiez, que je devois vous communiquer mes idées sur son caractere; parce qu'il me semble qu'on doit commencer par connoître celui de la personne qu'on veut peindre. Je souhaite que vous réussissiez; je souhaite que vous puissiez saisir cette ame fine, naturelle, délicate & sensible, qui vit, qui parle, qui voltige & badine sans cesse dans ses yeux, sa bouche & dans tous ses traits. Je suis, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur, *Saint-Foix*.

FIN.



LETTRES TURQUES.

LETTRE PREMIERE.

Rosalide à Fatime, au Serrail du Bostangi Bachi.

JE suis en France, ma chere sœur; nous arrivâmes, il y a six jours, à Marseille. Quand je vis la terre, juge de mes transports & de ma joie par l'inquiétude cruelle où j'avois été pendant tout le trajet. Je craignois sans cesse que le vent ne vint à changer, & ne nous rejettât sur les côtes que nous quittions; je craignois que quelque Vaisseau Turc ne nous poursuivît, & ne m'arrachât mon cher *Mazaro.* Si ce malheur nous fût arrivé, tu sais dans quels supplices il eût perdu une vie, à laquelle la mienne est attachée. Le jour, aux moindres cris de l'équipage, j'étois dans les plus vives alarmes; & la nuit je ne faisois que des songes effrayans. Mais enfin nous voici au port; & nos cœurs s'y livrent à cette satisfaction si délicieuse de deux

tendres amans, échappés aux dangers, & à qui l'amour & la fortune semblent assurer désormais un bonheur pur & tranquille.

J'ai eu la visite des premieres Dames de la Ville; j'ai mangé chez elles; car on mange les uns chez les autres dans ce pays-ci. On voit à la même table des hommes & des femmes qui ne sont point mariés ensemble. Un mari même évite de se trouver dans les maisons où va sa femme; & l'on diroit au soin qu'il prend de ne point paroître avec elle pendant le jour, qu'on est convenu dans la société, que c'est le temps des amans. Je te parle des gens de qualité; car j'ai cru remarquer que le Négociant, le Bourgeois parle à la sienne publiquement, se promene avec elle tête levée, & même lui donne le bras.

J'ai exigé de *Mazaro* que nous laisserions ignorer pendant quelque temps que je sais le François; (1) cela me met dans le cas de n'être point obligée de parler. J'entends, j'écoute, je regarde, j'observe, j'examine tout. Quand je serai un peu plus au fait des mœurs, des

---

(1) La mere de Fatime & de Rosalide étoit de Toulon; elle avoit appris le François à ses deux filles, & avoit tâché de les élever dans sa Religion: ses soins réussirent à l'égard de Rosalide, qui étoit la Cadette; il y avoit quatre ans qu'elle avoit perdu sa mere, lorsqu'elle passa en France.

ufages, & fur-tout de la *Politeſſe* de cette Nation-ci, car j'y entends fans ceſſe répéter ce mot, alors je pourrai me mêler comme une autre à la converſation. Mais Dieu me garde d'aſſaſſiner jamais les gens de mon babil, comme font quelques femmes, & fur-tout certains petits hommes, vêtus de noir, que j'ai eu le malheur de rencontrer dans preſque toutes les maiſons où l'on m'a menée. Croirois-tu, ma chere ſœur, qu'ils font flattés qu'on leur diſe qu'ils font vifs, étourdis, fémillans, de vrais papillons? La ſotte eſpece!

Je pars après demain pour Paris; je t'écrirai dès que j'y ferai arrivée. Je t'envoie la copie d'une Lettre de *Mazaro* à un de fes parens; je ne doute point du plaiſir que tu auras à la lire, par la part qu'a dans ce récit une ſœur qui t'aime, & qui t'aimera toute fa vie bien tendrement, en quelque pays du monde qu'elle foit. Adieu, ma chere Fatime.



LETTRE II.

Du Comte Mazaro au Marquis Piniani, à Venise.

Tu sçais, mon cher cousin, qu'une malheureuse affaire d'honneur m'obligea de quitter ma patrie. Le vaisseau où je m'embarquai pour passer en Sicile, fut attaqué par un Corsaire de Smirne; je ne te ferai point l'inutile relation de notre combat. Il s'en falloit de beaucoup que nous ne fussions à forces égales; nous fûmes pris, mis aux fers, conduits & vendus à Constantinople. Le Chef des esclaves du grand-Visir *Hussein* m'acheta & m'employa à la culture des jardins.

Il y avoit près de trois mois que j'y gémissois dans le plus rude esclavage, lorsqu'un jour le Visir s'approcha de l'endroit où je travaillois. Après m'avoir considéré assez long-temps avec beaucoup d'attention, il me fit plusieurs questions sur ma naissance & sur mon pays. Je ne cherchai point à lui déguiser la vérité. Il me parut touché de l'avilissement où me réduisoit la fortune; il ordonna qu'on me traitât avec douceur; & depuis, il ne se promenoit jamais, qu'il ne m'appellât pour s'entretenir quelques momens avec moi.

L'heure

L'heure où il avoit coutume de paroître étoit déja passée, quand un soir je le vis venir avec une jeune personne au-devant de qui je puis dire que mon cœur vola. A chaque pas qu'elle faisoit, je le sentois tressaillir. Oui, j'aimois déja, quoique je ne pusse pas encore bien distinguer les charmes que j'allois adorer. Elle approcha; & le Visir s'arrêta pour me parler; mais immobile, & sans lui répondre, j'étois dans cet étonnement où le cœur enchanté croit que les yeux ne lui portent pas encore assez tout le plaisir qu'il devroit goûter. Il sourit de mon désordre en regardant sa fille; car c'étoit elle : elle rougit, & s'appuyant sur son bras, le fit tourner dans une autre allée.

Je passai le reste du soir & toute la nuit dans un trouble & une agitation qui ne me permirent pas de fermer l'œil. L'adorable fille d'Hussem fut sans cesse présente à ma pensée : je me sentois entraîné par un penchant plus fort mille fois que toutes les réflexions, & auquel j'aurois voulu vainement résister. Dès qu'il fut jour, je me rendis au jardin; j'allai me mettre sur le banc où elle s'étoit assise la veille; je regardois tous les endroits où elle avoit passé. Que devins-je ! Non, il n'est pas possible d'exprimer ce que je ressentis, lorsqu'une de ses esclaves, m'arrachant à ma réverie, vint me dire de sa part de lui porter des fleurs. Avec quel empressement j'allai les cueillir ! avec quelle émotion je les portai ! Qu'alors l'emploi où l'esclavage m'attachoit

me parut brillant ! & que l'amour pare avantageuſement tout ce qui l'approche de ſon objet ! Elle étoit encore au lit ; elle en ſortit ſes beaux bras pour aſſembler ces fleurs ; & dans le mouvement qu'elle fit, il me ſembla que j'en voyois ſortir toutes les grâces, les amours, tous les charmes de la nature. Son pere lui avoit dit que je jouois de pluſieurs inſtrumens ; elle me marqua qu'elle ſouhaitoit de m'entendre : je m'approchai d'un clavecin. Après avoir préludé par quelques airs Italiens, je chantai, en m'accompagnant, des paroles qui avoient beaucoup de rapport à ma ſituation. Il me parut qu'elle m'écoutoit avec une certaine attention, que le plaiſir ſeul de l'oreille ne fixoit pas. Que te dirai-je, mon cher Couſin ? Ces précieux inſtans furent ſuivis de mille autres. Il ne ſe paſſoit plus de jour, que je ne la viſſe, & que je ne reſtaſſe deux ou trois heures avec elle. Malgré tout l'amour dont je brûlois, timide, confus, toujours embarraſſé en lui parlant, je n'aurois jamais oſé me déclarer, ſi le hazard ne m'eût favoriſé d'un interprete, auquel je ne m'attendois pas.

Je m'étois amuſé à élever des oiſeaux & à leur apprendre à répéter quelques airs ; j'en avois inſtruit un plus chéri que les autres à prononcer, *je vous aime*. Un matin que j'entrois chez Roſalide, il vole de deſſus mon épaule à ſon cou, & en lui becquetant l'oreille, il lui dit, *je vous aime*. Ah ! qu'il eſt joli, s'écria-t-elle,

en le baisant! Mon fidele écolier lui souffle encore dans la bouche, *je vous aime*; & à chaque caresse qu'elle continua de lui faire, il répéta sa leçon à merveille. Mais ne sçait-il que cela, me demanda-t-elle? Il attend, lui dis-je, votre réponse : il la sçait déja, me répondit-elle; appellez-le; il vous la dira. J'allois me jetter à ses genoux, lorsque son pere entra. Il fallut me retirer sans pouvoir lui exprimer, que par mes regards, tout le ravissement dont mon cœur étoit comblé.

J'espérois qu'elle viendroit le soir au jardin. J'attendis la fin du jour avec une impatience égale à mon amour. Je ne pouvois ni rêver, ni me distraire; je me promenois, je m'asseyois, je voulois quelquefois me mettre au travail; & dans l'instant je le quittois : on eût dit que je croyois qu'à force de changer de place, je ferois avancer le moment que je desirois. Enfin la nuit approchoit; & je ne vis venir que le Visir : il avoit l'air sombre & abbatu; il me fit signe de le suivre dans une allée couverte; & lorsque nous y fûmes, il me parla à peu près dans ces termes.

“ Je suis né à Salonique de parens Grecs; „ je fus amené à Constantinople, esclave com„ me tu l'es. Mon activité, mon zele, & „ peut-être quelques agrémens dans ma figure, „ me firent remarquer de la Sultane mere; elle „ m'employa dans différentes affaires où j'eus „ le bonheur de réussir. Lorsque son fils fut

„ en âge de gouverner par lui-même, elle lui
„ parla de moi si avantageusement, qu'il me
„ prit à son service. Je fus d'abord Capigi-Ba-
„ chi; ensuite élevé à la dignité de Bacha d'A-
„ lep, & quelques années après à celle de
„ Gouverneur général de la Mésopotamie. (1)
„ Le Sophi s'étoit emparé d'une partie de cette
„ province, & se flattoit d'en achever la con-
„ quête dans la prochaine campagne. En moins
„ de quatre mois, non-seulement je lui enlevai
„ ce qu'il avoit pris; mais je le réduisis à dé-
„ fendre ses propres frontieres, & bientôt à
„ demander la paix. Nous n'en avons jamais
„ fait une plus glorieuse avec la Perse. Dès
„ qu'elle fut conclue, le *Sultan*, pour récom-
„ penser mes services, & je pourrois même di-
„ re, pour satisfaire à la voix publique, me
„ rappella auprès de lui, & me confia le sceau
„ de l'Empire. Depuis près de sept années que
„ je suis Visir, le ciel m'est témoin que je n'ai
„ jamais eu en vue que la gloire du Maître &
„ le bonheur des Sujets. Mais que n'invente
„ pas l'envie contre ceux qu'elle veut perdre?
„ Je m'apperçois depuis quelque temps que
„ ma faveur diminue, & que mes ennemis sont
„ prêts à triompher. Pour prévenir le coup qui
„ me menace, je veux fuir chez les Chrétiens.
„ Je n'ai que deux filles. L'aînée est mariée au

(1) Le Diarbeck.

„ Bostangi-Bachi. Tu connois la Cadette; tu
„ l'aimes; tu lui as plu. Sa mere, qui étoit Fran-
„ çoise, l'a élevée dans ta Religion. Je vous
„ unirai l'un à l'autre dans un pays de liberté.
„ Tâche de t'assurer d'un Vaisseau. Je ne te dis
„ rien sur les précautions que tu dois prendre;
„ je me repose absolument de tout sur ton ami-
„ tié, tes soins & ta prudence„. En achevant ces mots, il voulut m'embrasser. Je me précipitai à ses genoux, & tâchai de lui exprimer tout l'attachement, toute la tendresse & la reconnoissance dont mon cœur étoit pénétré.

Le lendemain j'allai au port. La fortune qui sembloit ne m'avoir jetté dans les fers, que pour me conduire au comble du bonheur, me fit rencontrer en y arrivant, un des hommes du monde en qui je pouvois avoir le plus de confiance; c'étoit un riche Négociant de Marseille, qui faisoit un gros commerce à Venise, & que j'avois vu souvent chez mon pere. A peine m'eut-il reconnu, que me serrant dans ses bras, les larmes aux yeux, il m'offrit tout ce qui dépendoit de lui pour me tirer de l'esclavage. Je ne balançai point à lui conter mon aventure. Après qu'il l'eut écoutée, il m'assura de nouveau que je pouvois disposer de tout ce qui lui appartenoit; que son vaisseau étoit au port; qu'en cinq jours au plus tard il seroit en état de mettre à la voile, & qu'il prendroit des mesures si justes, qu'il espéroit que nous n'aurions pas de risques à courir. Le Visir à qui j'allai rendre compte

d'un si heureux commencement, m'ouvrit ses trésors; & en différens voyages, j'avois déja porté secrettement au Vaisseau plus de quatre millions en or & en pierreries. Nous devions nous embarquer la nuit du surlendemain, lorsqu'en rentrant le soir du quatrieme jour au Palais, j'appris que mon Maître, mon bienfaiteur, mon pere, cet homme si respectable, & à qui j'avois tant d'obligations, avoit été prévenu par ses ennemis. J'eus le spectacle affreux des Muets & des Capigis qui portoient sa tête au Sultan.

Ma chere Rosalide se retira chez sa sœur. Plusieurs jours s'écoulerent sans que j'entendisse parler d'elle. J'étois accablé de douleur, & dans les plus vives inquiétudes. Enfin elle m'écrivit de continuer à préparer tout pour notre départ. Je lui fis réponse que tout étoit prêt; que je n'attendois que ses ordres; que le vent étoit favorable; & que, si elle vouloit me marquer où je pourrois l'aller prendre, nous serions loin de Constantinople avant la fin de la nuit. Je la vis bientôt arriver, déguisée en jeune Arménien. Notre navigation a été des plus heureuses: nous arrivâmes hier à Marseille. Dès que j'y aurai fini quelques affaires, nous partirons pour Paris. Viens nous y joindre, mon cher Cousin; viens y jouir du plaisir de voir ton ami au comble de la félicité. Je suis, mon cher Cousin, &c.

LETTRE II.

Rosalide à Fatime.

JE suis à Paris depuis huit jours. Il n'est pas aisé de démêler si les François aiment véritablement les Etrangers, ou s'ils n'ont que la vanité, l'espece de coquetterie de s'en faire aimer. Croiroient-ils que, par toutes sortes de bonnes façons, ils doivent tâcher d'adoucir le malheur d'une personne, envers qui la nature a été assez marâtre, pour ne l'avoir pas fait naître Françoise? Je ne sais; mais il est sûr qu'il n'y a point de politesses, d'égards, de prévenances & d'attentions qu'on ne me marque en toute occasion; jusqu'au petit peuple s'empresse, & semble vouloir faire les honneurs de la France.

La bonne humeur qui fait le fond du caractere de cette Nation-ci, aideroit beaucoup à me persuader qu'elle est naturellement bienfaisante. On rit de tems en tems dans les autres pays; ici on rit toujours: il y regne un ton, un air d'enjouement & de gaieté qui frappe d'abord tout étranger.

Mazaro convient que le François a l'ame noble & généreuse; mais il prétend que la fureur d'être à la mode, de briller, d'être cité, de passer pour avoir du feu, de l'imagination, &

des saillies, le rend étourdi, frivole, indiscret & méchant. Il y a, dit-il, mille gens dans Paris qui s'estiment dédommagés de tout, pourvu qu'on croie qu'ils ont de l'esprit. Il me contoit hier qu'un homme, dont tout le bien consistoit en rentes sur la Ville, en perdit les deux tiers par un nouvel Edit du Roi. Il fut d'abord consterné; mais en déplorant son malheur, il lui vint un trait contre le Ministre; il le mit en chanson : elle courut, fut trouvée plaisante; le voilà consolé.

Tu me demanderas, sans doute, si les Françoises sont belles : on peut croire que non; mais il est impossible de sentir qu'elles ne le sont pas : sans les avoir vues, on peindra la beauté, jamais les grâces.

Je t'envoie toutes sortes de coëffures, de parures, & les étoffes les plus nouvelles. Je prie la personne à qui je les adresse à Marseille, de te les faire tenir le plutôt qu'il sera possible. Mais quelque diligence qu'elle fasse, elles ne seront déja plus de mode ici quand tu les recevras. Adieu, ma chere sœur.



LETTRE III.

Rosalide à Fatime

UNE parente de Mazaro me proposa hier de sortir avec elle. Notre carrosse arrêta vis-à-vis d'une maison où nous entrâmes à travers une troupe de gens armés qui s'ouvrit pour nous laisser passer. Nous montâmes à une petite chambre que l'on referma sur nous avec un grand bruit de clefs; nous étions dans l'obscurité; & je ne savois que penser de l'endroit où l'on m'avoit conduite, lorsque plusieurs lumieres, d'une odeur fort désagréable, commencerent à éclairer une grande salle assez mal décorée : à ce qu'on m'en avoit déja dit, je reconnus aisément que j'étois à la Comédie.

C'est un lieu où les François s'assemblent à une certaine heure pour y pleurer sur la triste destinée de quelques héros qu'ils n'ont jamais ni vus, ni connus, & pour y rire des défauts, des foiblesses, des vices & des ridicules de leurs parens, de leurs amis, & des personnes avec qui ils vivent tous les jours.

Un Abbé connu de la Dame avec qui j'étois, vint se placer dans notre loge; c'est sans contredit l'Ecclésiastique du Royaume le plus au fait de l'histoire secrete des différens Spectacles. Il fut sans doute charmé de trouver une Etran-

gere avec qui pouvoir étaler tout son savoir. Il m'apprit les noms, surnoms, l'âge, les talens, les bonnes & les mauvaises qualités de toutes les Actrices, une partie des amans à qui elles avoient appartenu, & ceux qui les avoient actuellement. Telle à qui je n'aurois pas donné plus de vingt-cinq ans, étoit, selon lui, depuis près de trente, fille de théâtre, mere de plusieurs enfans, & cependant recherchée comme dans sa nouveauté. C'est le miracle des houris du paradis du Prophete.

Laissant à part la vie intérieure de ces Demoiselles, je conçois qu'une Comédienne peut trouver bien de l'agrément dans son état. Il lui fournit sans cesse de nouvelles occasions de contenter ce desir de plaire si naturel à notre sexe. Elle a presque tous les jours le plaisir d'essayer ses charmes sous différens habillemens, sous différentes parures. N'est-elle pas même en droit de penser, qu'elle ne doit les douceurs de sa situation qu'à son propre mérite? Par quelle bizarrerie de préjugés se mettra-t-elle au-dessous de cette femme dont la naissance n'est pas au-dessus de la sienne, & qui ne brille que de l'éclat emprunté de la fortune & des fripponneries de son mari? Je ne vois pas qu'il soit plus noble d'exercer son esprit à imaginer quelque nouvelle taxe sur la Nation, que d'employer ses talens à l'amuser. J'irai demain à l'Opéra. On m'a beaucoup vanté ce spectacle; nous verrons. Adieu, ma chere Fatime, aime toujours Rosalide.

LETTRE IV.

Rosalide à Fatime.

JE sors de l'Opéra. Ce spectacle a tenu pendant trois heures mon esprit, mes yeux & mes oreilles dans un si grand enchantement, que je ne conçois pas qu'il y ait des personnes assez ennemies de leurs plaisirs, pour ne vouloir pas s'y amuser, & pour s'obstiner à répéter sans cesse, qu'il est ridicule qu'un homme vienne déplorer ses malheurs, & se tuer en chantant. L'idée qu'elles se font du chant, & l'habitude de le regarder comme un enfant du plaisir & de la joie, causent apparemment cette prévention, qui se dissiperoit aisément si elles le considéroient dans son essence réelle, c'est-à-dire, comme un simple arrangement de tons différens. Je ne pus m'empêcher de rire à la Comédie, lorsque je m'apperçus qu'un Roi rimoit exactement tout ce qu'il disoit à sa Maîtresse, à son Conseil & à son Capitaine des Gardes. La rime qui se fait bien plus sentir dans la simple déclamation que dans le chant, me parut une affectation puérile : elle rompt l'illusion & ne produit aucune beauté; au-lieu qu'à l'Opéra, cette suite, ce mélange, cette succession variée de sons pour peindre la haine, l'amour, la ja-

loufie, la fureur & la vengeance, donne felon moi, de la force, de la chaleur, de l'énergie, & une nouvelle expreffion aux paroles; en un mot, il m'a femblé qu'à l'Opéra j'aurois été affectée quand même je n'aurois pas entendu le françois, & qu'au contraire à la Tragédie où l'on m'a menée, je n'entendois le françois que pour être choquée du langage peu naturel qu'on y parloit.

Je fuppofe que le Roi de France envoyât fon Académie de Mufique peupler une Colonie déferte, avec défenfes expreffes à tous ceux qui la compofent, de fe rien dire, de fe rien demander, enfin de fe parler autrement que comme ils fe parlent au théâtre : il n'eft pas douteux qu'il naîtroit dans cette Ifle une poftérité chantante, dont toutes les inflexions de la voix feroient élancées & mefurées, & que cette poftérité, fi elle rentroit un jour dans la patrie de fes peres, trouveroit la diffonnance des tons de nos converfations fort extraordinaire, & avec plus de raifon, je crois, qu'on n'en a de fe récrier contre la repréfentation de toute une action en mufique.

Les décorations, les habits, les chœurs, les machines & les divers changemens, rendent l'Opéra fi magnifique & fi furprenant, que fi les fauvages voifins de l'Ifle, où dans ma fuppofition je l'ai relégué, affiftoient à fon fpectacle, je fuis perfuadée qu'ils croiroient voir véritablement des Divinités, & que, pour peu que Monfieur le Directeur eût d'efprit & d'ambition, il

lui ſeroit aiſé de trancher du prophete, du légiſlateur, & de faire des proſélytes. A la tête des ſaintes & des dévotes de cette nouvelle loi, il ſeroit plaiſant de lire les noms de quelques Actrices dont on m'a conté les aventures. Mahomet ſuivi de ſa Cadizge, de deux ou trois autres femmes, & de quelques vagabonds, entreprit & vint à bout d'en établir une, dont les machines ſont plus groſſieres. J'eſpere toujours, ma chere Fatime, que les inſtructions que notre mere t'a données dans l'enfance, ne ſeront point perdues, & que tôt ou tard tes yeux ſe déſilleront aux clartés de la vraie religion : c'eſt la plus grande ſatisfaction que pût recevoir une ſœur qui t'aime bien tendrement. Adieu.

LETTRE V.

Roſalide à Fatime.

NOus étions hier cinq ou ſix femmes chez moi; entra un jeune homme des amis de Mazaro; on parloit de Conſtantinople. Conſtantinople! s'écria-t-il, en ſe laiſſant aller dans un fauteuil; Conſtantinople! Ah! Meſdames, c'eſt le ſéjour de mon ame! Un honnête Muſulman doit mener une vie bien délicieuſe! En quoi, Monſieur, lui demandai-je aſſez étonnée de ſon enthouſiaſme? Il n'y a à Conſtantinople ni bals,

ni aſſemblées, ni jeu, ni ſoupers, ni ſpectacles, ni ce concours d'arts, de ſciences & de talens qui fourniſſent chaque jour dans Paris de nouveaux amuſemens.... Cela ſe peut, Madame, me répondit-il, cela ſe peut: mais le plaiſir d'avoir un Serrail! Pour avoir un Serrail, répliquai-je, il faut être riche; & je ne vois pas qu'en France les gens qui le ſont & qui ont le cœur gâté, manquent plus de femmes qu'ailleurs. Si un Seigneur Turc a dix eſclaves, un Seigneur François n'a-t-il pas toute la Comédie, tout l'Opéra, toutes les jeunes filles qui poſtulent, & à qui il promet ſa protection pour y entrer, & cent autres? Il eſt vrai que ces Demoiſelles ne ſont pas abſolument en propre à lui comme en Turquie une eſclave à ſon maître; mais le droit de propriété en fait de femmes, n'eſt pas, je crois, ordinairement ce qui flatte le plus le goût de votre Nation. Il y a des cas, Madame, il y a des cas, s'écria de nouveau cet extravagant : eſt-il rien de plus doux que d'avoir à ſoi cinq ou ſix jolies enfans qu'on achete à l'âge de ſix, de ſept, de huit ans; & lorſqu'elles en ont treize.... Nous le priâmes de vouloir bien nous épargner ſes arrangemens de ménage, & de changer de converſation.

Ma chere ſœur, les loix ſont différentes chez les différens peuples; les mœurs des hommes ſont par-tout les mêmes. Je dirai plus, leur caractere eſt par-tout également injuſte, impérieux & tyrannique. S'il étoit permis à Paris d'a-

voir plusieurs femmes, elles y seroient peut-être aussi captives qu'en Turquie; mais comme un François ne peut en avoir qu'une, il ne la cache pas, de peur que son voisin ne cachât aussi la sienne. Quoiqu'il ait publiquement des maîtresses, en exige-t-il moins de fidélité de la malheureuse qu'il a épousée? Non, & si elle ose se plaindre en justice, si elle prouve évidemment qu'il en use mal avec elle, devinerois-tu le jugement qui intervient? Il est digne des hommes; ce sont eux qui le prononcent. On ordonne que cette infortunée entrera dans un couvent; c'est-à-dire, qu'en France on nous enferme, parce que nos maris ont tort avec nous, & en Turquie, parce que nous pourrions avoir tort avec eux; cela est indigne; cela révolte. Adieu, ma chere Fatime.

LETTRE VI.

Rosalide à Fatime.

JE n'ai jamais rien vu de si charmant, qu'une femme qui vint hier dans une maison où j'étois; je ne me lassois point de la regarder, d'admirer son air, sa taille, sa démarche noble, son sourire, je ne sçais quoi de fin & d'engageant répandu sur toute sa physionomie. La jolie personne! dis-je à une Dame assise à côté de moi:

Eſt-elle mariée ? Voilà ſon mari, me répondit-elle, en me montrant un jeune homme d'une figure très-aimable, qui étoit adoſſé à la cheminée; ils ont l'un & l'autre de la naiſſance, de grands biens, beaucoup d'eſprit; & cependant ils n'en ſont pas plus heureux : vous voyez, continua-t-elle, que ſes regards ſont attachés ſur elle; je ſuis ſûre qu'il ſe dit en lui-même, que rien n'eſt plus adorable; mais la juſtice que ſes yeux lui rendent, ne paſſe plus juſqu'à ſon cœur; la facilité à devenir heureux, lui ôte le goût, le plaiſir, & l'empreſſement de l'être..... J'entends, Madame, interrompis-je; c'eſt un de ces fats dont on m'a parlé, qui croyent qu'il eſt du bel air de ne ſe pas ſoucier de ſa femme? Ah! ne lui faites point cette injuſtice, reprit-elle; il marque à la ſienne toute l'eſtime, tous les égards & toutes les attentions imaginables; mais rien ne peut ſuppléer à l'amour; elle l'aime paſſionnément : il le ſait; il ſent combien elle doit ſouffrir; & il eſt ſans ceſſe déchiré par le remords de rendre malheureuſe une des perſonnes du monde qui mérite le moins de l'être.

Ma chere ſœur, j'ai vu notre pere éprouver cette même ſéchereſſe de cœur, & ſe la reprocher au milieu de vingt femmes charmantes, ſoumiſes à ſes plaiſirs, & qui toutes ſembloient n'aſpirer qu'au bonheur de lui plaire. Quelles ſommes n'a-t-il pas dépenſées pour acheter des eſclaves dont il ne ſe ſoucioit plus dès qu'elles

étoient dans son Serrail? Je regardois cet état d'insensibilité, cette privation de desirs, comme une punition d'avoir voulu trop les irriter. Mais quand je vois que les cœurs les plus vertueux, & qui méritent le plus d'être comblés des douceurs de l'amour, n'en tombent pas moins dans ce même anéantissement, je t'avoue que je ne sçais que penser de la nature & des loix. Tout dans l'univers est-il donc imparfait? On ne doit avoir des desirs que pour l'objet à qui l'hymen nous lie; & c'est ce même hymen, cette union si pure, ce nœud sacré qui détruit ce qu'il légitime; que dis-je? ce qu'il ordonne! J'ai épousé mon amant après bien des inquiétudes & des peines; sa tendresse pour moi va jusqu'à l'adoration; mais peut-être que bientôt, ô ciel!..... Non, je ne dois rien craindre; nos cœurs étoient destinés l'un pour l'autre; mon bonheur est à jamais assuré; & rien ne pourroit l'égaler, si j'avois le plaisir de t'avoir avec nous. Adieu, je t'embrasse bien tendrement, ma chere Fatime.



LETTRE VII.

Rosalide à Fatime.

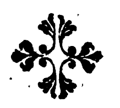
J'Ai été indisposée pendant quelques jours ; mais j'ai eu toujours si bonne compagnie, que je ne suis sortie qu'avec peine pour aller chercher ailleurs ce que je trouvois si commodément chez moi : il s'y est passé de ces scenes plaisantes que la folle imagination du François crée, pour ainsi dire, de rien.

Viens que je t'embrasse, mon cher Chevalier, disoit hier un jeune homme à un de ses amis. J'ai appris avec une vraie joie que tu as quitté cette Madame D*** ; sçais-tu bien que cet amour-là commençoit à paroître bien long, bien sérieux, & à te donner un travers dans le monde ? J'avois beau dire que parce que ton cœur s'amusoit deux ou trois semaines de plus avec elle qu'avec une autre, il ne falloit pas précipiter son jugement; que je te connoissois, & que cela finiroit bientôt, je ne persuadois point : on se rappelloit, en souriant malignement, le jour que tu l'avois prise ; & comme on ne peut pas disconvenir qu'elle n'ait de l'esprit & de la beauté, on se disoit à l'oreille qu'elle t'avoit fixé. Eh ! quel mal y auroit-il, Monsieur, demanda une Dame de la compagnie à cet ennemi des

amours de durée, qu'une femme aussi aimable que Madame D*** eût rendu le Chevalier constant ? Ah ! fi, fi donc, Madame, constant ! répondit-il ; entre nous, qu'est-ce qu'un homme constant ? Une espece d'animal assujetti, qui n'a plus qu'une allure, qui devient domestique, qui ne goûte plus le vin, qui fuit les petits soupers & ses amis ; il me semble voir un mari qui fait un bon ménage. La constance marque un cœur étroit, un cœur qui n'a pas la force de seconder la nature qui lui présente sans cesse de nouveaux objets, pour l'aider à secouer le joug de celui qui l'a subjugué. En un mot, votre homme constant n'est ordinairement qu'un paresseux, qui, se méfiant de son merite, s'assoupit avec une conquête faite pour ne se pas donner la peine d'en entreprendre une autre qu'il pourroit manquer. En vérité, répliqua la même Dame qui avoit déja pris la parole, ce propos est bien étonnant dans la bouche de quelqu'un qu'on sait attaché depuis deux ans à.... A une Comédienne, n'est-ce pas ? s'écria-t-il d'un ton ricaneur. Eh ! Madame, c'est l'inconstance même qui entretient & perpétue mon goût pour cette Actrice : jamais Prothée ne fut plus admirable ; tantôt c'est une amante en pleurs qui regrette un perfide ; un autre jour, bergere innocente, elle voudroit se cacher à elle-même le trouble d'un amour naissant ; quelquefois c'est une coquette aimable qui m'amuse par son esprit ; enfin presque tous les

ſoirs elle change d'attraits, de graces, de caractere, d'habits & de viſage même, ſi vous voulez. Mon imagination que ranime chaque jour une curioſité récente, avertit, preſſe mon cœur de deſirer, le ſéduit, l'enflamme; & dans le même objet je crois jouir d'Atalide, de Monime, de Célimene & de Cloë. Mais cela me rappelle qu'elle joue aujourd'hui dans une Piece nouvelle : c'eſt un pucelage; j'y cours ; en effet il ſe leva & ſortit.

Aurois-tu jamais penſé, ma chere ſœur, qu'on pût traiter la conſtance de vertu ridicule; & que diras-tu d'une Nation où la plupart des hommes, dès l'âge de vingt-cinq ans, ſont déja privés des vrais plaiſirs de l'amour? Leur ame eſt flétrie; leur cœur eſt blazé; & leurs ſens mêmes ne ſe réveillent plus qu'à force de preſtiges & d'illuſions. Adieu, je t'embraſſe bien tendrement, ma chere Fatime.



LETTRE VIII.

Rosalide à Fatime.

J'ALLAI il y a quelques jours chez une femme très-aimable, d'un rang distingué, & de qui j'ai reçu mille prévenances & mille amitiés à mon arrivée en cette ville. Je la trouvai distraite, rêveuse, inquiette; je la priai de me dire librement si je ne la gênois pas; au contraire, me répondit-elle en soupirant, je serai charmée que nous passions ensemble le reste de la journée; je soulagerai peut-être un peu ma douleur en la confiant à une amie. J'aime, ajouta-elle, & j'aime un ingrat qui ménage d'autant moins mon cœur, qu'il s'en croit plus le maître; il y a quatre jours que je ne l'ai vu, quoique j'apprenne de toutes les personnes qui viennent chez moi, qu'il se multiplie, pour ainsi dire, & qu'on le rencontre par-tout. Elle s'interrompit à ces mots pour s'approcher de la fenêtre; un carrosse venoit d'entrer dans la cour. Ah! le voici, s'écria-t-elle; & dans l'instant on annonça un jeune-homme dont la figure, il est vrai, me parut charmante; mais dont les manieres me firent bientôt mal augurer de son cœur.

Il y a long-temps qu'on ne vous a vu, Monsieur, lui dit-elle! — Que voulez-vous, Mada-

me, répondit-il, presque sans la regarder? on a des amis; j'ai fait deux dîners-soupers qui ont été poussés assez avant dans la nuit; j'ai dormi le jour, j'ai vu mes chevaux, j'en ai vendu, j'en ai troqué, j'ai joué, j'ai perdu; & je suis à présent en quête de quelque Juif qui me prête de l'argent.

En achevant ce beau détail, il appella un grand chien qui l'avoit suivi, le caressa, lui parla assez long-temps, & ne nous adressa la parole à notre tour que pour nous le vanter. Il se leve ensuite, se pavâne devant un miroir, y compose ses grâces, raccommode une boucle de ses cheveux qui lui couvroit trop l'oreille; & bientôt par une révérence légere, il annonce sa retraite. — Quoi! vous sortez si vîte, lui demanda ma trop foible amie? Vous reverra-t-on? — Oui.... cela se pourra, répondit-il de l'anti-chambre.... ce soir.... un de ces jours.

Ma chere sœur, voilà comme j'ai vu un François traiter une femme dont il est adoré; & ce François ressemble à bien d'autres. Dominés par l'amour-propre, gâtés par l'exemple, ambitieux sur-tout, en entrant dans le monde, de parvenir à l'état brillant d'hommes à bonnes fortunes, leur amour naissant n'est ordinairement qu'un desir de plaire, leur persévérance qu'une suite de leur orgueil qui s'irrite, & s'étonne qu'on ne se rende pas d'abord; & souvent ce qui les flatte uniquement dans les fa-

veurs qu'on leur accorde, c'est l'idée qu'on n'a pu tenir contre tout leur mérite.

Un Turc achete une femme; elle ne l'a pas choisi; il ne lui a donc nulle obligation de sa possession; & il est en quelque façon en droit de ne l'aller voir, qu'autant que son plaisir l'y engage. Mais ici une femme est libre; elle pouvoit se déterminer en faveur de tout autre, que de l'amant à qui elle donne son cœur. Lorsqu'il a séduit ce cœur, lorsque dans le sien la plus vive reconnoissance devroit se joindre à l'amour, il néglige, il abandonne, que dis-je? il se plaît à entendre gémir sa conquête; sa vanité triomphe à la vûe des larmes qu'il lui fait verser. En amour, le Turc est peu délicat; le François est ingrat & perfide.

LETTRE IX.

Rosalide à Fatime.

QUE je me trompois lorsque je t'écrivis que les François étoient naturellement bons, humains & compatissans! Ah! ma chere sœur, qu'ils sont cruels! qu'ils sont barbares! J'assistai hier à ce qu'ils appellent une Vêture. La jeune personne pour qui se faisoit la cérémonie, ne paroissoit pas avoir plus de seize ans. Je ne chercherai point à te la peindre. Imagine-toi la

taille la plus noble, la physionomie la plus intéressante; imagine-toi l'innocence avec ses grâces simples & naïves, cet air de modestie & de douceur qui l'accompagne toujours; c'est elle; tu la vois. Après que l'assemblée l'eut bien considérée, on la dépouilla de ses riches habits, pour lui en donner de sombres & de lugubres; on coupa ses beaux cheveux. Je pénétrois tout l'état de son ame, malgré les efforts qu'elle faisoit pour se donner de la force contre sa cruelle destinée; je la voyois de tems en tems frémir, pâlir, & ses beaux yeux prêts à fondre en larmes; il fallut donner un libre cours aux miennes; je n'en pouvois plus; mon saisissement m'étouffoit, il y avoit près d'une demi-heure que je ne respirois que par de longs soupirs.

Vous paroissez bien touchée! me dirent les Dames qui m'avoient menée à ce triste spectacle. Ah! tout ce qu'on peut l'être, répondis-je. J'avois de la peine à croire, que dans les pays les plus sauvages (1), il y eût des peres assez barbares pour tuer leurs enfans nouveaux nés, quand ils n'étoient pas assez riches pour les nourrir; mais je vois que le François est encore plus inhumain.

Une fille aimable, qu'il a vu croître sous ses yeux, est l'innocente victime qu'il sacrifie

(1) Dans la Colchide ou Mingrelie.

au

au mariage d'une aînée, il ne l'a élevée jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans, que pour la livrer à un supplice continuel, & la forcer de s'enterrer vivante. Quel horreur! De grâce, Mesdames, ajoutai-je, allons nous-en: en vérité, je souffre trop ici. Nous sortîmes; & pendant tout le chemin la conversation ne roula que sur le sort affreux d'une jeune personne privée à jamais de sa liberté, asservie à tout ce que l'obéissance a de plus mortifiant, & obligée de veiller sans cesse contre les mouvemens d'un cœur qui n'étoit pas formé pour être insensible. On conta à cette occasion plusieurs aventures de couvent; & ce matin une de ces Dames m'a envoyé ces deux lettres, en me marquant qu'elle les trouva dans une cassette de son frere, qui fut tué il y a deux ans dans une bataille.

Il n'y a qu'une Religieuse qui puisse écrire avec ce feu, cette ivresse & ces transports. L'ame d'une femme répandue dans le monde, est si dissipée par le desir de briller, par le jeu, les soupers, les bals & les spectacles, que l'amour n'y est ordinairement qu'un goût léger, un amusement, une passion frivole; au lieu que c'est un embrasement dans le cœur d'une infortunée, toujours gênée, toujours captive, toujours avec elle-même & avec des desirs que la contrainte ne sert qu'à irriter: elle se couche en s'occupant de son amant,

y rêve en dormant, s'éveille pour y penser, pour le souhaiter, & pour aspirer au moment où elle pourra se trouver avec lui.

LETTRE.

Je suis inquiete; je crains que vous ne soyez indisposé; je ne pus jamais sortir plutôt de l'appartement de la Supérieure. Il y avoit près d'une heure, qu'au vent & à la pluie, vous m'attendiez dans le jardin; vos habits étoient traversés; le froid vous avoit saisi; où vous menai-je! dans ma chambre, dans la chambre d'une Religieuse, où il n'y a pas même de cheminée! Vous n'aviez pas soupé; & je n'eus que quelques fruits à vous offrir; je n'ai jamais senti si vivement les austérités de mon état! Direz-vous encore que toujours timide, toujours confuse, toujours embarrassée de vos desirs, il faut me vaincre à chaque fois? Que la pitié me rendoit hardie! je prévenois vos caresses, je réchauffois vos mains dans les miennes; j'essuiois l'eau qui dégoûtoit de vos cheveux; je vous aidois à ôter vos habits; avec quelle tendresse je vous tenois embrassé! & bientôt avec quel ravissement, brûlante d'amour dans l'ivresse du plaisir, en dévorai-je, pour ainsi dire, les instans! Qu'ils s'écouloient avec rapidité! quelle nuit!... c'est vous du moins, je n'ai pas à me

le reprocher, c'eſt vous qui m'avez annoncé que le jour alloit nous ſurprendre & qu'il étoit tems de nous ſéparer; je n'avois pas la force de parler pour exprimer mes tranſports; l'aurois-je eue pour vous dire de me quitter ! Ah ! vous pouviez ſans crainte demeurer encore une demi-heure avec moi. Il ſemble que l'Amour ait voulu vous en punir : mon cœur ne peut vous être infidele; mais un ſonge ſéduiſant l'a replongé dans des délices que vous ne partagiez plus. Le bruit du Couvent frappoit en vain mon oreille; il n'arrachoit point mon ame aux douceurs de ſon illuſion. Languiſſante & les yeux à demi-ouverts, je me croyois encore avec vous; & je ne me ſuis tout-à-fait éveillée que dans un tranſport où j'ai voulu vous ſerrer dans mes bras. Sort cruel ! Une femme dans le monde, maîtreſſe de ſon ſommeil, lui peut donner une partie des momens où elle ne voit pas ſon amant; on fait régner le ſilence autour de ſon appartement; au lieu qu'ici nos inſtans, qui ne ſont déja que trop longs, commencent avec le jour : il n'eſt qu'onze heures; il y en a ſix que je ſuis levée; juſqu'à la nuit, que de tems encore, lorſqu'il eſt compté par l'Amour ! Vous n'attendrez pas ce ſoir; je ſerai dans le jardin avant que vous arriviez; je veux même qne nous ſoupions enſemble; la providence de l'Amour y a pourvû. Mille & mille baiſers. Adieu, je brûle de vous embraſſer : j'ai ſur moi cette robe que vous aviez priſe pour laiſſer ſécher vos habits;

il semble qu'elle porte dans mon sang un philtre qui l'enflamme, & que ma gorge qu'elle couvre, respire avec plus d'émotion. Que je vous aime!

AUTRE LETTRE.

PARCE que je levai hier les yeux au ciel en soupirant, & que quelques larmes m'échapperent, vous osez m'écrire aujourd'hui que vous ne me possédez point entiérement! Vous êtes bien injuste! Quoi! vous ne voulez pas même que dans le désordre où je vis, j'aie quelquefois des remords? ingrat! Ah! ces remords que vous me reprochez, loin de m'arracher à mon amour, ne semblent agir quelques momens sur mon cœur, que pour m'y faire bientôt ressentir avec plus de vivacité le retour de mes sentimens pour vous. Puis-je même honorer du nom de remords ce qui n'est en effet que la crainte d'être un jour l'objet de vos mépris? Si la passion qui m'entraîne, étouffe en moi les préjugés de l'éducation & de mon état, n'a-t-elle pas ses propres alarmes? Croyez-vous que mon amour-propre soit assez fort pour me promettre des miracles, & pour me rassurer contre l'inconstance, si naturelle à votre âge? Ne dois-je pas même penser que, pour mesurer la vengeance à l'énormité de mes fautes, la perte de votre cœur est le châtiment que le Ciel

me réserve? Par les vœux les plus sacrés, dévouée aux Autels, je ne le suis plus qu'à votre amour, ou plutôt à vos plaisirs; car je ne me flatte point : non, ingrat, non, vous ne ressentez point pour moi cet attachement véritable, ce dévouement du cœur, cet oubli de vous-même; je ne vous inspire point cette sensibilité, cette tendresse, cette joie délicieuse, où l'ame toute entiere à son enchantement, semble n'être plus que la personne aimée; ma jeunesse & quelque beauté excitent vos transports; & je suis moins l'objet de votre amour, que la proie de vos desirs. Ne le vis-je pas hier, quand j'allai vous tirer de l'endroit où je vous avois caché? Presque sans me parler, vous m'emportâtes dans vos bras; avec quelle impatiente ardeur vous arrachiez mon voile, mes habits! Il sembloit que ce n'étoit point mon amant; mais un ravisseur qui s'étoit introduit dans ma chambre. Bientôt dans un état où l'amante la plus emportée ne se voit point sans pudeur, je vous priai d'éteindre une lumiere qui nous éclairoit; loin de m'écouter, une simple toile me couvroit encore; vous la déchirâtes : votre bouche se précipitant sur tout ce qui s'offroit à vos avides regards, en exagéroit l'éclat, la blancheur; c'étoit ma gorge, c'étoient mes bras, c'étoit... perfide! Vous vantiez à votre imagination des plaisirs qui ne prenoient point leur source dans votre cœur. Le sentiment se partage-t-il? dé-

taille-t-il les charmes de la personne aimée ? Non, il l'embrasse toute entiere ; ce n'est point sa beauté, c'est elle qu'un véritable amant posséde ; c'est l'épanchement de son ame avec la sienne qui fait ses vraies délices. Votre amour, ingrat, n'est que dans vos sens ; il satisferoit une femme dans le monde ; elle ne veut qu'être desirée. Ah ! pour moi, si je ne suis pas aimée..... On entre dans ma chambre ; il faut finir ma Lettre ; je vous attends ce soir ; venez me demander pardon de vos injustes reproches, que les miens ne sont-ils aussi mal fondés ! Adieu, à ce soir.

LETTRE X.

Rosalide à Fatime.

UN jeune Seigneur fut présenté hier dans une maison où j'étois ; il y joua ; après le jeu il y soupa ; après le souper, il s'étendit dans un fauteuil : on voyoit qu'il tâchoit de s'y composer des grâces nonchalantes. Bientôt il se leve, s'approche, en pirouettant, de la maîtresse de la maison, lui laisse tomber, en passant, quelques mots dans l'oreille, qui, selon lui, ne dûrent pas manquer d'aller jusqu'au cœur, se met à la cheminée, & avec cet air & ce ton d'un fat qui veut bien mé-

fallier pour quelques momens sa conversation; Monsieur, dit-il à un gros homme vêtu de noir qui s'étoit rangé pour lui faire place, la Dame d'ici m'étoit totalement inconnue; elle est jolie! a-t-elle quelqu'un? On s'arrangeroit volontiers avec elle. Elle est mariée? où est donc son benêt de mari? Le voici, lui répondit froidement le gros homme, en marquant cette annonce d'une révérence. Parbleu, Monsieur, répliqua mon fat, sans être déconcerté, je suis charmé que ce soit vous; je vous en fais mon compliment; vous tenez une fort bonne maison; j'y viendrai souvent, je vous en réponds, & tâcherai en toute occasion de vous marquer combien je souhaite que vous me regardiez comme votre serviteur.

Tu auras de la peine à croire, ma chere sœur, qu'un mari ne soit pas connu chez lui; je t'assure cependant que cela est assez ordinaire dans Paris. Telle femme anéantit le sien au point, qu'on ne sait qu'il existe & qu'on ne le qualifie que par elle : C'est le mari de Madame D***, dit-on. Que d'époux m'ont ici paru ressembler à ce Prêtre de la Déesse Asoca (1) dont il est parlé dans l'histoire de

---

(1) La Déesse Asoca étoit adorée parmi quelques Tribus des Arabes, avant l'établissement de la Religion Mahométane. Son Prêtre étoit chargé du soin de la parer, & de tenir table à ceux qui venoient

Saadi! Ainsi soit un jour où tu es, ma chere Fatime. Adieu, je t'embrasse bien tendrement.

LETTRE XI.

Rosalide à Fatime.

Un Prince aussi aimable par toutes les qualités du cœur & de l'esprit, que respectable par sa naissance, s'est senti du goût pour une Actrice; il le lui a fait annoncer, c'est-à-dire, qu'on a porté chez elle de sa part mille louis, avec promesse, en cas qu'il la garde, d'une certaine somme par quartier. Cette fille qui doit passer désormais pour le phénomene le plus extraordinaire qui ait paru depuis long-tems au Théâtre, a répondu généreusement : *Je vis à présent avec un jeune homme que j'aime, & qui m'aime passionnément; pour tout l'or de l'univers, je ne voudrois pas le désespérer en le quittant la premiere; mais, si le Prince n'est point trop pressé, je tâcherai d'arranger les choses de façon à pouvoir répondre à l'hon-*

---

lui adresser des voeux; mais ce qu'il y avoit de plus bizarre, c'est qu'il ne devoit se présenter devant elle, que pour la mettre de mauvaise humeur; en l'irritant contre lui, c'étoit le moyen, disoit-on, de la rendre favorable aux autres.

neur qu'il me fait, dans huit ou dix jours au plus tard.

Sur la réponse qu'on vouloit bien patienter jusqu'à ce tems-là, elle a emmené dès le lendemain son amant à une petite maison de campagne. Ils y sont seuls, ne voient qu'eux, ne sortent point, dînent & soupent vis-à-vis l'un de l'autre, & tant que les journées durent, ne s'entretiennent que de leur belle passion. Elle espere qu'à force d'être ensemble, ils s'ennuyeront, se lasseront, & se quitteront ainsi sans regret & sans avoir de part ni d'autre aucuns reproches à se faire.

On ne sait pas encore si le moyen qu'elle emploie sera efficace; mais il est toujours sûr qu'elle s'exécute & s'y prend de son mieux pour satisfaire à tout. Ce seroit bien dommage que l'Amour ne servît pas à souhait une pauvre fille qui paroît suivre ses étendarts avec une probité & une conscience aussi délicate.

Puisque je suis en train de te conter des aventures, je vais t'en écrire une autre, dont la fin paroît d'abord incroyable; mais quand on réfléchit qu'un François en est le héros, on se persuade aisément que l'histoire est vraie, & même qu'une action aussi bizarre & aussi singuliere, peut s'être placée, comme un joli trait, dans son imagination.



HISTOIRE

Du Comte DAMILLE.

LE Comte Damille (1) étoit arrivé depuis quelque temps à Paris, pour achever de s'y perfectionner dans tous les exercices convenables à un homme de sa naissance. Se promenant un soir aux Thuileries, il fut frappé de l'extrême beauté d'une jeune personne qui étoit assise avec sa mere dans une des petites allées. Il passa & repassa aussi souvent qu'il le put faire sans marquer trop d'affectation; & à chaque fois elle lui parut toujours plus charmante. Il n'avoit que seize ans; & s'il ne faut qu'un instant pour aimer, c'est sur-tout à cet âge où le cœur rempli de desirs, ne cherche qu'un objet qui les fixe.

Lorsqu'il vit qu'elles se disposoient à se retirer, il les conduisit des yeux; & s'étant assuré du côté qu'elles prenoient pour sortir, coupant par différentes allées, il se trouva à la

(1) Depuis la premiere édition de ces Lettres, un Auteur qui a donné plusieurs Comédies au Public, M. de la Chaussée, en a fait une sur cette aventure, sous le titre du *Rival de lui-même*.

porte prefqu'auffi-tôt qu'elles. Il chargea un de fes gens de les fuivre & de s'informer qui elles étoient. Il apprit que la mere étoit veuve ; qu'elle s'appelloit Madame Déran, & qu'un procès confidérable l'avoit obligée de venir à Paris, où elle & fa fille ne voyoient pas grand monde.

Il rêva toute la nuit aux moyens de s'introduire chez elles. Le hazard le fervit mieux que tout ce qu'il auroit pu imaginer. Une partie de la maifon où elles logeoient, étoit occupée par un vieux garçon, grand amateur de mufique, & qui fe piquoit d'avoir un concert chez lui deux fois la femaine : pour peu que l'on jouât de quelqu'inftrument, on étoit fûr d'en être bien reçu. Damille ne tarda pas à aller le voir & à faire connoiffance ; mais comme l'éclat de fa fortune & du rang que tenoit fa famille, n'eût pas manqué d'être un obftacle aux projets de fon amour (une mere fenfée banniffant ordinairement d'auprès de fa fille tout amant dont il n'y a pas d'apparence de faire un mari) il prit le nom de *Vareil* : c'étoit celui d'un jeune-homme d'une naiffance ordinaire, qui montoit à la même Académie que lui, & à-peu-près de fon âge & de fa figure.

Il attendit avec la plus vive impatience, le jour du concert; il fe flattoit d'y voir Mademoifelle Déran; & fon efpoir ne fut pas trompé. Après l'avoir regardée long-temps avec toute l'avidité du cœur le plus paffionné, il fe plaça

auprès de sa mere, l'entretint de ce qu'il crut pouvoir l'intéresser, se contrefit à merveille, parut doux, poli, d'un caractere sage & retenu, lui donna la main à la fin du Concert, & l'ayant remise à son appartement, lui demanda la permission d'avoir quelquefois l'honneur de la voir, & l'obtint.

Il se retira fort content. Quels eussent été ses transports, s'il eût sçu ce qui se passoit dans le cœur de Mademoiselle Déran! Elle fut tout le soir inquiette, rêveuse; un trouble agréable & qu'elle n'avoit jamais ressenti, l'agitoit; elle se retira de bonne heure dans sa chambre; elle voulut lire en se couchant, elle ne put que rêver. Les attentions que Damille avoit marquées pour sa mere, & dont elle devinoit aisément le motif, son air, ses grâces, sa politesse, tous les agrémens de sa figure & de son esprit, revenoient sans cesse à sa pensée. Elle s'endormit avec ces idées, & les retrouva en s'éveillant. Elle ne restoit pas ordinairement long-temps à sa toilette; elle y passa presque tout le matin: sans cette occupation, que les momens lui eussent paru longs! Plus l'heure où il pouvoit se présenter approchoit, plus elle sentoit augmenter son trouble & son émotion. On l'annonça; elle crut remarquer dans ses yeux, qu'il s'appercevoit avec plaisir qu'elle étoit plus parée que la veille; elle rougit de l'être, comme d'une avance qu'elle lui eût faite, & tâcha de prendre un air froid & indif-

férent; mais des regards qui lui échappoient malgré elle, trahirent plus d'une fois le secret de son cœur.

Damille naturellement très-présomptueux, sortit de cette premiere visite bien persuadé qu'il n'aimoit pas une ingrate, & que, pour s'assurer de son bonheur, il n'étoit question que de la rencontrer seule; il en épia si bien le moment, qu'au bout de cinq ou six jours il le trouva. Enfin, Mademoiselle, lui dit-il, en se précipitant à ses genoux, je puis vous entretenir de mon amour! Je puis vous déclarer un secret, dont mes regards ont dû vous instruire dès le premier moment que je vous ai vue, s'ils ont suivi les mouvemens de mon cœur! Mais quoi? vous ne me regardez pas? Levez donc sur moi vos beaux yeux; daignez par un mot!... Quel mot? Est-ce donc à moi, Monsieur, que vous parlez, interrompit Mademoiselle Déran, toute émue? Oui, Mademoiselle, c'est à vous, répondit-il; le ciel est trop juste pour m'avoir inspiré la passion la plus tendre, la plus vive, une passion qui ne finira qu'avec ma vie, si vous ne deviez jamais la payer que d'ingratitude & de mépris; cet instant est précieux; de grâce, avant qu'on vienne le troubler, dites moi.... Que voulez-vous que je vous dise, interrompit-elle encore? Quand même je penserois comme vous le souhaitez, me croyez-vous donc capable d'en faire si librement l'aveu? Eh! pourquoi me refuseriez-vous cet aveu si charmant,

s'écria-t-il? Peut-on aimer plus que je vous aime? Non, mon amour est au point de ne pouvoir augmenter; & mon cœur joindroit à l'obligation d'être reçu, celle de n'avoir pas langui dans l'incertitude de son bonheur. En prononçant ces mots, il lui prit une main, & la baisa avec un transport qui ne pouvoit manquer d'allarmer l'innocence d'une jeune personne qui se trouvoit seule avec un amant qui lui plaisoit. Finissez, Monsieur, levez-vous, lui dit-elle, en retirant sa main avec fierté; & cessez des façons qui m'offensent. Ah! je n'en puis plus douter, répliqua-t-il, vous me haïssez; & je ne dois désormais penser qu'à vous épargner une vue importune.... Madame Déran qui entra dans l'instant avec quelques Dames de ses amies, lui proposa de jouer; il joua, affectant un air froid & rêveur, & sortit dès que la partie fut finie.

Malgré le ton qu'on avoit pris, il ne doutoit pas qu'on n'eût pour lui beaucoup d'inclination. Il crut que par quelques jours d'absence, il falloit laisser craindre qu'il ne voulût se guérir d'une passion à laquelle on avoit paru peu sensible. Il n'alla donc point le lendemain chez Mademoiselle Déran; elle fut d'abord étonnée; ensuite impatiente & chagrine; & le jour d'après ne le voyant point encore, elle commença à s'accuser de trop de fierté, & à s'occuper des moyens de pouvoir le rencontrer. Telles sont les révolutions que cause l'amour dans le cœur

d'une jeune perſonne qui le reſſent pour la premiere fois : toujours agitée, jamais tranquille, dans une contradiction continuelle avec ſes propres ſentimens, a-t-elle laiſſé entrevoir qu'on lui plaît, ou n'a-t-elle marqué que de l'indifférence? elle eſt également inquiete, fâchée & mécontente d'elle-même.

Mademoiſelle Déran commençoit à déſeſpérer que ſon amant revînt, lorſqu'au bout de cinq ou ſix jours elle le trouva au Concert; il l'écoutoit d'un air diſtrait & rêveur. Quand il fut fini, il s'approcha d'elle, s'informa de ſes nouvelles avec moins d'empreſſement que de politeſſe; & lui ayant donné la main juſqu'à la porte de ſon appartement; je n'oſerois, Mademoiſelle, lui dit-il, préſenter chez vous un malheureux que vous haïſſez; je reſpecte trop tous vos ſentimens. Eh! pourquoi vous haïrois-je, Monſieur, répondit-elle? Ah! Mademoiſelle, s'écria-t-il, un amour tel que le mien vous eût trouvée ſenſible, ſi votre cœur n'eût pas été prévenu contre moi par la plus forte antipathie. Vous vous trompez, Monſieur, reprit-elle, de ce ton embarraſſé que l'Amour rend ſi touchant dans une bouche timide; je ne vous hais point, & je ne vous haïrai jamais; je vous le dis, je vous le répete & vous le répeterai toute ma vie avec plaiſir; mais vous déſirez de moi un aveu.... Ah! ſi vous me l'arrachiez, il me ſemble que déſormais je ferois avec vous confuſe, interdite, craintive; je ne

me plairois plus, je crois, à m'y trouver; voudriez-vous que cela fût?

Damille étoit si enchanté, qu'il n'avoit pas la force de parler; il tombe à ses genoux; il les tient embrassés : ses yeux ont un langage si tendre & si passionné, qu'elle ne peut se refuser au plaisir de lui laisser lire dans les siens combien il est aimé; leurs regards se confondent; leurs ames s'y peignent, s'y cherchent, y puisent à chaque instant de nouveaux desirs. Ils étoient jeunes, ils étoient seuls. J'ai dit que Damille étoit très-présomptueux; je devois ajouter que son heureux penchant pour les femmes l'avoit débarrassé de bonne heure d'une certaine timidité ordinaire à son âge; il étoit avec elle à seize ans, aussi téméraire, aussi entreprenant que s'il en eût déja trompé dix. Enhardi par le trouble & l'émotion où il voit Mademoiselle Déran, il la presse dans ses bras, & colle sur sa bouche le baiser le plus enflammé. Elle commence à sentir & à craindre un danger qu'elle avoit trop de vertu pour avoir prévu; elle veut s'y dérober, il n'est plus tems. On contient l'amant le plus audacieux qui doute de son bonheur; rien ne peut arrêter l'amant qui craint d'en perdre l'occasion. Damille redouble ses caresses; elle se fâche, elle menace, elle prie, elle gémit; voulez-vous donc me perdre, cruel, s'écrie-t-elle ! Il ne répond que par de nouveaux transports; elle se défend encore longtems; mais enfin, trahie par ses propres desirs,

ſa réſiſtance devient plus foible; ſes bras n'ont plus de force; elle ſoupire & tombe dans ceux de l'Amour.

Revenue de l'égarement où l'avoit plongée l'ivreſſe de ſes ſens, tout ce qui l'environne lui paroît un témoin cruel; elle n'oſe lever les yeux, & ſe livre à la plus vive douleur. Damille à ſes genoux, recueillant avec ſes baiſers les larmes qu'elle répand, lui fait les ſermens les plus ſacrés de n'être jamais qu'à elle, & par tous les diſcours les plus paſſionnés, tâche d'obtenir ſon pardon. Hélas, il étoit ſi tendrement aimé! Il l'obtint.

Ils ſe voyoient tous les jours; ils s'écrivoient dans les momens où ils ne pouvoient être enſemble; tout contribuoit à leur félicité, & rien ne la troubloit; mais il n'en eſt gueres de durable. Damille, un matin à l'Académie, ſur un rien s'étoit emporté avec mépris contre *Vareil*, dont il prenoit toujours le nom chez ſa Maîtreſſe; ce jeune homme le trouvant le ſoir dans une rue peu éloignée de celle où logeoit Madame Déran, lui fit mettre l'épée à la main. Leur combat ne fut pas long. *Vareil* percé de deux coups, tomba mort ſur la place. Damille fut bleſſé. Il ſe réfugia chez un de ſes parens, qui le fit tranſporter hors de Paris, dès qu'on eut mis le premier appareil à ſa bleſſure; cette affaire avoit toutes les apparences d'un duel, & les ſuites en étoient à craindre.

Quelle fut la douleur de Mademoiſelle Déran,

lorsqu'elle apprit que deux jeunes gens s'étoient battus, & que l'un d'eux nommé *Vareil*, avoit été tué ! Elle ne ménagea plus rien ; elle ne craignit plus de laisser connoître à sa mere jusqu'où étoit allé l'excès de sa passion ; son désespoir fit craindre pour sa vie ; elle versoit des torrens de larmes ; sans cesse elle se représentoit son Amant l'épée à la main, percé de coups, tout sanglant. Quelle différence de ces momens à ceux où dans ses bras !.. Je suis si lasse d'écrire, que tu attendras à une autre-fois à sçavoir la suite de cette aventure. Jusqu'ici tu ne la trouveras que très-simple & très-ordinaire ; mais je suis bien trompée, si la fin ne te paroît pas des plus singulieres. Adieu, ma chere Fatime.

LETTRE XII.

Rosalide à Fatime.

ON m'a ménée la nuit derniere au Bal. Ce divertissement te plairoit. Les François le mettent au-dessus de tous les autres. C'est une assemblée de sept ou huit cent personnes de l'un & de l'autre sexe, galamment ou bizarrement masquées. Je considérois avec un vrai plaisir ces especes de députés de toutes sortes d'états, de professions, & de peuples différens, qui se

parloient sans cérémonial, qui dansoient sans façon, les uns avec les autres, & qui sembloient tous ne chercher qu'à se plaire & à s'amuser réciproquement.

Un *Empereur Ottoman* donnoit les bras à une *Religieuse*. Un *Abbé* couroit après une *Chauve-Souris*. Une *Sultane* demandoit à un *Ramoneur* quand il vouloit lui donner à souper dans sa petite maison. Un *Suisse* papillonnoit auprès d'une jeune *Flore*; & un *Président*, après avoir folâtré long-temps avec un *Arlequin*, alloit se mettre aux genoux d'une *Bohémienne*.

Toutes ces figures que je ne me serois jamais attendue à trouver sous le même coup-d'œil, fournissoient à mon imagination mille idées plaisantes, & m'ont beaucoup divertie : le bal sera désormais mon amusement favori, & j'y retournerai souvent. Ce qui te paroîtra assez singulier, c'est qu'il soit en quelque façon défendu à un mari & à sa femme d'y aller ensemble; cela les couvriroit du plus grand ridicule; & dans ce pays-ci, parmi ce qu'on y appelle les gens d'une certaine façon, c'est moins le vice que le ridicule qui vous perd; je t'envoye comme une piece curieuse cette belle Lettre que le hasard a fait tomber entre mes mains.

LETTRE.

ENTRE personnes comme nous, Madame, on prend toujours un certain intérêt l'un à l'autre; quoiqu'on se soit quittés. Je vous vis hier au bal; & avec qui étiez-vous! avec votre mari! Il seroit très-inutile de le nier; je vous reconnus d'abord; & malheureusement pour vous plusieurs autres vous reconnurent comme moi. Je voulus faire tomber le soupçon sur le Marquis de.... qui est à peu près de la taille de ce cher Epoux; mais personne ne prit le change; & comme on a toujours des ennemis, vous ne sauriez vous imaginer toutes les railleries qu'excita cette mascarade conjugale. *Eh bon Dieu! Chevalier*, me disoit l'une, *avez-vous donc jetté le décri sur cette pauvre femme? Elle vous remplace par son mari? Le beau tête-à-tête!* disoit l'autre; *ces tendres époux courent-ils ainsi souvent en bonne fortune?* Après avoir fait quelques tours dans la salle, vous sçavez que vous sortîtes tous les deux assez vîte: oh! ce fut alors que les plaisanteries redoublerent: *Voyez donc comme ils sont pressés*, s'écria-t-on; *ils n'attendront pas à être chez eux; ils vont se rendre heureux dans le carosse.* Je ne finirois point, Madame, si je voulois vous rapporter tous les propos qui furent tenus sur votre nouvelle passion. En vérité, une femme

d'esprit, jeune & belle comme vous l'êtes, peut-elle s'affliger de la sorte? & me serois-je jamais attendu au Successeur que vous me donnez! Peut-être ne l'avez-vous choisi que pour m'empêcher de m'enorgueillir de la place que j'ai occupée assez long-temps dans votre cœur? Mais songez donc qu'en voulant m'humilier, vous faites dire que tout vous est bon, jusqu'à votre mari. Adieu, Madame; je suis avec la considération qui vous est dûe, &c.

Tu me diras, ma chere Fatime, que le style de cette Lettre annonce assez qu'elle a été écrite par quelque jeune fat, quelqu'étourdi; j'en conviens; mais malheureusement, soit que les fats & les étourdis fassent ici le grand nombre, soit qu'en effet on commence à s'y dégoûter du mariage, il n'est que trop vrai qu'il n'y a sortes de ridicules que l'on ne cherche à donner à un mari & à une femme qui osent se montrer en communauté de joie, de plaisirs, & de divertissemens. Quelles Mœurs! quelle Nation! Bon soir, ma chere Fatime. Je t'envoye la fin de l'Histoire du Comte Damille.

Suite de l'Histoire du Comte Damille.

LEs Parlemens sont remplis de gens de condition, qui ne croient que difficilement aux duels. D'ailleurs la famille étoit puissante. Elle

empêcha par son crédit, non-seulement que son affaire ne prît une mauvaise tournure, mais même que son nom ne parût dans les poursuites & dans les informations qui furent faites uniquement pour la forme. Il étoit bien guéri de sa blessure, & se flattoit de revoir bientôt Paris, lorsque son oncle, qui venoit d'être nommé à une Ambassade, l'emmena avec lui. Il resta quatre ou cinq ans hors de France ; à son retour il obtint l'agrément d'un Régiment.

Il alla le joindre à ****; c'est une des plus riches & des plus grandes villes du Royaume. On le mena chez toutes les Dames qui y tenoient un certain rang. Quelle fut sa surprise en entrant dans une maison, d'y rencontrer Mademoiselle Déran ! & quelle fut celle de cette Maîtresse si tendre & si fidelle, à la vue d'une ressemblance aussi parfaite avec un amant qu'elle pleuroit encore tous les jours ! car il n'étoit pas possible qu'elle pût se flatter que c'étoit lui-même. Elle le regardoit avec un saisissement, dont il eut la dureté de vouloir se divertir pendant quelques jours, avant de la tirer d'erreur. Il affecta donc l'air & toutes les façons d'un homme qui voit les personnes pour la premiere fois, & ne fit qu'une visite assez courte.

Il retourna le lendemain chez elle de bonne heure; elle étoit seule, & ne fut pas maîtresse d'un premier mouvement d'effroi : il s'ar-

rêta; & feignant un air embarrassé, Mademoiselle, lui dit-il, je crus hier me tromper; mais aujourd'hui je n'en puis plus douter; ma vue vous fait frémir; apparemment que sans le savoir, j'ai dans cette ville quelque ennemi qui vous aura fait de moi le portrait le plus affreux? Je vous assure, Monsieur, lui répondit-elle, que personne ne m'a parlé de vous, & que je suis même persuadée qu'on ne sauroit en parler qu'avantageusement; mais vous ressemblez si parfaitement à un jeune homme que j'ai connu à Paris & qni fut tué.... Ah! j'entends, Mademoiselle, interrompit-il d'un ton léger, & en s'asséyant auprès d'elle; vous m'avez pris pour son ombre? On s'effrayeroit à moins; étoit-ce un Amant? Les pertes de l'amour sont bien sensibles; mais heureusement elles ne sont pas irréparables. Elles le sont, Monsieur, répliqua-t-elle, emportée par sa douleur, & tâchant de retenir ses larmes; elles le sont pour un cœur comme le mien. On annonça dans l'instant une visite; il en vint ensuite d'autres, ensorte que du reste de la journée, ils ne se trouverent plus seuls.

Damille avoit été attendri, & même plus ses regards étoient attachés sur Mademoiselle Déran, & plus il avoit senti renaître ses desirs. Elle n'avoit que quinze ans lorsqu'il l'avoit aimée à Paris; elle en avoit alors vingt; sa beauté étoit dans tout son éclat; sa taille s'étoit perfectionnée; & tous ses traits avoient achevé de

ſe former. Il ne pût revoir tant de charmes ſans ſe rappeller vivement le bonheur dont il avoit joui; mais en même tems la bizarrerie de ſon imagination continua de lui perſuader qu'en ne ſe découvrant pas, l'aventure en deviendroit bien plus agréable, bien plus piquante, & qu'il ſeroit très-plaiſant d'être ſon propre rival, de travailler à ſe détruire & à ſe ſupplanter dans un cœur qu'il poſſédoit encore, & de ſe multiplier, pour ainſi dire, afin de triompher deux fois du même objet.

En conſéquence de cette belle idée, il commença de mettre en uſage tout ce qui peut éblouir les yeux & flatter la vanité d'une jeune perſonne. Il étala le faſte & la dépenſe, fit naître les plaiſirs, donna des bals; c'étoit chaque jour quelque fête nouvelle. Mais ſes ſoins, ſes empreſſemens, ſa magnificence, ſon eſprit, ſes grâces & ſa figure, loin de produire l'effet qu'il en avoit eſpéré, ſembloient ne ſervir qu'à ranimer dans l'ame fidelle & conſtante de Mademoiſelle Déran, ſa tendreſſe & ſes regrets pour le malheureux Vareil, ſans l'intéreſſer pour le brillant Damille. Un jour qu'ils venoient de danſer enſemble, & que tout le monde avoit paru charmé, il s'apperçut qu'elle ſe couvroit le viſage de ſon éventail, pour cacher des larmes qui lui échappoient; & il ſe rappella qu'il avoit autrefois exécuté cette même danſe avec elle à Paris. Il n'eût pas été plus piqué, ſi elle lui avoit préféré un véritable rival. Le

cœur

cœur usé sur la tendresse qu'il avoit eue pour elle, il ne se soucioit plus d'en être aimé ; mais il désiroit de s'en faire aimer : il n'étoit pas flatté d'être l'objet de sa constance ; il vouloit le devenir d'une infidélité.

Est-il possible, Mademoiselle, lui dit-il, que vous ne vous lasserez point de répandre des larmes, & de passer vos plus beaux jours dans l'amertume & la douleur ? Vous verrai-je toujours me préférer une ombre vaine, un rival qui n'est plus ? Cessez, cessez de vous entretenir d'idées tristes & lugubres ; recevez l'hommage d'un cœur qui vous adore : faut-il vous dire (car que ne dirois-je pas pour vous voir sensible à mon amour !) faut-il vous dire qu'il semble que le ciel même s'intéresse à mon bonheur & à vous consoler, puisqu'il vous fait retrouver en moi tous les traits de cet Amant qui vous fut si cher. Oui, Monsieur, ce sont ses mêmes traits, lui répondit-elle en soupirant ; c'est dans l'esprit la même politesse & le même agrément ; je retrouve en vous tout ce qui étoit en lui ; mais vous n'êtes pas lui ; & c'étoit à lui que j'étois attachée ; mon cœur fait entre vous deux une différence que mes yeux ne peuvent appercevoir ; je reçois avec reconnoissance toutes les attentions que vous me marquez ; mais je pense toujours avec tendresse à Vareil : quand même je flatterois votre passion, quand même je vous comblerois de faveurs, votre cœur ne pourroit jamais être satisfait &

tranquille; vous vous imagineriez toujours, & avec raison, que le mien sacrifieroit aux traits que vous portez, & qu'en vous ce ne seroit point vous que j'aimerois : croyez-moi donc ; étouffez une passion qui ne pourroit que vous rendre malheureux ; & ne me donnez pas plus long-tems le déplaisir de vous voir perdre auprès de moi des soins dont toute autre sera sans doute flattée.... Quoi ! vous voudriez, interrompit-il, que je m'attache à une autre? Vous verriez mon amour pour elle sans chagrin & sans jalousie ? Ah ! ç'en est trop, il faut cesser de feindre. Alors il lui découvrit que Vareil & le Comte Damille n'étoit que le même & par toutes les circonstances qu'il lui rappella, elle ne put en douter. Elle resta assez long-tems dans un silence & dans une surprise dont il étoit difficile de démêler les divers mouvemens; enfin elle l'embrassa ; & le plaisir de voir que ce Vareil dont elle avoit tant pleuré la cruelle destinée, vivoit, & qu'il étoit même dans une situation brillante, parut l'emporter, dans ces premiers momens, sur les reproches que méritoit Damille. Il étoit tard ; elle le pria de se retirer. Le lendemain à son réveil, il reçut cette Lettre.

AU COMTE DAMILLE.

DEpuis l'inſtant où je dus croire vous avoir perdu pour jamais, Monſieur, je n'avois pas paſſé un quart d'heure de ma vie ſans penſer à vous. L'idée que vous m'aviez véritablement aimée & que vous n'auriez jamais ceſſé de m'aimer, me rendoit inconſolable. Rien ne m'étoit ſi cher que ma douleur; & je l'entretenois avec une ſorte de plaiſir qui me faiſoit ſans doute illuſion; je la prenois pour de l'amour, lorſque le temps l'avoit peu-à-peu éteint dans mon cœur; car enfin, Monſieur, depuis que vous avez bien voulu vous reſſuſciter, je n'y en ai plus trouvé; & j'en juge à l'indifférence avec laquelle je réfléchis ſur la dureté que vous avez eue de me laiſſer pleurer, ſans en être attendri, un Amant qui me parloit tous les jours, & qui auroit dû me tirer d'inquiétude dès que ſon affaire lui arriva. Je ſerai partie, quand vous recevrez cette Lettre. Il vous ſera, je crois, impoſſible, mais certainement très-inutile de ſavoir l'endroit où je vais me retirer pendant quelque temps.

Je ſuis, Monſieur, &c.

Oh ! ma foi, il feroit fort plaifant, s'écria Damille, après avoir lu cette Lettre, que cette perfonne qui ne m'auroit peut-être jamais donné de Succeffeur, me croyant mort, m'en donnât un à préfent qu'elle me fait en vie. Quelle folle ! Dans le vrai, elle n'étoit attachée qu'à je ne fais quelle idée de paffion chimérique ; & je dois croire que ce n'étoient ni les graces de la figure, ni les agrémens de l'efprit qui pouvoient la déterminer, puifqu'elle m'a réfifté dans un temps où je fuis fans contredit beaucoup mieux que je n'étois, lorfqu'elle me vit pour la premiere fois.

Enfuite il fe leva, s'habilla, badina de cette aventure avec les Officiers de fon Régiment, & partit quelques jours après pour Paris.

Fin de l'Hiftoire du Comte Damille.



LETTRE XIII.

Rosalide à Fatime.

JE remarque tous les jours qu'on en use ici d'une façon assez opposée à cette politesse dont se pique tant la Nation, & qu'elle regarde comme son caractere éminent & distinctif. Entrez-vous dans une maison? vous n'êtes pas assis, que l'on tâche de se débarrasser de votre conversation, & que l'on vous fait entendre, en vous présentant des cartes, que ce n'est qu'à la faveur du jeu, que l'on peut espérer de s'amuser avec vous.

Tu aurois cru que, lorsqu'on étoit ensemble, la politesse exigeoit qu'on parût content les uns des autres, & que si l'on avoit le malheur de s'ennuyer, on devoit réciproquement se le cacher : point du tout; trois personnes dans une chambre languissent, se regardent presqu'en bâillant, & semblent prêtes à s'assoupir; *ne nous viendra-t-il point un quatrieme?* disent-elles de temps en temps; *où est donc Monsieur un tel?* Or souvent ce Monsieur un tel tant desiré, n'a ni esprit, ni figure, ni naissance; mais il feroit quatre parties de suite; c'est un homme d'un vrai mérite! *Madame de ... vient de mourir;* dira quelqu'un : *comment*

donc! Madame de...! s'écrie-t-on, il n'y a que quatre jours que j'ai joué avec elle; elle me doit une revanche : c'est bien dommage qu'elle soit morte; c'étoit une belle joueuse.

Si le jeu continue d'être ici la passion dominante des femmes, je conseillerois aux maris d'employer les meilleurs peintres pour donner des figures plus gracieuses aux rois de cœur & de carreau : j'ai peur que la race future n'ait le nez fait comme baste, & l'encolure du valet de pique.

On prétend que moralement il est bon que l'on joue en France, & qu'entre dix ou douze personnes qui s'occupent avec des cartes, il ne se fait pas dans toute une soirée le quart des médisances que font souvent, en moins d'une demie-heure, deux ou trois dévotes qui se rencontrent à la sortie du sermon : je veux le croire; mais il est bien honteux à une Nation, d'être obligée d'avouer qu'elle a tant de malignité dans l'ame, qu'il faut distraire son esprit, si l'on veut ralentir un peu le cours du venin qu'il répand, & dont il se plaît sans cesse à se nourrir. En vérité, plus je vis dans tout ce monde-ci, plus ces belles idées que je m'en étois formées d'abord, changent & s'évanouissent. Adieu, ma chere Fatime.

LETTRE XIV.

Rosalide à Fatime.

UNE femme est venue me voir cet après-midi. Nous avons parlé d'une autre avec qui elle paroît extrêmement liée. Elle est belle, m'a-t-elle dit, mais il y a déja long-temps; on veut qu'elle ait beaucoup d'esprit; j'ai le malheur de ne lui trouver que du jargon. Depuis cinq ou six mois, a-t-elle ajouté, sa vie est assez retirée; je ne sçaurois croire, comme le prétend le public, qu'un Ecclésiastique qui a la direction de sa maison, soit cause qu'elle se retrouve toujours avec plaisir dans son domestique. Elle achevoit à peine ces mots, que la personne qu'elle déchiroit si cruellement, est entrée; eh! bon jour, ma bonne amie, lui a dit cette perfide, en s'avançant vers elle & en l'embrassant: nous parlions de vous.

Tu vas croire, ma chere Fatime, que justement indignée de la fausseté & de la bassesse de cette femme, je lui ai fait entendre que désormais j'éviterois tout commerce avec elle; point du tout, & si l'on vouloit rompre avec tous ceux & toutes celles qui lui ressemblent dans ce pays-ci, le cercle de la société où l'on se renfermeroit, deviendroit bien étroit. L'homme brillant, amusant, recherché, fêté, que l'on

s'arrache, que l'on craint & que l'on desire, c'est l'homme qui sçait avec une certaine élégance naturelle, ou acquise, ridiculiser tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, & qui d'un air indifférent & léger, esquissant des portraits, se couche le soir avec la douce satisfaction d'avoir noirci cinq ou six réputations. Voilà l'homme de la prétendue bonne compagnie; & qu'elle présenteroit dédaigneusement à l'Allemand, à l'Anglois, à l'Espagnol, & à toutes les nations de la terre, s'il y en avoit d'assez présomptueuse pour vouloir disputer au génie François les charmes & les talens supérieurs de la conversation. Regardez-le, diroit-elle; considérez ce maintien caustique, cet air fin, ce ton ricanneur, ce sourire méprisant; pouvez-vous vous vanter d'avoir vû naître parmi vous de pareils prodiges? Eh! bien, Paris en regorge. Je sens que l'humeur me gagne, peut-être trop; mais qui n'en auroit pas? Adieu, je t'embrasse, ma chère sœur.

LETTRE XV.

Rosalide à Fatime.

MAHOMET étoit peu poli, me disoit ce matin un jeune homme; il vous exclut toutes de son Paradis. Si j'avois jamais l'honneur d'être

un inſpiré, je proteſte que les portes du mien ſeroient ouvertes de préférence aux Dames. Vous êtes bien honnête, lui ai-je répondu; mais croyez-moi, Monſieur, Mahomet avoit ſes raiſons; il connoiſſoit les hommes, & que, pour s'attirer des ſectateurs, il falloit les flatter d'un Paradis abſolument ſenſuel; il n'avoit donc garde de leur laiſſer enviſager qu'ils n'y retrouveroient que leurs femmes. Nous ſommes encore heureuſes, ai-je ajouté, que les principes de la nouvelle philoſophie ne lui aient point été connus; il n'auroit pas manqué de dire que nous ne ſommes que des machines; & tous les fideles Muſulmans, ſur la parole de leur Prophete, ne nous auroient regardées que comme des eſpeces de montres bien ou mal travaillées, ſelon que nous nous ſerions plus ou moins accordées avec leurs paſſions, leurs humeurs & leurs caprices.

Pour entendre ceci, ma chere ſœur, il faut que tu ſçaches que depuis cent ans, il s'eſt élevé dans ce pays-ci une ſecte de Philoſophes qui ſoutiennent que les bêtes n'ont point d'âme; qu'elles n'ont aucunes ſenſations; qu'elles ne reſſentent ni peines ni plaiſirs, & qu'elles ne ſont enfin que des ouvrages de la méchanique la plus parfaite.

Les autres principes de cette philoſophie ne ſont pas moins nouveaux à l'eſprit, & doivent même paroître très-ridicules à une jolie femme qui croit, & avec raiſon, que ſes charmes ſont

en propre à elle, & qui n'a garde de vouloir s'en départir. Que répondrois-tu à un prétendu Philosophe, dont tu verrois que les raisonnemens tendroient à te prouver que tes yeux ne sont pas brillants, que ta bouche n'est pas vermeille, & que ces couleurs vives & mêlées qui te rendent si belle, ne sont que des modifications de son ame, & qu'elle répand sur ta personne à-peu-près comme de la broderie sur un canevas? Ne l'enverrois-tu pas promener avec ses visions? Après s'être emparés de l'empire qui devroit naturellement être également partagé entre les deux sexes, & nous avoir asservies à porter leurs noms, leurs armes, & à ne tenir de rang dans le monde que par eux, il ne manquoit plus aux hommes, pour tâcher d'établir entiérement notre assujettissement à leur égard, que de soutenir que notre beauté dépend de la façon dont se meuvent, se tournent & s'arrangent leurs ames. Parmi les livres que je t'envoye, tu en trouveras un où toutes ces extravagances sont expliquées d'une maniere si claire & si amusante, que tu le liras, je crois, avec plaisir. Ce Marchand Arménien que tu m'avois recommandé, repart incessamment pour Constantinople; il te remettra les deux portraits que je t'ai promis. Adieu, ma chere Fatime.

LETTRE XVI.

Fatime à Rosalide.

Y A-T-IL en France, ma chere Rosalide, une espece de monstre qui n'est que trop commune dans ce pays-ci? Hier un homme vint voir mon mari. D'un cabinet à côté de l'appartement où ils étoient, j'entendis une partie de sa conversation.

" Oui, mon cher *Ibrahim*, disoit ce malheureux d'un ton dogmatique & magistral, „ l'orgueil d'être Chef de secte, secondé de la „ politique, a jetté les fondemens de toutes les „ Religions. On a cru que des idées de peines „ & de récompenses après la mort, ne manqueroient pas d'asservir & d'enchaîner les „ esprits; & l'homme qui ne se sépare jamais „ de l'amour de son être, s'est aisément persuadé qu'il subsisteroit encore, même après „ le dérangement total de la machine. A l'égard „ de mes opinions, elles sont fixes à présent; „ je les ai réglées au flambeau de la raison; & „ je ne crains pas désormais que les préjugés „ de l'enfance m'empêchent d'y mourir ferme „ & tranquille. „

Lorsque cet impie fut sorti, j'appellai mon mari. Si quelqu'un de vos prétendus amis, lui demandai-je, sur quelques vagues réflexions

qu'il auroit faites pendant la nuit, venoit vous soutenir que vous vous êtes trompé jusqu'à ce jour, & que le Sultan n'étoit qu'un vain phantôme dont se repaissoit votre orgueil, & auprès de qui votre fidélité, votre zele, votre valeur & votre sang répandu pour son service en différens combats, ne pouvoient vous acquérir aucune considération; comment recevriez-vous, mon cher Ibrahim, un pareil discours? Fort bien, me répondit-il. Pourquoi donc, lui répliquai-je, avez-vous écouté patiemment ce misérable qui vient de sortir, & qui vouloit vous persuader qu'en trente ou quarante ans d'ici tout sera anéanti à votre égard, & vous ôter la douceur de réfléchir qu'un Être suprême s'intéresse à vos actions, & vous en donnera la récompense dans une autre vie?

Que les hommes sont étranges, ma chere sœur! Si vous causez le moindre obstacle à leur bonheur sur la terre; que dis-je? si votre joie n'éclate pas, dès qu'il arrive un événement heureux, ils vous regardent comme un envieux & un ennemi; tandis qu'ils demeurent tranquilles aux raisonnemens d'un monstre qui tâche d'obscurcir leurs idées sur la bonté & les promesses de leur Créateur.

Il n'y a point d'impie, qui rentrant un peu en lui-même, ne soit obligé de convenir qu'il est la plus méprisable & la plus ridicule créature de l'Univers. Car enfin, en se donnant des soins & des peines pour instruire les autres, on a sans

doute pour but de se rendre agréable ou utile. Or un homme qui prêche l'irréligion, peut-il espérer de plaire aux gens vertueux qu'il tâche de priver de toute espérance sur un héritage dont ils s'étoient flattés? Et d'un autre côté, est-il avantageux au genre humain, que les scélérats soient persuadés qu'ils n'ont rien à craindre après la mort?

Je crois que les femmes n'entrent pas en Paradis (1); ce n'est donc point d'un cœur intéressé que j'aime Dieu. Mais l'idée que je me fais de cet Être suprême, me ravit sans cesse. Sans espoir de récompenses, je sens un plaisir secret à suivre les commandemens de celui qui peut tout. Je recherche en lui mon origine avec une complaisance, pour ainsi dire, orgueilleuse. J'aurois honte de faire la moindre action qui me dégradât aux yeux d'un ancêtre si noble, si grand; & j'entretiens avec délices une pureté, qui ne peut qu'être agréable à l'Être qui en est la source infinie.

Tu m'écris, pour m'amuser, ma chere Ro-

---

(1) Il est très-certain que Mahomet dit positivement dans quatre Chapitres de l'Alcoran, qu'il y aura un lieu de délices, un Paradis pour les femmes vertueuses, mais séparé de celui des hommes. Malgré cela, il y a, parmi les Mahométans, une secte qui prétend que l'ame des femmes n'est point immortelle; apparemment que Fatime étoit de cette secte.

falide, ce qui se passe au milieu de ce monde tumultueux & brillant où tu vis. Tu me peins les mœurs, les usages, les ridicules, & les plaisirs d'une Nation que toutes les autres envient & veulent connoître. Pour moi je ne puis t'entretenir que des méditations que je fais dans la retraite & le silence. Ton sort & le mien paroissent bien différens; & je ne doute pas qu'une Françoise, à qui tu dis que tu as une sœur dans ce pays-ci, ne se récrie aussi sur la triste vie que je dois mener : elle se trompe. Le Serrail, quand on en aime le maître & qu'il nous chérit, n'est point un esclavage; & je suis aussi libre qu'elle, dès que je suis accoutumée à ne pas desirer, & que je ne desire pas plus de liberté que j'en ai. Adieu, ma chere Rosalide.

LETTRE XVII.

Fatime à Rosalide.

J'AI un meilleur cœur que le tien, ma sœur. Quelques raisons que l'on m'apportât, on ne pourroit jamais me déterminer à penser que mon pere, mes freres, mes amis & mes parens sont malheureux pour toujours. Je les ai vu mourir bons Musulmans. Il faudroit, si j'embrassois ta religion, que mon esprit se prêtât à l'idée hor-

rible d'un tourment éternel où ils seroient condamnés? Ah! je n'aurois jamais cette dureté-là. Je frémis même d'y penser! Comment peux-tu l'avoir eue? Leur mémoire m'est si chere, que pour m'opposer au moindre outrage qu'on voudroit y faire, j'exposerois mille fois ma vie avec plaisir. Je lis avec attachement les passages de l'Alcoran où la félicité des fideles est décrite, par la part que je crois qu'ils y ont. J'étois ce matin au chapitre du Jugement.

„ Il n'y a qu'un Dieu, éternel, infini, tout-„ puissant & tout miséricordieux, qui a en-„ voyé son Prophete pour vous instruire. Il „ n'est point Prophete, disent les impies; il „ boit, il mange & marche comme nous dans „ les rues. Mais quand le jour épouvantable „ pour eux viendra; quand le pere des temps „ & le maître des vengeances, porté sur les „ aîles des tempêtes, précédé de la foudre & „ des éclairs, suivi de l'ange exterminateur, „ descendra la flamme à la main, alors ils vou-„ droient être les plus petits atômes. Au son „ de la trompette, les Cieux se rompront de „ foiblesse, & seront emportés comme un voile „ que les vents furieux agitent dans les airs. „ Le firmament ressemblera à de l'or fondu qui „ bouillonne. Les montagnes deviendront com-„ me de la laine cardée qui s'abaisse. Le so-„ leil, la lune & les étoiles tomberont dans „ la flamme dévorante qui s'élancera comme „ une mer agitée. La terre sera blanche; & les

„ corps qui sortiront de toutes parts de son
„ sein, couvriront sa surface.

„ Les fideles qui auront été fermes dans leur
„ foi, qui auront protégé la veuve & l'orphe-
„ lin, & soulagé les prisonniers; qui auront
„ cru au jour du Jugement; qui n'auront
„ point connu d'autres femmes que les leurs
„ & leurs esclaves; qui n'auront point fait
„ de mal à leur prochain, ni par leurs discours,
„ ni par leurs actions; qui auront dit la vérité
„ en témoignage & effectué leurs promesses,
„ porteront dans leur main droite le livre où
„ seront écrites leurs bonnes œuvres. Ils se-
„ ront assis sur des trônes d'or; les Anges iront
„ autour d'eux, & leur présenteront la coupe
„ de félicité. Ils auront tous les fruits qu'ils
„ pourront souhaiter, & tous les mêts qu'il
„ désireront. Ils posséderont des femmes char-
„ mantes, destinées pour eux seuls, & avec
„ qui ils s'enivreront à jamais dans des torrens
„ de délices.

Voilà le bonheur dont j'espere que mes freres jouiront. Ils ont été tués en défendant leur patrie & leur religion; ils n'ont adoré qu'un seul Dieu, & n'ont point fait tort à leur prochain. Elevés par des femmes dévotes, ils ont appris l'Alcoran, & ont été accoutumés dès leur enfance à être frappés du plus profond respect au seul nom de Mahomet. Ils ont cru à ce Prophete, parce que ce Prophete scelle

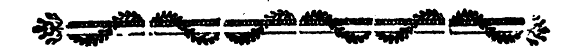
tout ce qu'il dit du nom de Tout-Puissant. Comment auroient-ils pu le soupçonner d'être assez méchant pour tromper, dans le temps qu'il dit que Dieu punit sévérement ceux qui trompent?

Mais ils n'ont pas vécu dans la Religion Chrétienne, me diras-tu; c'est la vraie. Ils ne le croyoient pas; jamais les principes de cette Religion ne leur ont été révélés; comment seroient-ils coupables? Renonce-t-on aisément à des idées qui se sont, pour ainsi dire, accrues avec les fibres de notre cerveau, à moins d'avoir des preuves infaillibles qu'on étoit dans l'erreur? Combien meurt-il ici tous les jours de personnes qui n'ont jamais eu de commerce avec les Chrétiens, & n'en ont entendu parler qu'avec mépris? Comment voudrois-tu que ces personnes-là eussent rejetté les dogmes de Mahomet pour embrasser une doctrine qui ne leur fut jamais annoncée?

Dieu est juste, bon & miséricordieux; il a créé tous les hommes, & leur a donné la raison comme un flambeau pour les guider dans les sentiers de la justice & de l'équité. Tâchons d'y marcher sans cesse, & de mériter par un cœur pur, & de bonnes œuvres, que notre foi soit éclairée, & que notre esprit sorte des ténebres, si de faux préjugés nous y ont malheureusement engagés. Je t'envoie à ce sujet une petite histoire qu'Ibrahim

me lisoit il y a quelques jours, & que je viens de m'amuser à traduire en François. Tu n'y trouveras que des idées simples & naturelles sur un fond qui m'a paru intéressant. Tu connois mon goût ; & tu sais combien je fais peu de cas de tout cet étalage d'esprit, qu'affectent aujourd'hui la plupart de nos Auteurs Arabes.





HISTOIRE

De Felime & d'Abderamen.

IL y avoit plus de dix ans que le ſage Kaillaz habitoit l'Iſle d'Evan. Dans ce déſert où jamais aucun mortel ne s'étoit offert à ſa vue, il paſſoit les jours entiers à contempler la nature ſous les formes diverſes & infinies qu'elle prend ſans ceſſe. L'objet le plus ſimple occupoit aiſément un eſprit affranchi des paſſions tumultueuſes ; & l'étude des mathématiques, inépuiſable en démonſtrations, lui donnoit à chaque inſtant le plaiſir de la découverte de quelque vérité. Il y vivoit de racines & de fruits excellens que la terre y produiſoit ſans culture.

Le vent, la pluie & le tonnere l'avoient un jour empêché de ſortir de la cabane qu'il s'étoit bâtie, lorſqu'au coucher du ſoleil, l'orage ayant ceſſé, il monta ſur un rocher pour en détacher quelques coquillages ; il apperçut au-deſſous de lui un berceau que les vagues de la mer avoient laiſſé à ſec ; il y courut avec cet empreſſement qu'inſpire l'humanité. Quel fut ſon étonnement d'y voir un petit

garçon & une petite fille de deux à trois ans, qui lui tendirent les bras, & lui sourioient comme s'ils eussent senti leur abandon, & que désormais il alloit devenir leur pere. Ils ne pouvoient pas en trouver un plus tendre; & l'état de son ame en les regardant, en considérant leur beauté, leur douceur, & les innocentes caresses qu'ils lui faisoient, ne se peut exprimer.

Depuis ce jour, il ne sentit plus au fond de son cœur cette sécheresse & ce dégoût qu'inspire de temps en temps une entiere solitude, quelque soin que l'on prenne pour en dissiper l'ennui. Il lui sembloit que la nuit venoit toujours trop tôt, & qu'il n'avoit point encore assez vu ces enfans, quoiqu'il les eût eus toute la journée auprès de lui. C'étoit pour eux qu'il embellissoit son habitation; c'étoit pour croître avec eux, qu'il plantoit des arbres; il ornoit sa cabane de coquillages & de fleurs pour les amuser.

Si un pere au milieu du tumulte du monde, chargé de grands emplois, & sans cesse occupé d'intérêts de gloire, d'ambition & de plaisirs, n'a point de satisfaction plus sensible, que lorsqu'il peut se livrer quelques instans à sa famille; quels sentimens ne devoit pas éprouver Kaillaz à la vue de celle que le ciel sembloit lui avoir envoyée dans un désert, privé comme il étoit depuis dix ans de toute société, & sans espoir de consolation, d'entretien & de secours que de ces deux jeunes plantes, qu'il alloit tâcher de

cultiver & d'élever à la vertu dans un lieu où l'exemple du vice ne détruiroit point ses leçons !

Dès qu'ils eurent la force de se servir de leurs mains, il leur apprit à se faire des habillemens avec des plumes d'oiseaux. Dans leurs discours & dans leurs moindres actions, il s'appliquoit à démêler leurs penchans & leurs inclinations, afin de pouvoir de bonne heure corriger ou seconder la nature. *Abderamen* (c'étoit le nom qu'il avoit donné au garçon) étoit sérieux, tendre & compatissant; au contraire *Felime* (c'étoit la fille) avoit l'humeur vive, enjouée, & sembloit ne considérer tout ce qui l'environnoit, qu'avec une secrette complaisance pour elle-même. Une aventure assez simple fit connoître à Kaillaz cette différence de caractere.

Felime avoit trouvé un nid d'oiseaux. Elle l'emportoit à la cabane; & la mere suivoit ses petits avec des cris dont la bonté du cœur d'Abderamen interprétoit fidelement la douleur. Il pria sa sœur (c'étoit ainsi qu'il appelloit Felime) de remettre ce nid où elle l'avoit pris. Elle ne le voulut pas. Cela causoit entr'eux une petite querelle, lorsque Kaillaz les joignit.

Informé du sujet de leur dispute : « Ma fille, » dit-il à Felime, en gardant ces oiseaux pour » vous en amuser, vous suivez ce qui vous » fait plaisir ; mais vous êtes cruelle envers » cette mere dont vous alarmez la tendresse, » & à qui vous ôtez ce qui lui appartient. Si » un homme venoit dans une Isle vous arracher

„ des bras d'Abderamen; si cet homme violent
„ n'étant point attendri par vos larmes, ne se
„ laissoit conduire qu'à la douceur de vous pos-
„ séder, ne le traiteriez-vous pas de cruel, de
„ barbare & d'inhumain ? Ma chere Felime, il
„ ne faut pas nous considérer seuls en cher-
„ chant ce qui peut nous plaire; nous devons
„ examiner si notre satisfaction n'est point nui-
„ sible à celle des autres; n'en usons avec au-
„ trui, que comme nous voudrions qu'on en
„ usât avec nous-mêmes. Ce précepte si simple
„ est le lien de toute société; la nature l'a gravé
„ dans tous les cœurs; & je suis sûr que vous
„ sentez que je ne fais que vous la rappeller &
„ la réveiller en vous.„

C'étoit par de pareilles instructions, & toujours sur ce principe qui renferme tous les autres, qu'il conduisoit l'éducation de ces enfans. Il y avoit déja près de douze ans, que la fortune les lui avoit confiés, lorsqu'un accident pensa lui enlever Felime. Elle se promenoit un soir sur le rocher. Un vent impétueux l'enleva, & la jetta à la mer. Sa perte paroissoit inévitable. Heureusement le reflux commençoit à diminuer, & la vague qui l'avoit d'abord engloutie, la porta au loin sur le sable, & l'y laissa.

Abderamen arriva dans ce moment. Quel spectacle ! Il voit ce qu'il adore sans mouvement, les regards éteints, & la pâleur de la mort peinte sur le visage. Il se précipite auprès d'elle; il l'appelle. . . Felime. . . Ma chere Felime. . . Il la

presse dans ses bras; il colle sa bouche sur la sienne; il voudroit pouvoir lui souffler sa propre vie. Peu à peu ses transports commencerent à la ranimer; elle pousse un soupir, ouvre à moitié les yeux & l'embrasse. Il la porte à la cabane, où les soins de Kaillaz acheverent de la faire revenir; & cet accident n'eut point de suites.

Mais depuis ce jour son Amant la tenant dans ses bras & l'accablant de baisers, revient sans cesse à sa pensée. La nuit, des songes séduisans la ravissent. Il lui semble qu'un nouveau sang coule délicieusement dans ses veines. Elle s'éveille toute émue. Elle tâche de se replonger dans les erreurs d'un sommeil que l'agitation même où elles l'ont mise, écarte de ses yeux; elle brûle; & dès que l'aurore paroît, elle se leve & va chercher les endroits les plus sombres.

Sa rêverie l'avoit conduite près d'une grotte d'où couloit un ruisseau dont les flots argentés, après avoir serpenté quelque temps dans un petit bois, y formoient un bassin sous un ombrage impénétrable aux rayons du soleil. Elle croit y trouver un remede au feu qui la dévore. Elle se déshabille; & se tenant aux branches d'un arbrisseau, elle descend & s'assied dans cette onde claire & pure. Il lui semble qu'elle est plus tranquille. Elle cueille des fleurs qui viennent de naître sur les bords. Elle les regarde, se regarde, les approche de ses joues, & sourit: quoique nouvellement écloses, elles ont moins

d'éclat & de fraîcheur. Elle les met dans ses cheveux, & se regarde encore. Bientôt un soupir lui échappe. Le premier mouvement d'une jeune personne est pour sa beauté; le second pour son Amant; & elle ne desire jamais tant de le voir, que lorsqu'elle est la plus contente de ses charmes.

Abderamen l'aimoit trop pour être éloigné; il l'avoit suivie, & la tient dans ses bras, qu'elle croit encore que ce n'est qu'une illusion. Confuse, interdite, elle voudroit que la clarté des eaux se troublât. Elle résiste, sans sçavoir pourquoi, à des transports qui l'enflamment. Il la serre, il l'embrasse; un nouvel effort qu'elle fait pour lui échapper, le favorise; & dans l'instant un cri perçant qu'elle jette, annonce aux écos que le vainqueur vient d'achever de s'enchaîner avec sa conquête. Bientôt on n'entend plus que quelques mots sans suite, & que des soupirs à demi-étouffés par des baisers. Egarés, confondus, enivrés dans des torrens de délices, leurs sens ont peine à suffire à l'excès de leurs plaisirs. Sans rompre la chaîne qui les tient unis, Abderamen au bout de quelque temps, emporte Felime sur le rivage; & la terre, comme l'eau, sert d'autel à plus d'un sacrifice.

Une douce langueur avoit succédé à la rapidité de leurs desirs : leurs bras entrelacés, & respirant mutuellement leurs ames, ils se mouilloient de ces larmes délicieuses que la satisfaction la plus pure du cœur fait répandre avec tant

de

de tendresse sur l'objet aimé, lorsqu'une voix qu'ils crurent entendre entre les arbres, les fit s'arracher l'un à l'autre, & courir à leurs habits. J'ai craint que ce ne fut Kaillaz, dit Félime ; il ne condamneroit pas, je crois, les plaisirs que nous venons réciproquement de nous donner ; il me semble qu'ils n'ont rien de contraire au précepte qu'il nous recommande sans cesse, de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît; notre bonheur ne peut avoir fait tort à qui que ce soit dans la nature. Cependant je ne sçais..... mais.... je ne voudrois pas.... Elle fut interrompue à ces mots par l'aspect de plusieurs hommes qui les enleverent & les porterent à un vaisseau, d'où ils perdirent bientôt l'Isle de vue.

Que veut-on de nous, demandoit tristement Abderamen. Nous n'avons fait de mal à personne. Ma sœur, que deviendra Kaillaz, quand il ne nous verra plus ! Il nous aimoit si tendrement ! Loin de vous affliger, mes enfans, leur dit celui qui paroissoit le maître du vaisseau, rendez graces au ciel de nous avoir fait encore passer à portée de cette Isle. Nous y abandonnâmes, il y a près de vingt-cinq ans, l'impie Kaillaz, qui n'adoroit point le même Dieu que nous, & qui n'observoit aucun des Commandemens de notre sainte Religion : il vous a sans doute élevés dans ses malheureux principes ? Il ne nous en a point donnés d'autres, répondit

Abderamen, que de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Quoi! reprit ce même homme qui avoit commencé à leur parler, il ne vous a jamais entretenus de l'Envoyé de Dieu, du Prophete Mahomet, qui promet de si grandes récompenses aux Fideles qui suivront sa loi, & qui les placera après leur mort dans des lieux de délices, où la possession des plus belles femmes répandra dans leurs cœurs une félicité aussi intarissable que leurs desirs?... Qu'il me laisse seulement Félime, dit en soupirant Abderamen; & je serai aussi heureux que lui.

Il n'y a point d'attraits plus puissans que ceux de l'innocence & de l'ingénuité; & chaque réponse que faisoient ces jeunes Amans, leur âge, leur douceur, & leur extrême beauté, tout contribuoit à les rendre intéressans. On leur ôta leurs habits pour leur en donner de magnifiques. On leur expliquoit tous les jours l'Alcoran; & par les meilleurs traitemens & les promesses les plus flateuses, on tâchoit de prévenir leurs cœurs en faveur d'une croyance si nouvelle à leur esprit.

La navigation continuoit d'être heureuse; & le vent le plus favorable faisoit espérer d'arriver bientôt au Port, lorsqu'une nuit le vaisseau retentit tout-à-coup de cris, de gémissemens, & d'un bruit affreux d'armes & d'hommes qui se battoient. Abderamen s'arrache des bras de Félime qui veut l'arrêter; le Capitaine

expirant est le premier objet qui s'offre à ses yeux ; il est lui-même frappé d'un coup qui l'étourdit & le renverse. C'étoient des Chrétiens qui avoient rompu leur chaîne, & qu'une heureuse conspiration venoit de rendre les maîtres de ceux dont ils étoient esclaves quelques momens auparavant.

Abderamen, au bout de quelque temps, reprend ses esprits; il se leve; on se jette sur lui; & l'on commençoit à le charger de fers, lorsque quelques-uns de ces Chrétiens qui sçavoient son histoire, s'étant approchés & l'ayant reconnu, représenterent à leurs Camarades qu'il n'étoit que depuis quelques jours dans le vaisseau, où même on l'avoit amené de force, & qu'il y auroit de l'injustice à vouloir le confondre parmi leurs ennemis. On le laissa libre. Son premier mouvement fut de chercher Félime; il retourne où il l'avoit laissée; il ne la trouve point; il revient : quelle vue ! Félime percée d'un coup mortel, au milieu des morts dont tout le pont est couvert !.... Félime !...., ma sœur !.... que vous avoit-elle fait, barbares ? En prononçant ces mots, il tombe sans connoissance.

Malgré les secours qu'on tâchoit de lui donner, il resta presque tout le jour dans cet état; & ce ne fut que vers le soir qu'on reconnut à quelques larmes qui couloient de ses yeux fermés, que ce long saisissement commençoit à cesser. Quels affreux instans que ceux de cet

Infortuné en revenant à la vie! Ses gémissemens & les efforts que faisoit son ame pour aller rejoindre celle de sa chere Félime, auroient attendri les cœurs les plus impitoyables. *Elle n'est plus*, s'écrioit-il; *elle n'est plus!... & je vis!... & je respire encore!* En proférant ces plaintes entrecoupées de mille sanglots, il se levoit à moitié du lit où on le retenoit; il regardoit ceux qui l'environnoient, joignoit les mains, leur demandoit la mort, & ne concevoit pas qu'on pût être assez inhumain pour la lui refuser.

Il n'étoit pas possible que d'aussi cruelles agitations n'épuisassent bientôt ses forces. L'abattement succéda à la violence du désespoir; & dans un accablement entier de tous ses sens, il se laissoit enfin aller aux soins d'un Iman chrétien, qui ne l'avoit pas quitté d'un instant, & qui, sans paroître chercher à le consoler, se contentant de lui marquer la plus grande sensibilité pour ses peines, étoit peu-à-peu parvenu à devenir, pour ainsi dire, nécessaire à sa douleur, par le triste plaisir que nous ressentons tous à parler de nos malheurs.

Cet Infortuné lui racontoit ses occupations, ses amusemens dans l'Isle déserte, & les moindres circonstances de ses amours; il lui répétoit cent fois les mêmes choses; & cet Iman sembloit toujours l'écouter avec le même intérêt, & entrer dans tous ses sentimens. Ces sortes de gens sont souples, adroits, insinuans, & soit par un véritable zele, soit par la vanité

ſeule d'engager les autres à penſer comme eux, il n'y a rien qu'ils ne riſquent & qu'ils n'entreprennent pour étendre leur religion. Celui-ci trouvant un jour Abderamen un peu plus tranquille, crut qu'il pouvoit enfin commencer à travailler à ſon inſtruction.

„ Mon enfant, lui dit-il, après la perte que „ vous avez faite d'une perſonne qui dut vous „ être ſi chere, chaque inſtant de votre vie de„ viendroit une marque d'ingratitude envers „ elle, ſi vous cherchiez jamais quelque con„ ſolation ſur la terre. Mais il eſt un Être ſu„ prême qui vous a créé pour l'adorer & le „ ſervir. Peut-être ne vous a-t-il frappé, que „ pour vous appeller à lui. Il eſt jaloux de „ notre cœur qu'il veut ſeul occuper. Rempliſ„ ſez-vous des myſteres de ſa grandeur infinie „ & de ſa bonté; pénétrez votre ame de la „ ſainteté de ſa loi que je vous expliquerai; & „ quand ce corps terreſtre ſe détruira, l'eſprit „ qui eſt en vous, & qui ne meurt point, ira „ jouir d'un bonheur.... Je reverrois Félime, „ lui demande avec tranſport ce malheureux „ amant? Vous ne vous faites encore, reprit „ l'Iman, des idées de félicité que ſelon vos „ ſens, & comme ces groſſiers Muſulmans avec „ qui vous avez vécu pendant quelque tems. „ Quel eût été votre ſort (je frémis quand „ j'y penſe) ſi vous aviez péri dans la confuſion „ de cette nuit, où, pour recouvrer notre li„ berté, nous fûmes obligés de dévouer à la

„ mort la plûpart de ces Infideles ! Vous
„ gémiriez à présent, & à jamais, avec eux,
„ dans le séjour des vengeances célestes, &
„ dans les profonds abîmes du désespoir & de
„ la douleur. Car enfin, mon enfant, tous
„ ceux qui meurent sans avoir été initiés aux
„ graces de la vraie Religion, & de la seule que
„ Dieu ait révélée aux hommes, sont préci-
„ pités dans des tourmens éternels.... Moi,
„ interrompit vivement Abderamen, j'aurois
„ été précipité !... Mais, que dis-je ? Selon
„ vous, Félime seroit donc.... Vous me faites
„ frémir ! Quoi ! ce Dieu, dont le nom seul
„ m'inspire une idée si sublime, au milieu même
„ des ténebres de ma raison qui le cherche, ce
„ Créateur, ce pere de l'Univers & de tous les
„ Êtres, auroit porté Félime dans une Isle dé-
„ serte où on ne l'éclaire point ! Il l'auroit con-
„ duite au milieu des Musulmans qu'il réprouve,
„ pour la punir après sa mort de n'avoir pas
„ eu l'occasion de s'instruire du seul culte qu'il
„ avoue ! Félime, dont la bouche ne déguisa
„ jamais la vérité, & dont le cœur ignora tou-
„ jours l'artifice, Félime auroit été condamnée,
„ même avant que de naître, dans la volonté
„ d'un Dieu qu'elle auroit adoré avec une ame
„ mille fois plus pure que la vôtre, si elle
„ avoit pu le connoître ! Allez, laissez-moi ; je
„ ne vous regarde qu'avec horreur. „ Il s'é-
loigne à ces mots de ce Chrétien, & prit dès ce
moment la résolution de profiter de la premiere

occasion qui se présenteroit de quitter le vaisseau, & de fuir des hommes assez barbares, pour n'être pas contens d'avoir occasionné la mort de sa chere Félime, & pour vouloir encore qu'elle fût malheureuse au-delà du trépas.

Le hasard favorisa bientôt son dessein. On fut obligé d'aborder pour quelques provisions dont on commençoit à manquer. Il prit un javelot, un arc & des fleches, en marquant qu'il seroit bien aise de chasser. Lorsqu'il fut à terre, il s'éloigua insensiblement, & se jetta dans une forêt dont l'épaisseur lui parut une sûre retraite.

Il n'y avoit pas fait une lieue, qu'il apperçut un homme assailli par deux sangliers d'une grandeur énorme. Ses forces paroissoient épuisées par une longue défense, au-lieu que leur sang, que ses fiers animaux voyoient couler, les rendoit encore plus furieux.

Abderamen ne balance pas un instant; il court où l'humanité l'appelle, & fond avec tant de courage & de bonheur sur ces especes de monstres, qu'il les fait bientôt tomber sous ses coups. Généreux Etranger, lui dit celui qu'il venoit de délivrer d'un danger si pressant, je n'en pouvois plus; j'allois succomber; ma mort étoit certaine, si le Ciel ne vous eut envoyé à mon secours; après avoir échappé tant de fois à tous les hazards de la guerre, l'ardeur de la chasse m'a exposé à périr ici sans gloire. Venez, suivez-moi dans des lieux où je tâcherai que les

effets de ma reconnoiſſance vous faſſent regarder ce moment-ci comme un des plus heureux de votre vie.

Accablé de malheurs, inconnu & ſans Patrie dans tout l'Univers, je ſuis prêt à vous ſuivre, répondit Abderamen; mais vous ne me devez rien; & je n'ai fait pour vous, que ce que vous auriez fait pour moi, ſi vous m'aviez vu dans le même péril.

Il achevoit à peine ces mots, qu'il vit venir pluſieurs Chaſſeurs; & il ne tarda pas à connoître que c'étoit au Roi de Serendib qu'il avoit ſauvé la vie. Ce Prince préſenta ſon Libérateur à ſa Cour qui groſſiſſoit à meſure qu'on approchoit de la ville. Il donna ſes ordres pour qu'on le logeât dans ſon palais, & prit de jour en jour tant d'amitié pour lui, qu'il ſembloit ne goûter plus de vraie douceur que dans ſon entretien. A l'ouverture de la campagne, il le nomma pour commander un Corps de Troupes d'élite; & il eut à s'applaudir de ſon choix. Abderamen, dans un combat, chargea ſi à propos les ennemis, qu'il ramena dans ſon parti la victoire qui commençoit à ſe déclarer pour eux; & ce ne fut pas la ſeule occaſion où ſa valeur, toujours guidée par un ſang-froid qui lui donnoit le coup d'œil le plus ſûr, décida des ſuccès.

Les plus grands hommes ne doivent ſouvent les qualités brillantes dont ils nous éblouiſſent, qu'à l'ambition de s'élever & de faire parler

d'eux. En pratiquant les vertus, ce n'eſt point au fond du cœur la vertu même qu'ils ont pour objet. Ils ſacrifient à l'amour-propre, à la renommée, au deſir de rendre leur nom fameux; & l'on peut dire que l'orgueil eſt l'artiſan de leur mérite. Il n'en étoit pas ainſi d'Abderamen; la ſimple & droite nature dirigeoit toutes ſes actions; il ſoulageoit les ſoldats, viſitoit les bleſſés, s'informoit de leurs beſoins, ſe privoit pour leur donner, & s'étonnoit des louanges que lui attiroit une pareille conduite. Quel eſt donc, diſoit-il en lui-même, le caractere de ces gens-ci? Puis-je me diſpenſer de faire pour eux ce que je voudrois qu'ils fiſſent pour moi, ſi je me trouvois dans leur ſituation?

Ses ſervices, la juſteſſe, la pénétration de ſon eſprit, la candeur & la vérité de ſon caractere, augmenterent la confiance du Roi, au point que ce Prince voulut concerter avec lui les projets de la Campagne ſuivante, & les moyens de la ſoutenir. " Mon cher Abderamen, lui „ dit-il, toutes ces Puiſſances qui ſe ſont li„ guées contre moi, n'ont fait juſqu'à préſent „ que de vains efforts. Le Ciel a toujours fa„ voriſé mes armes; mais mon peuple eſt ac„ cablé d'impôts; le commerce languit; mes „ meilleurs Officiers ont été tués; & ceux que „ les haſards de la guerre ont épargnés, gé„ miſſent ſans récompenſes après s'être ruinés „ à mon ſervice: je ſuis dévoré d'inquiétudes

„ & de chagrins dans le sein même de la
„ victoire.

„ Sire, répondit Abderamen, mon zele &
„ mon attachement pour Votre Majesté, m'inspirent quelques idées que je vais soumettre à
„ ses lumieres, puisqu'elle m'ordonne de parler. Depuis que j'ai l'honneur d'être sous sa
„ protection, je me suis instruit exactement des
„ loix, des richesses, & de ce qui concerne
„ les différens corps de l'Etat. Vous avez dans
„ votre Royaume des milliers de Faquirs, de
„ Bonzes, de Derviches & de Calenders, qui
„ possèdent des fonds considérables, ou qui
„ ont des revenus assurés dans les charités
„ qu'on leur fait. Sans inquiétude & sans travail, ils jouissent abondamment de tout ce
„ qui est nécessaire à l'homme; & c'est d'eux
„ qu'on peut dire que la terre, sans qu'ils la
„ cultivent, prévient les besoins. Ils n'ont d'autres peines que celles qui sont attachées à
„ l'esprit de curiosité, d'avarice, de cabale &
„ d'intrigue, qui les agite sans cesse. Ils s'insinuent dans les familles pour en pénétrer les
„ secrets, & dominer ensuite impérieusement
„ sur ceux qu'une confiance trop aveugle a mis
„ dans le cas de les craindre. Ils y fomentent
„ l'aigreur, la haine & la désunion, pour s'attirer des legs au préjudice des légitimes héritiers. Ils caressent, & dégoûtent de la maison paternelle les enfans de ce bourgeois ri-

„ che, que leur pere veut obliger de s'attacher
„ à une profeſſion qui leur répugne. Le fils de
„ cet Artiſan, qui voit que ſes parens en tra-
„ vaillant ſans relâche, ne gagnent au plus que
„ de quoi nourrir leur famille, aſpire à un
„ genre de vie qui l'éleve en quelque ſorte,
„ où il ne manquera de rien, & où il ne ſera
„ queſtion que de s'habituer à prononcer tous
„ les jours deux ou trois mille mots. C'eſt
„ ainſi que vous perdez, Sire, tous les ans,
„ cinq ou ſix mille ſujets, qui auroient été de
„ bons laboureurs, de bons matelots, de bra-
„ ves ſoldats, ou d'habiles négocians, ſi les
„ Derviches, en fréquentant dans les maiſons,
„ n'euſſent pas, par leurs inſinuations, leurs
„ careſſes & leur exemple, étouffé en eux dès
„ l'enfance le goût du travail & de toute hon-
„ nête induſtrie.... Eh! comment remédier à
„ cet abus, interrompit le Roi?... En défen-
„ dant, Sire, répliqua Abderamen, à tous Fa-
„ quirs, Bonzes, Derviches & Calenders de
„ votre Royaume, de recevoir qui que ce ſoit
„ parmi eux qui n'ait exercé auparavant pen-
„ dant dix ans quelques arts, ou quelque mé-
„ tier. Votre Nobleſſe vous ſert, & ſe fait un
„ point d'honneur de vous ſervir avec attache-
„ ment. Mettez-vous en état de donner des
„ récompenſes à un Noble qui a vieilli dans
„ vos armées; & faites-lui du moins goûter
„ ſur la fin de ſes jours cette honnête abon-
„ dance dont a joui toute ſa vie un inutile, un

„ vil, un méprisable Bonze. Otez à ce Mili-
„ taire qui court se sacrifier pour la patrie,
„ toute inquiétude sur le sort de sa femme &
„ de ses enfans; qu'il soit sûr, s'il est tué,
„ que vous leur assignerez des pensions sur les
„ immenses revenus des Derviches. Permettez
„ aux Descendans de tant d'illustres Maisons,
„ de revendiquer les biens considérables qui en
„ sont sortis par des legs en faveur des Calen-
„ ders; réunissez à votre domaine ces dona-
„ tions que les siecles d'ignorance....

(*Il manque ici quelques lignes qu'on n'a pû traduire, le Manuscrit étant effacé dans cet endroit.*)

Le Roi communiqua ces projets à son Conseil, & l'intention où il étoit de les faire exécuter. Malheureusement le lendemain on le trouva mort dans son lit; & Abderamen, en se retirant le soir au Palais, fut assassiné par des gens inconnus.



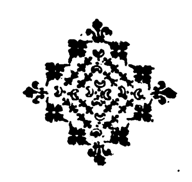
MEHEMET EFFENDI *avoit été Plénipotentiaire au Traité de Paix conclu à Passarowits, en* 1718, *entre l'Empereur & la Porte. Il vint Ambassadeur Extraordinaire auprès du Roi, & fit son entrée à Paris en* 1721. *A son retour à Constantinople, il eut l'emploi de Tefterdar, ou Grand Trésorier de l'Empire. Vers la fin de l'année* 1730, *les Janissaires se révolterent, firent trancher la tête au Grand Visir Ibrahim, & déposerent Acmet III. Mehemet avoit été des plus intimes amis d'Ibrahim; mais l'estime générale dont il jouissoit, le sauva; & même Mahmout, successeur d'Acmet III, ne le relégua dans l'Isle de Chypre, qu'en lui en donnant le gouvernement. Il y mourut avec cette réputation de probité, d'humanité & de désintéressement, qu'il s'étoit acquise dans tous les emplois qu'il avoit possédés.*

SAID, *son fils, âgé de vingt ans, qu'il avoit amené en France lors de son Ambassade, en étoit parti avec beaucoup de regret, & pensoit toujours à y revenir; il y revint en* 1741, *en la même qualité que son pere. Il savoit parfaitement notre langue, & avoit lû la plupart de nos bons livres. Son caractere & son esprit n'étoient pas moins aimables que sa figure. Il fut recherché, chéri, fêté des personnes les plus*

distinguées à la Cour & à la Ville. Je le voyois souvent; je lui dédiai une Comédie, les Veuves Turques * : *il m'envoya le lendemain un présent de Baume de la Mecque que je donnai à la brillante B****, sur promesse que nous souperions le soir tête-à-tête, & qu'elle ne me congédieroit pas à minuit.*

Said mourut en 1761, *les uns disent à Constantinople, mais éloigné des affaires; les autres disent en exil.*

* Imprimée dans le second volume.





LETTRES DE NEDIM COGGIA,

Sécretaire de l'Ambassade de MEHEMET EFFENDI, Ambassadeur de la Porte Ottomane, à la Cour de France.

LETTRE PREMIERE.

Nedim Coggia au Peik Bachi.

TON emploi t'avoit éloigné pour quelque temps de Constantinople, quand j'en suis parti. Je ne doute pas que tu ne m'ayes cherché à ton retour, & que tu n'ayes été bien inquiet de ne me point trouver, & de ne pouvoir apprendre ce que j'étois devenu. Je n'aurois jamais cru voir le pays des Chrétiens, que par les conquêtes de notre invincible Sultan, lorsqu'Ibrahim notre sublime Visir, m'ayant fait appeller, me dit qu'il jugeoit à propos que j'accom-

pagnasse Mehemet Effendi dans son Ambassade; prends cette lettre, ajouta-t-il, vas vite; tu n'as pas un moment à perdre pour le joindre: le vaisseau qui doit le passer en France, est prêt à mettre à la voile.

En effet, Mehemet n'étoit déjà plus à sa maison. Je courus au port; je lui remis la lettre d'Ibrahim, & m'embarquai à l'instant même avec lui. Nous n'étions pas à cent milles de Constantinople, que nous faillîmes à périr sur des amas de pierres qui obligent tout pilote expérimenté de cotoyer l'Europe & de s'éloigner des bords de l'Asie, entre Gallipoli & Lampsachi. Je me sers du mot d'amas de pierres, parce que cette espece d'écueil est en effet un reste des débris du pont que Xerxès voulut bâtir en cet endroit, lorsqu'il traversa la mer avec sept cent mille combattans pour aller châtier les Grecs Européens. Peu s'en est fallu que l'extravagance d'un homme qui vivoit il y a près de deux mille cinq cens ans, ne nous ait été funeste il y a deux mois. Les vagues & la tempête détruisirent l'ouvrage de ce Prince insensé. Dans sa colere, il fit fouetter la mer, & y jetta des fers pour l'enchainer & la punir de son audace.

Il n'y a personne qui ne rie de la vengeance de ce Roi des Perses; mais après tout, est-il plus ridicule de vouloir corriger la mer de ses caprices & de ses mauvais procédés, que de vouloir l'épouser? Tous les ans, à certain jour,

le Doge de Venise renouvelle la cérémonie de son mariage avec elle. Le Chef de cette sage République sort de son Palais en grande pompe, au bruit des tambours & des trompettes, accompagné de la Noblesse, du Sénat, & du Peuple, & se rend sur un rocher où il déclare à haute voix, qu'il la reçoit pour sa vraie & légitime épouse, en foi de quoi il lui jette l'anneau nuptial. *J'espere*, disoit un de nos Sultans qui n'aimoit pas les Vénitiens, & à qui on contoit cette folie, *que quelque jour j'enverrai le Doge consommer son mariage.*

Quoique nous n'ayons pas eu de mauvais tems, je ne sçaurois t'exprimer à quel point la navigation m'a fait souffrir. J'en demande pardon au Prophete; mais j'ai débarqué sur cette terre d'Infideles avec presqu'autant de plaisir, que si j'avois approché des saints lieux de la Mecque.

Les voyages sont agréables dans ce pays-ci; les voitures y sont commodes, & les grands chemins bien entretenus. Des campagnes riches, abondantes, & peuplées s'offrent de tous côtés. On ne fait gueres quinze milles, que l'on ne trouve de grandes Villes. Le soir on arrive à de bons logemens. Trois ou quatre esclaves, quelquefois assez jolies, s'empressent, vous préparent vos lits, & vous servent à table. Je t'avouerai que je crus le premier jour, lorsqu'elles entrerent dans ma chambre, que c'étoit une attention particuliere des principaux

de la Ville à tous nos besoins; notre interprete me désabusa.

Les femmes ne sont point ici obligées d'être voilées, quand elles paroissent en public. Avec des physionomies qui semblent n'annoncer que le badinage & l'enjouement, elles ont, dit-on, beaucoup de justesse, beaucoup de solidité dans l'esprit, & une délicatesse naturelle de sentimens qui rend leur goût extrêmement fin, & presque toujours assez sûr. Aussi leurs maris les chargent-ils ordinairement de solliciter pour eux les graces, les honneurs, les procès, les emplois; ils les croyent propres à s'expliquer à merveille sur toutes sortes d'affaires avec les hommes; pour avec Dieu, cela est différent; sans leur dire précisément qu'elles n'auront point de part au Paradis, on ne leur permet de faire leurs prieres, que dans une langue qu'elles n'entendent point.

Les lettres qu'on écrit à Mehemet, semblent annoncer quelques changemens dans le Divan; mande-moi ce qui en est; tu ne dois pas douter de l'intérêt que je prends à tout ce qui peut t'arriver, & de l'impatience avec laquelle j'attends de tes nouvelles. Si tu te rencontres avec quelques François, fais leur amitié en te souvenant de moi; je suis assez content de la Nation jusqu'à présent. Adieu.

LETTRE II.

Nedim au dèli Bachi.

ENFIN nous sommes arrivés à Paris. Jusqu'à ce que Mehemet aît fait son entrée, nous habitons dans un Fauxbourg où la plupart des Dames viennent nous voir & nous font compagnie. On n'a des yeux que pour nous ; tant il est extraordinaire d'être Turc ! On veut surtout nous voir manger. Hier, m'étant apperçu que notre garde rebutoit beaucoup de monde, je fus touché du sensible déplaisir qu'auroient tant d'honnêtes gens de ne pas savoir par eux-mêmes que nous mangions ; j'allai donc dans la cour ; je m'y fis servir ; je mangeai devant eux ; ils me parurent enchantés ; je pensai leur offrir de dormir en leur présence, s'ils étoient curieux de voir comment dort un Musulman.

Les François sont prévenans, carressans, & peu séduisans. On démêle bientôt que leur politesse n'est qu'un détour de leur amour propre, pour vous entretenir de la magnificence de Paris, de la puissance de leur Roi, & de la prétendue supériorité de leur Nation sur toutes les autres. Avez-vous vu, me demandent-ils, nos ponts, nos quais, nos places de Vendôme & des Victoires, le vieux Louvre & le jardin des Thuileries ? Je réponds froidement qu'oui,

& que j'ai aussi vu Constantinople; cela les déconcerte. Or, soit dit entre nous, Constantinople n'est pas plus comparable à Paris, que ne l'est une grande Villasse d'Albanie à Constantinople; mais j'aime à mortifier les présomptueux.

Presque toutes les Françoises ont de beaux yeux & mettent du rouge; aussi se ressemblent-elles presque toutes aux lumieres. Dans un spectacle, il est presqu'impossible de distinguer l'une de l'autre; on ne les reconnoît gueres, m'a-t-on dit, qu'aux hommes qui sont avec elles; je t'assure que ce ne sont pas leurs maris.

Ici, comme parmi nous, le mari & la femme ont leurs appartemens séparés. C'est dans l'appartement de Madame que l'on reçoit la compagnie, que l'on joue, que l'on rit, qu'on s'amuse. Dans celui du pacifique époux, on presse les fermiers; on dispute avec les créanciers; on emprunte à usure; & l'on s'intrigue & s'agite pour tâcher de continuer toujours de vivre avec le même faste.

L'ostentation fait le fond du caractere de la Nation; on y cherche moins à être heureux, qu'à persuader qu'on l'est. Chez les autres peuples, un homme se ruine, emporté par ses passions; ici, parce qu'il est vain, parce qu'il est fat.

Je me souviens d'avoir lû que parmi les Sauvages, ceux qui se piquent d'être aimables & galans, se font graver sur la peau différentes

figures d'oiseaux, de fruits, de fleurs & d'animaux extraordinaires. L'opération est douloureuse & longue; c'est un travail de près de trois années, en y employant assiduement quatre heures par jour; mais aussi quand l'ouvrage est fini, le patient a l'agrément de posséder pour le reste de ses jours, une peau superbe, d'une broderie charmante, & qui le distingue infiniment parmi ses compatriotes.

Voilà une sauvage & folle magnificence, dont l'étalage coûte en vérité trop cher, dira un François, tandis que ce même François sacrifie souvent l'aisance du reste de sa vie, au plaisir de pouvoir briller seulement pendant deux ou trois années par un équipage leste, des habits de goût, & des bijoux.

Je ne puis encore avoir que des idées vagues & superficielles sur tout ce que j'apperçois ici de bizarre & d'extraordinaire; mais j'espere que dans quelque tems, je serai en état de t'envoyer des détails qui, je crois, t'amuseront.

Pense que tu as toujours en moi l'ami le plus véritable. Adieu.



LETTRE III.

Nedim au Grand Visir.

NOus fîmes hier notre entrée dans cette Ville. Différentes compagnies d'hommes avec des habits bleus galonnés en argent, bordoient les rues des deux côtés. Notre marche s'ouvroit par les Grenadiers à cheval, troupe aussi recommandable par la régularité de ses mœurs, que par sa valeur. On m'a dit qu'après une bataille, le feu Roi Louis XIV demandant à un des Chefs de cette Compagnie, où elle étoit, cet Officier lui répondit, *Sire, elle est tuée.* Ce mot exprime bien la défaite entiere d'un corps de braves gens qu'une même vertu, qu'un même esprit, qu'une même bravoure anime.

Nous étions au milieu d'un Régiment (1) de Cavalerie qui nous faisoit escorte, habillé de rouge avec des paremens de velours noir. Les Cavaliers de ce Régiment, dans les guerres d'Italie, ont mis d'eux-mêmes plusieurs fois pied à terre, & ont chargé comme l'Infanterie, dans

(1) La Cornette Blanche, autrement, le Colonel Général, Cavalerie. J'étois de cette escorte, ayant été reçu quatre jours auparavant Lieutenant dans ce Régiment.

des défilés où la Cavalerie ne pouvoit pas servir. Notre marche étoit fermée par un Régiment de Dragons.

Après avoir fait près d'une lieue dans cet ordre, nous rencontrâmes à la porte des Jardins du Roi, ses Gardes à cheval, ses Gendarmes, ses Chevaux-Légers, & ses Mousquetaires. L'or & l'argent brilloient avec profusion sur leurs habits. Ces différentes Compagnies ont pû être taillées en pieces par un ennemi absolument supérieur en nombre; mais elles ont la réputation de n'avoir jamais plié. Je t'avouerai que dans cet endroit, & à la façade du Louvre, nous ne fûmes pas les maîtres de ne point marquer un certain mouvement d'admiration.

Les Gardes à pied étoient en haie le long des Jardins jusqu'au vestibule du Château. Ce sont des hommes grands, bien faits, bien vêtus, & que la jalousie des Soldats des autres Régimens, feroit toujours très-prompte à attaquer, s'il leur arrivoit le moindre échec. On m'a dit que la plûpart étoient mariés, mais que dans toutes les autres Villes du Royaume, & dans les Places fortes, on ne souffroit point que le Soldat se mariât, & qu'on tâchoit de le piquer d'honneur, & de l'engager à ne s'attacher qu'à la seule profession des armes. Comme il y a déja quelques années que la France n'est plus en guerre, on s'oppose avec affection à la retraite des vieux militaires; on les dispense de certain service, on augmente leur paye, on n'exige d'eux pour

ainsi dire, que de mourir au Régiment. Ils y font le récit des siéges & des batailles où ils se sont trouvés; ils animent & entretiennent parmi les jeunes cet honneur & cet esprit de corps, qui se perdroit peut-être insensiblement pendant une si longue paix, & dans un renouvellement presque entier de milice.

Pour revenir à notre marche, nous traversâmes plusieurs appartemens; & nous arrivâmes à l'entrée d'une gallerie où le Roi étoit sur son Trône, environné des Grands du Royaume. La beauté des femmes, la magnificence des Courtisans, les diamans & les pierreries qui éclatoient de tous côtés, me frapperent moins, qu'un certain air de liberté qui regne dans cette Cour; il me sembla qu'elle remplissoit l'idée que je m'étois toujours faite d'un Monarque entouré des puissances qui doivent lui obéir. Le profond abaissement où nous sommes devant nos Sultans, n'annonce qu'un Maître au milieu de ses esclaves. Mehemet se prosterna la face contre terre, & lui présenta la Lettre de notre invincible Empereur. Nous revînmes ensuite dans le même ordre au Palais qu'on nous a marqué pour notre logement.

Nous irons aujourd'hui prendre l'audience du Régent, & saluer le Ministre (1) chargé des Affaires Etrangeres. Je t'enverrai sur l'un

(1) L'Abbé Dubois, depuis Cardinal.

& sur l'autre, comme tu m'en as chargé, les détails les plus exacts & les plus circonstanciés que je pourrai recueillir. Je sçais déja les principales actions de leurs vies; mais il me manque encore de ces traits caractéristiques, qui font connoître le fond du cœur & du génie.

Je m'abaisse devant toi, digne élu Chef des Princes.

LETTRE IV.

Nedim à Soliman Bassa, Gouverneur d'Alep.

DEux Religieux sont venus me voir ce matin, & m'ont prié de les aider à détruire un faux bruit que leurs ennemis font courir, pour flétrir la réputation de quelques-uns de leurs Peres qui sont dans les Missions du Levant.

On dit que dans la Ville où tu commandes, un Chrétien se sentant près de sa fin, envoya chercher deux Peres Jésuites, & qu'après leur avoir fidélement exposé les désordres de sa vie, il leur demanda s'il n'y avoit plus pour lui d'espérance d'aller en Paradis. Ces bons Peres, après s'être retirés quelque temps à l'écart pour consulter ensemble, se rapprocherent du malade, lui confierent qu'ils avoient

chez eux une banque pour l'expédition de certaines Lettres Divines, fignées de leur Fondateur que Dieu chériffoit par-deffus tous fes autres Élus, & que fur ces lettres de change, on donnoit au Porteur telle ou telle place en Paradis, felon la fomme. Si vous voulez, par exemple, ajouterent-ils, être dans le voifinage de la...... qui dans fon temps aimoit le plaifir, comme vous paroiffez l'avoir aimé, la finance fera confidérable; mais fi vous n'êtes point trop délicat fur la compagnie, on vous placera auprès de quelque pauvre Anacorete d'une converfation auffi feche que la figure; & il vous en coûtera beaucoup moins.

Le Mourant qui avoit toujours aimé fon bien-être, prodigua l'argent aux bons Peres; & l'on figna une police par laquelle il feroit placé à vue dans un des plus agréables cantons du Ciel. Nanti de ce paffeport, il mourut tranquille; mais après fa mort, fes enfans plus attachés aux biens de ce monde, que flattés du rang que leur pere tiendroit dans l'autre, doivent avoir intenté procès aux deux banquiers. Le fcandale de cette affaire réjailliroit fur tout l'Ordre. On eft donc venu me prier d'obtenir de toi un certificat de la fauffeté de cette calomnie, & comme ces Religieux ont une eftime toute particuliere pour ton mérite, ils m'ont chargé de te faire tenir une lettre de change, qui n'eft pas tirée fur le Paradis, mais de cent

ſequins ſur un des plus riches Négocians de la Nation. Adieu.

Après tout, ces lettres de change ſur le Paradis ſont peut-être bonnes; car malgré la malignité des libertins contre les Moines, je n'ai pas entendu dire juſqu'à préſent qu'aucune ait été proteſtée.

LETTRE V.

Le Boſtangi Bachi à Nedim, à Paris.

JE te dirai que tous les eſprits ſont ici dans une agitation violente. La diviſion & l'aigreur regnent plus que jamais dans le Serrail. Si la prudence de notre Auguſte Sultan n'y met ordre, je crains des événemens funeſtes.

Tu ſçais que les Eunuques blancs (1) & les Eunuques noirs, également entêtés de la garde & de la direction des femmes, ont toujours été animés d'une ſecrette jalouſie les uns contre les autres. Les blancs, par politique, ou peut-être d'un caractere plus doux que leurs adverſaires, croient qu'on doit uſer d'indulgence envers un ſexe fragile, & tâcher de lui rendre le joug le

---

(1) Ne ſoyons point étonnés de ces diſputes entre les Eunuques blancs & les Eunuques noirs: n'avons-nous pas les Moliniſtes & les Janſéniſtes!

plus léger qu'il est possible. Compatissant aux foiblesses, en condamnant le crime, ils permettent aux femmes de se promener tant qu'elles veulent dans le Serrail, d'écrire au-dehors, de s'amuser même d'une galanterie superficielle; & pourvu qu'elles n'aient pas précisément intention d'offenser le Sultan, & qu'elles soient retenues dans leurs devoirs par la crainte des châtimens, on peut, selon eux, ne pas exiger d'elles un amour absolument déterminé pour leur Maître.

Les noirs devenus plus séveres par contradiction, ont aussi-tôt crié de tous côtés contre une indulgence qui ouvre, disent-ils, la barriere à tous les désordres; ils soutiennent qu'il n'y a point d'action indifférente, & traitant de crime tout ce qui ne se rapporte pas directement à l'obéissance & au respect que l'on doit à son Souverain, ces gardiens rigides ôtent toute sorte de consolation & rendent l'amertume & la terreur, compagnes inséparables de la captivité du Serrail. Ils prétendent sur-tout qu'une femme qui n'est pas fidele au Sultan par amour, indépendamment de toute crainte, est indigne de vivre.

Tu juges bien qu'un zele ardent pour la gloire de notre Empereur, n'est pas la véritable cause de ces disputes. La haine, l'esprit de cabale & d'intrigue; la concurrence, l'envie de primer & de faire parler de soi, échauffent les uns & les autres. Chacun des deux partis veut se rendre

le plus considérable & le plus puissant dans le Serrail, pour pouvoir ensuite dominer dans l'Empire. Ils se piquent, ils se raillent, & se vomissent réciproquement mille injures atroces: en vérité les infideles Chrétiens seroient plus charitables.

Les Sultanes & la plûpart des jeunes Odaliques, sont pour les blancs; mais toutes les *Kaduns* (1) & les exilées dans le vieux Serrail s'intriguent avec chaleur, & prodiguent même l'argent pour soutenir & fortifier le parti des noirs.

Le Surintendant du Serrail a été obligé de dire son avis, & s'est déclaré pour les blancs. Comme il est reconnu dans l'Empire pour le Favori du Sultan, & l'interprete ordinaire de ses volontés, on a cru que sa déclaration mettroit fin à toutes ces disputes; mais les noirs, loin de se soumettre à sa décision, prétendent à présent qu'on ne doit pas s'en rapporter à lui seul, & que ce n'est pas la premiere fois qu'il s'est trompé sur les intentions de notre Souverain.

Ainsi la querelle devient plus vive de jour en jour. Un Eunuque noir des plus entêtés, étant mort il y a un mois, ses camarades lui dresserent un tombeau dans le petit jardin; les jeunes femmes du parti des blancs le firent exhumer la

(1) *Kaduns*, Gouvernantes, qui ont chacune cinq filles du Serrail sous leur conduite.

nuit; mais les dévotes du vieux Serrail, l'envoyerent prendre aussi-tôt : on le transporta en grande cérémonie dans leur Dôme ; peut-être fera-t-il bientôt des miracles.

Si notre Auguste Sultan vouloit lui-même s'expliquer sur ces contestations, quoiqu'il doive bien savoir comment il veut être aimé & servi, il y auroit encore, je crois, des opiniâtres qui ne passeroient pas condamnation, & qui lui soutiendroient qu'ils savent mieux que lui la façon dont on doit l'aimer.

Le Surintendant du Serrail voudra peut-être que mes Bostangis (1) souscrivent à son opinion; je ne les en empêcherai pas ; & si les noirs viennent me dire, vous nous condamnez donc? Je leur répondrai que non.

Mon cher Nedim, il n'y a point de Chapitre du divin Livre qui ne recommande aux fideles l'esprit de douceur & de charité. De pareilles dissensions y sont bien opposées. Elles doivent bien réjouir les Sectateurs d'Ali. Adieu.

---

(1) *Bostangis*, Jardiniers du Serrail.



LETTRE VI.

Nedim à Alibec, Dervicbe à Pera.

RIEN ne fait plus d'honneur à nos Imans & à nos Derviches, que de n'avoir point ſupprimé un paſſage de l'Alcoran, qui ne pouvoit manquer de leur cauſer un préjudice conſidérable; c'eſt ce paſſage par lequel il eſt expreſſément défendu de faire des legs pieux d'un bien injuſtement acquis; Dieu ne voulant point que nous lui offrions ce qui ne nous appartient pas. Nos Moſquées, qui ſurpaſſent de beaucoup celles de Paris par la grandeur & la majeſté du bâtiment, n'ont que des revenus modiques. On peut dire que parmi nous la charité envers les fideles, engage des Miniſtres au Seigneur; peut-être qu'ici, ſi les premiers Chrétiens n'avoient pas été charitables, le ſervice du Seigneur courroit riſque d'être mal fait.

Je ſuis entré ce matin dans un des principaux Temples de cette Ville, pour ſatisfaire ma curioſité ſur les cérémonies qui s'y pratiquent, & ſur la dévotion des François. J'y ai remarqué, il eſt vrai, des Prêtres qui chantoient, un autel, & des lampes; mais je crois que la différence de religion a empêché qu'on ne m'ait admis dans le véritable lieu où ils rendent leurs hommages à l'Etre ſuprême; car, excepté quel-

ques miférables efclaves & quelques gens du petit peuple à qui il convient de s'humilier en quelqu'endroit qu'ils foient, je n'ai vu de tous côtés dans ce Temple qu'hommes & femmes qui entroient d'un air libre & dégagé, qui fe faluoient, fe parloient, rioient enfemble, affis, debout, changeant de place & d'attitude à chaque inftant, & fuivant le mouvement perpétuel de la Nation. Au fon d'une petite cloche, tout ce monde s'eft mis à genoux; & les converfations ont été interrompues pendant une minute: apparemment qu'on les avertiffoit que Dieu paffoit bien vîte, & que dans un moment il ne feroit plus dans le Temple; car on n'a pas tardé à fe lever; & chacun a renoué auffi-tôt la converfation avec fon voifin.

En examinant plufieurs autres chofes dans cette Eglife, j'ai demandé à quoi fervoient des efpeces d'armoires où plufieurs perfonnes alloient s'agenouiller aux pieds d'un Prêtre. C'eft, m'a dit celui qui me conduifoit, où l'on va fe confeffer de fes péchés. Eh! bon Dieu, ai-je répondu, quelques-uns de vos jeunes gens m'ont-ils choifi pour leur Confeffeur? Ils viennent me confier tous les jours qu'ils ont paffé la nuit à table; qu'une femme leur a donné un rendez-vous, & que deux ou trois filles font déshonorées de leur façon.

En vérité, il faut que les François ne croient point à leur Religion; ils la pratiquent trop mal; je penfe qu'ils ne la confervent que faute d'au-

tre. Si le Chef des Ottomans, qui veut bien souffrir tant de Moines Chrétiens dans ses Etats, envoyoit en revanche quelques bons Missionnaires Musulmans prêcher le divin Alcoran dans Paris, je ne doute pas qu'ils n'y fissent une abondante moisson. Je desire que ton zele pour la propagation de notre sainte Loi, appuie auprès de notre auguste Empereur le mérite d'une mission que je serois charmé de procurer à ces pauvres Infideles, qui d'ailleurs ont de la docilité, du bon sens & de l'humanité. Il n'y auroit guere, je crois, que les femmes qui refuseroient d'ouvrir les yeux aux célestes clartés de la sainte doctrine qui nous a été annoncée par le troisieme Envoyé de Dieu.

LETTRE VII.

Nedim au Teftedar.

LE Duc d'Orléans, au commencement de la Régence, établit une Chambre de Justice pour rechercher & poursuivre ces hommes exécrables, qui non-contens d'avoir fourni chaque jour, sous le regne du feu Roi, de nouveaux projets de taxes & d'impôts, osoient encore insulter à la misere publique, en étalant avec insolence le faste de leurs fortunes immenses. Plusieurs de ces malheureux, qui sont ordinairement des gens de néant, furent convaincus de

déprédations, de péculat, & d'usures énormes; mais à quelles punitions furent-ils condamnés? Quelques-uns furent emprisonnés; d'autres dépouillés de leurs vols; aucun ne fut puni de mort.

Il auroit fallu, à la tête de ce Tribunal, un Mehemet Coprogli. Ayant fait arrêter de pareils scélérats qui avoient ravagé l'Empire par leurs concussions, il mit dans plusieurs bourses (1) toutes leurs richesses dont il s'étoit saisi, & les étala dans une salle par où devoit passer le Sultan; & lorsque ce jeune Prince regardoit avec étonnement tous ces trésors rassemblés, Coprogli leva le tapis qui couvroit une table, & fit voir le spectacle sanglant de vingt têtes qu'on venoit de couper. Ces têtes, dit ce Visir, vomissent le sang de ton peuple qui est dans ces bourses.

Ce trait paroîtroit barbare à la plupart des François. Eh! peut-on user d'exemples trop rigoureux contre des sangsues publiques, qui se font honneur d'avoir un cœur d'airain, & qui joignant l'oppression des frais à celle de la taxe, ont souvent réduit à la plus extrême misere un pere infortuné, l'unique soutien d'une honnête & nombreuse famille qu'il faisoit subsister par son petit commerce. Notre justice est

(1) *Bourses.* On compte par bourses : chacune vaut environ cinq cens écus.

prompte & févere; & jamais, parmi nous, le concussionnaire ne trouvera dans ses larcins l'amnistie de ses crimes.

LETTRE VIII.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

JE m'entretenois ces jours passés aux Thuilleries avec deux Capucins qui s'étoient assis sur le même banc que moi. Un Page désœuvré vint se placer familiérement entr'eux. Qu'avez-vous dans ce sac, leur demanda-t-il? La provision du Couvent, lui répondirent-ils; nous ne vivons que de charités. De charités? N'avez-vous point de honte, leur répliqua cet impertinent, grands & forts comme vous êtes, de ne pas gagner votre vie? Il accompagna ce beau propos de je ne sçais quelle niche, dont l'un de ces deux Religieux ne se fut pas plutôt apperçu, que le rouge lui monta au visage; ses yeux s'enflammerent; sa barbe se pointa; & dans sa colere il ne ménagea pas ses expressions. Ah! ah! des injures dans la bouche de votre Révérence, dit le Page avec gravité; où est donc la patience évangélique? Vous voulez railler, petit freluquet, s'écria l'Anacorete en fureur; sçachez que je suis peut-être né meilleur gentilhomme que vous. Quoi! reprit mon

effronté, de l'orgueil auſſi? où eſt donc l'humilité chrétienne? Le Moine s'échauffoit de plus en plus; & je voyois le moment que des invectives & des railleries on alloit en venir aux coups, quand l'autre Révérence ſe mit entre les deux champions : Mon enfant, *dit-elle* au Page, vous devriez reſpecter des perſonnes qui ont tout abandonné pour ſe retirer du monde & ſe renfermer dans des cloîtres... Qu'appellez-vous ſe renfermer, interrompit cet étourdi? Vous vous renfermez la nuit comme moi; voudriez-vous coucher dans la rue? Car pour le jour, on ne voit que vous; vous tâchez de vous introduire dans toutes les *maiſons; vous en faites les affaires; vous placez les domeſtiques;* vous ſollicitez les procès; vous mariez les filles; vous conſolez les veuves; un petit-maître hors de condition, & qui cherche une nouvelle bonne fortune, ne ſe multiplie pas plus que vous autres reclus; mais, ajouta-t-il, le raiſonnement n'eſt pas mon fort; j'étois venu pour badiner avec vous; le jeu ne vous plaît pas; je prendrai mieux mon tems une autre fois. Au revoir.

Quel pays! mon Alibec; quel pays, où l'on oſe dire de pareilles impertinences à de pieux & vénérables perſonnages!

LETTRE IX.

Nedim, au Prédicateur du Grand-Seigneur.

ARISTOTE que tu réveres tant, eſt paſſé de mode dans ce pays-ci; les viſions d'un Gentilhomme François nommé Deſcartes, ſe ſont emparées de tous les eſprits. Ce nouveau Philoſophe s'eſt donné bien de la peine; mais auſſi a-t-il fait de beaux changemens dans l'Univers.

La neige n'eſt point blanche; le jaſmin n'a point d'odeur; le feu n'eſt pas chaud; & le lait en lui-même n'a pas plus de douceur que l'eau. Enfin tout ce que nous appellons qualités ſenſibles, n'exiſte plus dans les objets; elles ne ſont que des modifications de notre ame, c'eſt-à-dire, de ſimples penſées qu'occaſionnent en nous les corps qui nous environnent.

Tu vois bien que toute vieille femme qui met du blanc & du rouge, doit être Cartéſienne. La beauté qui nous paroît la plus naturelle, ne lui peut rien reprocher ſur ſes appas empruntés, puiſque les couleurs ne ſont que dans notre ame, & que ce n'eſt que par une fauſſe imagination, que nous croyons que les objets en ſont revêtus

Mais aurois-tu jamais pensé que les bêtes ne sont que de pures machines, sans connoissance & sans sentiment, incapables également de douleur & de plaisir ? C'est l'opinion favorite de Descartes ; & suivant son systême, un bon Musulman qui fait une fondation (1) en faveur de quelques animaux, dont il affectionne l'espece, n'est pas plus charitable dans le fond, que s'il laissoit une somme pour tenir en bon état & régler quatre ou cinq pendules.

Tu juges bien qu'avec ces idées, Descartes ne croit pas qu'il y ait des bêtes en Paradis. Le divin Alcoran n'a point éclairé sa raison. Cet infidele sera bien surpris, lorsque du fond de l'abîme où il sera précipité au jour du Jugement dernier, il verra le chameau du Prophete se placer à la droite, & monter parmi les Elus dans les lieux de délices qui leur sont destinés de toute éternité. Il reconnoîtra alors, mais trop tard, l'inutilité de son beau génie, de sa science & de ses méditations. A quoi me sert à présent, dira-t-il, d'avoir brillé sur la terre ? Ce bon chameau a peut-être vécu malheureux & méprisé ; il ne s'est piqué

(1) Il y a beaucoup de ces fondations en Turquie ; & ces fonds sont à peu près comme les fonds de Gens de main-morte parmi les Chrétiens : on ne peut les aliéner.

que de porter son maître, & d'aller son droit chemin; il en a la récompense dans ce jour.

Un fameux Prédicateur comme toi, peut tirer de-là de belles comparaisons pour consoler ceux que la médiocrité de leur état, de leurs lumieres, expose à la risée des mondains.

Souviens-toi de moi dans tes saintes prieres. Adieu.

LETTRE X.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

JE t'avois écrit que j'aurois été charmé que notre Sultan envoyât quelques bons Missionnaires Musulmans dans ce pays-ci; à présent que je connois un peu mieux la Nation, je pense que cela seroit inutile. Loin de trouver dans les esprits de la disposition à recevoir notre sainte Loi, je remarque tous les jours que ces Infideles voudroient m'entraîner dans la leur. Ils n'ont aucun respect pour le Prophete; plusieurs articles de notre croyance leur paroissent absurdes & ridicules; & quand je leurs dis que pour comprendre certaines vérités, notre entendement a besoin d'être éclairé de l'esprit de Dieu, & que l'on obtient cette grace par la priere; " Sans doute, me

„ répondent-ils ; mettez-vous en prieres, & „ vous mériterez que Dieu applanisse, & rende „ accessibles à votre raison ces sublimes Mys- „ teres du Christianisme, dont elle paroît si „ révoltée. „

Mon cher Alibec, chacun dans sa religion se flatte de battre en ruine les autres religions par les contradictions & les impossibilités qu'il croit y remarquer, sans penser que dans la sienne il y a de pareilles contradictions & de pareilles impossibilités apparentes, auxquelles il est bien difficile que la raison puisse se prêter, si elle n'y a pas été accoutumée par les préjugés de l'enfance. Comment les hommes s'accorderoient-ils sur des Dogmes *incompréhensibles de foi*, lorsqu'ils ne conviennent pas même entr'eux des points les plus simples de bienséance & de morale?

Parmi les Chrétiens, comme parmi nous, l'humilité est une des principales vertus monastiques. Chez les Indiens, un homme de la plus basse naissance, dès qu'il est reçu Faquir, croit sa personne sacrée, & bien plus respectable que celle d'un Noble, d'un Guerrier & d'un Juge; il prend la premiere place par-tout où il se trouve; & s'il daigne aller voir ses pauvres parens, il a l'effronterie de se laisser servir à table par son pere & par ses freres, à qui il fait entendre que le respect qu'ils doivent à son caractere, ne leur permet pas de s'asseoir à ses côtés. Il exerce son métier de mendiant

avec hauteur & fierté, parce que, selon lui, il ne seroit pas convenable, lorsqu'on demande au nom de Dieu, d'avoir l'air & le ton suppliant : *viens, approche, donne-moi l'aumône*, dit-il à un passant ; & lorsqu'on la lui a donnée : *vas, je suis content de toi ; je te recommanderai à Vistnou*. (1)

Les Guebres prétendent qu'on fait injure à la Providence, en voulant étouffer en soi ce desir naturel, agréable & utile, qui porte à procréer son semblable ; que le goût pour la retraite, les longues prieres & le célibat, ne naît que d'un cœur paresseux, fainéant, ennemi du travail, & qui craint les embarras du monde ; & qu'enfin, labourer un champ, planter un arbre & faire un enfant, sont les trois actions de l'homme, qui plaisent le plus à la Divinité. Les Chrétiens soutiennent au contraire que prier sans cesse, vivre dans la retraite & le célibat, constituent l'état de perfection sur la terre.

Ces mêmes Chrétiens condamnent la polygamie comme une impureté abominable, sans considérer que c'est accuser de mauvaises mœurs Abraham, Jacob, David, Salomon, & tant d'autres saints personnages.

Mahomet, qui n'a point prétendu nous don-

---

(1) *Vistnou*. Un des principaux Dieux des Indes.

ner une nouvelle Loi, & qui n'a cherché, comme il le répete souvent dans l'Alcoran, qu'à nous ramener à la Loi primitive, à cette Loi révélée par Dieu même aux anciens Patriarches, Mahomet, dis-je, s'est permis, à leur exemple, & nous permet la pluralité des femmes; un Musulman peut en avoir quatre, & des esclaves. Chez les Malabres une femme peut avoir cinq maris, dont chacun, selon son moyen, contribue de quelque chose à son entretien; les enfans sont toujours de la tribu de la mere; on ne les regarde point du côté du pere.

Non-seulement chaque religion peint sa morale des plus belles couleurs, & tâche de noircir & de ridiculiser la morale qui lui est opposée; mais la malignité humaine nous aveugle quelquefois, au point de reprendre dans les autres une faute que nous commettons dans le moment même que nous la reprenons. Hier je dînois chez une personne de distinction; tous les convives étoient fort surpris que je busse du vin, & ne l'étoient point de manger gras, quoique leur Ramedan soit commencé. Une espece d'Iman, frais, vermeil, rondelet & potelé, tenant entre deux doigts une aîle de perdrix, me demanda d'un air étonné, si l'Alcoran ne nous défendoit pas l'usage du vin. Je me contentai de lui répondre, en buvant à sa santé, qu'il me faisoit bien de l'honneur de m'avoir cru plus religieux que lui.

Adieu, mon Alibec. Plaignons l'aveuglement où sont plongées la plupart des Nations; & remercions sans cesse Dieu de nous avoir appellés à son vrai culte.

LETTRE XI.

Nedim à Soliman Chelebi.

ON parloit hier dans une maison où j'étois, des grandes Charges de notre Empire; & la conversation tomba insensiblement sur notre Capitan Bassa, & sur la facilité que lui donne son emploi pour avoir les plus belles femmes de l'Europe & de l'Asie. Je dis qu'il étoit brave, vigilant, actif, infatigable & uniquement occupé, à la mer, des occasions de se signaler; mais qu'aussi dès qu'il étoit rentré dans le port, il tâchoit de se dédommager de ses peines & de ses travaux, dans le sein des plaisirs & de la volupté la plus recherchée. Il se plaît, ajoutai-je, à se promener sur un canal renfermé dans l'enceinte de ses vastes & superbes jardins; il a fait construire avec art, une petite galere; elle est peinte en or & en azur; les voiles sont de satin couleur de pourpre; sur des coussins, remplis des odeurs les plus agréables & qui parfument l'air au moindre mouvement, sont assises dix ou douze jeunes esclaves

qui n'ont d'autre habit que celui des grâces; elles tiennent dans leurs mains des rames légeres, dont elles agitent avec enjouement la surface de l'eau. Le voluptueux Bassa considere toutes les beautés que les différentes attitudes découvrent à ses regards avides, & souvent ses desirs partagés ont de la peine à se réunir en faveur d'un seul objet.

Voilà, interrompit une personne de la compagnie, une partie de débauche assez curieusement imaginée, très-propre à éblouir & même à satisfaire les sens; mais qui n'auroit rien de piquant pour un homme véritablement *délicat*; car ce ne sont après-tout que des esclaves, belles à la vérité, mais qui, *loin d'aimer*, haïssent peut-être celui qui les possede : les vrais plaisirs ont leur source dans l'union des cœurs.

Je ne me suis jamais piqué, répondis-je, d'entendre le galimathias du cœur; mais je sçais très-certainement que l'indifférence & l'insensibilité de ces esclaves pour leur maître, n'empêchent pas qu'elles n'aient de beaux yeux, la bouche vermeille, un teint de lys & de roses, la taille bien prise, la jambe bien faite, la peau fine & la gorge charmante. Quoi! parce qu'une fleur est insensible au plaisir qu'elle me cause, je n'en aurai point à la voir & à la cueillir? L'engagement du cœur d'un Musulman n'est qu'avec la beauté, rarement avec la personne; il n'est ni foiblesse, ni sentiment; c'est un besoin de l'ame; le desir de plaire en fait souvent

chez vous un égarement de l'esprit. Nous ne nous soucions point d'être aimés. Ces ardeurs mutuelles, si délicates & tant vantées, entraînent ordinairement de la jalousie, des reproches, de l'humeur, des fantaisies & des caprices que nous n'aurions pas pour agréable d'essuyer. Nous voulons même que nos femmes soient très-persuadées qu'il n'y a point de proportion entre leur cœur & le nôtre, & que notre bonté & nos besoins peuvent seuls les élever jusqu'à nous. Il nous suffit qu'elles soient soumises, obéissantes, attentives à nous plaire, & respectueuses quand nous les appellons à nos plaisirs..... Une jeune Dame auprès de qui j'étois assis, & que je voyois pétiller à chaque parole que je prononçois, fut si révoltée de ces derniers mots, qu'elle se leva avec vivacité; elle me dit presque des injures; & dans sa colere, elle ne parloit pas de moins, que de prêcher dans Paris une Croisade de femmes pour aller délivrer toutes celles du Serrail.

Tu as demeuré long-temps dans ce pays-ci; tu connois, mon cher Soliman, les mœurs de la Nation & ce qu'on y appelle aimer. N'est-il pas plaisant que cette Dame s'échauffe & maudisse tous les Sectateurs du Prophete, en apprenant qu'ils n'ont dans leurs amours, que leur propre satisfaction pour objet? La passion d'un François est-elle plus désintéressée, plus détachée de lui-même? Non; ordinairement c'est moins la possession que le triomphe d'un cœur,

qu'il recherche; sa prétendue délicatesse n'est qu'un rafinement de l'amour-propre. Il s'embarrasse avec plaisir dans les difficultés d'une conquête; l'orgueil & la vanité l'animent; il veut l'emporter sur ses rivaux, & obtenir une préférence qu'il regarde comme une nouvelle preuve de son mérite. Dès que sa vanité est satisfaite, son amour languit; & bientôt l'indiscrétion, les airs avantageux & la perfidie, découvrent à une amante trop crédule l'indigne vainqueur qu'elle s'est donné.

LETTRE XII.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

NOUS raisonnons souvent, notre Iman & moi, sur les différentes Religions qui partagent le monde; & je remarque toujours que les hommes n'ont jamais eu d'opinions plus extravagantes, que lorsqu'ils ont voulu mêler leurs idées avec celles que Dieu leur a communiquées par la bouche des saints Prophetes.

L'Isle d'Esca, dans la mer noire, est habitée par une Secte de Mahométans, qui reconnoît un seul Dieu, créateur de toutes choses, & Mahomet pour son Envoyé. L'homme, disent-ils, doit dans cette vie, qui n'est qu'un passage, s'entretenir uniquement de l'idée de Dieu, éviter

les diſtractions qui l'affoibliſſent, & tâcher ſur-tout de détruire les paſſions, qui ſeules ont introduit le mal ſur la terre.

Cela eſt bien juſques-là; mais pour parvenir à cet état d'impaſſibilité, & pour déraciner de leurs cœurs toute ſemence de jalouſie, d'ambition, d'avarice & d'amour, croirois-tu qu'ils ont imaginé de ne poſſéder rien en propre, & d'avoir tout en commun, même les femmes ?

Un homme en allant le ſoir dans ces eſpeces de cloîtres qu'elles habitent, commettroit un grand péché, s'il penſoit à ſe trouver avec l'une plutôt qu'avec l'autre; ce ſeroit une preuve que ſon eſprit ſe ſeroit occupé délicieuſement d'un objet terreſtre & périſſable. Il doit, en bonne regle, fermer les yeux, marcher ſans idée, & ſe coucher ſans choix dans le premier lit où le haſard le conduit.

Ceux même qui ſe croient parvenus à un plus haut degré de perfection, récitent des Chapitres de l'Alcoran, entonnent des Cantiques, & ſe piquent de n'avoir aucunes diſtractions dans leurs prieres, quoiqu'ils ayent quelquefois deux jeunes filles fort jolies à leurs côtés.

Je pourrois te rapporter cent autres extravagances de ces Myſtiques, dont l'impertinente République a été aſſez floriſſante pendant près de trois ſiecles. Un jeune homme nommé *Celeb* y cauſa, il y a cinquante ans, une révolution qui l'a fort affoiblie.

Il étoit amoureux, & tendrement aimé de la

jeune *Senelèen* : c'étoit le nom d'une de ses compatriotes. Ils se cherchoient sans cesse, n'avoient de plaisir que lorsqu'ils étoient ensemble, & ne voyoient & ne regardoient qu'eux par-tout où ils se trouvoient. On s'apperçut bientôt de cet amour mutuel, & de la préférence qu'ils se donnoient l'un à l'autre sur le reste de la Nation. L'Ancien les avertit plusieurs fois du scandale qu'ils causoient, & las de voir que ses remontrances étoient inutiles, il condamna *Senelèen* à un mois de *Kioste*.

Le *Kioste* est un lieu où l'on renferme toute fille convaincue de s'être laissée prévenir d'une inclination particuliere pour quelqu'un de la Nation, & qui, par ruse ou autrement, a évité de se trouver la nuit dans les cloîtres avec d'autre que son amant. L'Ancien tire tous les soirs au sort les noms de cinq jeunes hommes, qui vont passer la nuit avec la coupable, & qui se font un point d'honneur, de lui prouver que l'amour de sentiment est une chimere du cœur, dont les sens sont toujours la dupe. Au bout du mois, si elle ne paroît pas bien revenue de ses délicates erreurs de prédilection, on prolonge le tems de sa pénitence.

Quel fut le désespoir de *Celeb*, en apprenant ce rigoureux arrêt ! Il court chez plusieurs de ses amis, qui pouvoient se trouver dans le même cas que lui, leur parle, les engage à s'assembler, & leur ayant vivement représenté que leurs Maitresses seroient peut être bientôt exposées au

même

même supplice qu'on veut faire subir à la sienne, il les anime si bien, qu'ils s'offrent unanimement à le suivre, & à le seconder dans tout ce qu'il entreprendra. *Seneléen* tremblante pour les jours de son Amant, veut envain l'arrêter. „ Où courez-vous, mon cher *Celeb*, lui dit- „ elle ? J'aimerois mieux rester six mois dans „ le *Kioske*, que d'être cause qu'il vous arrivât „ le moindre malheur. Il faut prendre patience, „ & céder à la force „. Il n'écoute que sa jalousie & sa fureur. On déploye l'étendart de la révolte. L'Ancien, instruit de ce tumulte, arrive bien accompagné pour le dissiper dans ses commencemens. On s'attaque réciproquement : les uns étoient animés par l'amour, les autres par un zele de religion. L'un & l'autre parti grossissoit à chaque instant; & cette Nation se seroit infailliblement détruite elle-même, si les femmes ne se fussent jetées entre les Combattans. On proposa une treve; & après bien des pour-parlers, la paix fut signée. On partagea l'Isle; *Celeb* & ses amis emmenerent les femmes qui voulurent les suivre, du côté qui leur étoit échu par le sort. L'Ancien, très-honnête homme, très-dévot, mais mauvais politique, regarda comme un bonheur pour la Nation, de n'avoir plus dans son sein une troupe d'impies qui abandonnoient la religion de leurs Ancêtres, & entonna un Cantique au Seigneur en action de graces.

LETTRE XIII.

Nedim au Grand-Visir.

LE Duc d'Orléans, dont tu veux que je te parle, devenu Régent du Royaume à la mort de Louis XIV, commença par ordonner qu'on ouvrît les prisons à tous ceux que la calomnie, la haine de parti, ou le malheur d'avoir déplu à la moindre des créatures d'un homme en crédit, y avoient fait mettre. Parmi tant de personnes qui venoient remercier leur Libérateur & se jetter à ses pieds, il se présenta un vieillard d'une physionomie noble, & qui surprit tout le monde par la priere qu'il fit à ce Prince.

„ Monseigneur, lui dit-il, j'ai été enfermé à „ la Bastille à l'âge de vingt ans; j'y ai gémi „ pendant près de quarante-cinq années dans „ un cachot, sans avoir jamais été interrogé „ sur le crime qu'on m'imputoit, sans pouvoir „ le soupçonner, & n'ayant jamais pu donner „ de mes nouvelles à mes parens ou à mes „ amis. Les yeux encore éblouis du jour que „ vous m'avez rendu, je viens de chercher „ dans Paris, que je ne reconnois plus, la „ rue, la maison où je suis né, s'il vivoit en„ core quelques personnes de ma famille; je „ n'ai rien retrouvé. Je suis au milieu de ma

„ patrie comme un Etranger qu'une puissance
„ invisible auroit transporté tout-à-coup dans
„ une terre inconnue. Souffrez, Monseigneur,
„ que je me remette à la Bastille. Je dois être
„ accoutumé à la prison; j'y finirai un reste de
„ jours malheureux que du moins la faim n'y
„ assiégera pas... Vous pouvez y retourner
„ quand vous voudrez, répondit le Duc d'Or-
„ léans; le Gouverneur vous donnera sa table;
„ vous y aurez un logement commode; vous
„ pourrez sortir & rentrer aussi librement que
„ si vous étiez dans votre maison; & je vous
„ accorde mille écus de pension sur ma cas-
„ sette. „

Voilà de ces traits qu'on doit plus louer dans la vie des Grands Hommes, que le gain d'une bataille. Le Duc d'Orléans, avec l'ame la plus ferme & la plus intrépide, est doux, bon, facile même, & incapable de haine & de vengeance. Jamais Prince n'a été plus affable, & n'a tant aimé à obliger. Il est embarrassant pour lui de refuser; aussi prétend-on que son caractere bienfaisant le jette quelquefois dans l'inconvénient d'accorder des grâces trop aisément, & d'être ensuite obligé de manquer à sa parole. Il raille agréablement, & se plaît à laisser jouir ceux qui l'approchent d'une liberté qui l'amuse. La facilité de son esprit à revenir sur l'objet qu'il veut examiner, est inconcevable; rien ne le trouble, rien ne l'interrompt; & souvent au milieu de ses maîtresses & de ses favoris, sans

paroître occupé, il réunit dans sa tête toutes les parties d'un projet important. L'étendue & la supériorité de ses lumieres lui rendent le travail si aisé, que son imagination, loin de paroître jamais fatiguée des détails continus du Gouvernement, brille & badine même, en discutant les affaires les plus difficiles.

En 1691, âgé de dix-sept ans, il fit sa premiere campagne sous le Maréchal de Luxembourg; & se trouva à l'affaire de Leuze (1) où la Cavalerie des ennemis fut entiérement défaite. En 1692, à la bataille de Steinkerque, tâchant de rallier la brigade de Bourbonnois qui plioit, il fut blessé. *Après s'être fait penser légerement, il retourna au plus fort du* combat, se mit à la tête de la Brigade des Gardes, marcha aux ennemis sans tirer, & les chassa, la bayonnette au bout du fusil, d'une hauteur dont ils s'étoient emparés.

Il ne donna pas de moindres marques de sa valeur à Nerwinde, où l'armée Françoise couroit risque d'être battue, s'il n'eût connu cet instant qui décide presque toujours d'une action. Il fit promptement passer le retranchement à sa Cavalerie, enfonça les deux premieres lignes de celle des ennemis; à la troisieme, il fut repoussé & même en danger d'être pris; mais ayant tué d'un coup d'épée un de ceux qui le

(1) Il commandoit la Cavalerie.

poursuivoient le plus vivement, il regagna sa ligne, la remit en ordre, chargea de nouveau les ennemis, & les rompit entiérement.

Des actions si brillantes à un âge où les autres hommes n'ont ordinairement encore que de l'ardeur & du courage, ce coup-d'œil sûr, cette promptitude à prendre son parti dans un combat, & un raisonnement toujours juste dans les conseils, le firent bientôt regarder comme un Prince né avec des talens supérieurs pour la guerre, & sa réputation pensa lui acquérir un Trône, par l'estime qu'avoit conçue pour lui Charles II, Roi d'Espagne; ce monarque inclina long-temps à le choisir pour son successeur. Mais ayant enfin nommé le Duc d'Anjou, & la guerre s'étant rallumée dans toute l'Europe, le Duc d'Orléans, toujours avide de gloire, ne balança pas à en chercher jusques dans les occasions qui affermissoient, sur la tête d'un autre, une Couronne dont on l'avoit flatté.

En 1706, Louis XIV le nomma pour commander en Italie. L'armée que le Duc de Vendôme lui remit près de Milan, étant en trop mauvais état pour qu'il pût, avec ces seules troupes, empêcher le Prince Eugene de passer le Mincio, il envoya demander un renfort de dix-huit bataillons & de quatorze escadrons à la Feuillade, qui les refusa d'abord, & qui ne les détacha ensuite, que lorsqu'il n'en étoit plus temps. Le Prince Eugene passa, gagna un jour de marche, & fit sa jonction avec le Duc de

Savoye le même jour que le Duc d'Orléans, qui n'avoit pu l'atteindre, joignit la Feuillade devant Turin. « Je vous ferai ressentir, (lui dit „ ce Prince en arrivant) la faute que vous „ avez faite, en ne m'envoyant pas le renfort „ que je vous demandois; mais je ne dois dans „ ce moment-ci m'occuper que des moyens de „ la réparer. Le siége tireroit infailliblement „ en longueur, si nous nous laissions enfermer „ dans nos lignes; il faut donc en sortir à „ l'instant, marcher promptement à l'ennemi, „ le combattre à mesure qu'il défile; nous „ culbuterons aisément des escadrons qui ne „ pourront se former; & la victoire nous assu- „ rera la prise de Turin „.

Tous les Officiers expérimentés applaudissoient à cette résolution. La Feuillade & Marcin s'y opposerent; & ce dernier montra un ordre secret du Roi, par lequel, en cas d'action, on devoit déférer à son avis.

Le lendemain le Prince Eugene & le Duc de Savoye attaquerent les lignes. Le Duc d'Orléans qui n'avoit pas été le maître d'agir en Général, combattit en Soldat, il fut blessé d'un coup de sabre à l'épaule, & d'un coup de bayonnette dans le côté. On leva le siége de Turin; & dans un jour les François perdirent toute l'Italie.

La Duchesse Douairiere d'Orléans, Princesse haute & fiere, se plaignit amérement à Louis XIV du mépris qu'on avoit marqué pour son fils, &

de la façon indigne dont on l'avoit sacrifié. Louis XIV tâcha d'adoucir cette mere irritée, en l'assurant qu'elle connoîtroit bientôt toute l'amitié & toute l'estime qu'il avoit pour son neveu.

En effet, il l'envoya l'année suivante au secours de Philippe V, dont les affaires étoient en très-mauvais état. Il avoit été obligé d'abandonner sa Capitale, & s'étoit même approché des frontieres de France. Le Duc d'Orléans prit le commandement de l'armée, reconquit le Royaume de Valence, entra dans l'Arragon, assiégea Saragosse, qui se rendit à discrétion, & marchant ensuite du côté de Lérida, il passa la Segre, pour attaquer les ennemis qui étoient campés à une demi-lieue de cette Ville. Le Comte de Gallowai qui les commandoit, évita le combat, & décampa la nuit assez en désordre. Lérida fut emporté d'assaut; & la conquête de cette place fit d'autant plus d'honneur au Duc d'Orléans, que le Grand Condé l'avoit autrefois assiégée & ne l'avoit pu prendre.

Il ouvrit la Campagne suivante par envoyer dans la plaine de Tortose des détachemens, qui couperent aux rebelles la communication avec la mer & les secours qu'ils recevoient de la flotte des alliés. Ayant ensuite rassemblé le gros de son armée, il poussa ses travaux devant cette Ville, malgré la difficulté du terrein, & la réduisit en vingt jours.

Ces succès étoient d'autant plus glorieux, que

ce Prince avoit non-seulement à combattre ses ennemis, mais encore les intrigues de la Cour qu'il étoit venu secourir. On laissoit souvent manquer son armée des choses les plus nécessaires. La Princesse des Ursins le traversoit en toute occasion, & n'épargnoit rien pour le rendre suspect à Philippe V. Les moyens qu'elle employa pour tâcher de découvrir les ressorts cachés, & les principaux complices de la prétendue conspiration dont elle l'accusoit, furent dignes d'une femme de son caractere.

Elle avoit depuis quelque tems à son service une jeune Italienne, qui joignoit à la beauté la plus riante, un esprit fin, rusé, & d'autant plus adroit, qu'elle sçavoit le cacher sous les dehors naïfs de l'enjouement & de la gaieté. Cette fille lui parut propre à lier une intrigue avec le Duc d'Orléans, qu'on attira très-aisément à un rendez vous; car quoique la jalousie rende les assassinats assez communs en Espagne, il ne faisoit pas plus de réflexion au péril, quand il s'agissoit de ses plaisirs, que lorsqu'il falloit courir à la gloire.

L'Italienne le charma; les pierreries dont elle étoit parée, les précautions mystérieuses avec lesquelles on avoit envoyé le prendre, la magnificence de l'appartement où il se trouvoit, tout contribuoit à donner à ce Prince les idées les plus flatteuses. On ne combattit ses desirs que pour mieux les irriter. On feignit du trouble, de l'inquiétude, & de craindre à

chaque inſtant d'être ſurpriſe. On lui dit qu'on aimoit mieux aller chez lui aux heures qu'on pourroit s'échapper; & en effet on y alla dès le lendemain, & enſuite preſque tous les jours. Souvent il étoit ſorti, ou en affaire. En l'attendant, on écoutoit, on examinoit, on cherchoit par-tout; mais on ne découvroit jamais rien de la prétendue conſpiration. Enfin ne pouvant ſatisfaire, par des avis véritables, au deſir qu'avoit Madame des Urſins de trouver le Duc d'Orléans criminel, l'Italienne jugea à propos d'y ſuppléer par des chimeres de ſon imagination, apparemment pour ne pas perdre la récompenſe que cette Princeſſe lui avoit promiſe. Elle lui dit qu'étant allée fort tard chez le Duc d'Orléans, & ayant été introduite dans ſon cabinet, elle l'avoit entendu dans la chambre voiſine, qui parloit à *Vilaroel*, à *D. Manrique de Lara*, à deux autres Eſpagnols, & à trois François; qu'elle avoit compris par leurs diſcours, qu'ils ſe fondoient ſur de puiſſans ſecours du côté du Portugal; que la Nobleſſe de l'Arragon ſe ſouleveroit; que pluſieurs Régimens François déſerteroient pour venir prendre parti à Tortoſe & à Lérida, qui ſerviroient de places d'armes. „ Mais (devoit avoir ajouté le Duc d'Orléans) il faut „ frapper les premiers coups dans Madrid, „ y ſemer le déſordre, & ſe rendre maître de „ la perſonne du Roi. Cette révolution me „ rendra ennemi irréconciliable de Louis XIV

„ aux yeux de toute l'Europe; & l'Angleterre
„ & la Hollande, lassées de la guerre, & ne
„ craignant point en moi un Roi d'Espagne
„ gouverné par la Cour de France, abandon-
„ neront aisément l'Archiduc, trop foible con-
„ current pour m'arracher, par ses seules for-
„ ces, une Couronne que je tiendrai de la Na-
„ tion & de mon épée ".

La Princesse des Ursins courut vîte épouvanter Philippe de ces vaines idées. Ses émissaires les répandirent dans le public; & bientôt il passa pour constant, parmi ces hommes oisifs qui semblent n'avoir d'autre état que d'écouter avec avidité & de répéter sans réflexion toutes les nouvelles, que le Duc d'Orléans, jeune, brillant, ambitieux, *enorgueilli de tant de succès*, & flatté de l'amour des peuples & du soldat, s'indignant du second rang où sa naissance l'avoit placé, se préparoit à franchir la barriere qui le séparoit du trône, si l'on n'eût découvert ses projets. On osa même assurer qu'à son retour en France, Louis XIV l'auroit fait arrêter, s'il n'eût été retenu par les larmes de la Duchesse d'Orléans sa fille, que le Duc de Noailles, informé par Madame de Maintenon, avoit avertie, disoit-on, du danger que couroit son mari.

Le Duc d'Orléans n'ignoroit aucuns des bruits, aucuns des traits & des lâches détours qu'avoient imaginés, & qu'imaginoient encore chaque jour la haine & la calomnie pour le

rendre odieux par les qualités même qui l'avoient fait admirer de toute l'Europe. Il laissoit au tems & aux événemens à le justifier; & ses ennemis eurent beau faire. Malgré leurs intrigues, leurs cabales; malgré les perfides terreurs qu'ils affectoient, & les horribles soupçons qu'ils avoient tâché d'inspirer contre lui, les peuples, à la mort de Louis XIV, se soumirent avec joie à son administration; & tous les corps de l'Etat concoururent avec empressement à lui conserver les droits de sa naissance.

Son premier soin, au commencement de sa Régence, fut de s'assurer la paix au-dehors par un Traité d'alliance entre la France & l'Angleterre, dont l'union entraînera toujours la destinée du reste de l'Europe.

Les dettes de l'Etat étoient immenses, & les finances épuisées; il falloit des remedes extraordinaires à de si grands maux; ceux qu'il a employés étoient trop violens; il a voulu persuader au peuple que du papier valoit mieux que de l'argent. Plusieurs ont été les dupes de leur avidité; & la vivacité Françoise a beaucoup contribué à la chûte d'un projet qui pouvoit être bon, si on l'avoit contenu dans de certaines bornes, & qu'on l'eût exécuté avec plus de précautions & de ménagement.

Le Parlement, dans des circonstances très-critiques, crut devoir faire des remontrances; il envoya ses Députés au Régent, qui se persuada que cette Compagnie avoit voulu soulever

les Parisiens contre lui. Après avoir écouté leur harangue avec beaucoup de flegme, il leur fit sa réponse en quatre mots : *Allez-vous...* Le respect que je te dois, sublime Visir, m'empêche de salir ton oreille par des termes plus que militaires. Celui qui avoit porté la parole, ne se déconcerta point, & lui répliqua : *Monsieur, c'est la coutume du Parlement de mettre sur ses Registres, les réponses que le Roi lui fait ; mettra-t-on celle-ci ?*

Tout est tranquille à présent ; & le Régent gouvernera paisiblement le reste de sa vie, qui, je crois, ne sera pas longue. Il se livre à trop d'excès ; il vit comme nous vivons dans notre *Ramedan* ; il ne mange qu'après que le soleil est couché ; ce n'est pas par dévotion. Il passe une partie de la nuit à table avec ses Maîtresses, & cinq ou six de ses confidens. Croirois-tu que la plûpart des gens de qualité desirent que leurs femmes soient admises à ces parties nocturnes, où ce Prince en pointe de vin, distribue quelquefois de bonnes Abbayes & de bons Evêchés ?

Il aime beaucoup les femmes, les estime peu, & ne leur confie rien. Loin d'être jaloux de ses Maîtresses, il ne manque guere de faire le lendemain à ses favoris un détail fort exact des charmes qu'elles lui ont prodigués. Il leur accorde des grâces & les récompense assez bien ; mais il ne faut pas qu'elles paroissent trop avides, ni qu'elles veuillent se mêler des affaires du gouvernement. D'ailleurs, il n'entre jamais

dans leurs haines & dans leurs tracasseries ; elles ne lui feroient pas renvoyer le moindre de ses Domestiques.

Tu peux conclure de tout ce que je t'écris au sujet de ce Prince, qu'avec les qualités qui forment les grands hommes & les héros, il a les vices d'un Particulier qui veut jouir de l'abondance dans cette vie, & qui a pris son parti sur l'autre. Je puis me tromper quelquefois dans les instructions que tu exiges de moi ; excuse mon incapacité ; mais que le Tout-puissant me livre à l'instant aux Anges noirs, si le zele le plus ardent pour ton service n'est pas toujours profondément gravé dans le cœur de ton esclave.

LETTRE XIV.

Nedim au Capigi Bachi.

Un Sultan qui jette la vue sur les Etats soumis à son obéissance, découvre un Empire immense comme l'Océan, & dont les Peuples semblables aux flots, sont toujours prêts à se soulever. La politique exige qu'il ôte à ces esprits inquiets les Chefs qu'ils se donnent dans le fond du cœur, & qu'ils obligeroient de se mettre à leur tête. Il faut pour détourner de plus grands maux, sacrifier quelquefois des victimes innocentes, de même que l'on ruine ses propres

frontieres pour empêcher l'ennemi d'y subsister, & que l'on rase les forteresses qui pourroient lui servir de places d'armes. Quelque précieux que soit le sang Ottoman, la perte d'un ou de deux Princes, & de dix ou douze Bassas, n'est rien en comparaison des horreurs & des ravages d'une guerre civile, où il périt quelquefois un million d'hommes.

C'est cependant cette politique prudente, plutôt que soupçonneuse, qui nous fait regarder par les Chrétiens comme des barbares, & des hommes de sang.

Je vois dans les anciennes *Histoires*, que la République d'Athenes a *souvent condamné à la mort ou à l'exil, ceux de ses Citoyens qui lui ayant rendu les services les plus signalés*, étoient aussi devenus d'autant plus considérables parmi le Peuple; tels que Thémistocle, Alcibiade, Phocion & plusieurs autres. L'éclat de leurs grandes actions les rendoit criminels aux yeux d'une Nation jalouse de sa liberté; elle punissoit ce qu'ils étoient en état d'entreprendre; & elle ne donna point d'autre raison de l'exil d'un Citoyen, que sa vertu qui lui faisoit trop de partisans.

Les François diront-ils que les Athéniens étoient un Peuple barbare? Les plus illustres parmi les Romains alloient à Athenes se polir, & se perfectionner dans l'éloquence; c'étoit le séjour des Sciences & des beaux Arts, la patrie

des Philosophes & du sage Solon, dont les loix la gouvernoient.

L'esprit de ceux qui commandent, est souvent obligé de se conduire par des raisons de politique & des maximes particulieres d'Etat, dont la rigueur & la violence n'ont point leur source dans un naturel féroce. Nos Ancêtres étoient des Conquérans; nous avons conservé dans les Villes qu'ils ont subjuguées, la maniere de vivre, les coutumes & les loix qu'ils observoient dans leurs Camps. La justice parmi nous est donc sévere, prompte & presque toujours sanglante. Mais cela ne doit pas tourner au désavantage de notre cœur & de notre caractere; je soutiens même que les Musulmans sont plus humains, plus officieux, plus sensibles à la pitié & à la compassion, que les Chrétiens.

On ne voit pas dans tout l'Empire Ottoman un Turc réduit à demander l'aumône; au-lieu qu'ici les Eglises sont assiégées de Chrétiens aussi misérables qu'importuns.

Non-seulement l'usure est expressément défendue parmi nous; mais l'intérêt même le plus modique y est inconnu. Je prête dix mille piastres; on m'en rend mille chaque année; au bout de dix ans mon débiteur est quitte. Je n'ai retiré que l'intérêt du cœur: le plaisir d'avoir secouru un de mes freres. Ce que nous appellons bien placer son argent, c'est de le confier à un honnête-homme, qui s'en sert heureusement

pour rétablir son commerce & son crédit.

Notre bonté, notre affection & notre pitié s'étendent jusques sur les animaux. Il arrive souvent que des chiens & des chats sont bien traités dans le testament d'un Turc qui sent approcher sa derniere heure; il legue une somme pour leur fournir un entretien honnête pendant leur vie.

Nous avons à Constantinople des especes de traiteurs ambulans, qui portent des bâtons chargés de viandes. Ils ont un certain cri, auquel se rassemblent tous les chats d'une rue; ils font la part à chacun, selon l'argent qu'on leur donne; & il y a peu de fideles Musulmans qui, en sortant de la Priere du matin, ne se fassent un *plaisir & un devoir de charité* de régaler deux ou trois fois le mois tous les chats d'un quartier. Sultan Sélim, entouré des horreurs de la mort, & près d'aller rendre un grand compte à Dieu, tourna ses regards mourans sur le cheval qui l'avoit porté dans les batailles; il ordonna qu'on lui bâtit une écurie riante & commode, au milieu d'une campagne fleurie, & qu'on lui menât quelquefois pour l'amuser les plus belles jumens de la contrée. Ce bon cheval, comblé des bienfaits de son Maître, mourut dans une heureuse vieillesse.

De pareils traits confirment ce que j'ai avancé. Il n'y a point de Nation aussi compatissante, & qui ait autant de sensibilité d'ame que la nôtre; mais les loix qui la gouvernent sont

sanguinaires : au-lieu que les Romains gouvernés par des loix douces, étoient cruels & inhumains. Les spectacles de Gladiateurs & les combats contre des bêtes féroces, auxquels ils assistoient avec tant de plaisir, laissent à la postérité des preuves incontestables de la dureté de cœur de ces Maîtres de monde.

Lis cette Lettre avec attention. Ta charge t'oblige souvent de faire périr des Visirs & des Bassas, dont l'amitié t'étoit chere. Tu dois exécuter avec soumission les décrets de la sagesse profonde de notre auguste Sultan ; mais n'oublie jamais que tu es homme, & que si ton bras est à ton Maître, ton cœur doit être à Dieu seul qui abhorre le sang.

LETTRE XV.

Nedim au même.

Si ton frere Achmet étoit mort il y a huit ans, lorsque nous le vîmes tout couvert de sang & de poussiere ramener au combat nos Janissaires effrayés, nous aurions dû pleurer la perte que notre Sultan faisoit d'un si brave homme; mais aujourd'hui, c'est notre auguste Sultan même qui a jugé nécessaire de l'effacer du nombre des vivans. Marquerons-nous par des larmes criminelles, que nous sommes plus touchés de nos propres intérêts, que de ceux de

notre invincible Seigneur ? Sa ſageſſe profonde a pu limiter, quand il lui a plu, le voyage de ton frere en cette vie, où le Prophete l'avoit envoyé pour les beſoins du Chef des Ottomans, & non pour les nôtres. Nous naiſſons à nos Princes; ils peuvent fermer nos yeux dès que nous les ouvrons. S'ils nous laiſſent vivre, c'eſt une grace qu'ils nous font. Nous devons regarder la vie comme un feſtin où leur magnificence nous auroit conviés; comblés d'honneur & de reconnoiſſance, nous nous leverions de table ſans regret, dès qu'ils paroîtroient nous l'ordonner.

Les Occidentaux ſe moquent de cette ſoumiſſion ſervile & de cette *obéiſſance aveugle* qui nous font envoyer notre tête à nos Souverains, dès qu'ils nous la demandent, & lorſque nous pouvons ſouvent la garantir par la fuite. Ah! ce n'eſt point à préſenter avec reſpect le cou aux bourreaux, que conſiſte l'eſclavage & la honte, mais à être obligés de vivre pour exécuter contre des innocens les ordres inhumains que le caprice & la férocité ſeuls ont fait ſortir de la bouche d'un tyran!

Sans intérêts, ſans ſentimens & ſans remords, il faut que nous ſoyons comme le glaive tranchant dans la main de l'exterminateur. C'eſt ce dépouillement entier de ſoi-même qui conſtitue une ſervitude d'autant plus affreuſe, qu'il n'eſt pas poſſible de parvenir à cet état d'impaſſibilité.

Un Roi de France, dit un jour à un Officier : Qu'il souhaiteroit d'être défait d'un „ Seigneur de sa Cour qui lui déplaisoit „, *Sire*, répondit cet Officier, *je lui ferai mettre ce soir l'épée à la main; & je m'abandonnerai de façon sur lui, que si je succombe, du moins le combat lui sera-t-il aussi funeste qu'à moi.* " „ Je ne voudrois pas, répliqua le Roi, que vous „ vous exposassiez „. *Comment, Sire*, interrompit ce brave homme, *d'où me suis-je attiré le mépris que me laisse entrevoir Votre Majesté? J'exposerois ce qui est à vous, ma vie & mes biens même, s'il le faut; mais je serois indigne du nom de François, si je vous sacrifiois mon bonneur* (1).

J'admire le courage de ce François, qui ne craint point de faire rougir son Prince, & de se montrer plus honnête homme que lui. Quelle douceur de sentir que dans certaines occasions on est libre, qu'on ne doit point reconnoître de maître, qu'on est son roi, son souverain, sa lumiere à soi-même, & que malgré l'inégalité des dignités, de la fortune & des biens, l'honneur, ce que l'homme a de plus précieux, n'est subordonné à personne! C'est s'élever dès cette vie à l'état où nous serons dans l'autre. Les

---

(1) N'auroit-il pas été mieux de ne point offrir de se battre? & l'honneur permet-il de se charger de tuer quelqu'un, même en se battant contre lui?

rangs y seront réglés suivant nos bonnes œuvres. C'est une vérité qui doit te consoler, mon cher Sélim, de la mort d'un frere qui a toujours vécu en bon Musulman.

LETTRE XVI.

Nédim au Caimakan.

QUoi ! le Moufti Assem a conspiré pour ôter l'Empire à notre Sultan ! Sous de vains & d'artificieux prétextes, cet hypocrite a voulu révolter les vrais croyans contre leur Souverain ! Est-il possible que celui qui doit instruire les peuples de leurs devoirs, se serve de la religion pour les en écarter ? Ignorons-nous que l'Être suprême a établi les Rois sur la terre ; que chacun d'eux est son image ; qu'ils n'ont point d'autre juge, & que leur puissance ne releve d'aucune puissance temporelle ? Notre sainte Loi ne nous apprend-elle pas que nous devons obéir même aux Princes infideles, si nous sommes nés leurs Sujets ? Il est bien étonnant que la vie de quelques Prêtres Musulmans fournisse de semblables traits de révolte, & dont je suis scandalisé dans les histoires même des Infideles chrétiens, qui ne sont pas éclairés comme nous par le divin Alcoran ! Si notre Sultan n'avoit pas prévenu le Moufti Assem, peut-être cet

orgueilleux auroit-il bientôt élevé sa tête altiere avec autant d'audace, qu'un certain Pape dont je lisois ces jours passés les projets ambitieux. Tu vas juger de ce que peut un esprit violent & hardi, qui couvre ses entreprises du manteau de la Religion.

Hildebrand (c'étoit son nom (1)) ayant été élu Pape par les habitans de Rome, écrivit des Lettres très-soumises à l'Empereur Henri IV, pour lui apprendre son élection & le prier de vouloir bien la confirmer. Henri la confirma. Ce bon Religieux ne se vit pas plutôt établi Souverain Pontife, qu'il changea de ton, & voulut dominer sur les Rois; il prétendit qu'ils étoient ses vassaux, qu'il pouvoit les déposer à son gré, briser leurs sceptres, disposer de leurs couronnes, & délier leurs Sujets du serment de fidélité. „ Les Rois sont trop fiers, disoit-il or„ dinairement; je veux les humilier : leur puis„ sance ne vient que des enfans de la terre; la „ mienne est émanée du ciel „.

S'étant brouillé avec ce même Henri dont il avoit attendu l'approbation & le consentement pour être Pape, il l'excommunia. " Je lui dé„ fends, prononça-t-il pontificalement, de „ gouverner l'héritage de ses peres; & j'or„ donne, puisqu'il m'a désobéi, à tous ses „ Sujets de le poursuivre & de l'attaquer en

(1) Grégoire VII.

„ tous lieux comme un scélérat, un rebelle,
„ un perturbateur du repos de la chrétienté (1) „.
Il transporta l'Empire à Rodolphe, Duc de Suabe; & pour donner de la confiance à son parti, il prophétisa que Henri mourroit dans l'année. Le contraire arriva. Rodolphe fut tué dans une bataille; & Henri poursuivit vivement les avantages de sa victoire. Devinerois-tu comment Hildebrand interpréta sa prophétie? Il dit qu'il n'avoit pas entendu que Henri seroit tué *quant au corps*, mais *quant à l'ame*, par l'excommunication foudroyante qu'il avoit lancée contre lui.

On voit des lettres de ce même Pontife, où il a l'audace d'écrire aux Evêques de France:
„ Qu'il ne peut plus souffrir sur le trône leur
„ Roi Philippe, & qu'ils doivent se joindre à

(1) Le désordre & la terreur que cette excommunication jetta dans la conscience des foibles, furent si puissans, dans ces siecles d'ignorance, que Henri, abandonné de presque tous ses Sujets & de ses Domestiques, fut obligé d'implorer la miséricorde du superbe Pontife. Ce malheureux Empereur, dépouillé des marques de sa dignité, & vêtu d'une tunique de laine, demeura trois jours pieds nuds dans l'antichambre d'Hildebrand, qui s'étoit retiré dans une forteresse, & qui ne l'admit enfin en sa présence, qu'à des conditions qu'il n'est pas possible de lire sans indignation.

„ Sa Sainteté, pour animer les peuples à la „ révolte, & chasser ce tyran „.

Dans d'autres lettres aux Habitans de l'Isle de Corse : " Toutes les Isles, dit-il, ont ap„ partenu en propriété à Saint Pierre : (or ce „ Saint Pierre étoit un pauvre Pêcheur ;) si „ vous ne me rendez pas, en vous soumet„ tant à moi, ce qui appartenoit à mon Prédé„ cesseur, j'exciterai contre vous les Lombards „ & les Normands, qui mettront tout à feu „ & à sang dans votre pays „. Beau style du Pere des Chrétiens !

Un Pape qui avoit essayé de porter si haut les droits du Souverain Pontificat, ne pouvoit manquer d'être en grande vénération à la Cour de Rome ; aussi a-t-il été mis au rang des Saints par un de ses Successeurs. Je doute que les Parlemens de France, toujours inviolablement attachés à la Religion, mais zélés défenseurs de la Majesté des Rois, souscrivent à sa promotion.

La sagesse de notre auguste Divan ne sçauroit agir avec trop de promptitude & de sévérité pour achever d'écraser le parti du Moufti Assem, & pour dissiper ces assemblées d'hommes foibles & séditieux que l'hypocrisie, le zele affecté, & les mœurs austeres de cet enthousiaste avoient abusés. Tu me mandes qu'ils vont à son tombeau, comme à celui d'un Martyr : quel Martyr ! Il promettoit le Ciel aux scélérats qui assassineroient leur Sultan.

La mémoire de ces hommes perfides & dangereux, qui s'armant d'un fer sacré osent menacer les Rois, ne doit-elle pas être autant en horreur que celle du *Vieux de la Montagne*? Tu sçais que ceux de ses Sujets qu'il jugeoit propres à ses desseins, enivrés par un breuvage préparé, étoient transportés dans un jardin magnifique, où des vins délicieux, des mets exquis, des femmes charmantes leur donnoient à leur réveil tous les avant-goûts du paradis. Au milieu de ces délices, une voix effrayante leur annonçoit, qu'en mourant dans l'exécution des ordres de leur Souverain, ils viendroient habiter pour toujours ces lieux enchantés. *Au bout de quelque temps, dans* une nouvelle ivresse, on les reportoit au même lieu où on les avoit pris. Ces especes de songes les confirmoient encore dans la croyance où ils étoient élevés dès l'enfance, qu'en mourant pour exécuter les ordres de leur Maître, ils iroient tout droit en paradis. Ils se précipitoient donc avec intrépidité dans les dangers, & assassinoient au milieu de sa Cour un Prince ennemi du leur, sans se soucier des tourmens auxquels ils s'exposoient.

Le Vieux de la Montagne s'étoit rendu si redoutable par ses assassins, que les plus puissans Princes de l'Asie & de l'Europe lui envoyoient tous les ans des présens pour être en sûreté dans leurs Palais. Les Tartares exterminerent enfin ce scélérat & tout son peuple.

Mais

Mais si cette race abominable subsistoit encore, la mémoire du *Vieux de la Montagne* y seroit dans la plus grande vénération ; & les principaux de la Nation se glorifieroient d'être issus de ces fameux assassins, qu'ils regarderoient comme autant de Martyrs.

Tantùm relligio potuit suadere malorum !
La superstition enfante bien des maux !

LETTRE XVII.

Nedim à Jezid son cousin, à Varsovie.

ON me contoit un fait assez singulier arrivé à une Diete en Pologne. Tous les suffrages sembloient réunis ; on alloit proclamer *Michel Wisniowiski*, lorsqu'un noble lui refusa sa voix. Obligé, suivant la loi, d'expliquer les raisons de son opposition, il demanda jusqu'au lendemain, & le lendemain il accéda des premiers à l'Election qu'il avoit retardée la veille ; *à laquelle je ne m'opposai hier*, dit-il, *que pour faire connoître au nouveau Roi, qu'il dépendoit d'un seul noble Polonois qu'il n'eût pas une couronne.*

En Pologne la Noblesse jouit de tous ses droits. Pourvu qu'un Noble ne manque point de s'acquitter tous les ans des contributions & des devoirs auxquels sa naissance l'engage en-

vers l'Etat, il eſt d'ailleurs indépendant. Le Roi eſt le Chef du Royaume, & n'eſt point le maître d'un Noble, qui n'eſt ſubordonné qu'aux loix qu'impoſent la néceſſité du bien public & l'avantage de la ſociété dont il eſt membre. Le Prince peut diſpoſer de pluſieurs Staroſties & de différens Fiefs dans ſon Domaine en faveur de ſes favoris, pourvu qu'ils ſoient originaires du Pays. Il a le pouvoir de faire beaucoup de bien; mais il n'a pas celui de faire du mal.

Cette même forme de gouvernement a ſubſiſté, dit-on, en France ſous la premiere, la ſeconde, & ſous les premiers Rois *de la troiſieme* race. Les François *ayant conquis les Gaules*, partagerent entr'eux leurs conquêtes. Chacun, ſelon le terrein qu'il poſſédoit, étoit obligé de reporter certaines contributions à la maſſe commune, & de ſe tenir prêt, tant que ſon âge & ſes forces le lui permettoient, à ſuivre le Roi à la guerre, *pourvu qu'elle eût été* approuvée dans l'Aſſemblée générale. Mais du reſte les François étoient abſolument libres de leur perſonne, & ſouverains dans les Terres dont ils étoient Seigneurs (1). Eux ſeuls étoient no-

(1) Si un Seigneur François déclaroit la guerre au Roi, les Sujets de ce Seigneur étoient obligés de le ſuivre & de l'aſſiſter de toutes leurs forces. Le Roi n'avoit rien à commander aux Sujets d'un Sei-

bles, alloient à la guerre & participoient aux délibérations de l'Etat. Les Gaulois, nation subjuguée, destinés au travail & à la culture des terres, n'avoient rien en propre. Absolument esclaves, leur personne, leurs femmes, leurs enfans, appartenoient au Seigneur, qui pouvoit les revendiquer & les punir comme déserteurs, s'ils quittoient la terre où ils étoient nés pour aller s'établir ailleurs.

Tu juges bien, mon cher Jezid, que les arts, le commerce & les terres souffroient infiniment de cette dépendance, dans un pays où ceux qui pouvoient seuls les faire valoir, ne travailloient point pour eux & pour leurs enfans; où leurs Maîtres profitoient de toute leur peine, & où enfin l'industrie & le travail n'étoient pas animés par l'espoir d'acquisition & d'une situation plus heureuse.

C'est cette servitude des paysans qui étouffe, pour ainsi dire, la nature en Pologne, & qui rend ce Royaume si pauvre. Quoique sous un beau ciel, & arrosé par de grandes rivières, le tiers du pays n'est pas cultivé : chaque Sujet remplit sa tâche, la porte au Seigneur, & ne pense point à améliorer un terrein, dont l'abon-

---

gneur particulier; il n'étoit, à proprement parler, Seigneur souverain que des Sujets qui étoient nés dans les terres de son Domaine, ou qui lui étoient échues en partage de conquête.

dance & la fertilité ne changeront rien à son état, & ne profiteront point à ses enfans, qui demeureront toujours esclaves comme lui. L'argent n'y peut donc recevoir cette circulation nécessaire dans un grand Royaume; & le commerce ne s'y fait que par un échange de denrées. Le Noble donne du bois & du bled, pour avoir du vin & du drap.

La sublime Porte doit souhaiter que la forme du gouvernement en Pologne ne change pas (1). Les Polonois sont braves, belliqueux, & propres au métier de la guerre; ce seroient des voisins bien redoutables, si leurs Rois, devenant aussi absolus qu'en France, mettoient l'abondance parmi la Nation par l'affranchissement des paysans, & se servoient de leurs revenus

(1) Dans le gouvernement Aristocratique, les résolutions de faire la guerre ne passant qu'à la pluralité des voix, il est rare qu'une passion aussi inquiete que l'ambition domine tous les Membres d'une assemblée, dont les plus accrédités sont ordinairement les plus vieux : conseillés par l'âge, ils ne cherchent qu'à jouir tranquillement de ce qu'ils possedent, & n'opinent pas volontiers à se charger eux-mêmes d'impôts, pour remplir des projets de conquêtes qui peuvent ne pas réussir. Si Louis XIV n'avoit pas été aussi puissant dans son Royaume, il n'auroit pas trouvé tant de ressources parmi ses Sujets, & n'eût pu par conséquent porter si haut la gloire de son regne.

multipliés par cet affranchiſſement, pour ſatisfaire à leur ambition, & reculer les frontieres d'un Etat, qu'ils regarderoient alors comme leur patrimoine.

Dans nos voyages, mon cher Jezid, nous devons ſur-tout nous inſtruire des différentes formes de gouvernemens, en combiner les avantages & les inconvéniens; & tâcher, par les connoiſſances que nous acquerrons, de nous mettre en état d'être utiles au Chef des Ottomans, lorſque nous ſerons de retour dans notre Patrie. Adieu

LETTRE XVIII.

Mehemet Effendi à Moharrem, à Smyrne.

JE viens d'apprendre les pertes que tu as faites; accepte ces cinq mille piaſtres; ne t'abandonne point au déſeſpoir; tu es jeune; & ta vertu, ta probité & l'eſtime publique te reſtent. Ce renverſement imprévu de ta fortune m'a rappellé ce qui arriva à un homme de condition de ce pays-ci, avec qui je ſuis très-lié. Je veux te conter ſon aventure; elle te fera connoître qu'on ne doit jamais perdre la confiance en Dieu; & que ſouvent ſa main puiſſante, après s'être appéſantie ſur nous, ſe plaît à nous relever au moment que nous l'eſpérons le moins.

Le Marquis de.... d'une des plus anciennes Maisons de Bourgogne, se trouvant presque ruiné par le systême, se rendit à Paris pour retirer de l'Académie son fils unique, qu'il n'étoit plus en état d'y soutenir. L'ayant envoyé chercher en arrivant; " Mon fils, lui dit-il, ,, vous revoyez un pere qui ne seroit pas aussi ,, sensible au dérangement de ses affaires, s'il ,, vous chérissoit moins, & s'il n'avoit pas tout ,, lieu d'être content de vous. Je suis encore ,, plus attendri sur ma situation, à présent que ,, je remarque dans votre air & dans vos manieres, que vous avez profité en honnête ,, homme du peu de séjour que vous avez ,, fait dans cette ville. Mais *je ne puis plus* ,, *fournir à toute la dépense* dont vous êtes ,, digne. Les biens de nos Ancêtres n'ont pas ,, été dissipés par ma faute; au contraire, j'étois trop arrangé; j'avois des rentes & des ,, crédits sur plusieurs Particuliers, & personne ,, n'en avoit sur moi; on m'a remboursé en ,, billets qui *périssent* entre mes mains.... Partons, Monsieur, (interrompit son fils, touché comme il devoit l'être, de toute la tendresse que lui marquoit un pere malheureux), ,, partons quand vous voudrez; je tâcherai que ,, ma compagnie vous soit une consolation dans ,, cette terre qui vous reste; je vous demanderai seulement une grâce; laissez-moi le temps ,, de dire adieu.....

A ces mots les larmes vinrent aux yeux du

jeune Marquis. « Mon fils (lui dit son pere,
„ voyant qu'il n'osoit achever de s'expliquer)
„ parlez, ayez de la confiance en moi ; vous
„ savez que j'ai toujours souhaité que vous me
„ regardassiez plutôt comme un ami raison-
„ nable, que comme un pere absolu. Votre
„ cœur auroit-il formé quelque engagement
„ dans cette ville ?... Oui, Monsieur, (répon-
„ dit le jeune Marquis en se jettant à ses genoux)
„ j'aime, & je suis aimé d'une jeune personne
„ que j'ai eu occasion de voir plusieurs fois au
„ Couvent de.... Je ne vous ferai point un
„ portrait de ses charmes ; vous le croiriez
„ peint par l'amour ; mais si son cœur & son ca-
„ ractere vous étoient connus, je suis sûr que
„ vous ne blâmeriez point mon attachement,
„ quoiqu'elle ignore encore de quels parens elle
„ a reçu la naissance. Cette passion vous étonne ;
„ & je ne vous en parlerois peut-être pas avec
„ tant de liberté, si nos pertes ne m'ôtoient
„ toute espérance. Ses parens, s'ils sont d'un
„ rang distingué, comme je ne puis douter à
„ ses sentimens & à l'éducation qu'on lui a don-
„ née, ne me choisiront pas pour l'époux de
„ leur fille, lorsqu'ils voudront la reconnoître ;
„ & s'ils ne la reconnoissent pas, je dois éga-
„ lement renoncer au bonheur de la posséder,
„ n'ayant plus assez de bien pour la mettre
„ dans une situation digne d'elle & de moi.
„ Mon fils, reprit le Marquis de..., je ne puis
„ approuver cet amour pour une personne in-

„ connue; mais si les passions sont vives à vo-
„ tre âge, heureusement elles ne durent pas.
„ Soupons; je vous donne demain pour faire
„ vos adieux; nous partirons le jour d'après „.
Ils souperent assez tristement, comme tu le penses bien; & le pere, fatigué, renvoya son fils de fort bonne heure.

Il se rendit à l'Académie, le cœur déchiré par les pensées les plus affligeantes, lorsqu'il vit dans une rue beaucoup de monde assemblé; il demanda ce que c'étoit. " C'est, lui répondit un
„ cocher de louage, un Vieillard que je me-
„ nois: apparemment que pour examiner quel-
„ que chose, il a voulu s'appuyer sur la por-
„ tiere qui n'étoit pas bien fermée; un autre
„ carrosse, en accrochant le mien, lui a fait
„ faire un subresaut; la portiere s'est lâchée;
„ le pauvre homme a été jetté dehors; sa tête
„ a heurté contre une borne; il a perdu toute
„ connoissance; & ce Chirurgien chez qui on
„ l'a porté, en augure mal.... Tu n'as plus
„ affaire là, lui dit le jeune Marquis, mene-
„ moi à l'Académie de.... „.

En entrant dans le carrosse, il sentit quelque chose qui rouloit sous ses pieds; il cherche & trouve une boëte dont le couvercle étoit très-riche; arrivé chez lui, il examine ce dépôt du hasard. C'étoit un Ecrin où brilloient plusieurs diamans; & dans un petit tiroir ménagé en dessous, il compta pour plus de quarante mille écus de billets payables au porteur. Ces richef-

ses, dit-il en lui-même, appartiennent sans doute à ce Vieillard qui est tombé du carrosse. Il n'a pas été ruiné comme mon pere au système; s'il vit encore, quel est son inquiétude! J'irai demain m'informer de lui. Ah! ma chere Léonor, ajouta-t-il en soupirant, quel seroit mon bonheur, si j'étois le possesseur de ce bien-là!

Dès qu'il fut jour, il se rendit chez le Chirurgien. L'homme qui s'étoit blessé la veille, n'étoit pas mort; mais on ne pouvoit le voir, parce qu'il commençoit à reposer. Allons, en attendant, chez ma chere Léonor, dit le jeune Marquis; mais en la voyant, en voyant ses larmes lorsque je lui annoncerai mon départ, prêt enfin de la perdre pour toujours, que sçais-je, ne penserai-je point aux biens que la fortune semble me présenter? Restons...... Eh! pourquoi rester, reprit-il indigné d'une réflexion qui lui faisoit tort? Dois-je douter de ma probité? Allons. Il se rendit donc au Convent de... On lui dit qu'on étoit venu chercher Léonor à la pointe du jour, & qu'elle n'étoit pas encore rentrée.

Il retourna chez le Chirurgien; & marquant qu'il vouloit absolument parler au blessé pour affaire de conséquence, il se fit conduire à sa chambre, „ Monsieur, lui demanda-t-il, n'avez-„ vous rien oublié hier dans le carrosse d'où „ vous êtes tombé? „ A ces mots cet homme qui ne sembloit pas avoir une heure à vivre, se précipite à ses pieds. „ Ah! Monsieur, j'ai per-

„ du, lui dit-il, un Ecrin où il y avoit pour
„ plus de deux cens mille francs de pierreries,
„ & pour quarante mille écus de billets, paya-
„ bles au porteur, je convertissois en pareils
„ effets les remboursemens qu'on me faisoit,
„ prévoyant de loin le naufrage général......
„ Vous n'avez rien perdu, répliqua le jeune
„ marquis; voilà votre bien!... O ciel....
„ Est-il possible!... Monsieur.... (s'écrioit
ce Vieillard, en embrassant ses genoux, & n'ayant
pas de joie & de saisissement, la force d'en dire
davantage); „ est-il possible!.... A qui dois-je
„ ma fortune? & quelles marques pourrois-je
„ vous donner de ma reconnoissance? Sans trop
„ me flatter, je ne les imagine pas, dit le jeune
„ Marquis; d'ailleurs je suis le fils de *Monsieur*
„ *de*..... Il y a long-tems que j'ai l'honneur
„ de le connoître, reprit le Vieillard; vous êtes
„ un fils bien digne de lui. Je sais que ses affai-
„ res sont dérangées. Je suis d'une famille an-
„ cienne dans la Robe; je n'ai qu'une fille;
„ agréez qu'elle partage avec vous les biens
„ que vous m'avez rendus. Des raisons & des
„ intérêts de famille qui n'ont cessé que depuis
„ quelques jours, m'obligeoient de lui cacher
„ le nom de son pere. Elle ne me connoît que
„ de ce matin. Venez, ma fille, ajouta-t-il, en
„ élevant la voix.......

Quelle fut la surprise du jeune Marquis, en voyant sortir de la chambre voisine sa chere Léonor! On envoya chercher le Marquis de.... & le mariage fut conclu.

Il me semble, mon cher Moharrem, qu'une pareille aventure, où les traits de la Providence sont si marqués, doit soutenir le courage de tout honnête homme malheureux, & lui donner de l'espoir & de la consolation. Voilà deux peres qui chérissent tendrement leurs enfans, & qui se croyent ruinés. Voilà deux amans qui s'adorent, & qui n'osoient plus espérer d'être unis : un instant les met tous au comble de leurs vœux.

LETTRE XIX.

Nedim à Abdallah Ben-salem.

DEPUIS quarante ans, tu passes ta vie à feuilleter de vieux Livres, Hébreux, Grecs & Latins. Tu serois mortifié, si le moindre événement de l'antiquité échappoit à ta connoissance. Tu te piques de savoir le nom de tous les anciens Rois des Medes ; & peut-être ignores-tu celui du grand-pere de notre Sultan. Tu négliges enfin tout ce qui est écrit dans ta langue naturelle ; & tu donnerois cent Sultanins d'or, en échange d'une vieille médaille de cuivre frappée sous le regne de Mithridate. N'est-il pas bizarre qu'un fait, parce qu'il est arrivé il y a deux mille ans, excite dans ta tête une espece d'attention respectueuse, tandis que tu dédaignes de fixer tes regards sur ce qui se passe de

nos jours? Ne ferois-tu pas mieux de t'appliquer à connoître, par les événemens présens, la politique & le génie des différens Princes qui regnent en Europe? Du moins, par une profonde application sur le mouvement actuel de cette partie du monde où tu vis, pourrois-tu former des conjectures & faire des réflexions utiles; au lieu qu'il ne peut y avoir de liaison entre nous & ces tems si reculés dont tu t'embarrasses l'esprit. Si l'antiquité ne te grossissoit pas les objets par l'éloignement où elle les place, tu conviendrois avec moi, que depuis vingt-cinq ans l'Univers a été varié par les spectacles les plus surprenans. Quoique le siecle ne soit pas fort avancé (1), quelles révolutions & quelle foule d'événemens singuliers!

La Branche d'Autriche régnante en Espagne, s'éteint: un Bourbon est appellé pour régner sur des Peuples qui jusqu'alors avoient semblé ennemis irréconciliables du nom François.

Le Traité de partage, qui réunissoit à la Monarchie Françoise deux Royaumes (2) & trois Provinces: Louis XIV préfere d'accepter le testament de Charles II.

Le Sultan Mustapha déposé.

---

(1) Cette Lettre est écrite en 1721.

(2) Les Royaumes de Naples & de Sicile, le Marquisat de Final, la province de Guipuscoa, & quelques Places sur la Côte de Toscane.

Le Prince Eugene entre par surprise dans Crémone ; le Général François est fait prisonnier ; le soldat qui s'éveille en sursaut, n'ayant pas le temps de s'habiller, prend ses armes, sort des casernes, combat en chemise dans les rues, & chasse les ennemis.

Les François donnoient la loi à toute l'Allemagne. Ils étoient sur le Danube ; & l'Empereur trembloit pour sa Capitale. En un jour, (1) ils perdent quatre-vingts lieues de pays, & se retirent derriere le Rhin. Une seule journée (2) commence tous leurs malheurs en Flandres, où ils étoient maîtres de toutes les places. En un jour, ils perdent toute l'Italie. (3)

Dans la même semaine, Philippe V chassé de Madrid par Charles III son concurrent, & Charles chassé par Philippe.

Auguste, Roi de Pologne, obligé par le Roi de Suede de renoncer à sa couronne. Stanislas couronné Roi ; & bientôt ce même Roi de Suede réduit à chercher un asyle dans les Etats de notre Sultan.

Louis XIV voit presque s'éteindre sa triple postérité (4). Le pere, la mere & le fils sont enfermés dans le même cercueil.

---

(1) La bataille d'Hochstet.

(2) La bataille de Ramillies.

(3) L'affaire de Turin.

(4) Le Duc & la Duchesse de Bourgogne, & le Duc de Bretagne.

La journée de Denain où les François mal vêtus, mal nourris, manquant de tout, réparent en trois heures de combat, les pertes de six campagnes.

L'antiquité fournit-elle l'exemple d'un Empereur (1) qui ait quitté ses Etats pour s'instruire, en voyageant, à les gouverner?

La conspiration du Cardinal Albéroni contre le Duc Régent, découverte par la Supérieure des Vestales (2) de Paris.

Un Empereur (3) fait mourir son fils qui avoit conspiré contre lui.

Le Systême, ou le Missisipi.

Le Roi d'Espagne abdique la couronne; son fils meurt (4); il remonte sur le Trône.

Le Roi de Suede de retour dans son Royaume, est tué au siége d'une ville. On fait couper le cou au Baron de Goertz son premier Ministre.

L'élévation de l'Impératrice de Russie, qui avoit été femme d'un Tambour.

L'étonnante révolution de Perse, où presque tous les Princes du Sang tombent sous le glaive de l'usurpateur, qui n'étoit qu'un vil paysan.

---

(1) Le Czar.

(2) La Fillon.

(3) Le Czar.

(4) Louis I, Roi d'Espagne.

Je pourrois citer plusieurs autres événemens ; mais il me semble que j'en rapporte assez pour te convaincre qu'il n'y a point eu de commencement de siecle où le théâtre du monde ait offert des changemens de Scenes plus frappans & plus imprévus. C'est encore de nos jours, que s'éleve un Empire, qui menacera peut-être bientôt & l'Europe & l'Asie. Les Moscovites, brutes & sauvages, commencent, par les soins de leur Souverain, à devenir des hommes. Si les Arts, si les Sciences s'établissent parmi ce Peuple grossier ; s'il s'y forme des Généraux & des Ministres, que ne doit-on pas augurer & craindre d'une Puissance plus étendue que ne le fut jamais celle des Romains dans leur plus haut point de gloire & de splendeur ?

Si tu as de vieux manuscrits Hébreux, Grecs ou Arabes, à qui le tems & la poussiere aient donné un air bien vénérable, & que tu veuilles les vendre, mande-le-moi ; je connois ici quelques Savans d'un goût assez bizarre pour y mettre l'enchere.

LETTRE XX.

Nedim à Rosalide, à Paris.

QUOIQUE la Religion Chrétienne & la Religion Musulmane paroissent bien opposées, ce

ſont toujours deux filles d'une même mere, & qui ſe réuniſſent ſur pluſieurs articles. Les Mahométans, comme les Chrétiens, reconnoiſſent Moïſe pour un grand Prophete, & liſent avec le plus profond reſpect ſes Livres ſacrés. Ainſi l'*Hiſtoire du Peuple de Dieu*, du Pere *Berruyer*, ne m'a point été nouvelle quant aux faits. La tournure ſeule & le ſtyle m'ont ſurpris d'abord; mais je ſuis bientôt entré dans l'idée du Révérend Pere. Il eſt perſuadé que Moïſe, comme la plupart des auteurs, s'eſt un peu trop preſſé de donner ſon ouvrage au public. Le Légiſlateur des Hébreux, à ſon avis, eſt trop ſtérile dans ſes deſcriptions, trop concis dans les faits qu'il rapporte; ne ſe ſouciant point d'enrichir la vérité par des réflexions agréables, & d'orner ſa narration de converſations intéreſſantes, il coule trop légérement ſur des endroits qui ſont ſuſceptibles d'un tour amuſant : par exemple dans l'Hiſtoire de Joſeph avec la femme de Putiphar, Moïſe ſe contente de dire que Joſeph plut à la femme de ſon Maître, & qu'elle lui expliqua ſes deſirs, auxquels le ſaint homme ne ſe rendit pas.

L'agréable Pere Berruyer a ſenti que cette maniere de narrer un pareil fait étoit trop ſuccinte; qu'il falloit l'étendre davantage, ſuſpendre & préparer le dénouement par des converſations où l'on pouvoit faire dire bien de jolies choſes; que la matiere s'y prêtoit d'elle-même, & qu'on

devoit sur-tout commencer par donner un portrait du héros de l'aventure....

„ Joseph, dit-il, avoit joint à la régularité de
„ ses traits & à la vivacité de son teint, un air
„ de noblesse & de dignité, qui le rendoit un
„ des hommes les plus aimables qui eussent paru
„ dans l'Egypte (1).

Ne diriez-vous pas, Madame, que c'est-là le commencement d'une historiette? J'attendois aussi un portrait de la femme de Putiphar; le Pere Berruyer ne nous le donne point, apparemment que les traits d'une femme ne doivent pas entrer dans l'imagination de ce Religieux. J'ai entendu parler d'une certaine Madame de Villedieu qui a donné au public *les Amours des grands Hommes*; le Pere Berruyer a voulu sans doute nous donner dans le même goût, *les Amours des Patriarches*.

„ (2) L'épouse de son maître, continue-t-il,
„ fut touchée de sa bonne mine; & se trouvant
„ tous les jours dans l'occasion de voir l'aima-
„ ble Etranger, elle conçut pour lui une si vio-
„ lente passion, qu'elle résolut de la satisfaire.
„ Il ne lui venoit pas dans l'esprit que les avan-
„ ces d'une femme de son rang pussent être re-
„ jettées.... Elle lui déclara son amour; &
„ elle le pressa d'y répondre. Joseph n'y répon-

(1) Histoire du Peuple de Dieu, p. 320 & 321.
(2) Page 321.

„ dit d'abord que par des froideurs & des em-
„ barras.... Elle ne se rebuta point. Il avoit
„ beau fuir; elle étoit trop passionnée pour ne
„ pas ménager les momens d'une surprise ".

Les momens d'une surprise! Rien n'est dit plus finement; & l'on ne sauroit mieux peindre les femmes & les ressources de leur imagination.

„ (1) Il faut que la fierté ne soit gueres puis-
„ sante sur l'esprit d'une femme, quand il lui
„ reste encore quelque espérance d'être aimée...
„ Elle compta apparemment pour quelque chose
„ de l'avoir forcé à un entretien.... Un jour
„ qu'il entroit dans son appartement, elle l'y
„ suivit; pour cette fois, lui dit-elle, vous n'é-
„ chapperez pas à mon amour; & je ne vous
„ laisserai point aller que vous n'ayez contenté
„ mes desirs. C'étoit-là, sans doute, (réfléchit
„ le Pere Berruyer,) une de ces tentations
„ critiques, où la Philosophie est déconcertée,
„ & où le Sage le plus intrépide n'a point de
„ principes pour se soutenir sur le penchant
„ d'un précipice si rapide. On ne risque rien à
„ satisfaire la passion d'une femme que tous ses
„ intérêts forcent au secret : dans ces occa-
„ sions, il ne faut rien moins qu'un Joseph ".

Oui, la femme de Putiphar serroit Joseph de si près, les circonstances étoient si favorables,

(1) Page 322 & 23.

& le moment de ſurpriſe ſi bien choiſi, qu'on doit être très-étonné qu'il ait pu réſiſter. On voit que le Pere Berruyer ſent qu'à ſa place il auroit ſuccombé, & d'autant plus qu'*on ne riſque rien à ſatisfaire la paſſion d'une femme que tous ſes intérêts forcent au ſecret.*

Si Joſeph ſe montre ſi cruel pour une belle Dame, en revanche Jacob ſon pere eſt peint comme un Patriarche bien galant; & j'ai vu en même tems avec un vrai plaiſir, que le Pere Berruyer ſe connoît en femmes qui ne doivent être que reſpectées.

„ (1) Lia, dit-il, avoit les yeux foibles &
„ chaſſieux, & ne pouvoit gueres inſpirer que
„ de l'eſtime & du reſpect.

„ Rachel, au contraire, étoit belle, bien
„ faite & toute aimable, & dès le jour que Ja-
„ cob la vit dans ſon équipage de bergere,
„ (comment étoit-elle ordinairement équipée?)
„ il avoit conçu pour elle un amour mêlé d'eſ-
„ pérance, qui lui faiſoit attendre avec impa-
„ tience le moment de ſe déclarer. Sa paſſion
„ n'avoit fait qu'augmenter par la comparaiſon
„ des deux ſœurs; & peut-être ne s'étoit-il pas
„ étudié à en faire le myſtere. Quoi qu'il en
„ ſoit, il profita de l'occaſion, & dit à Laban:
„ vous avez une fille que j'aime, c'eſt Rachel
„ votre Cadette; mais je connois trop tout ce

---

(1) Page 229 & 230.

„ qu'elle vaut, pour me flatter d'avoir encore
„ mérité de la posséder. Je m'offre de vous
„ servir durant sept ans, sans autre récompen-
„ se, que le bonheur de devenir son Epoux
„ quand ce terme sera écoulé.... Le travail fut
„ pénible, les soins continuels, & la vigilance
„ infatigable; mais rien ne coûte quand on
„ aime ".

Rien ne coûte quand on aime! Voilà de ces réflexions que Moïse a oubliées, ou qu'il n'a pas sçu tourner d'un air de Sentence & de maxime. En un mot, je ne crois pas qu'on puisse écrire plus joliment l'Histoire de l'Ancien Testament; & j'ai été sur-tout ravi d'apprendre la vertu de la Pomme fatale dont Adam mangea.

„ (1) Adam & Eve n'avoient encore, dit
„ le Pere Berruyer, aucune connoissance, ni
„ spéculative, ni *expérimentale*, des raisons
„ de pudeur qui obligent de se couvrir. Le
„ fruit qu'ils avoient mangé étoit de nature à
„ exciter des mouvemens, qui, pour n'être
„ de soi ni criminels, ni volontaires, ne lais-
„ soient pas de les avertir des regles de la
„ bienséance ".

Si le serpent avoit révélé à Eve les effets merveilleux du fruit défendu, on ne sera plus surpris qu'elle ait tant pressé son mari d'en manger.

(1) Page 36.

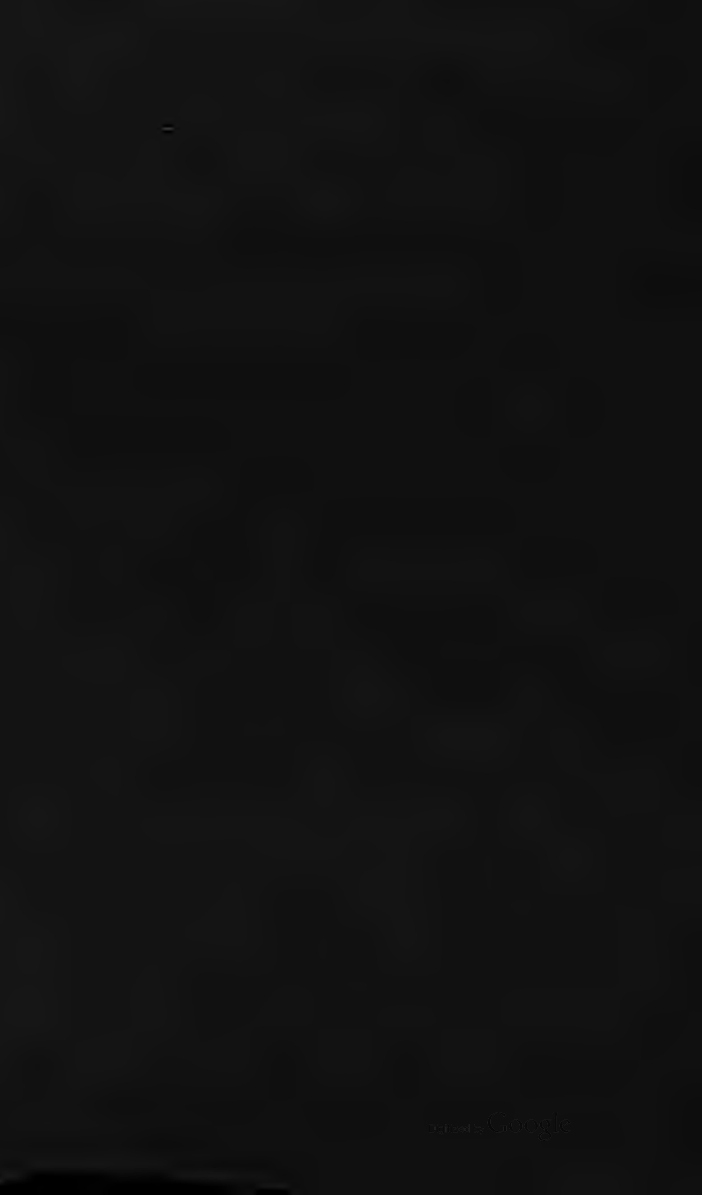
Adieu, Madame; mille remercîmens. Je vous renvoie le premier volume; envoyez-moi, je vous prie, celui où il est parlé du Roi David.

Fin des Lettres Turques & du Tome II.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume.

Fin de la Table.




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

